HAROLD B. LEE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

15.

inscribed by the author

ML
410
B5
A4

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

HECTOR BERLIOZ

LES ANNÉES ROMANTIQUES

1819-1842

CORRESPONDANCE PUBLIÉE

PAR

JULIEN TIERSOT

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

A Madame Henriette Fuchs
Hommage reconnaissant de
Julien Eversot.

LES
ANNÉES ROMANTIQUES

1819-1842

ŒUVRES DE BERLIOZ

Format in-18

A TRAVERS CHANTS	1 vol.
CORRESPONDANCE INÉDITE	1 —
LES GROTESQUES DE LA MUSIQUE	1 —
LETTRES INTIMES	1 —
MÉMOIRES	2 —
LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS	1 —
LES SOIRÉES DE L'ORCHESTRE	1 —

JULIEN TIERSOT

Hector Berlioz et la Société de son temps, ouvrage couronné par l'Académie française, 1 vol. in-12 (1903), HACHETTE et Cie.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 6560-4-04. — (Encre Lorilleux).

MÉDAILLON FAIT A ROME EN 1831

PAR

DANTAN AINÉ

HECTOR BERLIOZ

LES ANNÉES ROMANTIQUES

1819-1842

CORRESPONDANCE

PUBLIÉE PAR

JULIEN TIERSOT

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

PRÉFACE

Peu d'artistes ont mis dans leur œuvre autant d'eux-mêmes que Berlioz. Ses sentiments, ses passions, ses pensées intimes furent presque seuls les sources de son inspiration. La *Symphonie fantastique, Harold, Lelio, Tristia* sont là pour le dire : leurs pages les plus émouvantes sont des confidences, des confessions en musique. Et si, ailleurs, le musicien ne prétend qu'être l'interprète de Shakespeare, de Gœthe, de Virgile, c'est encore lui qui parle et chante sous le couvert de Roméo, de Faust, de Didon : s'étant reconnu dans les créations des poètes qui émurent sa jeunesse, vibrant à leur unisson, il leur a tout naturellement prêté ses propres accents.

Par ce naturel besoin d'expansion, loin d'imiter les au-

teurs qui abritent plus ou moins leur personne derrière leur œuvre, il a voulu se faire connaître à tous de la façon la plus explicite. Il a publié ses *Mémoires*, où il nous apparaît peint par lui-même. Tels Rembrandt, Dürer, Delacroix ont conservé pour la postérité leurs propres traits en les fixant sur la toile. « Vous m'y trouverez tel que je fus, tel que je suis », écrivait-il un jour à l'amie qui inspira les chapitres les plus intimes de son livre; « tout est vrai et d'une sincérité parfaite : vous verrez bien que je n'ai pas cherché à produire de l'effet ». Rien de plus exact que ce jugement : aussi les *Mémoires* de Berlioz, l'étude la plus fouillée, l'évocation la plus réelle d'une existence d'artiste, demeurent pour l'histoire un document de premier ordre.

Mais cela même ne suffit point à satisfaire l'irrésistible désir qu'il avait d'ouvrir son cœur. A côté des *Mémoires*, où il se résume, il improvise, au jour le jour, des pages où frémit sa vie même, sa vie tout entière, et dont la lecture laisse une impression immédiate et fraîche de « chose vue ». On se rappelle, en les parcourant, ces vers d'un de ses poètes préférés :

> ... J'étais là, telle chose m'avint ;
> Vous y croirez être vous-même.

Ces feuillets rapides, qu'il dispersa dans toutes les directions depuis sa tendre jeunesse jusqu'à sa mort,

sans se douter que leur réunion pût former un tel monument, c'est toute sa correspondance.

Ce fut un terrible *écriveur* que Berlioz! Pourtant, par métier il fut « écrivain », et comme tel, astreint à de durs labeurs. Mais, quand il avait achevé sa besogne et posé la plume du critique, il aimait encore à causer de loin, librement, avec ceux qu'il aimait. Dès lors, plus de lassitude : il redevenait lui-même; il pouvait s'exprimer sans contrainte, il en profitait avec joie! Aussi est-ce dans ses lettres surtout qu'il faut chercher sa pensée vraie. Il y parle à cœur ouvert, il s'abandonne, il se livre. Les *Mémoires* ne donnent pas de lui une idée aussi complète: ce raccourci de son existence, malgré sa parfaite sincérité, ne va pas sans quelque part d'apprêt; on y sent, par endroits, la « littérature ». Les lettres, en leur tenue plus négligée, ont peut-être de moins brillants dehors; mais que de compensations elles nous offrent! Quelle abondance de sensations directes et personnelles! Et quelle variété de tons! Car elles s'adressent aux correspondants les plus divers; on y voit l'homme sous tous les aspects possibles, dans le secret de son foyer comme dans le monde disparate où il lui faut s'agiter, parlant à chacun le langage qui convient, mais restant lui-même, et mêlant au récit de ses actes la confidence perpétuelle de ses sentiments et de ses pensées.

Qui aura lu soigneusement ces lettres connaîtra Berlioz encore mieux peut-être que le connurent jamais ses plus intimes amis.

On a déjà recueilli et publié maintes lettres de Berlioz. Mais il en est un bien plus grand nombre qui sont restées jusqu'à présent inédites. C'est d'abord près de trois cents lettres intimes qu'il écrivit aux représentants des générations successives de sa famille, — tour à tour son père, sa mère, son grand-père, puis ses sœurs, enfin ses nièces [1] — lettres réparties sur un espace de près de cinquante ans (de 1821 à 1868), et dont l'ensemble constituerait à lui seul une autobiographie au jour le jour aussi complète qu'animée. D'autres sont adressées à des amis en art, écrivains, poètes, parfois les premiers de l'époque, ou à des confrères — qui ne sont pas toujours des amis, — et aux indifférents avec lesquels les obligations de la société l'ont mis en contact.

C'est donc, en joignant aux lettres inédites quelques pièces dispersées et comme perdues dans diverses publications, un ensemble de plus de cinq cents lettres inconnues de la généralité du public que nous avons la bonne fortune de pouvoir lui présenter. L'abondance

1. Les lettres de Berlioz à son fils forment une autre collection dont les pièces les plus intéressantes, publiées dans la *Correspondance inédite*, sont déjà connues.

en est telle qu'il eût été impossible de les lui offrir toutes à la fois : nous avons dû nous résoudre à en former plusieurs volumes, les partageant par séries chronologiques correspondant aux principales étapes de la carrière de Berlioz.

Le livre par lequel est inaugurée cette publication comprend les lettres des « années romantiques », — de ce temps où l'artiste est jeune, où son exubérance est le plus ardente, où, non content d'exprimer par son art l'idéal de l'époque, il en incarne l'esprit en sa personne, apparaissant lui-même comme le type réel de l'homme romantique. Cette division correspond à une tranche de vie parfaitement déterminée, qui, commençant avec ses débuts, se trouve nettement limitée, à l'autre extrémité, d'une part par des événements particuliers qui eurent une grande influence sur la suite de son existence intime, d'autre part, et de façon plus apparente, par son premier départ pour l'Allemagne, commencement d'un apostolat d'art qui l'occupera pendant toute la période suivante.

Dire que l'assemblage de ces lettres renouvellera de fond en comble sa biographie serait sans doute excessif. La plupart des faits importants qu'elles contiennent sont déjà connus. Mais elles nous découvrent bien des particularités nouvelles. Il n'en est vraiment pas une qui soit négligeable : les moindres ont leur valeur,

contenant soit un détail de vie, soit un mot, un trait où l'on reconnait son esprit, qui est inépuisable. Quant aux plus importantes, celles qui nous montrent l'homme aux prises avec les difficultés de l'existence, point n'est besoin d'insister par avance pour en faire comprendre le puissant intérêt.

L'ensemble est d'autant plus précieux qu'on n'y peut surprendre aucune solution de continuité. Berlioz nous avait donné une première autobiographie : en voici une seconde, qui n'en est pas seulement le complément, mais se révèle comme une œuvre intégrale. Ces *Lettres* ne contredisent pas les *Mémoires* (si ce n'est sur quelques détails insignifiants). Elles les contrôlent, les précisent et y ajoutent. Enfin leur récit est plus vivant encore. Aussi faudrait-il bien se garder de ne voir dans cette correspondance qu'un recueil de documents : c'est un livre complet, dont toutes les parties se suivent et s'enchaînent, qu'il faut lire comme on lit un roman par lettres, — *Werther*, ou *la Nouvelle Héloïse*, — et les éléments dont il se compose ne sont pas des fictions, mais la vérité même, l'émanation réelle du plus grand maître qui ait honoré l'art musical en France au XIXe siècle.

Berlioz est là tout entier qui revit devant nous.

Veut-on lui entendre formuler sa doctrine ? On lui a parfois reproché de ne l'avoir pas fait publiquement en

rédigeant une profession de foi qu'il aurait fallu probablement afficher sur les murs. Il est bien vrai qu'on ne trouvera pas plus ce morceau oratoire dans ses lettres que dans ses livres ; mais les éléments en sont épars à chaque page : ils pourraient être facilement détachés et réunis pour constituer l'exposé des principes qui se dégagent de son œuvre même, et auxquels il a obéi avec une constance rare, depuis ses premiers pas dans la carrière jusqu'à l'arrêt final.

Mais c'est encore bien plus son caractère que son esthétique que ses lettres vont nous révéler.

Nous y observerons d'abord, avec des particularités nouvelles, sa tendance au grossissement qui, en art, lui fait concevoir le gigantesque, et, dans la vie, le porte souvent à exagérer les choses. Nous savions déjà que ses divers états passionnés furent, en général, assez disproportionnés avec leurs objets : la connaissance plus approfondie de son existence intime nous apportera des précisions nouvelles. Il ne savait pas toujours conserver la mesure qu'imposent à chacun les nécessités sociales : il supportait sans patience les petites misères de tous les jours, et il exhalait ses indignations en des termes dont l'outrance nous fait sourire. Il dit « turpitudes », « infamies », là où nous aurions vu seulement l'occasion d'un regret passager ou d'un simple blâme. Quelqu'un qui lui a fait un reproche injuste

est qualifié « crapaud gonflé de sottise », et une « gredinerie » est une de ces indélicatesses ordinaires auxquelles l'usage de la vie commune nous oblige tous à nous résigner ! Il y a en lui une vibration qui ne peut être contenue, une exaltation maladive, provoquant un tremblement de tout l'être, et dont la répercussion sur le style est parfois singulière. « Je suis dans un de ces moments d'orage auxquels je suis sujet. Une multitude d'idées se pressent dans ma tête, se choquent, s'embrouillent, me font bouillonner le sang, m'agitent, en un mot, d'une manière extraordinaire. » Il parle ainsi dans une de ses premières lettres de jeunesse : nous en retrouverons du même ton jusqu'à la veille de sa mort.

C'est une vraie sensitive.

Ses enthousiasmes, ses amours ne sont pas moins violents que ses haines.

Cependant, il faut le déclarer bien haut, une prédisposition si dangereuse ne l'égara pas. Si elle put avoir parfois des effets regrettables, ce fut plutôt sur sa destinée d'homme que sur son œuvre d'art. En matière sentimentale — et l'on sait si elle eut de l'importance dans la vie de Berlioz — il fut trop souvent victime de l'illusion : comme producteur, au contraire, cet état d'esprit fut sa force et la cause de sa grandeur. Sa critique même n'en ressentit pas de mauvais

effets en sa direction générale. Ses jugements, pour n'être pas toujours mesurés, n'en procèdent pas moins d'un esprit juste, d'une raison droite et saine, parfaitement conforme à son tempérament génial. S'ils sont souvent en contradiction avec l'esprit de son époque, ils ont été confirmés hautement par les générations qui suivirent. Oui certes, il s'est exprimé sur un ton virulent au sujet de Rossini et de son école; il avait quelques bonnes raisons pour cela : c'étaient ses ennemis, ennemis d'origine aussi bien que de fait; mais a-t-il donc fallu attendre de si longues années pour qu'ils fussent dépossédés de leur royauté tyrannique? Si d'ailleurs, à vingt ans, nous le voyons délirer d'admiration devant des œuvres de second ordre — tel opéra de Kreutzer, ou les « histoires saintes » de son maître Lesueur, — cela n'a rien pour nous choquer : ces œuvres, imparfaites quant à la réalisation, étaient d'une tendance louable, et il y trouvait contenue une part de son idéal. Mais quand Beethoven, Weber, Gluck, et Shakespeare, et Gœthe lui furent révélés, il lui sembla voir la lumière jaillir devant ses yeux : il put alors crier haut son enthousiasme, qui, cette fois, n'avait plus rien d'exagéré.

Avec ce besoin d'admirer, il est assez naturel que Berlioz se soit admiré lui-même. Je n'y vois, pour ma part, aucun inconvénient. L'orgueil, chez les hommes

de génie, c'est le juste sentiment de la réalité. C'est une preuve de leur bon sens. Cette preuve, il est vrai que Berlioz l'a donnée abondamment! Nous la trouvons surtout dans les lettres à sa famille, où il se montre « en toute sa candeur ». Nous ne ferons pas le compte de celles qui commencent par ces mots : « J'ai obtenu hier un succès extraordinaire », ou qui répètent avec satisfaction les compliments reçus, parlent des coups de chapeau adressés par des inconnus, etc. Au surplus, n'était-il pas naturel qu'il fût empressé à transmettre aux siens les bonnes nouvelles, fût-ce en les exagérant un peu? Et nous devons parfois à ces communications de voir tracés de petits tableaux de mœurs singulièrement évocateurs de la physionomie et de la vie de l'artiste, en un temps où cette vie était si caractéristique.

Lisez par exemple la lettre où il raconte l'exécution de sa première œuvre, une messe à grand orchestre chantée à Saint-Roch en 1825 : il évoque ses émotions, son agitation fiévreuse qui pensa faire perdre la tête au chef d'orchestre ; il dit le défilé à la sacristie des auditeurs ébahis, le discours en trois points du curé, l'étreinte paternelle du bon Lesueur qui, du premier jour, l'a deviné homme de génie...

Autre scène, cinq ans plus tard, après la distribution des prix de l'Académie des Beaux-Arts : sa cantate a été mal exécutée, il s'en désole comme d'un malheur

public ! Il semble, en le lisant, qu'on voie le jeune artiste lauréat s'agiter dans la cour immuable de l'Institut, arrachant des touffes de ses abondants cheveux, maudissant le malheureux cor dont la distraction a causé tout le mal : ses amis s'empressent autour de lui, le plaignent en toute la sincérité de leur âme, tandis que les filles du professeur s'en vont criant que c'est un coup monté par la classe rivale. Cependant, la généralité des assistants hoche la tête en se demandant ce que cela veut dire ; l'un, bon provincial, ami de la famille, cherche des paroles pour le consoler : « Mais non ! Ç'a été très bien ! Tout a été senti et apprécié ! » Mais son chagrin en redouble : « Comment pourrait-on sentir et apprécier ce qu'on n'a pas entendu ?... »

Il est aussi sincère dans ses accès de désespoir naïf que dans les témoignages qu'il donne de son contentement de lui-même ; qu'il s'agisse de défaites ou de victoires, il ne cèle rien. Ces batailles pour la cause de l'art ne sont-elles pas les seules choses qui ont de l'importance à ses yeux ? George Sand le jugeait fort bien quand, dans un paragraphe tout sympathique, elle disait de lui : « Peut-être bien a-t-il la scélératesse de penser en secret que tous les peuples de l'univers ne valent pas une gamme chromatique placée à propos, comme moi j'ai l'insolence de préférer une jacinthe blanche à la couronne de France. Mais on peut avoir

ces folies dans le cerveau et ne pas être l'ennemi du genre humain. » Cette exclusive préoccupation d'art, ce souci d'y tout rapporter, sont la conséquence de la haute idée qu'il se faisait de sa mission, et c'est bien à tort qu'on l'en voudrait blâmer. La confiance en soi est une condition nécessaire pour vaincre. Le lendemain de son premier concert (il n'avait guère plus de vingt-quatre ans, et c'était la première fois qu'un musicien français tentait pareil effort), il écrivait à son père : « Plusieurs personnes redoutaient pour moi le souvenir des symphonies de Beethoven qu'on avait entendues dans le même local quinze jours auparavant. » Mais lui n'avait pas de ces craintes : ne venait-il pas de déclarer, le même jour, qu'il reprenait la musique au point où Beethoven l'avait laissée? Prétention risible de la part de tout autre : chez Berlioz, admirable perspicacité.

Pourtant il put avoir bien des sujets d'impatience lorsqu'il comprit que ce but, qui lui apparaissait clairement dès l'abord, restait inaperçu de la plupart de ceux qui marchaient à ses côtés. Là-dessus encore il fut averti dès le premier jour. La même lettre qui rend compte de ce concert de début contient cette phrase : « J'ai reconnu qu'on ne peut pas plier tout d'un coup un auditoire musical à des formes nouvelles. » Voilà une constatation qu'il eut d'assez fréquentes occasions de répéter par la suite !

Nous allons donc le voir à l'œuvre, et suivre jour par jour les étapes de son incessant labeur. Je ne sais qui a dit que la mémoire de Berlioz ne gagnait pas à la publication posthume de ses lettres, — ou plutôt je le sais trop. Il n'y a qu'une réponse à faire à cela : qu'on lise ce livre ; on dira ensuite si l'existence qu'il évoque ne fut pas un constant effort de travail et de probité, l'honneur de l'homme et de l'artiste qui l'a vécue. Qu'on étudie surtout les chapitres qui correspondent à la période de son plus grand effort créateur, pendant les années qui suivirent les crises passionnelles dont fut agitée sa jeunesse. Il est seul, n'ayant auprès de lui que la compagne conquise au prix de tant de sacrifices. Il lui faut remplir une double tâche, vraiment contradictoire : créer une œuvre destinée à l'avenir, et assurer l'existence des siens dans le présent. Quel superbe exemple de courage et de foi il donne pendant ces années d'inépuisable activité! Mozart écrivait, deux mois avant sa mort, aussi dans une lettre intime, cette simple parole : « Il faut être appliqué au travail, et cela je le suis volontiers. » Ces mots, qui résument une telle vie, Berlioz aurait pu les prononcer de même. Son effort porte sur tout. Il lui faut parer aux nécessités de la vie quotidienne en même temps que produire les œuvres que lui impose son génie : son supplice est que la première tâche l'empêche incessamment de

remplir la seconde. « Il faut en prendre son parti : notre art n'est pas *productif* dans le sens commercial du mot. » Telle est la constatation qu'il se trouve amené à faire à la fin de ces premières années de sa carrière, lui qui y était entré, sans tant réfléchir à cela, avec l'illusion que tout travail doit avoir sa récompense. Pour lui, au contraire, le travail est la ruine. Et malgré tout il persévère. Nous assistons au spectacle de ses luttes, nous entendons les éclats de ses colères, et, même, parfois de ses joies : car dans cette période il eut au moins quelques satisfactions, qui lui furent inexorablement refusées par la suite. Il est encore soutenu par l'espérance ; le combat quotidien sied à son tempérament batailleur. « Bah ! j'aime cette vie-là, » écrira-t-il un jour à Liszt ; et, dans le même instant, il commence *Roméo et Juliette*. Ce sont les plus belles années de sa vie qu'il nous raconte ici.

Nous le verrons aussi dans l'intimité, et ce ne sera pas le moindre charme de son récit épistolaire. Les hommes de ce temps savaient mettre un agrément tout particulier à leurs confidences familiales : pour eux « l'art d'être grand-père » n'était point un art inférieur. Les lettres de Berlioz vont nous montrer d'abord le fils « au sein de sa famille », comme on chantait en son enfance. Elles évoqueront ce monde lointain de bonnes gens de la province, aux occupations tranquilles et peu variées,

d'une droiture impeccable, nullement fermés à certaines notions élevées, mais pleins de préjugés et trop facilement buttés à des idées fausses. Nous connaîtrons par le menu leurs dissentiments, assez généralement causés par un mélange approximativement égal d'erreurs naïves et d'une raison peut-être trop rigoureuse. Que les parents d'Hector Berlioz l'aient, à son début, mis en garde contre les dangers d'une carrière qui, pour tous, était l'inconnu, rien de plus légitime ; mais quelle singulière concession que celle qui limitait une adhésion momentanée à cette condition qu'au bout d'une année, l'enfant, à peine au début de ses études, se serait affirmé grand compositeur ! De même on peut sourire en constatant l'empressement satisfait avec lequel fut accueilli le projet de son mariage avec une personne peu digne de lui, alors que son union avec une autre, dont la vie fut d'une parfaite honorabilité, devint un objet de scandale, causa des querelles, des brouilles à n'en plus finir : c'est que miss Smithson était une actrice, et cela ne se pardonne pas en province ! D'ailleurs leurs intentions et leurs actes sont au-dessus de tout reproche : la mémoire de la famille Berlioz n'a rien à redouter, bien au contraire, à sortir de son obscurité à la faveur de la gloire posthume de celui qui fut son enfant. Il est du plus grand intérêt de les voir revivre tous, père, mère, sœurs, petit frère, chacun avec son caractère distinct, ayant

cependant une prédisposition commune, qui est celle de l'époque : la mélancolie, l'inquiétude, l'ennui de l'existence monotone. Quant à lui, il est parfait dans ses rapports avec eux : fils respectueux, frère tendre. Ses lettres à sa sœur Adèle, sa préférée, sont pénétrées d'une affection vraiment émouvante. Et quelle n'est pas sa joie quand il peut répondre à une parole de confiance venant de ceux qui avaient douté d'abord, ou leur donner, eux premiers, la bonne nouvelle d'un succès ! Les lettres mêmes qu'il fut obligé d'écrire lors des discussions qu'il lui fallut soutenir à l'époque de son mariage sont d'un ton irréprochable. Dans les plus graves difficultés, nous le verrons toujours soucieux de ne rien laisser échapper qui puisse choquer ceux qui l'aiment ; au milieu de ce monde dévot, c'est lui qui sait pardonner le plus chrétiennement à ceux qui l'ont offensé.

Et le voici encore dans le secret du foyer conjugal. Le seul regret que nous ayons à ressentir ici sera que les tableaux qui se dérouleront dans cette correspondance de sa jeunesse ne doivent pas se reproduire par la suite, car ils sont charmants. Il n'est que trop vrai qu'en voulant épouser l'interprète de Shakespeare, Berlioz fut victime d'une illusion dont il porta douloureusement la peine. Quand, après six ans de refus, Henriette Smithson consentit à s'unir à lui, elle était, à proprement

parler, une femme finie : malade et ruinée, plus âgée que lui, sa carrière d'artiste brisée. Berlioz la voulut pourtant, et son illusion put se prolonger encore quelques années (presque jusqu'à la fin de la période que comprend ce livre). Retenons donc au passage ce moment unique. Les confidences du jeune marié, puis du jeune père, à sa sœur Adèle — la seule de la famille qui lui ait toujours été fidèle — sont d'une ravissante expansion. Nous voyons le couple artiste pendant la « lune de miel », puis après la naissance du fils, retiré dans la solitude de Montmartre, vivant heureux et caché, l'épouse entièrement éloignée du monde après des années d'une vie si brillante, lui toujours à son labeur, et retrouvant chaque soir le calme bienfaisant dans cette atmosphère de bonheur. Bonheur trop fugitif !... Quelques-unes des pages écrites pour raconter à une sœur aimée cette vie familiale sont, sans que l'auteur l'ait cherché, de l'art le plus achevé. Des détails vulgaires, mêlés aux préoccupations les plus hautes, achèvent de donner au récit toute son impression de vérité. Nous lirons par exemple, dans la même lettre où Berlioz, dans le premier feu de la composition du *Requiem*, exhale son enthousiasme inspiré, des remerciements émus pour un pantalon que tante Adèle a brodé à l'intention de son neveu, âgé de trois ans. La réconciliation des parents avec l'enfant prodigue est scellée, sinon par le sacrifice

d'un veau gras, du moins par un envoi de confitures; et quand Hector a adressé à son père un bulletin de victoire pour la première audition de *Roméo et Juliette*, le brave homme, dans sa joie, transmet la lettre à sa fille en y joignant... une pelote de beurre. Nous n'aurions eu garde de taire ces détails, bien dignes de l'épithète de « savoureux » : ce sont les accessoires de la vie d'un maître.

Les questions d'argent tiennent une grande place dans cette correspondance. On comprendra la cause de cette préoccupation chez un homme pour qui l'argent était chose secondaire, — un moyen, non un but, — lorsqu'on se sera rendu exactement compte de sa situation personnelle comme nous pourrons le faire en lisant ses lettres les plus intimes. Nous verrons que, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à une époque déjà avancée de sa carrière (bien postérieure à celle à laquelle s'arrête ce volume), il ne cessa pas d'être dans la situation la plus précaire. Or, si beau que soit le rêve, la vie a des réalités avec lesquelles il faut s'accommoder, sous peine que tout se dissipe à la fois. Berlioz le comprit. Nous allons donc assister à sa double lutte parallèle pour le pain quotidien, et pour l'art. Il me paraît difficile que l'on puisse assister à ce spectacle sans être rempli de pitié. Je pense aussi qu'une profonde estime devra s'y joindre. C'est dans les lettres à la famille qu'on trouvera la plus

grande abondance de renseignements sur ce sujet : cela se conçoit ; les affaires d'argent sont celles qui intéressent avant tout les gens de province, dont la première parole, lorsqu'il est question de quelqu'un, est pour demander : « Qu'est-ce qu'il gagne ? » L'enfant de la Côte-Saint-André, du fond de son grand Paris, voudrait bien n'avoir que de bonnes nouvelles à donner ; il s'y étale avec complaisance quand par hasard l'occasion s'en présente. Mais qu'elle est rare ! Il suppute le bénéfice de ses concerts, le prix de ses articles, ses droits d'auteur, si dérisoires ; il se désespère de n'avoir pas les quelques avances qu'il lui faudrait pour travailler librement à la composition. Parfois il nous fait sourire en donnant à ce regret une formule positive, parlant de ses œuvres futures comme d'un placement avantageux qui doit lui faire réaliser des bénéfices considérables. Comme c'est pour cela qu'il travaille ! ... En attendant, il faut qu'il paie ses meubles (ceux qui les ont vus ont dit qu'ils n'étaient pas beaux), et le produit de quelques maudits feuilletons sur des platitudes y servira mieux que la *Symphonie fantastique*.

Cette difficulté de se procurer de l'argent lui en fait connaître le prix. Aussi est-il très scrupuleux en ces matières. S'il est redevable d'un service à quelque ami pitoyable à sa peine, il en manifeste une gratitude qui montre l'importance qu'il lui reconnaît. Legouvé a dit

fort à propos, rappelant deux incidents racontés dans les *Mémoires* : « Il nous a donné en remerciements cent pour cent de notre argent, comme s'il ne nous l'avait pas remboursé. » On trouvera de nouveaux témoignages de cette même préoccupation dans les lettres. Il a compté le don de Paganini comme un des événements les plus considérables de sa vie, — avec raison d'ailleurs, car ce don, si grandement à l'honneur de celui qui l'a fait, ne doit pas être considéré comme une aubaine quelconque : ce fut, à proprement parler, le salut de Berlioz, salut pour l'avenir, pour les siens et pour l'art. Comme il le comprit vite ! Dans la même lettre où il en donne la nouvelle, il s'écrie : « A présent je pourrai faire mon voyage d'Allemagne ! » Admirable préoccupation ! Ce n'est pas au repos ni à l'abondance qu'il songe : dès la première minute, il voit avec joie qu'il a le moyen de continuer sa mission, qu'il pourra faire honneur à son art. En attendant, il jouit du bonheur de travailler en paix : il n'attend pas un mois pour se mettre à l'œuvre et entreprendre la composition de sa plus vaste symphonie.

A côté du Berlioz intime, les lettres vont nous montrer l'homme public, en relations avec toutes les sommités de son temps. Il est l'ami des écrivains, des poètes, des artistes, — et même de quelques musiciens. Les jours de ses concerts, la salle du Conservatoire est remplie

par l'élite intellectuelle de Paris. « C'était un cerveau que votre salle », lui dira Balzac après la première audition de *Roméo et Juliette*. Lui-même est mêlé à toutes les luttes de l'époque romantique. Après avoir été le spectateur le plus violemment ému des représentations shakespeariennes de 1827, il se joint aux Jeunes-Frances de 1830 pour soutenir Hugo à la première d'*Hernani*. Il a dit son impression vraie sur cette œuvre, — impression assez inattendue, en vérité : il admire le poète d'avoir détruit le vieux moule, mais ne s'intéresse pas du tout à ses innovations rythmiques, constatant seulement, — lui qui devait scandaliser les musiciens classiques par des hardiesses analogues, — que sa manière de briser le vers a pour unique effet de le faire ressembler à de la prose, ce qui lui est « entièrement indifférent », car « il déteste les vers au théâtre ». Pour un néophyte, voilà une opinion qui sent son philistin ! Par contre, il trace le brouillon d'une lettre folle d'enthousiasme, qu'il projette d'adresser au poète après l'apparition de *Notre-Dame de Paris*, — qui est en prose. Il ne fréquente d'ailleurs pas très volontiers chez Hugo, qui lui manifeste pourtant sa sympathie, mais qui « trône » trop. Ses vrais amis parmi les poètes, ce sont les dissidents du romantisme, ceux que, dans une lettre de 1835, il qualifie de représentants de « la jeune littérature contre-révolutionnaire », Alfred de

Vigny et ses familiers. Il se sent plus libre avec eux ; il les invite, avec Chopin et Liszt, à des parties de campagne dans sa maison de Montmartre, où, dans le grand jardin, ils jouent aux barres comme des écoliers. Il aime à donner ces détails familiers. N'écrit-il pas un jour à Eugène Delacroix, pour s'excuser d'avoir manqué un rendez-vous, qu'il a été empêché par une partie de pêche à la ligne ?...

Dans ses lettres d'Italie, il note ses impressions pittoresques ou sentimentales, révélant le vif sentiment de la nature qu'il traduira musicalement, par la suite, en plusieurs de ses partitions.

Et enfin il se mêle parfois aux foules, lui dont nous avons lu tant de déclarations d'art aristocratiques. Mais il a ressenti le frisson de la fièvre de 1830 : il est descendu dans la rue, pour faire le coup de feu, avec les frères. Les deux lettres par lesquelles il raconte à sa famille les détails de sa participation aux journées de Juillet sont, à tous égards, des documents intéressants pour l'histoire. On y lit ces phrases : « Cette idée, que tant de braves gens ont payé de leur sang la conquête de nos libertés pendant que je suis du nombre de ceux qui n'ont servi à rien, ne me laisse pas un instant de repos. » — « L'ordre admirable a régné dans cette révolution magique de trois jours... C'est un peuple sublime ! » Et, faisant en pensée un retour vers la

petite patrie : « Je pense que le beau drapeau flotte aujourd'hui sur le clocher de la Côte comme dans toute la France ! » Il ne sut plus retrouver par la suite cette ferveur pour les luttes de la liberté. Mais, nous l'avons dit, cette partie de sa correspondance n'est qu'une tranche de vie : c'est celle où Berlioz se montre avec le plus d'ardeur, le plus d'enthousiasme, le plus de foi.

Émile Zola écrivait un jour, dans un chapitre qu'il consacra au maître musicien :

« Il avait beau dire blanc, on lui faisait dire noir. C'est là un phénomème stupéfiant qui se produit toujours... »

Le grand romancier avait des raisons pour s'y connaître. Son mot est d'une application parfaitement juste : il nous revient à l'esprit au moment où nous présentons au public cette nouvelle collection de lettres par lesquelles la personnalité de l'auteur de *la Damnation de Faust* se montre en pleine lumière, et sans que rien en reste caché. Nous avons confiance qu'elle ne perdra rien pour paraître à cette clarté, et que ceux qui voudront bien regarder simplement les choses telles qu'elles sont n'y trouveront aucun motif de blâme. Pourtant, nous sommes résignés par avance à voir tirer de cette lecture de tout autres conclusions. Accepter de prendre les choses telles qu'elles sont, cela se pourrait-il

souffrir? Ne faudra-t-il pas chercher des sous-entendus, des intentions secrètes, isoler des phrases, torturer les textes, fausser les mots, — ou tout simplement dire noir là où il y a blanc? Ce sont là les risques communs à tous les hommes de lutte, et il paraît que pour Berlioz, même après cent ans passés, l'ère de la lutte n'est pas encore close.

Sans aucun doute, Berlioz a eu sa part de défauts, — comme tous les autres mortels. Il avait des impatiences de caractère. Ayant du génie, il le savait. S'il avait des raisons de se plaindre, il se plaignait. Il n'était pas toujours d'une bienveillance extrême pour ses confrères, — si bienveillants, eux! Les circonstances et les difficultés de la vie l'ont parfois entraîné à des erreurs qu'il a déplorées lui-même, et dont la chimère qui le hantait fut la principale coupable. Il est vrai que cette même chimère fut celle qui lui dicta ses chefs-d'œuvre, et cela nous paraît être une circonstance très atténuante à quelques fautes... Enfin, et c'est là, au fond, son principal travers, il ne ressemblait pas à tout le monde.

Oui, on l'a déjà dit : Berlioz ne fut pas un saint. Mais, au fait, est-il donc si nécessaire qu'un homme de génie soit un saint? Il nous semble qu'il vaut autant qu'il soit un homme. Et j'en sais qui passent pour des saints, et qui, dans la réalité, furent tout simplement de très

grands hommes. Ils ne valent peut-être pas moins pour cela. Sans doute on pourra toujours qualifier de « saintes colères » les invectives que Beethoven avait accoutumé d'adresser contre ses meilleurs amis, ses frères, ses belles-sœurs, et qui n'étaient au fond que de basses injures. Cependant, le geste de Bach lançant sa perruque à la tête des gens qui faisaient des notes fausses paraît décidément manquer de sainteté ; et Gluck, en détruisant furieusement la musique commencée d'un *Roland* (peut-être un chef-d'œuvre) lorsqu'il apprit que le même poème avait été confié à Piccini, ou bien en annonçant *Armide* en ces termes : « Cela sera superbe », ne donnait certainement pas un bon exemple d'humilité. Pourtant Gluck, Bach et Beethoven me paraissent assez bien tels qu'ils sont. J'oserai même avouer que je les aime mieux ainsi que s'ils étaient doués de perfections trop uniformes. Ce dernier reproche, il est bien vrai que Berlioz ne se l'est pas plus qu'eux attiré ; mais pas davantage il ne mérite sérieusement le blâme. C'est un f aitd'une observation consolante que, parmi les hommes de génie, il se trouve très peu de coquins... Il faut croire qu'ils n'ont pas le temps, tout occcupés qu'ils sont à poursuivre leur rêve !... Les griefs qu'on trouve à leur imputer se réduisent ordinairement à ce qu'ils manquent de certaines qualités banales, et diffèrent de la généralité par un grossissement, qui leur est propre,

des facultés et des passions humaines. Mais comme ce grossissement est la conséquence, peut être la cause de leur génie, il faut leur pardonner ! Mieux encore : il est bon de faire du phénomène qu'il constitue un objet d'observations et d'étude. La connaissance intime d'une personnalité comme celle de Berlioz apportera pour cela une contribution importante, et nous pensons que le lecteur impartial, après avoir lu ses lettres, y trouvera le sujet de maintes remarques fécondes, en même temps qu'il pourra redire, à l'exemple de cet Hamlet dont la pensée mélancolique a causé à notre auteur tant d'émotion et de trouble :

« C'était un homme auquel, tout bien considéré, nous ne retrouverons pas de pareil. »

JULIEN TIERSOT.

BIBLIOGRAPHIE

Il a été publié déjà quelques recueils de lettres de Berlioz. Les principaux sont les suivants :

Correspondance inédite de HECTOR BERLIOZ (1819-1868), avec une notice biographique par Daniel Bernard, Paris, Calmann-Lévy, 1879. (Les éditions postérieures ont paru avec un fac-similé et un appendice.)

Lettres intimes, avec une préface par CHARLES GOUNOD, Paris, Calmann-Lévy, 1882.

Il a paru aussi quelques séries de lettres dans des livres tels que :

Les Révolutionnaires de la musique, par OCTAVE FOUQUE. Paris, Calmann-Lévy, 1882 (particulièrement dans le chapitre : *Berlioz en Russie).*

Briefe hervorragender Zeitgenossen an Franz Liszt (*Lettres de contemporains illustres à Franz Liszt)*, publiées par LA MARA. Leipzig, Breitkopf et Hartel, 1895 (2 volumes, contenant 61 lettres de Berlioz).

Briefe von Hector Berlioz an die Fürstin Carolyne Sayn-Wittgenstein. (Lettres d'Hector Berlioz à la Princese Carolyne Sayn-Wittgenstein), publiées par LA MARA. Leipzig Breitkopf et Hartel, 1903.

KARLOVICZ, *Souvenirs inédits de Chopin.* Paris, *Revue musicale*, 1903.

D'autres collections encore ont paru dans des périodiques. Les deux suivantes ont été tirées à part :

*Lettres d'amour à madame Estelle F**** (1864-1868), publiées dans la *Revue bleue*, 1903.

Lettres inédites d'Hector Berlioz à Thomas Gounet, publiées par L. MICHOUD et annotées par G. ALLIX. (*Bulletin de l'Académie delphinale*, Grenoble, 1903.)

Beaucoup d'autres publiées, soit isolément, soit par séries, sont éparses dans divers journaux spéciaux tels que la *Revue et Gazette musicale*, *le Ménestrel*, *le Guide musical*, *le Monde musical*, *Musica*, *la Musique des familles*, *la Revue musicale*, ou des journaux quotidiens comme *le Figaro*, *le Temps*, *le Gaulois*, — les *Annales dauphinoises*, — et encore diverses revues musicales allemandes, italiennes, etc.

Enfin nous avons eu communication d'un grand nombre de lettres inédites provenant de diverses sources. Les plus nombreuses, en même temps que les plus précieuses, sont, nous l'avons dit déjà, celles que Berlioz écrivit à sa famille depuis 1821, époque de son départ de la Côte-Saint-André pour Paris, jusqu'à la dernière maladie qui l'emporta. Le texte de ces lettres nous a été communiqué obligeamment par les membres de la famille de Berlioz, en possession de ce dépôt intime et précieux : nous sommes redevables du plus grand nombre à madame Chapot, fille aînée de madame Adèle Suat, la sœur cadette d'Hector Berlioz, et de quelques autres à madame Reboul, petite-fille de madame Nanci Pal, sa sœur aînée. Nous adressons nos vifs et respectueux remerciements à ces personnes qui, pieuses gardiennes de la mémoire de leur illustre parent, ont bien compris que cette mémoire ne pouvait que gagner à ce que sa vie, comme son œuvre, fût intimement connue.

D'autres lettres nous ont été communiquées par des cor-

respondants de Berlioz, ou par divers collectionneurs, au nombre desquels nous citerons : madame Pauline Viardot (en possession d'une très intéressante série de lettres écrites à elle lors des représentations d'*Orphée* et d'*Alceste* et de la composition des *Troyens*, série qui trouvera sa place dans la suite de cette correspondance); mesdames Henriette Fuchs, Talayrach d'Eckardt, Michel Brenet; M. Paladilhe (qui nous a fait part des lettres de Berlioz à Ernest Legouvé); MM. Camille Saint-Saëns, Bourgault-Ducoudray, Ad. Boschot, J. de Brayer, Gaston Calmann-Lévy, L. Ceillier, Jean Celle (à la Côte Saint-André), Chaper (d'Eybens, près Grenoble), Ed. Colonne, Dieterlen (gendre du défunt collectionneur Alfred Bovet), P. Du Boys (fils d'un ami de jeunesse et collaborateur de Berlioz), A. Geloso, Gaston Hirsch, Vincent d'Indy, Ad. Jullien, Xavier Lesuéur (arrière-petit-fils du maître de Berlioz), Loviot (gendre de l'architecte Duc, prix de Rome la même année que Berlioz), Maignien (bibliothécaire de la ville de Grenoble), Ch. Malherbe, Émile Ollivier, Schirmer, Spolberch de Lovenjoul, Maurice Tourneux, Gustave Simon, la Société des Concerts du Conservatoire, etc.

Nous en avons également trouvé dans les collections d'autographes de la Bibliothèque du Conservatoire, la Bibliothèque nationale, celle de Grenoble, la Public Library de New-York (les lettres de cette dernière collection nous ont été obligeamment communiquées par le bibliothécaire, M. J. S. Billings), celle de Boston, etc.

Enfin nous avons dépouillé un grand nombre de catalogues d'autographes, notamment ceux de la maison Charavay, où nous avons trouvé, sinon toujours des textes, du moins de nombreuses et parfois très utiles indications.

Bien que notre désir eût été de donner le recueil complet des lettres de Berlioz, il n'a pas paru nécessaire de réimprimer celles qui figurent dans les deux volumes antérieurement publiés par la librairie Calmann-Lévy, et qui sont entre les mains de tous les lecteurs qu'intéresse la personnalité de Berlioz. Nous avons voulu pourtant que chacune fût

mentionnée à sa date et résumée, afin que le récit qui ressort de l'ensemble fût aussi circonstancié que possible.

Quant aux lettres éparses en d'autres publications moins accessibles au public, elles devaient tout naturellement prendre leur place ici au même titre que celles qui sont inédites.

Il en est de même pour les indications contenues dans les catalogues d'autographes.

Ces lettres sont présentées dans leur ordre naturel, qui est l'ordre chronologique.

Beaucoup, dans l'original, ne sont pas datées; mais, la plupart du temps, l'énoncé des faits qu'elles contiennent, ou diverses autres particularités, ont permis de leur assigner une époque au moins approximative.

Ces observations nous ont conduit en outre à reconnaître l'inexactitude de plusieurs dates arbitrairement inscrites sur des lettres antérieurement imprimées : nous avons profité de l'occasion que nous donnaient les résumés de ces lettres pour faire toutes les rectifications utiles.

Afin que le lecteur puisse suivre sans peine le fil de ce récit épistolaire, les particularités biographiques qui y seraient omises seront rappelées en leur lieu par de brèves notes intercalées entre les lettres.

Enfin l'on a poussé le souci de l'ordre et de la clarté au point de partager cette nouvelle autobiographie en chapitres correspondant aux principales divisions de la vie du héros.

Avant de céder définitivement la parole à Hector Berlioz, nous la donnerons à son père, à qui nous devons un document digne d'être conservé sur les origines, l'histoire et la personnalité des différents membres de la famille. Ce sont des notes prises par lui sur un *Livre de raison*, où il écrivait au jour le jour les dépenses, recettes, etc. de sa maison, pêle-mêle avec d'autres indications. Les suivantes sont faites pour nous intéresser.

LIVRE DE RAISON

DE LOUIS-JOSEPH BERLIOZ, DOCTEUR-MÉDECIN RÉSIDANT A LA CÔTE-SAINT-ANDRÉ.

Commencé le 1er janvier 1815.

La famille BERLIOZ[1] est établie à la Côte ou dans les environs depuis plus de quatre cents ans : il était fait mention dans les archives du chapitre de Saint-Maurice de Vienne d'un capitaine de ce nom qui commandait les troupes dudit chapitre dans le XIVe siècle. Le mauvais état des registres de l'état civil de la ville de la Côte ne m'a pas permis de faire des recherches à ce sujet.

CLAUDE BERLIOZ, marchand tanneur à la Côte, marié à Françoise Mugnier, fille de Jean Mugnier et

1. Nous imprimons en capitales les noms qui appartiennent à la lignée directe d'Hector Berlioz, et en italiques les paragraphes incidents qui interrompent une génération pour indiquer la descendance de membres des lignées collatérales.

d'Antoinette Heurard, mort en 1667, veut par son testament, reçu Nugnoz notaire le 5 septembre 1662, être enterré dans le tombeau de ses ancêtres.

Il était riche pour ce temps-là, puisqu'il lègue à sa fille Jeanne 550 livres en sus de sa constitution dotale. Ses enfants étaient :

Jeanne Berlioz, mariée à Ennemond Costany ;

Antoinette Berlioz, mariée à Jean Vial ;

Constance Berlioz, capucin ;

GUY BERLIOZ, marié le 11 juin 1655 à Philippaz Brochier, qui eut 1800 livres de dot. Il est mort en 1687.

De ce mariage est né FRANÇOIS BERLIOZ, marié le 20 février 1686 à Marie-Marthe Massy-Brun. Il est mort en 1735. Leurs enfants étaient :

1° Marie Berlioz, mariée à Jean Révillon, son cousin issu de germain du côté maternel, avec 1500 livres de dot.

2° Matholin Berlioz, dont le fils est mort célibataire, et ses biens ont passé dans les familles Tillion et Rajat, chez lesquelles ses sœurs étaient mariées.

3° Madeleine Berlioz, mariée à Philippe Trouillon à Beaurepaire ; elle a laissé deux fils morts célibataires.

4° Maximin Berlioz, } augustins.
5° Théodore Berlioz, }

6° Claude Berlioz, marié le 28 juillet 1727 à Isabeau Berger Lavillardière.

Onze enfants lui ont survécu, dont neuf prêtres ou religieuses. Claude Berlioz, curé de Vinay, mourut en 1809

et institua mon père héritier, ce qui mit de mauvaise humeur le suivant :

Joseph Berlioz, notaire, marié en 1794 à Marguerite Forgeret; ils étaient tous deux déjà âgés, ils n'ont pas eu d'enfants. Il est mort le 17 novembre 1812, étouffé dans la boue du marais de Faramans, où il était tombé pendant la nuit. Il a institué pour héritiers deux de ses frères et quatre sœurs qui lui ont survécu. Magdeleine-Geneviève, sa dernière survivante, m'a fait donation de tous ses biens, le 24 avril 1824, par acte reçu Me Pierre ès-liens Pion, notaire à Boisseux.

7° JOSEPH BERLIOZ, marchand tanneur, né le 19 mars 1700, décédé le 11 avril 1779, à la Côte.

Catherine Vallet, née... décédée le 7 avril 1779, à la Côte.

Antoine Robert, médecin, né le 5 août 1720. Décédé le 7 septembre 1763 à la Côte.

Sophie Brochier, née à Grenoble, décédée à la Côte le 25 janvier 1810, âgée de quatre-vingt-un ans. Le feu prit à ses vêtements lorsqu'elle tournait le dos à la cheminée pour se mettre à table. J'accourus aux cris de la domestique, et j'éteignis le feu en l'enveloppant d'une couverture. Mais les secours ne pouvaient être assez prompts

De ce mariage
est né LOUIS-JOSEPH-BERLIOZ, le 28 décembre 1747 à la Côte, mort à Grenoble le 17 août 1815.

puisqu'il fallait sortir de chez moi, traverser la rue, et encore attendre à sa porte. Les brûlures étaient trop multipliées; elle mourut au bout de vingt-quatre heures à la Côte.

De ce mariage
est née Espérance Robert, le 16 août 1754, morte en couches le 7 juin 1791 à la Côte.

Mariés le 16 février 1773.

De ce mariage sont nés :

1° LOUIS-JOSEPH-BERLIOZ, le 9 juin 1776, reçu docteur médecin à Paris, le 26 frimaire an XI, marié le 6 février 1802 à Marie-Antoinette-Joséphine Marmion, née le 14 octobre 1784 à Grenoble, fille de M. Nicolas Marmion, avocat, et de dame Victoire-Thérèse-Blanche Elisabeth Desroches-Delisle.

De ce mariage sont nés à la Côte :

LOUIS-HECTOR, le 11 décembre 1803, marié avec Henriette Smithson en juillet 1833.

Anne-Marguerite, le 17 février 1806, mariée en 1832.

Louise-Julie-Virginie, le 29 novembre 1807, morte le 16 avril 1815.

Adèle-Eugénie, le 9 mai 1814.

Louis-Jules, né le 15 décembre 1816, mort le 29 mai 1819, vraisemblablement d'un épanchement dans le quatrième ventricule du cerveau, après vingt et une heures de maladie, et jouissant la veille de la plus florissante santé.

Prosper, né le 25 juin 1820, à onze heures du soir.

2° Louis-Benjamin Berlioz, le 19 novembre 1778, mort le 10 mai 1806 en trois jours, d'une pleurésie accompagnée de fièvre adynamique, et dont la perte m'a laissé des regrets que j'emporterai au tombeau.

3° Auguste-Aventin Berlioz, médecin à Grenoble, le 4 février 1780, mort le 19 septembre 1843, marié à Félicie Jourdan-Duchadoz (née en 1794), en avril 1811.

De ce mariage sont nés à Grenoble :

Pauline Berlioz, le 26 juillet 1813.

Louis-Noël-Benjamin Berlioz, le 25 décembre 1814.

François-Victor Berlioz, le 21 octobre 1816.

Auguste-Vincent-François-Berlioz, le 19 juillet 1819.

Auguste-Félicien, le 17 avril 1824, mort le 26 août 1824.

4° Victor-Abraham Berlioz, sous-préfet à Valence, le 16 mars 1784, marié le 2 octobre 1811 à Laure Anglès-d'Auriac, née à Sainte-Lucie en 1792.

De ce mariage sont nés à Valence :

Odile Berlioz, le 19 avril 1813.

Jules-Jean Berlioz, le 9 juillet 1820.

Mon aïeul paternel Joseph Berlioz a, lui seul, fait la fortune de notre maison, avec six mille francs qu'il avait de légitime. Sa sagacité et sa bonne conduite, et il faut dire aussi son bonheur, lui facilitèrent successivement l'acquisition de plusieurs pièces de terre, de vignes, de la maison que nous habitons aujourd'hui, et qu'il a fait presque rebâtir en entier, des moulins, du pré neuf, du grand jardin, de la grange attenante, des possessions de Saint-Étienne, et du domaine des Granges près de Grenoble.

Il avait eu une très nombreuse famille, dont cinq enfants seulement lui ont survécu : son fils aîné, qui entra dans l'ordre des Chartreux à l'âge de dix-sept ans ; Andrée-Anne, religieuse ursuline ; Catherine Berlioz, qui ne s'est point mariée ; une troisième fille, mariée à son cousin Vallet, dit Vernatel ; et Louis-Joseph, mon père, le dix-neuvième et le dernier de tous.

Louis-Joseph Berlioz, mon père, de onze enfants en a conservé trois. Il a très sagement administré ses biens et les a encore augmentés par l'acquisition des maisons de Grenoble et du domaine de Murianette.

La maison que nous habitons a été achetée par mon grand-père Joseph Berlioz, qui l'a rebâtie presque en entier. Mon père Louis-Joseph Berlioz a fait la plus grande partie des réparations intérieures, telles que les plafonds, le salon de compagnie en entier, et de plus les deux chambres qui sont au-dessus de la cuisine.

Pour ce qui me concerne, j'ai fait construire le bâtiment situé au levant, et qui forme écurie, grenier à foin et bûcher. La fougère de la grande chambre. Je me propose, lorsque mes moyens me le permettront, de faire reconstruire la galerie en fer, et sur voûte en tuf, et de faire élever les toits de manière que tous les trois aient la même pente. La clôture en pisé du grand jardin est encore mon ouvrage, ainsi que la chambre que le jardinier occupe dans la grange.

Le grand jardin était de forme irrégulière, je l'ai aligné et agrandi aux dépens du pré et d'un ravin très profond, qui existait au midi, à la place du pavé qui conduit les eaux. J'ai fait planter tous les arbres du pré, excepté deux poiriers.

Mon père était d'une taille moyenne, bien proportionné et musculeux ; il avait une belle figure et de l'expression dans la physionomie.

Ses mœurs ont toujours été très réglées; il était d'une sobriété poussée à l'excès. Religieux jusqu'au scrupule, il n'avait jamais examiné les motifs de la croyance, et se serait cru coupable de vouloir le faire. Les décisions de l'Église étaient sans appel pour lui. Il avait peu d'instruction, mais un bon sens plus que commun le dirigea bien dans toutes les circonstances de la vie. Il se tint constamment éloigné des fonctions publiques. Il était économe, il a augmenté par sa sage administration et des acquisitions heureuses sa fortune ; mais il n'était

point avare, et il n'a rien négligé pour notre éducation à tous. Sa conversation était enjouée, mais il supportait peu la contradiction. Il avait été sévère avec ses enfants jusqu'à ce qu'ils eussent acquis l'âge de vingt ans ; ensuite il ne s'est plus montré que leur ami et le père le plus tendre. Il partagea sa fortune en quatre parties, nous en donna à chacun une en nous mariant, et se réserva l'autre. Il disposa de cette dernière en ma faveur.

Sous le règne de Louis XVI, il avait acheté une charge d'auditeur à la Chambre des comptes, et depuis la Révolution il n'a exercé aucune fonction publique. Sous le régime de la Terreur, il fut inscrit sur la liste des notoirement suspects, et tous ses biens séquestrés.

J'étais âgé de dix-sept ans lorsque la République fut proclamée. Les malheurs de mon père modérèrent mon effervescence républicaine ; mais lorsque les circonstances furent moins orageuses, les beaux mots de liberté et d'égalité que j'entendais sans cesse retentir à mes oreilles, les triomphes de nos armées, et les souvenirs d'Athènes et de Rome me firent déraisonner comme beaucoup d'autres, et maintes fois j'ai mis la patience de mon père à une rude épreuve.

Mon père me destinait à la profession d'avocat, mais jamais je n'ai pu surmonter la répugnance que me causaient les gloses et les commentaires sur les lois, l'importance que l'on accorde à la forme sur le fond, les innombrables détours de la chicane, et la rapacité de cette troupe de gens de lois qui entourent le palais de Thémis.

Pendant trois ans, j'essayai successivement les mathématiques et l'étude des lois, je m'adonnai au dessin et à la musique [1], je cultivai la littérature, et j'entrepris d'apprendre sans maître les langues anglaise et italienne.

J'embrassai à vingt ans l'étude de la médecine avec un penchant bien déterminé ; j'ai suivi les cours de botanique du docteur Villars, et de chimie du docteur Trousset. Mais j'apprenais l'art de guérir sans le secours d'aucunes leçons orales, ni d'aucune démonstration; j'ai disséqué et étudié seul à Grenoble, et je n'ai passé, en deux fois, que trois mois à Paris, où j'ai été reçu médecin avant la loi du 19 ventôse an XI [2].

Après avoir été témoin de tant d'événements, je puis sans présomption me croire capable de donner quelques salutaires avis à mes enfants, et leur indiquer la ma-

1. Prenons bonne note de cette vocation musicale manifestée par le père d'Hector Berlioz.

2. Louis Berlioz fut reçu médecin à Paris, le 26 frimaire an XI (voir ci-dessus), c'est-à-dire en décembre 1802. Il était marié depuis le mois de février précédent, et c'est un an après que vint au monde son premier-né, Hector. — La loi du 19 ventôse est celle qui fixa les dispositions relatives à l'exercice de la médecine, et établit la distinction entre les grades de docteur et d'officier de santé. Louis Berlioz n'était donc pourvu d'aucun de ces titres : il était simplement « médecin », — appellation qui avait suffi à Bichat, comme à tous les autres contemporains, pour exercer leur art. C'est à tort que, dans l'acte de naissance d'Hector, le père fut qualifié « officier de santé » par le scribe de l'état civil. Et quand le titre de docteur fut devenu d'usage courant, Louis Berlioz se l'attribua tout naturellement, comme correspondant à sa qualité professionnelle.

nière dont ils doivent se conduire s'ils ont le malheur d'être témoins d'une nouvelle révolution.

Je leur recommande de se garantir de l'enthousiasme[1]. Le sang-froid de la raison est une des qualités les plus précieuses dans toutes les circonstances de la vie, mais il l'est encore bien plus durant les crises politiques. Qu'ils se donnent bien garde de devenir haineux ou persécuteurs, s'il survient des querelles religieuses. Il n'appartient qu'à Dieu seul de punir les délits de la pensée et de l'opinion. Si nous croyons nos frères dans l'erreur, plaignons-les comme des hommes malheureux, et portons-leur secours s'ils en ont besoin. Pendant les discussions politiques, on doit se méfier des novateurs. Ne disputez jamais : une discussion trop vive n'éclaircit rien ; elle produit ou augmente l'animosité. Discutez de sang-froid avec ceux qui sont susceptibles de le faire, et, sur les objets qui partagent l'opinion, gardez un imperturbable silence avec les autres.

En tous les temps de la vie, ne recherchez jamais les emplois : il n'est pas d'homme plus heureux que celui qui peut vivre dans l'indépendance; ni l'argent, ni les honneurs ne dédommagent de la perte de la liberté. Cependant acceptez-les avec dévouement, lorsque vous croirez les pouvoir remplir d'une manière utile pour la patrie.

1. Voilà un conseil qui n'a guère été suivi.

ACTE DE NAISSANCE

DE

HECTOR BERLIOZ

NAISSANCE DE BERLIOZ LOUIS-HECTOR. — AN XII DE LA RÉPUBLIQUE.

« EXTRAIT *des registres des actes de l'État civil de la commune de la Côte-Saint-André pour l'année mil huit cent trois*, etc.

Mairie de la Côte-Saint-André.

Arrondissement communal de Vienne.

Du lundy vingtième jour du mois de Frimaire à onze heures du matin. L'an XII de la République Française.

Acte de naissance de Louis-Hector Berlioz né hier dimanche dix-neuf de ce mois à cinq heures du soir, fils légitime du citoyen Louis-Joseph Berlioz, officier de santé, domicilié à la Côte-Saint-André, et de Marie-Antoinette-Joséphine Marmion, mariés.

Premier témoin : le citoyen Auguste Buisson, âgé de trente-trois ans, propriétaire, domicilié à la Côte-Saint-André. Second témoin le citoyen Jean-François Recourdon, âgé de quarante ans, receveur des contributions, domicilié

au même lieu. Sur la réquisition à moi faite par le citoyen Louis-Joseph Berlioz père de l'enfant. Et ont signé.

Signé : L. BERLIOZ, BUISSON, RECOURDON.

Constaté suivant la loi par moi Joseph-Louis-Marie de Buffevent, maire de la Côte-Saint-André faisant les fonctions d'officier public de l'État civil.

Signé : BUFFEVENT.

LES
ANNÉES ROMANTIQUES

CHAPITRE PREMIER

ANNÉES D'ENFANCE ET ANNÉES D'ÉTUDES

(1819-1830)

I

AUX ÉDITEURS JANET ET COTELLE

La Côte, le 25 mars 1819.

Messieurs,

Ayant le projet de faire graver plusieurs ouvrages de musique, je me suis adressé à vous espérant que vous pourriez remplir mon but. Je voudrais que vous en prissiez l'édition à votre compte moyennant un certain nombre d'exemplaires que vous m'enverriez ; répondez moi au plus tôt, je vous prie, si vous voulez le faire. Alors je vous enverrai un pot-pourri concertant pour

flutte[1], cor, deux violons, alto et basse[2]. Suivant le temps que vous employerez à graver cet œuvre je puis vous envoyer des romances avec accompagnement de piano et divers autres, le tout aux mêmes conditions.

J'ai l'honneur de vous saluer,

HECTOR BERLIOZ.

Mon adresse est à la Côte-Saint-André, département de l'Isère.

A Messieurs Janet et Cotelle, éditeurs et marchands de musique, rue Saint-Honoré, n° 125, près celle des Poulies, à Paris.

Communiqué par M. Ch. Malherbe

Berlioz était âgé de quinze ans et trois mois quand il écrivit cette lettre, la première de lui qu'on ait conservée. La seconde, écrite douze jours après, a le même objet :

A IGNACE PLEYEL, la Côte-Saint-André, 6 avril 1819 (*Corresp. inéd.*, 63 ; original exposé dans les salons de la maison Pleyel). Propositions analogues à celles de la lettre précédente (il n'est pas fait mention des romances).

Les destinataires de ces deux lettres furent d'accord pour répondre par un refus.

L'existence d'une lettre antérieure nous a été signalée à la Côte-Saint-André : Berlioz l'avait écrite à un de ses camarades

1. Nous avons conservé seulement dans cette première lettre l'orthographe surannée dont Berlioz a longtemps fait usage.

2. Il est fait mention de ce « pot pourri à six parties sur des thèmes italiens » dans le chapitre IV des *Mémoires*.

d'enfance auquel il demandait de venir avec sa clarinette prendre part à une exécution musicale dans une procession. Ce détail nous a été donné par le fils de celui même auquel cette lettre était adressée, M. H. Favre, qui l'a détruite autrefois, ne se doutant pas de l'intérêt que ce document pourrait avoir un jour.

A la fin d'octobre 1821, Hector Berlioz quitta pour la première fois sa province. Son passe-port pour aller à Paris comme « étudiant médecin » est daté de la Côte-Saint-André, 26 octobre 1821 (collection de M. Maignien, bibliothécaire de la ville de Grenoble).

Les premières lettres qui nous aient été conservées comme postérieures à son arrivée dans la capitale sont adressées à sa sœur Nanci (Anne-Marguerite, d'après la généalogie dressée par le père), de deux ans et quelques mois plus jeune que lui. Encore écrites dans un style presque enfantin, elles révèlent comme déjà définitivement formées maintes particularités du caractère de Berlioz : son humeur sombre, sa vive tendresse pour les siens, sa répugnance pour les études médicales, et, par-dessus tout, son amour irrésistible pour la musique, qui apparaît déjà comme son unique et exclusive préoccupation.

II

A SA SŒUR NANCI

Paris, ce 13 décembre 1821.

J'ai bien attendu, ma chère sœur, de répondre à ta charmante lettre, mais tu sais que j'ai été obligé d'écrire

à papa la semaine dernière, et, celle-ci, j'ai écrit à mes oncles Félix et Auguste et au grand-papa[1]; en outre, visites sur visites tous les dimanches.

Tu commences ta lettre par me prêter sur ton caractère une opinion que je n'ai certainement pas; non, ma chère Nanci, je ne t'ai jamais crue froide ni indifférente pour moi; quoique tu sois peu démonstrative, je ne t'ai pas jugée telle, et quand cela serait, ta lettre aurait suffi pour me désabuser. Tu me demandes quels sont mes plaisirs et mes peines; pour celles-ci, je te répondrai avec La Fontaine : « L'absence est le plus grand des maux » ; mais il s'en joint encore d'autres, causés, tantôt par une étude dégoûtante, tantôt par le découragement que j'éprouve souvent, lorsque après un travail opiniâtre je réfléchis que je ne sais rien, que j'ai tout à apprendre, que peut-être papa ne sera pas content de moi, que peut-être... que sais-je, moi? je ne finirais pas si je voulais te peindre toutes les idées tristes qui m'accablent.

Mes plaisirs même, qui sont en petit nombre, se réduisent toujours à faire frémir ou pleurer. Les seuls que j'aie encore connus jusqu'ici, c'est le cours d'histoire de M. Lacretelle[2] et le grand Opéra. A cause du nom de

1. Auguste Berlioz, médecin à Grenoble, frère du père d'Hector; Félix Marmion, officier, frère de la mère d'Hector; Nicolas Marmion, père de ces derniers (Cf. *Mémoires*, chap. III). — Les lettres signalées ci-dessus n'ont pas été retrouvées.

2. L'historien Charles de Lacretelle, professeur à la Faculté des Lettres.

cours, tu ne te fais peut-être pas d'idée qu'il y ait du plaisir là; cependant tu te trompes; cet homme parle comme un Dieu. Le premier jour où je l'entendis, il nous fit à tous une impression je puis dire cruelle en racontant l'assassinat de Henri IV; puis, après avoir peint sous des couleurs aussi vives les désordres et les troubles qui affligent le commencement du règne de Louis XIII, quel plaisir ne me fit-il pas éprouver quand il vint offrir le contraste de la tranquillité de Sulli dans sa retraite, déplorant en secret les malheurs de sa patrie. Il me sembla le voir lui-même, tellement il avait de dignité en racontant que ce digne ami de Henri IV, appelé à la cour de Louis XIII et s'y étant présenté avec un habit fait à l'ancienne mode, excita les ris et les sarcasmes des courtisans du jeune Roi; lors Sulli s'approcha du trône, et, jetant un regard de mépris sur ces misérables qui se moquaient de lui : « Sire, dit-il, quand le roi votre père (d'honorable mémoire) me faisait l'honneur de m'appeler à sa cour, il avait soin, avant de m'introduire, de faire retirer les *bouffons* et les *baladins*. » Voilà sur quel ton se fait toujours ce cours; je t'assure que c'est un grand plaisir que d'y assister, mais je ne le puis presque jamais.

Pour l'Opéra, à présent, c'est autre chose; je ne crois pas qu'il me soit possible de t'en donner la moindre idée. A moins de m'évanouir, je ne pouvais pas éprouver une impression plus grande quand j'ai vu jouer *Iphigénie en Tauride*, le chef-d'œuvre de Gluck. Figure-

toi d'abord un orchestre de quatre-vingts musiciens qui exécutent avec un tel ensemble qu'on dirait que c'est un seul instrument. L'opéra commence : on voit au loin une plaine immense (oh ! l'illusion est parfaite) et plus loin encor on aperçoit la mer ; un orage est annoncé par l'orchestre, on voit des nuages noirs descendre lentement et couvrir toute la plaine ; le théâtre n'est éclairé que par la lueur tremblante des éclairs, qui fendent les nuages, mais avec une vérité et une perfection qu'il faut voir pour croire. C'est un moment de silence, aucun acteur ne paraît ; l'orchestre murmure sourdement, il semble qu'on entend souffler le vent (comme tu as certainement remarqué l'hiver, quand on est seul, qu'on entend souffler la bise), eh bien, c'est ça parfaitement ; insensiblement le trouble croît, l'orage éclate, et on voit arriver Oreste et Pylade enchaînés et amenés par les barbares de la Tauride, qui chantent cet horrible chœur : « Il faut du sang pour venger nos crimes. » On n'y tient plus ; je défie l'être le plus insensible de n'être pas profondément ému en voyant ces deux malheureux se disputant la mort comme le plus grand bien, et lorsque enfin c'est par Oreste qu'elle est rejetée, eh bien, c'est sa sœur, c'est Iphigénie, la prêtresse de Diane qui doit égorger son frère. C'est épouvantable, vois-tu ; je ne pourrai jamais te décrire, seulement de manière à approcher un peu de la vérité, le sentiment d'horreur qu'on éprouve quand Oreste accablé tombe en disant : « Le calme rentre dans mon cœur. » Il est assoupi, et

on voit l'ombre de sa mère qu'il a égorgée rôdant autour de lui avec divers spectres qui tiennent dans leurs mains deux torches infernales qu'ils agitent autour de lui. Et l'orchestre ! tout cela était dans l'orchestre. Si tu entendais comme toutes les situations sont peintes par lui, surtout quand Oreste paraît calme : eh bien, les violons font une tenue qui annonce la tranquillité, très piano ; mais au-dessous on entend murmurer les basses comme le remords qui, malgré son apparent calme, se fait encore entendre au fond du cœur du parricide.

Mais je m'oublie ; adieu, ma chère sœur, pardonne-moi ces digressions et crois toujours que ton frère t'aime de tout son cœur.

HECTOR BERLIOZ.

Embrasse bien pour moi tout le monde.

Communiqué par madame Reboul.

De la lettre suivante, il ne subsiste que le premier feuillet, qui, criblé de piqûres d'aiguilles, taillé aux ciseaux sur les bords, a visiblement servi de patron à un ouvrage de femme, destination à la faveur de laquelle nous pouvons être assurés d'en avoir dû la conservation.

III

A SA SŒUR NANCI

Paris, ce 20 février 1822.

Comment passes-tu ton carnaval, ma chère sœur ? Comme un carême je gage ; le passage de l'un dans

l'autre ne sera pas bien brusque, n'est-ce pas... ? Je t'en puis bien dire autant ; j'ai pourtant reçu ces derniers jours quatre invitations de bal de la part de M. Teisseyre[1], tant pour aller chez lui que chez des personnes de sa connaissance. Nous[2] avons refusé les deux premières, mais lui étant allé faire une visite et ayant avoué que nous savions danser, il nous engagea pour le vendredi et le dimanche gras de manière à ne pas pouvoir refuser. Nous y allâmes donc. Tu crois peut-être que les bals de Paris sont bien différents des nôtres, et tu te trompes : toute la différence consiste en ce qu'on est beaucoup plus nombreux, qu'on danse à soixante au lieu de danser à seize comme chez nous, que malgré la grandeur des salons on est tellement jonché que les danseurs sont obligés de se tenir derrière les danseuses faute de place ; et de faire continuellement attention où on met les pieds pour ne marcher sur personne. Le costume est uniformément blanc pour les dames et noir pour les hommes. L'orchestre ! Tu croiras peut-être qu'il est superbe ? Eh bien, il n'est pas même comparable aux nôtres ; figure-toi deux violons et un flageolet ; s'il n'y a pas de quoi faire pitié, deux violons et un flageolet ! Oh ! je n'en revenais pas. Encore ces trois malheureux jouèrent

1. De Grenoble. La mère de Camille Pal, futur mari de Nanci Berlioz, était une demoiselle Teisseyre.

2. Nous, c'est, outre Berlioz, son cousin Alphonse Robert, avec qui il était venu de la Côte-Saint-André à Paris pour étudier la médecine (voy. *Mémoires*, chap. IV, V). Ce parent est souvent mentionné par son prénom dans les lettres.

presque toute la soirée des contredanses tirées des ballets que j'ai entendus à l'Opéra; tu peux penser quel joli parallèle. Enfin nous n'y tînmes plus, nous partîmes à une heure en cherchant le moyen d'éviter la soirée de dimanche. L'occasion se présenta bientôt. Nous allâmes voir mon oncle[1] qui nous dit qu'il fallait que nous dînassions ensemble le lendemain; en conséquence nous écrivîmes à M. Tisseyre, comme si mon oncle ne faisait que passer, qu'il désirait passer la soirée avec nous, ce qui nous dégagea très bien.

Nous fîmes un dîner charmant avec le cousin Raymond[2] et mon oncle; après nous allâmes à Feydeau entendre Martin[3]; on jouait ce soir-là *Azemia* et les *Voitures versées*; ah! comme je me dédommageais! J'absorbais la musique. Je pensais à toi, ma sœur, quel plaisir tu aurais à entendre cela. L'Opéra te ferait peut-être moins de plaisir, c'est trop savant pour toi, au lieu que cette musique touchante, enchanteresse, de Dalayrac, la gaieté de celle de Boïeldieu, les inconcevables tours de force des actrices, la perfection de Martin et de Ponchard... Oh! tiens, je me serais jeté au cou de Dalayrac si je m'étais trouvé à côté de sa statue, quand j'ai entendu cet air auquel on ne peut point donner d'épithète : « Ton amour, ô fille chérie. » C'est à peu près la même sensation que celle que j'ai éprouvée à l'Opéra

1. L'oncle Félix Marmion.
2. Raymond de Roger, parent de Berlioz du côté maternel.
3. Célèbre chanteur de l'Opéra-Comique.

en entendant dans *Stratonice* celui de « Versez tous vos chagrins dans le sein paternel ». Mais je n'entreprends pas de te décrire encore cette musique...

Communiqué par madame Chapot. *La fin manque.*

Nous groupons ici trois lettres, non datées, que Berlioz écrivit, dans les années qui suivirent, à sa sœur cadette, Adèle, de plus de dix ans plus jeune que lui, et pour laquelle il éprouva toute sa vie la plus vive tendresse. Elle était encore une petite fille au moment où son frère lui écrivait dans les termes qu'on va lire:

IV

A SA SŒUR ADÈLE

Ma chère Adèle,

Je ne t'écris qu'une toute petite lettre pour te remercier des tiennes. J'apprends avec bien du plaisir que mon oncle est venu rompre un peu l'uniformité de votre existence à la Côte; mais je suis peiné de te voir triste comme tu le parais dans tes lettres. Je pense que l'espèce d'isolement que tu te crées à toi-même est la cause de ton ennui. Je voudrais bien connaître quelque moyen de distraction pour te l'offrir. Ne cherche pas toujours à comparer ta manière de vivre avec celle de Nanci; songe que la différence d'âge en établit nécessairement une dans tous les rapports que vous avez l'une et l'autre avec la société.

Je n'ai reçu ta dernière lettre qu'hier. Elle a plus d'un mois de date, je n'y conçois rien. Il faut que la caisse d'Alphonse[1] soit demeurée bien longtemps en route, ou qu'il ait négligé de me faire savoir qu'elle était arrivée.

Si tu vois Charles Bert, dis-lui que je n'ai pas oublié que je dois lui écrire et que je le ferai dans peu. Je dois également une lettre à Edouard[2].

Adieu, ma chère sœur, je t'embrasse et t'aime.

Ton affectionné frère.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

Quelque temps après son arrivée à Paris, Berlioz avait déserté l'École de médecine pour le Conservatoire, et avait été admis parmi les élèves particuliers de Lesueur, qui eut toujours pour lui les plus grandes bontés. On verra par les deux lettres ci-après qu'il avait été vite accueilli dans l'intimité de la famille de son maître.

V

A LA MÊME

Ma pauvre Adèle, ta lettre a bien failli être perdue ; tu l'avais si bien cachée dans un livre que j'ai demeuré persuadé pendant trois jours qu'elle était

1. Alphonse Robert (v. note 2, p. 8).

2. Édouard Rocher. Les familles Rocher et Bert, de la Côte-Saint-André, étaient en relations intimes avec la famille Berlioz : on trouvera fréquemment dans les lettres d'Hector les noms de leurs divers membres.

égarée. C'est en cherchant de nouveau que j'ai fini par la découvrir. J'ai fait ta commission à mademoiselle Clémentine Lesueur ; elle te remercie et me charge de te dire mille choses de sa part.

J'ai été obligé d'aller au bal il y a trois semaines ; j'étais l'un des chevaliers de ces dames[1]. Tu peux penser combien je me suis ennuyé. Aussi, en arrivant, M. Schlösser[2] et moi avons dansé la première contre-danse avec les demoiselles Lesueur, puis ayant été demander la demoiselle de la maison, elle nous a répondu qu'elle était engagée pour quatorze ; nous nous sommes donc retirés du monde, et je n'ai été que spectateur toute la soirée ; il y avait dix fois plus de danseurs qu'il n'en fallait.

Alphonse se porte bien. J'ai eu la visite hier de M. Du Boys de Grenoble qui m'a apporté une lettre de Casimir Faure[3]. Nous dînons ensemble demain chez M. Teisseyre.

1. Madame Adeline Lesueur, née de Courchamps, mesdemoiselles Clémence, Eugénie et Clémentine Lesueur, femme et filles de Jean-François Lesueur, auteur des *Bardes*, et maître d'Hector Berlioz.

2. Louis Schlösser (1800-1886), Concertmeister, puis Kapellmeister à Darmstadt, avait été élève du Conservatoire de Paris (classes Lesueur et Kreutzer), et, comme tel, camarade de Berlioz. Son nom est mentionné dans les *Mémoires (Premier voyage en Allemagne)*. Son fils, M. Adolphe Schlösser, ancien professeur de piano à la Royal Academy of Music de Londres, prépare à son tour des Mémoires qui contiendront plusieurs lettres inédites de Berlioz.

3. Albert Du Boys et Casimir Faure, compatriotes d'Hector Berlioz et ses camarades de jeunesse, le premier plus tard, magis-

Dis à Nanci que j'avais l'intention de lui écrire aujourd'hui, mais je ne puis pas rassembler deux idées ; j'ai peine à écrire lisiblement.

Adieu, une autre fois je t'écrirai plus longuement.

Ton ami,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

VI

A LA MÊME

Tu as donc été malade, ma pauvre Adèle ? Je suis bien aise d'apprendre que ton malaise n'ait pas duré assez longtemps pour t'empêcher de *bien t'amuser*. Il paraît que la Côte s'est un peu dégourdie cet hiver ; tant mieux. On commence donc à te trouver assez grande personne pour t'admettre volontiers dans les *brillantes réunions*? Allons, tout n'est pas perdu, puisque chez nous

L'on rit, l'on jase et l'on raisonne
Et l'on s'amuse un moment[1].

Je n'ai pas encore eu le plaisir de voir M. Bert qui m'a apporté ta lettre. Quand il est venu, je n'y étais

trat à Grenoble, le second avocat à Vienne. — Albert Du Boys a écrit pour Berlioz, vers ce temps-là, plusieurs pièces de vers qu'il mit en musique, notamment la ballade du *Pêcheur*, traduite de Gœthe, replacée dans le mélologue du *Retour à la vie* ou *Lelio*.

1. Citation tronquée d'une chanson intercalée dans *les Visitandines*.

pas. J'ai chargé mon portier de le prier de laisser son adresse s'il revenait, mais il ne s'est pas représenté.

Tu me demandes si je suis allé au bal cet hiver avec les dames Lesueur. J'y suis allé une fois, mais elles ont eu la bonté de me dispenser des autres réunions où elles auraient pu me conduire, elles savent combien je m'y ennuie.

Je ne vais presque jamais dans ce qu'on appelle le monde. Le vendredi soir, je vais assez ordinairement dans une maison où l'on fait de la musique ; je m'y plais assez parce qu'on y boit du bon thé, et que j'ai une passion pour cette boisson ; cela m'aide à avaler la musique qu'on y fait.

Finalement, je m'amuse beaucoup.

Voilà plus d'une demi-heure que je me creuse la tête pour te dire quelque chose d'intéressant. Je ne puis rien trouver. Embrasse Prosper[1] pour moi. Qu'a-t-il fait de son terrible sabre ? A-t-il toujours d'aussi belles dispositions pour faire des grimaces ?

Sois sans inquiétude sur les moyens de te faire parvenir mes lettres quand je serai dans *les pays étrangers*[2], je t'assure qu'on peut s'écrire partout ; il n'y a qu'un pays où les lettres ne parviennent pas, c'est celui d'où personne ne revient.

1. Frère cadet de Berlioz, né en 1820.

2. Cette phrase doit faire supposer que la lettre fut écrite après que Berlioz eut manifesté l'intention de prendre part au concours de Rome, où il se présenta pour la première fois en 1826.

Tu me dis que tu arrives de Pointières[1]. Y a-t-on encore dansé? Nanci doit se plaire dans ce *castel de nouvelle structure*[2], la vue est ravissante, il y a un peu de Walter Scott dedans, et la société de mademoiselle Louise[3] est bien, je crois, la seule qu'elle puisse avoir à quatre lieues à la ronde. Pour toi je ne vois pas celle que tu peux avoir, ni dedans ni dehors.

Enfin... Adieu.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

Berlioz raconte dans ses *Mémoires* (chap. V) qu'après avoir assisté à plusieurs représentations à l'Opéra il résolut de se faire musicien. « J'osai même, sans plus tarder, écrire à mon père pour lui faire connaître tout ce que ma vocation avait d'impérieux et d'irrésistible, en le conjurant de ne pas la contrarier inutilement. Il répondit par des raisonnements affectueux.., Mais loin de me rallier à sa manière de voir, je m'obstinai dans la mienne, et dès ce moment une correspondance régulière s'établit entre nous, de plus en plus sévère et menaçante du côté de mon père, toujours plus passionnée du mien et animée enfin d'un emportement qui allait jusques à la fureur. »

Il ne nous est resté de toute cette correspondance que la lettre suivante :

1. Domaine de la famille Veyron, sur le haut du coteau qui domine la Côte-Saint-André ; on y jouit de la vue des Alpes.

2. Citation par à peu près du premier vers d'une romance sur l'air de laquelle se chantait la complainte d'*Héloïse et Abailard.* On sait que Berlioz eut toujours du goût pour la romance...

3. Mademoiselle Louise Veyron, plus tard madame Boutaud.

VII

A SON PÈRE

Paris, ce 31 août 1824.

Mon cher papa,

Je n'ai pas besoin de vous dire combien votre lettre m'a surpris et navré, vous n'en doutez certainement pas et j'ose espérer que votre cœur désavoue les cruelles phrases qu'elle contenait. Je ne comprends pas encor comment celle que j'avais laissée à Alphonse a pu vous émouvoir à ce point; elle ne contenait rien que je ne croie vous avoir dit ou fait entendre cent fois, et je ne pense pas qu'il me soit échappé, en parlant de mes parents, aucune expression contraire aux sentiments d'un fils tendre et respectueux.

Je suis entraîné volontairement vers une carrière magnifique (on ne peut donner d'autre épithète à celle des arts) et non pas vers ma perte; car je crois que je réussirai, oui, je le crois: il ne s'agit plus de considérations de modestie; pour vous prouver que je ne donne rien au hasard, je pense, je suis convaincu que je me distinguerai en musique, tout me l'indique extérieurement; et dans moi-même la voix de la nature est plus forte que les plus rigoureux arrêts de la raison. J'ai toutes les chances imaginables pour moi, si vous voulez me seconder; je commence jeune; je n'aurais pas besoin de don-

ner de leçons comme tant d'autres pour m'assurer une existence; j'ai quelques connaissances et possède des éléments de quelques autres, de manière à pouvoir un jour les approfondir, et certes j'ai éprouvé des passions assez fortes pour ne pas me méprendre sur leurs accents toutes les fois qu'il s'agira de les peindre ou de les faire parler.

Si j'étais condamné sans rémission à mourir de faim dans le cas de non-réussite (je n'en persisterais pas moins à la vérité), vos raisons du moins et votre inquiétude seraient plus fondées; mais il n'en est rien, et, en fixant au plus bas, je suis bien convaincu que je pourrai avoir un jour deux mille francs de rente; mais ne mettons que quinze cents francs, je vivrais tout de même avec cette somme; n'en mettons que douze cents, je m'en contenterais, même quand la musique ne devrait rien me rapporter. Enfin je veux me faire un nom, je veux laisser sur la terre quelques traces de mon existence; et telle est la force de ce sentiment, qui en lui-même n'a rien que de noble, que j'aimerais mieux être Gluck ou Méhul mort que ce que je suis dans la fleur de l'âge. Telle était l'ambition du célèbre Marcello; il avait à vaincre des préjugés bien plus forts que ceux qu'on a généralement contre les artistes, puisqu'il était fils du doge de Venise et que son père aurait mieux aimé le voir au fond de la mer que dans une carrière qui le couvrait lui et sa famille de ce qu'il croyait être un pareil déshonneur; eh bien, qui se douterait à présent

qu'il y a eu un doge de Venise nommé Marcello si son fils n'en avait immortalisé le nom par des chants sacrés, sublimes, qui s'exécutent encore dans toutes les principales églises d'Italie et d'Allemagne ?...

Vous m'avez souvent objecté l'énorme différence qu'il y a entre mes connaissances accessoires et celles de M. Lesueur. Il connaît les langues anciennes et les mathématiques ; mais, comme il me le disait encore hier, ce sont des connaissances générales qu'il a acquises comme tout le monde dans les collèges et qu'il a approfondies longtemps après ses classes, quand il a aperçu le rapport qu'il y a entre certaines sciences et la musique. Il a commencé par devenir un grand musicien avant d'être un musicien savant ; et, s'il n'est pas entré dans mon premier plan d'études d'apprendre le grec ou l'hébreu et les mathématiques, il n'y a pas le moindre doute que cela n'augmentera ni ne diminuera le nombre des chances que je cours en me livrant à la musique.

Telle est ma manière de penser, tel je suis, et rien au monde ne pourra me changer ; vous pourriez me retirer tout secours ou me forcer de quitter Paris, mais je ne le crois pas, vous ne voudriez pas ainsi me faire perdre les plus belles années de ma vie et briser l'aiguille aimantée, ne pouvant l'empêcher d'obéir à l'attraction des pôles.

Adieu, mon cher papa, relisez ma lettre, et ne l'attribuez pas à quelque mouvement exalté, jamais peut-être je n'ai été plus calme.

Je vous embrasse tendrement ainsi que maman et mes sœurs.

Votre respectueux et tendre fils,

H. BERLIOZ.

P.-S. —Charles se porte bien.

Communiqué par madame Reboul.

On a imprimé les deux lettres ci-après mentionnées, en leur donnant par hypothèse la date de 1825, manifestement erronée, car, écrites l'une et l'autre de la Côte-Saint-André, elles appartiennent à la période des discussions auxquelles fait allusion la lettre précédente, qui est de 1824.

A HUMBERT FERRAND, *Lett. int.* 1 ;
A LESUEUR, *Membre de l'Institut, surintendant de la Chapelle du Roi. (Corresp. inéd.* Appendice, 358, d'après un brouillon appartenant à madame Chapot).

La lettre à Lesueur, après avoir rendu compte du désaccord auquel la vocation de Berlioz avait donné naissance entre lui et ses parents, fait mention de deux œuvres auxquelles il travaillait alors : l'oratorio *le Passage de la Mer Rouge* et une Messe, dont il dit que le *Credo* et le *Kyrie* sont déjà écrits.

Cette messe, la première œuvre de Berlioz qui ait eu les honneurs d'une audition publique (voir à ce sujet *Mémoires*, VII, VIII,) fut exécutée pour la première fois à l'église Saint-Roch, le 10 juillet 1825. Les lettres ci-après nous donnent un compte rendu circonstancié et très vivant de cette mémorable cérémonie musicale.

VIII

A SA MÈRE

Paris, ce 14 juillet 1825.

Ma chère maman,

Vous avez sans doute appris par Édouard que je venais d'obtenir un succès assez brillant par l'exécution de ma messe. Si j'ai tardé jusqu'à présent de vous en faire hommage, ce n'est pas que j'aie eu le moindre doute sur le plaisir que cette nouvelle vous ferait; malgré le désir que vous auriez, ainsi que papa, de me voir tourner mes études d'un autre côté, votre tendresse pour moi est trop grande pour que ce qui m'a causé tant de joie puisse vous faire de la peine. Apprenez donc, ma chère maman, que la seule cause de ce retard est le désir que j'avais de voir mon succès sanctionné par les journaux; il y en a une sixaine qui me donnent des encouragements et des éloges; malheureusement, pas un n'est reçu à la Côte : ce sont *l'Aristarque, le Drapeau blanc. le Moniteur*, *le Corsaire* et *le Journal de Paris.* A mesure qu'ils paraissent, je les achète, je veux arriver près de vous armé de mes pièces justificatives.

J'ai eu la plus belle exécution qu'on puisse voir; j'avais cent cinquante musiciens. Les protections de mon maître, du directeur de l'Opéra, du chef d'orchestre,

et surtout le zèle qu'ils y ont mis, m'ont fait surmonter les obstacles les plus grands.

Dès la fin de l'exécution, les compliments, les questions, les invitations de toute espèce me sont tombés dessus comme la grêle; je ne savais à qui répondre. Mais tout cet engouement des amateurs était loin de me satisfaire ; c'était le suffrage des artistes, celui seulement des connaisseurs que j'ambitionnais. J'ai eu le bonheur de l'obtenir. Quel plaisir d'entendre tous les musiciens blasés sur les effets de leur art venir me dire que je les avais fait frissonner, que j'avais le diable au corps, que mes crescendo leur avait fait perdre haleine, que j'irais loin, qu'il fallait me modérer, etc., etc.,etc. Après avoir essuyé une harangue d'un quart d'heure de la part du curé de Saint-Roch, qui voulait me prouver que J.-J. Rousseau avait perverti le goût en musique comme en littérature et que j'étais appelé à ramener le public dans la bonne voie, je me suis sauvé chez mon maître qui m'avait fait dire qu'il m'attendait. En entrant, M. Lesueur m'a embrassé; je ne savais plus où j'en étais; il m'a témoigné sa joie, sa satisfaction, je dirai même son enchantement, de manière à me bouleverser tout à fait. Puis il m'a raconté que, s'étant caché dans un coin de l'église pour n'être pas reconnu, il avait vu et entendu l'effet prodigieux de ma musique sur le public. Madame Lesueur et ses filles, qui étaient placées dans une autre partie de Saint-Roch, me rapportaient ce qu'elles avaient également vu et entendu,

les compliments qu'on leur avait adressés sur mon compte, le dépit des élèves de Berton, qui étaient singulièrement vexés de tout cela.

Enfin voilà le premier pas fait heureusement; mais je n'en ai pas moins vu combien j'ai besoin de travailler; des défauts nombreux, qui avaient échappé à la multitude entraînée par la fougue des idées, m'ont été signalés, je les ai reconnus et je m'efforcerai de les éviter une autre fois.

Adieu, ma chère maman, dans quelques jours je vous écrirai de nouveau; je n'ai pas le temps aujourd'hui de vous donner plus de détails, je suis à peine deux heures de la journée chez moi.

Votre affectionné fils,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Reboul.

IX

A ALBERT DU BOYS

Paris, 20 juillet 1825.

Vous êtes bien aimable garçon, mon cher Albert, de m'avoir écrit. J'aurais été capable, je l'avoue, d'attendre mon voyage à Grenoble pour vous donner sur mon début les détails que vous me demandez.

Ma messe a été exécutée.

Parfaitement (il faut que ce soit vrai pour que l'auteur le dise).

Par cent cinquante musiciens — de l'Opéra et du Théâtre-Italien.

Valentino[1] conduisait.

Prévost chantait.

Et je suis fâché de vous dire que malgré la peine que vous, M. Briffault et M. de Montesquiou vous êtes donnée, je ne dois absolument rien à M. Sosthène[2], que deux audiences particulières, dans lesquelles il m'a accablé de sa haute Bêtise. C'est bien le plus grand cheval que la maison du roi ait jamais eu à son service. Croiriez-vous qu'il me *permettait* d'avoir les musiciens de l'Opéra... pourvu que je les paye ? Le brave homme ! Il me permettait de dépenser mille francs, si je les avais ; et il donnait aux artistes liberté pleine et entière de les recevoir.

Je crois que ma messe a produit un effet d'enfer ; surtout les morceaux de force, tels que le *Kyrie,* le *Crucifixus,* l'*Iterum venturus,* le *Domine Salvum,* le *Sanctus.* Quand j'ai entendu le crescendo de la fin du *Kyrie,* ma poitrine s'enflait comme l'orchestre, les battements de mon cœur suivaient les coups de baguette du timba-

1. Chef d'orchestre à l'Opéra, plus tard directeur de concerts symphoniques qui portèrent son nom.

2. Vicomte Sosthène de la Rochefoucauld, surintendant des Beaux-Arts. Nous retrouverons le nom de ce personnage officiel dans plusieurs des lettres qui vont suivre.

lier. Je ne sais ce que je disais, mais à la fin du morceau, Valentino m'a dit : « Mon ami, tâchez de vous tenir tranquille, si vous ne voulez pas me faire perdre la tête. » Dans l'*Iterum venturus*, après avoir annoncé par toutes les trompettes et trombones du monde l'arrivée du Juge suprême, le chœur des humains *séchant d'épouvante* s'est déployé ; ô Dieu ! je nageais sur cette mer agitée, je humais ces flots de vibrations sinistres; je n'ai voulu charger personne du soin de mitrailler mes auditeurs, et après avoir annoncé aux méchants, par une dernière bordée de cuivres, que le moment des *pleurs* et des *grincements de dents* était venu, j'ai appliqué un si rude coup de tam-tam que toute l'église en a tremblé. Ce n'est pas ma faute si les dames surtout ne se sont pas crues à la fin du monde.

Le peuple des amateurs s'est prononcé pour le *Gloria in excelsis*, morceau brillant et en style léger ; c'était immanquable.

Rien de plus curieux que le moment qui a suivi l'exécution de l'ouvrage. En deux minutes j'ai été environné, pressé, accablé par les artistes, exécutants et auditeurs dont l'église était garnie. L'un me prenait la main, l'autre me tirait par mon habit : « Vous avez le diable au corps. — Monsieur, il faut vous modérer, vous vous tueriez. — J'en ai encore la chair de poule. — Jeune homme vous irez loin, vous avez des idées. — Voilà bien des enfoncés, de cette affaire ; j'en vois d'ici qui ne rient pas. »

Peu à peu, les amateurs ont franchi les barrières, sont venus dans l'orchestre et demandaient aux musiciens de leur montrer l'auteur. L'un des plus empressés courait, renversant chaises et pupitres ; il est enfin parvenu jusqu'à moi : « Monsieur, où est le maître de chapelle ? je vous prie. — Qui ? lui dis-je, M. Lesueur ? — Non. — Celui qui menait l'orchestre, M. Valentino ? — Non, non, l'auteur de la musique. — C'est moi, monsieur. — Ah... ah... ah... ah... ah... ah... » Et je l'ai laissé à la première lettre de son alphabet. Les compliments me pleuvaient comme la grêle. Ici, on me demandait si mon meilleur morceau n'était pas le *Sanctus* ou tel autre qu'on préférait. Là, on m'assurait que je n'aimais pas la musique absurde, que toutes mes idées peignaient la situation, que toutes mes notes portaient coup. Au milieu de tout cela, les demoiselles Lesueur avec leur mère viennent me dire que mon maître m'attend chez lui. J'allais y courir, quand un envoyé du curé me force d'entrer à la sacristie, et d'y entendre un discours d'un quart d'heure. Le Pasteur voulait me dire que mes idées ne venaient pas de la tête, mais du cœur. « *Ex pectore*, monsieur, *ex pectore*, comme l'a dit le grand saint Augustin. » Enfin, je m'échappe, je vais chez mon maître, je sonne, mademoiselle Lesueur m'ouvre : « Papa, le voilà ! — Venez que je vous embrasse ; morbleu, vous ne serez ni médecin, ni apothicaire, mais un grand compositeur ; vous avez du génie, je vous le dis parce que c'est vrai ; il y

a trop de notes dans votre messe, vous vous êtes laissé emporter, mais, à travers toute cette pétulance d'idées, pas une intention n'est manquée, tous vos tableaux sont vrais ; c'est d'un effet inconcevable. Et je veux que vous sachiez que cet effet a été senti de la multitude, car je m'étais placé exprès tout seul dans un coin pour observer le public, et je vous réponds que si ce n'eût pas été dans l'église, vous auriez reçu trois ou quatre fameuses salves d'applaudissements. »

Mon cher Albert, j'en reste là, je ne puis tout vous écrire ; je vous raconterai le plus intéressant. C'est ce qui est arrivé dernièrement à Lesueur, à mon sujet, au Conservatoire. Sa conversation avec Chérubini et Berton. Les félicitations que je reçus le lendemain de l'exécution de ma messe à la noce de la fille de madame Branchu à laquelle j'étais invité et où je trouvai à qui parler.

Je n'ai pu avoir l'adresse de M. Briffault ; je suis entré dans dix maisons de la rue du Bac et, ne le trouvant pas, j'ai pris le parti de lui écrire sans numéro ; je crains que la lettre ne lui soit pas parvenue. Ayez la bonté de le lui faire savoir. Je comptais sur M. de Montesquiou pour le déterrer ; mais je ne sais comment je m'y suis pris, sa propre invitation m'a passé de la tête, et je n'y ai songé que quand tout a été fini. Voilà qui est diabolique, mais j'étais si tourmenté, si préoccupé dans ce moment-là, que en vérité ce n'est pas faute. Au reste, c'est moi qui porterai la peine de mon étourderie.

Ferrand[1] perdait la tête, il me prodiguait les épithètes les plus extravagantes, et, jetant feu et flammes, il a fait un grand et bel article pour *la Gazette de France* (dont il connaît un rédacteur), qu'on lui a promis d'insérer et qui n'a pas paru ; il comptait également sur deux de ses amis, l'un du *Diable boiteux* et l'autre du *Globe*, il ne les a pas rencontrés et je n'ai rien eu. M. de Carné[2] n'était pas à Paris à cette époque, j'en ai été bien fâché de toutes les manières.

Les journaux qui parlent de moi sont :

Le Moniteur du 11.
Le Journal de Paris du 11.
L'Aristarque du 11.
Le Corsaire du 13.
Le Drapeau blanc du 13.
Les Débats du 14.
La Quotidienne du 15.

Nous étions montés en cabriolet, Ferrand et moi, pour faire nos invitations ; malgré cela, *l'Etoile*, *le Diable boiteux*, *la Pandore* et quelques autres qui nous avaient promis d'assister à ma messe et d'en rendre compte n'en ont rien fait.

Mille choses de ma part à Casimir ; si je ne lui écris pas, c'est que ma lettre ne serait qu'une copie de celle que je vous envoie, et que je crains qu'il ne soit plus à

1. Humbert Ferrand, l'ami de jeunesse et le confident de toute la vie de Berlioz, à qui sont adressées les lettres dont la collection forme le volume intitulé *Lettres intimes*.

2. Sur les rapports de Berlioz avec de Carné et Cazalès, et leur collaboration à la *Revue européenne*, voir ses *Mémoires*, chap. XXI.

Grenoble; montrez-lui mon barbouillage s'il y est encore et ce sera tout comme.

Adieu, mon cher Albert, ne perdez pas vos peines à me justifier auprès des gens qui me trouvent coupable. Les uns sont des glaces flottantes, laissez-les obéir à la force d'inertie; les autres sont des fanatiques, avec lesquels on ne peut pas raisonner, et vous ne pourriez jamais rompre la croûte de préjugés qui les couvre.

Je vous embrasse et compte avoir le plaisir de vous voir sous peu.

Votre ami.

H. BERLIOZ.

P.-S. — On vient de me demander ma messe pour dimanche 31 juillet. On se charge de la faire exécuter. Je l'entendrai encore; mais moins en grand que la première fois; nous ne serons, je crois, qu'une soixantaine: nombre suffisant pour le local [1].

Communiqué par M. P. Du Boys (précédemment reproduit dans l'Appendice de Ad. Jullien, *H. Berlioz*).

Berlioz avait obtenu de son père la permission de revenir à Paris et de se livrer à l'étude de la composition musicale, mais pour quelque temps seulement, et à la condition que, le délai passé, si l'épreuve n'était pas favorable, il renoncerait définitivement à suivre sa vocation. La lettre ci-après fait allusion à ces difficultés.

1. Cette seconde exécution n'eut pas lieu. La messe de Berlioz ne fut exécutée de nouveau qu'en 1827.

X

A SA SŒUR NANCI

Paris, 12 décembre 1825.

Ma chère Nanci,

Ta lettre est venue bien mal à propos. Ne t'effarouche pas de ce terme-là et écoute.

Je suis aujourd'hui dans un de ces moments d'orage auxquels je suis sujet. Une multitude d'idées se pressent dans ma tête, se choquent, s'embrouillent, me font bouillonner le sang, m'agitent en un mot d'une manière extraordinaire. Je ne suis pas capable de te décrire cet état, mais je puis t'en indiquer les causes.

Je ne connais cette espèce de maladie que depuis que je m'occupe sérieusement de musique (c'est-à-dire depuis que je suis capable de réfléchir et depuis que j'attache une grande importance à certaines idées).

Elle m'est ordinairement occasionnée par une pensée prompte, qui m'apparaît comme un éclair, m'arrache à mon état ordinaire, me fait rougir subitement et me livre à tous les transports d'une sensibilité et d'une imagination exaltée. Par exemple : je suis pénétré d'une profonde admiration pour quelque conception humaine inpistinctement, je brûle de la faire partager, je cours,

je vole... je rencontre un être froid qui ne me comprend pas, ou qui est d'une opinion opposée à la mienne. — Une vérité méconnue. — Une absurdité triomphante ; l'impossibilité de la détruire ; le spectacle d'un bonheur ou d'une gloire non méritée, et surtout le spectacle d'un triomphe justement obtenu : oui, rien ne m'émeut plus profondément et plus impétueusement que la vue d'un éclatant hommage rendu au génie ou même au talent ; je fais soudain un retour sur moi-même, je sens que j'en mériterai un pareil quelque jour, que même, actuellement, je suis capable de produire du grand, du passionné, de l'énergique, du vrai, du beau enfin [1]. Je suis persuadé que si j'étais connu, mon existence serait entièrement différente ; mais la raison me dit que le temps seul peut produire cet heureux effet, et que l'être dont j'envie le sort a passé par les mêmes épreuves que moi et a ressenti les mêmes impressions ; alors je me

1. « Je *Genlise** un peu, comme tu vois. Mais voilà pourquoi j'ai si bonne opinion de moi. Je suis en garde autant que personne contre les séductions de l'amour-propre, et quand je veux connaître si une de mes productions est bonne, après l'avoir achevée, je la laisse reposer, je me donne le temps de bien me remettre de l'effervescence que la composition apporte toujours dans mes organes et, quand je suis bien calme, je lis mon ouvrage comme s'il n'était pas de moi ; alors, s'il excite mon admiration, je demeure convaincu qu'il mérite celle de tous les gens qui ont la sensibilité et les connaissances nécessaires pour l'entendre. »

*. Les romans d'éducation de madame de Genlis, d'une vertu verbeuse et ostentatoire, jouissaient d'une grande faveur dans les familles bourgeoises au commencement du XIXe siècle. Ce devaient être les lectures favorites de la Côte-Saint-André. Encore une influence à signaler sur la formation de l'esprit de Berlioz. George Sand l'a constatée sur elle-même.

trouve dans le même état pénible et presque insupportable où serait celui d'un entre plusieurs esclaves qui, témoin de la délivrance successive de tous ses camarades, saurait que la sienne est prochaine, mais n'en connaîtrait pas encore l'époque.

Voilà les principales causes de ces crises fréquentes, et dont la violence est toujours plus grande, quand je suis éloigné des lieux où se trouvent les sujets de mon émotion ; parce que l'impossibilité de vérifier les faits amène nécessairement des illusions ou exagère les vérités.

Ce langage te surprend peut-être, ma chère sœur, mais tu ne me connais pas ; ma poitrine est le foyer de passions inconnues à plusieurs et incompréhensibles pour tous les individus qui ne les ont pas ressenties.

Je t'ai dit que ta lettre était venue mal à propos ; et, en effet, ce que tu m'apprends n'est pas propre à me calmer. D'abord la mort de M. Rocher et le conseil que tu me donnes de ne pas oublier d'écrire à Édouard. As-tu pu penser, ma chère sœur, que je négligerais de m'acquitter d'un devoir que la liaison la plus légère imposerait? Ou bien t'es-tu persuadée avec quelques personnes que mon amitié pour Édouard étant devenue moins démonstrative que dans le temps où j'en ressentais pour la première fois le charme, elle avait réellement diminué? Dans l'un et l'autre cas tu te trompes actuellement.

Pour ce qui est de l'article des dettes, je vois bien

que l'incertitude sur certaines choses est un supplice pour papa ; c'est un point de ressemblance que nous avons. Je vais lever le doute. Je dois trois cents francs à un jeune homme de Paris, que je puis appeler de mes amis. Voici pourquoi et comment j'ai fait cet emprunt.

Le temps fixé par mon père pour abandonner l'étude de la musique approchait ; un succès seul pouvait me sauver ; je le croyais assuré si ma Messe était bien exécutée. La fête pour laquelle je la préparais était prochaine ; tout était copié, j'étais à peu près sûr de tout mon monde, quand j'appris que, par une fatalité inconcevable, le Roi serait à Saint-Cloud précisément le jour de mon exécution, ce qui m'enlevait tous les artistes de la Chapelle Royale que je connaissais et sur lesquels, par cette raison, je pouvais compter. Chérubini qui, à cette époque, était de service, n'aurait pas été homme à accorder une seule exemption en ma faveur. Le curé de Saint-Roch ne voulait pas remettre la fête. Je ne devais pas m'aventurer à inviter gratuitement des artistes que je ne connaissais pas, ils m'auraient manqué de parole comme la première fois, et, en échouant une seconde fois, j'étais perdu sans ressource sous tous les rapports. J'étais désespéré dans toute la force du terme, quand un de mes amis, témoin de ma cruelle situation, me dit : « Tenez, je puis disposer de trois cents francs, acceptez-les ; avec cette somme vous payerez les plus indispensables dans les chœurs et dans l'orchestre, et nous nous remuerons si bien, nous tirerons si bon

parti de la protection de MM. Valentino et Lesueur, que tout le reste viendra. Vous ne parlerez pas de cet argent à vos parents, et vous me le rendrez quand vous pourrez, je n'en ai pas besoin ». La possibilité de lui rendre la somme moi-même et l'urgence du cas m'entraînèrent[1]. On ne se figure pas ce que c'est que d'avoir le pied à l'étrier et de se voir inopinément arrêté par une circonstance malheureuse! Je parie qu'il n'est pas un jeune homme qui à ma place n'en eût fait autant. J'avais bien l'intention de ne jamais parler de cela et il n'aurait pas été question des quatre-vingts francs qu'Alphonse m'avait prêtés pour le louage des instruments et que papa a eu la bonté de me donner pour les lui rendre si Alphonse avait pu attendre que le fruit de mon travail et mes épargnes eussent suffi, mais comme il ne le pouvait pas, j'ai dû agir autrement. J'ose espérer que papa ne regardera pas comme faute une action qui n'était que la conséquence naturelle de la situation où j'étais et dans laquelle je ne dois plus me retrouver.

Adieu, ma chère sœur, je t'embrasse.

Ton frère et ton ami,

H. BERLIOZ.

Communique par madame Chapot (précédemment reproduit dans *le Monde musical*, décembre 1903, n° du Centenaire).

Nous restons maintenant près de deux années sans trouver une seule lettre de Berlioz, — si ce n'est la lettre follement

1. Cf. *Mémoires*, VII, VIII. Il est question dans ce livre d'une somme de 1200 francs. L'ami qui les prêta se nommait A. de Pons.

enthousiaste qu'il adressa à Kreutzer après une représentation de son opéra *La Mort d'Abel*, lettre qui, non datée, fut peut-être écrite une des années précédentes[1].

A RODOLPHE KREUTZER (*Corresp. inéd.*, 64) « O génie ! Je succombe ! je meurs ! les larmes m'étouffent ! *La Mort d'Abel* ! dieux !... etc. »

Ces deux années d'études musicales, d'efforts et de luttes de toute nature, furent traversées par l'événement que Berlioz a appelé le plus grand drame de sa vie. Le 11 septembre 1827, il assista à la représentation d'*Hamlet* au cours de laquelle il s'éprit passionnément de miss Smithson, interprète du rôle d'Ophélie. Il est fait mention pour la première fois, à mots couverts, de cet état de son âme dans la lettre suivante :

A HUMBERT FERRAND, [Paris] 29 novembre [1827] (*Let. int.*, 4) : « Je suis depuis trois mois en proie à un chagrin dont rien ne me peut distraire, et le dégoût de la vie est poussé chez moi aussi loin que possible... Je ne puis ici vous donner la clef de l'énigme ; ce serait trop long, et, d'ailleurs, je crois que je ne saurais former des lettres en vous parlant de ce sujet. » Il ajoute qu'une seconde audition de sa Messe a été donnée à Saint-Eustache pour la Sainte-Cécile, et qu'il doit, pour complaire à sa famille, persévérer à se présenter au concours de Rome (auquel il avait précédemment échoué).

1. Contrairement à l'assertion du rédacteur de la *Correspondance inédite*, l'opéra de Kreutzer, représenté en 1810 sous le titre d'*Abel*, fut repris le 17 mars 1823, sous le nom de *La Mort d'Abel*, et resta au répertoire de l'Opéra jusqu'en 1826. Quant au titre que Berlioz se donne en signant : *Élève de Lesueur*, il n'implique aucunement que la lettre n'ait pu être écrite avant 1826, car s'il est vrai qu'il ne fut inscrit officiellement comme élève du Conservatoire qu'au mois d'août de cette annce là, il était élève particulier de Lesueur depuis 1823.

XI

A SA MÈRE

Paris, 11 janvier 1828.

Ma chère maman,

Je n'aurais pas dû attendre si longtemps pour vous écrire, mais jamais je ne fus si occupé, et chez moi et dehors. Nanci, dans sa dernière lettre, m'apprend que vous êtes loin d'être entièrement rétablie et que vous êtes obligée de suivre encore un régime qui doit être pour vous bien fatigant, surtout dans ce moment-ci. Je conçois combien il doit être pénible pour vous d'assister aux joyeuses réunions qui ont lieu assez fréquemment à ce qu'il paraît, et de ne pouvoir pas y prendre part; le plaisir de ma sœur doit en être de beaucoup diminué. J'ai fait plusieurs visites, ce mois-ci, à M. de Prudhomme; lorsque je le vis peu de jours après la mort de sa femme, à la perte de laquelle il a été on ne peut plus sensible, il me chargea d'inviter Alphonse à dîner avec moi chez lui. Nous y allâmes ensemble le jeudi suivant et il me parut que son chagrin commençait à s'adoucir. C'est un excellent homme, qui me témoigne beaucoup d'amitié. J'essuie toujours de sa part des reproches sur la rareté de mes visites; mon

excuse est fort bonne, il demeure dans un quartier si éloigné qu'il faut près d'une heure de marche pour y arriver, et je n'ai jamais la moindre occasion de diriger mes pas de ce côté ; je vois souvent son fils qui demeure dans une rue où je passe presque tous les jours. Pour mademoiselle Louise, elle est si fort passée que je crois que vous ne la reconnaîtriez plus.

Un malheur plus affreux vient d'accabler la famille de mon pauvre maître. M. Lesueur vient de perdre sa fille aînée âgée de vingt ans, un ange de grâce et de beauté. Elle était sur le point de se marier; depuis quelques semaines elle était souffrante, mais sans garder le lit. Ses parents n'éprouvaient pas la moindre inquiétude, ne se doutant pas qu'elle fût attaquée d'une maladie de poitrine; les médecins, qui ne s'y trompaient pas, les ont abusés jusqu'au dernier moment. Huit jours avant sa mort, assistant au déjeuner de la famille, elle me faisait des questions sur les tragédies anglaises qu'elle n'avait pas encore vues; je la voyais frémir au récit de l'horrible scène du cimetière dans *Hamlet*; je ne croyais pas alors que, nouveau Laërte, j'accompagnerais si tôt Ophélie à sa dernière demeure.

Elle ressemblait un peu à Nanci, et cette circonstance, jointe à l'habitude de la voir et à l'intérêt qu'elle inspirait naturellement, me l'a fait pleurer amèrement. Toute la chapelle du roi a assisté à son convoi. C'était M. Plantade, assisté des principaux élèves de M. Lesueur, qui était chargé de la direction de la cérémonie. Nous

l'avons déposée au cimetière du Père-Lachaise, entre Delille, Grétry et Bernardin de Saint-Pierre.

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Le père montre beaucoup de fermeté, mais je crois qu'une seconde perte comme celle-là le tuerait.

Je vois souvent M. Teisseyre ; nous sommes presque voisins. Quand on est accoutumé à sa conversation, on le trouve fort aimable ; malgré cela il cherche depuis longtemps à se marier et n'y réussit pas.

Je vous remercie, ma chère maman, des mouchoirs que vous m'avez envoyés par Charles ; mais c'est ce dont j'ai le moins besoin. Ce qui me manque essentiellement, ce sont des bas ; je n'en ai pas une paire intacte, et le nombre de celles qui sont encore portables diminue de jour en jour. Je vous prie de m'en envoyer quand vous pourrez.

Le grand-papa se décide-t-il à venir à la Côte?... Je charge mes sœurs de lui faire mille amitiés pour moi.

Adieu, ma chère maman, je vous embrasse tendrement.

Votre affectionné fils,

H. BERLIOZ.

Je n'envoie pas encore les livres de papa, *les Fiancés* [1]

1. De Manzoni. L'édition française de cette œuvre parut en effet en 1828 (traduction de Rey-Dusseuil, 5 vol. in-12).

ne paraîtront que dans huit jours. Je suis allé chez l'éditeur ce matin.

Communiqué par madame Reboul.

De plus en plus absorbé par sa passion pour miss Smithson, Berlioz veut montrer ce dont lui aussi est capable, et il tente « ce que nul compositeur en France n'avait encore tenté » (*Mémoires*, XVIII). Il entreprend de donner au Conservatoire un concert composé exclusivement de ses œuvres. Les lettres qui vont suivre, adressées au Surintendant des Beaux-Arts, nous font connaître ses démarches et les difficultés qu'il eut à surmonter pour parvenir à ce but.

XII

AU VICOMTE SOSTHÈNE DE LA ROCHEFOUCAULD

Paris, 27 avril 1828.

Monsieur le vicomte,

Veuillez avoir la bonté de m'accorder un instant d'entretien particulier dans le courant de cette semaine, s'il vous est possible ; je serai extrêmement reconnaissant de cette faveur.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le vicomte, avec le plus profond respect, votre très humble et très obéissant serviteur.

HECTOR BERLIOZ,
Élève de l'École royale de musique (composition).

Archives nationales.

Cette lettre et les trois suivantes, de même origine, ont été publiées par M. H. de Curzon, dans le *Guide musical* des 6 et 13 juillet 1902.

XIII

AU MÊME

Paris, ce 3 mai 1828.

Monsieur le vicomte.

D'après la réponse obligeante que vous avez bien voulu faire à M. Chenavaz, député de l'Isère, jeudi dernier, j'ai lieu d'espérer qu'il vous sera possible de m'accorder la salle des Menus-Plaisirs pour y donner mon concert. Mais n'étant pas assuré qu'elle fût libre pour le dimanche 18 mai, vous n'avez pu lui donner de réponse définitive. Vous trouverez peut-être importune la nouvelle démarche que je fais auprès de vous pour cela ; mais, monsieur le vicomte, j'y suis forcé par ma situation, et je vous prie de m'excuser si je n'attends pas votre décision avec plus de patience. Un concert de la nature de celui que je veux donner exige des démarches et des précautions infinies : il faut que je prenne jour avec mes chanteurs et avec les chœurs pour les répétitions partielles ; je ne puis obtenir des instrumentistes une promesse positive qu'en leur indiquant le jour et l'heure de la répétition générale. Comme je n'ai pas

encore votre consentement pour la salle, je ne puis rien faire, rien arrêter, et je crains que le temps ne me manque pour vaincre les difficultés innombrables qui se trouvent sur ma route. Ce concert, étant destiné uniquement à me faire connaître, est pour moi de la dernière importance; il y va de mon existence musicale tout entière. Si j'obtiens de vous la salle de l'École royale, j'y trouverai de grands avantages sous tous les rapports; si, au contraire, vous ne pouvez me l'accorder, il est urgent que je prenne des mesures pour m'en assurer une autre.

J'ose donc vous prier, monsieur le vicomte, de me faire connaître le plus tôt que vous pourrez votre détermination à cet égard.

Le dernier concert de l'École royale est invariablement fixé au dimanche 11 mai. Celui de la Société des Enfants d'Apollon a toujours lieu le jour de l'Ascension, 15 mai. Conséquemment, à moins de quelque demande antérieure à la mienne, la salle doit être libre le 18. Si toutefois ellene l'était pas et qu'il vous fût possible de me l'accorder pour le 25 ou 26 mai, fêtes de la Pentecôte, j'attendrais jusque-là.

Veuillez, monsieur le vicomte, prendre en considération la position difficile où je suis et me continuer la bienveillante protection que j'ai toujours trouvée en vous toutes les fois que j'y ai eu recours. La carrière des compositeurs devient de jour en jour plus épineuse, et si une main puissante ne vient à mon secours, malgré mon inébranlable constance, je crains bien de me

consumer en stériles efforts et de ne jamais atteindre le but où je tends avec tant d'ardeur.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le vicomte, avec le plus profond respect, votre dévoué serviteur.

HECTOR BERLIOZ.

Archives nationales.

Le même dossier contient ensuite la minute d'une lettre du Surintendant des Beaux-Arts à Cherubini (6 mai), la réponse de celui-ci, entièrement défavorable à la demande de Berlioz (7 mai), une nouvelle lettre du Surintendant informant Cherubini qu'il passe outre à son opposition (13 mai), puis une troisième lettre de Berlioz. Notons, avant de reproduire le texte de celle-ci, que cet échange de correspondances officielles atteste de la façon la plus péremptoire l'exactitude du chapitre XVIII des *Mémoires*, compris sous ce titre sommaire : *Opposition comique de Cherubini. — Sa défaite.*

XIV

AU MÊME

Paris, ce lundi 12 mai (1828).

Monsieur le vicomte,

M. Cherubini m'a appris ce matin qu'il avait eu l'honneur de vous écrire pour vous dissuader de m'accorder la salle de l'École royale de musique pour mon concert. Je viens me justifier à vos yeux du mensonge dont vous devez me croire coupable. En effet, vous ayant demandé

la salle en affirmant que M. Cherubini m'avait engagé à faire auprès de vous cette démarche, il doit vous paraître extraordinaire que lui-même s'oppose aujourd'hui à ce que vous m'accordiez cette faveur. Cependant, rien n'est plus vrai, et je puis vous assurer que s'il ne m'avait pas dit positivement : « Il faut demander à M. le vicomte de La Rochefoucauld », je ne vous aurais pas importuné de mes lettres comme je le fais.

Les raisons qu'il m'a données ce matin sont bien faibles : « Je crains, m'a-t-il dit, que vous ne fassiez pas vos frais, à cause de la saison avancée ; vous n'aurez personne. — Monsieur, lui ai-je répondu, je veux en courir les risques. — Mais, après nos concerts, vous ne pouvez pas vous présenter sans un orchestre formidable ! — Je suis sûr de mon fait, j'en aurai un au moins aussi beau que le vôtre. — Au reste, ces concerts dérangent les classes et font perdre leur temps aux élèves. — Monsieur, nous ne répéterons avec l'orchestre qu'une fois, et le concert aura lieu un dimanche, jour de repos à l'École. — D'ailleurs, a-t-il ajouté, je veux faire démolir l'amphithéâtre qui existe maintenant sur la scène ; il faut qu'on enlève les pupitres. — Il me semble, monsieur, qu'il ne vous en coûterait pas beaucoup de laisser encore subsister cet amphithéâtre pendant quelques jours, afin que je puisse en profiter. — Enfin, si monsieur de La Rochefoucauld vous accorde la salle, je ne m'y opposerai pas ; mais je lui ai adressé mes observations. »

Je l'ai quitté là-dessus péniblement affecté et forcé de reconnaître que, bien loin de trouver un protecteur dans le directeur de l'École royale de musique, moi, doublement élève de cet établissement, puisque je fais partie des classes de MM. Lesueur et Reicha, ne rencontrais en M. Cherubini qu'un homme disposé à entraver mes pas et apporter des obstacles à l'accomplissement de mon dessein.

Si ma lettre arrive trop tard et que votre détermination soit déjà prise, ce sera la seconde fois que vos bienveillantes intentions pour moi auront été paralysées par la volonté d'un agent subalterne.

Il vous souvient peut-être encore de la lettre que vous daignâtes écrire à M. Kreutzer, il y a trois ans, pour l'engager à examiner une partition que je désirais faire entendre au Concert spirituel. Malgré votre recommandation, avant d'avoir lu mon ouvrage, il me refusa en disant que l'Opéra n'était pas fait pour les jeunes gens et qu'on n'avait pas le temps d'apprendre des ouvrages nouveaux. Il résista aux instances qui lui furent faites par MM. Lesueur, Gardel, Prévost, Valentino, Du Boys, etc., etc.

Aujourd'hui, après avoir employé inutilement tous les moyens de me faire connaître en musique dramatique, je veux essayer de donner un concert. J'ai déjà vaincu les principaux obstacles; tout est prêt, les chanteurs, les chœurs et l'orchestre. Mais le seul local favorable pour moi est celui que je demande. Faudra-t-il

que, par la mauvaise volonté de M. Cherubini, j'aie perdu mon temps et mon repos pendant un mois et demi et quatre cents francs de copie, pour ne recueillir que dégoûts et découragements?...

Il ne m'est plus possible d'être prêt pour dimanche 18 mai. D'ailleurs, les courses du Champ de Mars, qui auront lieu ce jour-là, me feraient un tort immense; en conséquence, je désirerais obtenir la salle pour le 25 mai, dimanche suivant. Je vous en conjure, monsieur le vicomte, ne me la refusez pas, et veuillez me faire savoir votre décision le plus tôt possible. Vous me tirerez d'une position vraiment cruelle.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le vicomte, avec le plus profond respect, votre très humble et très obéissant serviteur.

HECTOR BERLIOZ.

Archives nationales.

XV

AU MÊME

Mercredi, 14 mai 1828.

Monsieur le vicomte,

J'ai l'honneur de vous remercier de la bonté que vous avez de m'accorder la salle de l'École royale de musique pour mon concert. M. Cherubini ne m'ayant

fait connaître votre décision qu'aujourd'hui mercredi à onze heures, je lui ai fait envisager l'impossibilité où je serais de faire tous mes préparatifs pour dimanche 18 mai; en conséquence, il *m'engage* à vous adresser une seconde demande tendant à obtenir la même faveur pour le lundi de la Pentecôte 26, jour de repos à l'École.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le vicomte, avec le plus profond respect,

Votre dévoué serviteur,

HECTOR BERLIOZ.

Archives nationales.

Le dossier est complété par les minutes de deux lettres du Surintendant des Beaux-Arts, l'une à Cherubini, l'autre à Berlioz, fixant le concert au 26 mai.

L'avant-veille du concert, Berlioz écrivit au Surintendant des Beaux-Arts la lettre personnelle suivante :

XVI

AU MÊME

Paris, ce 24 mai 1828.

Monsieur le vicomte,

A tant de bontés oserai-je vous prier de joindre encor celle de me faire l'honneur de venir m'entendre ?

D'après la dernière répétition qui a eu lieu aujourd'hui, j'espère que je serai bien exécuté ; mais à quoi me

servirait même un grand succès, si je ne l'obtiens pas sous vos yeux?...

C'est votre suffrage que je désire le plus vivement obtenir; c'est de vous seul que dépend le sort des artistes en général, mais plus particulièrement des compositeurs.

Je vous prie donc instamment, monsieur le vicomte, d'assister à mon concert. Sans vous je n'aurais jamais pu vaincre les difficultés qui m'ont été suscitées de toutes parts. Il me serait difficile de vous peindre ma reconnaissance; puissé-je prouver un jour que je n'étais pas indigne de la protection dont vous m'avez honoré; c'est le vœu le plus ardent de mon cœur.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le vicomte, avec le plus profond respect

Votre dévoué serviteur,

HECTOR BERLIOZ.

P.-S. — Nous commencerons lundi 26 à deux heures et demie.

Bibliothèque du Conservatoire (Autographes).

Quelques jours avant ce concert, Berlioz fit insérer dans *la Revue musicale* (Fétis), *le Corsaire*, *le Figaro* et *la Pandore* une lettre développant cette idée :

Une rumeur de blâme s'élève contre moi; on m'accuse de témérité, on me prête les intentions les plus ridicules. A tout cela je répondrai que je veux tout simplement me faire connaître... (*Corresp. inéd.*, 65.)

La lettre suivante, écrite trois jours après le concert, en expose les résultats.

XVI

A SON PÈRE

Paris, 29 mai 1828.

Mon cher papa,

Le retard que j'ai mis à vous rendre compte du résultat de mon concert vous a peut-être inquiété ; je m'empresse de vous annoncer que j'ai obtenu le plus grand succès. Si je ne l'ai pas fait plus tôt, c'est que j'attendais que les journaux en fissent mention ; comme il n'y en a encore que deux qui ont émis leur opinion sur moi et que pour l'ordinaire les autres ne s'occupent des concerts que huit jours plus tard, j'attendrai à la semaine prochaine pour vous les envoyer.

Je n'avais presque aucune crainte du public d'après le prodigieux bonheur que j'avais eu aux deux répétitions générales ; les artistes avaient paru si étonnés, ils m'avaient si fort applaudi, que, lors même que mon concert n'eût pas eu lieu, les répétitions auraient suffi pour me faire une réputation dans le monde musical. J'avais le plus bel orchestre qu'on puisse peut-être trouver en Europe ; malheureusement les chœurs étaient

de beaucoup inférieurs, et la partie vocale de mon concert était écrasée par l'instrumentale, et par la qualité et par la quantité. Quoi qu'il en soit, j'ai réussi autant qu'il est possible et plus même que je n'avais espéré. Plusieurs personnes redoutaient pour moi le souvenir des symphonies de Beethoven, qu'on avait entendues dans le même local quinze jours auparavant. Néanmoins ma première ouverture[1] a été applaudie à plusieurs reprises et le chœur final de la première partie du concert[2] a produit un tel effet que les artistes même n'ont pu se contenir. Malgré l'usage qui ne permet de donner aucune marque d'approbation ou d'improbation devant le public, l'orchestre, le chœur, les chanteurs se sont levés en masse et les bravos qui partaient du théâtre ont couvert ceux de la salle. Il est difficile de se faire une idée de ce que j'éprouvais dans ce moment-là.

Mon ouverture des *Francs-Juges* était moins à la portée du public qui l'entendait pour la première fois, aussi n'a-t-elle obtenu qu'une salve tandis que les autres morceaux en ont eu jusqu'à trois. Quand nous l'avons répétée le premier jour, elle a excité par ses formes étranges et ses allures gigantesques une sorte de stupeur dans l'orchestre ; au milieu de l'introduction, un de mes violons, frappé d'étonnement s'arrête et s'écrie : « *Ah! ah! L'arc en ciel joue du violon, les vents jouent de l'orgue, le temps bat la mesure!* » Cette

1. L'Ouverture de *Waverley*.
2. Le *Resurrexit* de la *Messe solennelle*.

citation d'une ancienne tragédie a donné le signal, et sans connaître seulemement l'*Allegro* de l'ouverture une grêle d'applaudissements a salué l'introduction. Voilà la raison de cet enthousiasme : je me suis avisé, pour peindre la terrible puissance des Francs-Juges et leur sombre fanatisme, de faire exécuter un chant d'une expression grandement féroce, par tous les instruments de cuivre réunis en octaves. Ordinairement les compositeurs n'emploient ces instruments que pour renforcer l'expression des masses ; mais en donnant aux trombones une mélodie caractérisée exécutée par eux seuls, le reste de l'orchestre frémissant au-dessous, il en résulte l'effet monstrueux et nouveau qui a si fort étonné les artistes.

Le public n'a pas pu se rendre raison aussi vite de la singularité de l'impression qu'il éprouvait. Et j'ai reconnu là comme dans plusieurs autres morceaux qu'on ne peut pas plier tout d'un coup un auditoire musical à des formes nouvelles ; à l'exécution d'un chœur qui se termine d'une manière inusitée, les applaudissements ne sont partis qu'un instant après la fin, quand on a vu que c'était décidément fini. J'évite en général comme la peste ces lieux communs que les compositeurs (excepté Weber et Beethoven) mettent à la fin de leurs morceaux ; c'est une espèce de charlatanisme qui veut dire : « Préparez-vous à applaudir, ça va être fini ; » et rien à mes yeux n'est plus pitoyable que ces phrases banales et de convention qui font que toutes les musiques se ressemblent.

Mon auditoire renfermait tout ce que le monde musical cite de plus brillant ; j'ai été singulièrement flatté de me voir applaudir par Herold, Auber, Lesueur, Reicha, Nourrit, Derivis, madame Catalani (qui passait à Paris cette semaine), des membres de l'Institut, les directeurs de l'Odéon et de l'Opéra, etc., etc. Malheureusement je n'a pas eu le temps de m'occuper des annonces comme il aurait fallu le faire, et puis la saison des parties de campagne étant déjà venue ma salle n'était qu'aux deux tiers pleine, et je n'ai pas pu couvrir les frais en entier. Charles m'a prêté deux cents francs qui me manquaient malgré le billet que vous avez eu la bonté de m'envoyer dernièrement. Le travail immense de monter un pareil concert m'avait empêché, pendant tout ce mois-ci, de donner mes leçons, ce qui a fait évidemment une lacune dans mes revenus que je vais tâcher de réparer par le plus d'économie possible.

Adieu, mon cher papa, je vous écrirai encore dans quatre ou cinq jours en vous envoyant les journaux qui n'ont encore rien dit de moi.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

A HUMBERT FERRAND, 6 juin 1828 (*Let. int.*, 10). Compte rendu du même concert. L'incident de l'apostrophe : *Ah! ah! l'arc en ciel joue du violon*, etc., est répété en des termes presques identiques.

AU MÊME, 28 juin 1828, (*Let. int.*, 15). Nouveaux détails sur le concert du 26 mai. Suivent deux suppléments conte-

nant des confidences sur les progrès de la passion de l'écrivain pour miss Smithson. Le dernier recommande de ne rien dire aux amis du Dauphiné, de crainte que le père n'en soit informé.

AU MÊME, 15 juillet 1828, *Let. int.*, 43 (datée par erreur 1829). Remerciements pour l'envoi de deux actes du poème des *Francs-Juges*. « Depuis mon concert, mon père a pris une nouvelle boutade et ne veut plus m'envoyer ma pension... Il n'a pas même voulu fournir à la dépense de mon séjour à l'Institut; c'est M. Lesueur qui y a pourvu. »

Berlioz obtint cette année le second prix de Rome. Un mois après cette dernière lettre, il tenta une démarche que nous fait connaître la lettre suivante :

XVIII

AU COMTE DE MARTIGNAC

Paris, ce 20 août 1828.

Monseigneur,

Je suis âgé de vingt-quatre ans, j'appartiens à une famille honorable, mais nombreuse, de la Côte-Saint-André (Isère).

Je viens, après de grands travaux déjà encouragés par les plus honorables suffrages, d'obtenir le second grand prix au concours de composition musicale de l'Institut.

Cependant, mon père, épuisé par des sacrifices considérables, ne peut plus me soutenir à Paris ; je suis au

moment d'être arrêté dans ma carrière et de perdre toutes mes espérances.

Plusieurs élèves de l'École des Beaux-Arts auxquels l'Institut a décerné, comme à moi, des seconds grands prix, ont obtenu du gouvernement la faveur d'être envoyés à Rome, soit comme récompense, soit comme moyen d'achever leurs études.

Je sollicite de la bienveillance éclairée de Votre Excellence, non pas une faveur aussi grande, mais du moins *un encouragement annuel* qui me mette dans le cas de perfectionner mes études à Paris, et d'aspirer au premier grand prix pour un prochain concours.

J'ose croire, monseigneur, que je pourrai quelque jour justifier votre appui.

Je suis donc, avec un profond respect, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur,

HECTOR BERLIOZ,

Élève de M. le chevalier Lesueur (École Royale de musique).

A Son Excellence, Monseigneur le Ministre, Secrétaire d'État à l'Intérieur.

Sur cette lettre est écrite une apostille de Lesueur, aussi remarquable par ce qu'elle révèle de dévouement et de bonté de cœur chez celui qui la traça que par ce qu'elle contient de véritablement prophétique :

J'ai l'honneur d'attester à Son Excellence que la pétition de M. Berlioz est fondée sur les plus brillantes

espérances qu'il donne par son talent tout de génie, qui n'a besoin que d'être développé pour acquérir toute sa force. Ce jeune homme, très instruit dans toutes les autres sciences, deviendra, j'en réponds, un grand compositeur qui fera honneur à la France ; et j'ose prédire qu'avant dix ans, il peut devenir même un véritable chef d'école. Mais il lui faut de l'appui, pour se procurer les moyens d'achever ses études musicales, qui ont encore besoin d'un an ou dix-huit mois. M. Berlioz est né pour la musique ; la nature semble l'avoir choisi entre beaucoup d'autres pour devenir un compositeur d'un talent éminent et qui sera peintre dans son art ; mais il serait perdu pour son talent, s'il n'obtient la protection d'un ministre si éclairé, protecteur des beaux-arts et des lettres. Si M. Berlioz est assez heureux pour mériter la bienveillance et l'appui de notre Mécène français, il justifiera cette noble protection et se fera gloire de répéter toute sa vie : « C'est monsieur le comte de Martignac qui m'a ouvert la carrière. »

LESUEUR.

Membre de l'Institut, surintendant de la musique de la chapelle du Roi, chevalier des ordres royaux de Saint-Michel et de la Légion d'honneur, professeur de composition à l'École royale de Musique.

Communiqué par M. Albert Geloso (reproduit dans le *Monde musical* de décembre 1903, numéro du centenaire.)

Le ministre répondit à cette requête par un refus.

A HUMBERT FERRAND, 29 août 1828 (*Let int.* 22). » Je pars demain pour la Côte... »

AU MÊME, Grenoble, 16 septembre 1828 (*id.*, 23). « J'ai fait avant-hier, en voiture, la ballade du *Roi de Thulé*... »

XIX

A SA SŒUR NANCI

Paris, 1er novembre 1828.

Ma chère sœur,

Je commence par donner les explications que maman me demande pour les commissions de madame Charmeil[1] :

Il y a pour elle une chaîne en fer . . .	Fr.	8 »
Deux croix (pour adapter successivement au même collier à volonté)		4 »
Une paire de boucles d'oreilles		6 »
TOTAL. . .	Fr.	18 »

M. Faure[2] m'avait remis vingt francs ; j'ai envoyé de la musique pour trois francs et quelques sous ; madame Charmeil m'avait dit avoir une prédilection pour les deux airs de *Marie* ; j'y ai joint la charmante barcarolle de la *Muette*.

1. Femme d'un magistrat de Grenoble, amie des Berlioz.
2. Père de Casimir et Amédée Faure.

Mon oncle Victor[1] a dû recevoir sa lampe le lendemain ou le même jour que papa a reçu la sienne; elles sont parties ensemble. Il m'avait remis soixante francs :

La lampe bleu Lapis coûte	Fr.	47	»
Plus un globe en sus.		3	»
Emballage		4	»
TOTAL. . .	Fr.	54	»

J'ai envoyé pour le reste de la somme des romances et de la musique de guitare que mon oncle m'avait demandée pour Odile[2].

Commissions pour la maison :

Une chaîne en fer pour toi.	Fr.	8	»
Deux croix.		4	»
Une paire de boucles d'oreilles pour Adèle .		6	»
Lampe bronze		45	»
En plus un globe.		3	»
Emballage.		4	»

Dans la caisse de la lampe il y avait :

En livres pour.		57	75
Plus un pot de savon et un rasoir		5	»

J'ai expédié par la poste :

Les *Mille et une Nuits*.	Fr.	18	»
A reporter.		150	75

1 Victor Berlioz, frère cadet du docteur Louis Berlioz.

2 Odile Berlioz, fille du précédent, plus tard madame Caffarel, puis madame Amédée Burdet, morte en 1899.

Report. . . . Fr.	150	75
Mémoire sur la Corse	2	»
Un volume de Loréal	2	50
Un volume de Destutt de Tracy	2	50
Frais de la poste	7	20
TOTAL. . . Fr.	164	95

A présent laissons les chiffres.

Ta lettre m'a fait un bien grand plaisir, ma chère Nanci, et je te dirai en confidence qu'Adèle m'en a adressé une par Alphonse, qui était également charmante. Je t'avoue que j'ai été fort étonné du style et des pensées et j'étais loin de croire qu'elle écrivît aussi bien. Vraiment elle mériterait qu'on la traite un peu moins en enfant, surtout toi. Elle m'avait recommandé de ne pas dire qu'elle m'avait écrit, mais je crois que c'est un enfantillage de sa part ; je ne vois pas pourquoi elle ferait un mystère de notre correspondance. — Mon oncle est donc enfin arrivé ; j'ai vu ici dernièrement un monsieur de Meylan, ou des environs, qui est venu me voir et avec qui j'ai beaucoup causé de mon oncle et du grand-père. C'est M. Mollard, le fils de cette certaine dame Chausson que nous avons vue à Meylan. Il m'a invité fort poliment à aller chez lui, en m'engageant à me servir de sa famille et de ses nombreuses connaissances à Paris s'il se présentait une occasion où je puisse en avoir besoin.

Dernièrement, après la réouverture du théâtre de l'Odéon, les musiciens, pour remercier M. Bloc, leur chef d'orchestre[1], de la manière énergique dont il avait défendu leurs intérêts pendant la débâcle administrative, lui ont offert un grand banquet, auquel ils m'ont également invité. Après les toasts de circonstance, M. Bloc s'est levé et a porté celui-ci : « Messieurs, je bois aux succès d'un artiste qui ne fait pas partie de l'administration de l'Odéon, mais que nous serions fiers de posséder, c'est M. Berlioz. » La motion a été reçue avec applaudissements, cris et embrassades, au point que j'en étais tout bouleversé. Je m'attendais si peu, ou plutôt j'étais si loin de m'attendre à recevoir un pareil témoignage d'estime et d'intérêt que j'en ai été excessivement ému. Immédiatement après j'ai porté le toast à la mémoire de Weber et de Beethoven; tu peux penser comme il a été reçu ; et pour couronner l'œuvre on a choisi ce moment-là pour apporter à M. Bloc la collection complète des œuvres de Beethoven dont l'orchestre lui faisait présent ; c'étaient des applaudissements à n'en plus finir.

A propos de ce pauvre immortel, je t'ai envoyé une petite composition de Weber qui est bien la chose du monde la plus ravissante de grâce et de fraîcheur. Je ne sais si tu parviendras à apprendre la *Walze au*

1. Bloc avait dirigé l'exécution du premier concert de Berlioz au Conservatoire.

chalet, car elle est fort difficile ; il n'y a qu'un moyen, c'est d'apprendre par cœur mesure par mesure et surtout de ne pas t'étonner des étrangetés qu'elle contient ; les sol ♯ dans le ton de ré et les ut ♯ dans le ton de sol ne sont là que pour donner à la mélodie une couleur locale ; car tu sauras que les instruments dont se servent les bergers suisses ont la quatrième note du ton trop élevée, ce que Weber a rendu par un ♯ et à quoi on s'accoutume au bout d'un instant. Le *mouvement* est très vif et l'*expression* celle d'une gaieté franche et naïve. Figure-toi une montagne suisse, un soleil couchant, un bal champêtre, l'odeur du thym et du serpolet, une belle soirée calme. O Weber, Weber !... mourir à trente-cinq ans, seul, à Londres, éloigné de sa femme et de ses deux enfants, lui qui ne demandait pas mieux que de vivre !

Je suis lié avec un jeune Allemand qui avait beaucoup connu Weber ; dernièrement nous passâmes cinq heures de suite devant un piano à faire entendre à M. Lesueur des morceaux du *Freischütz*, d'*Obéron* et d'*Euryanthe*, qu'il ne connaissait pas le moins du monde ; nous exécutions tout cela de mémoire, Schlösser accompagnait en chantant les morceaux allemands et je chantais ceux dont la traduction française existe ; M. Lesueur était aux anges ; ces formes nouvelles lui faisaient éprouver des sensations inconnues.

Notre liaison avec ce jeune homme est assez originale. Je me trouvais chez M. Lesueur le jour où il s'y pré-

senta pour la première fois, avec une lettre de recommandation ; cette lettre était de son frère aîné qui, en passant à Paris, il y a cinq ans, avait pris quelques leçons de composition de M. Lesueur, et que j'avais connu aussi à cette époque[1]. Nous trouvant ensemble quelques jours après, la conversation tomba sur les compositeurs modernes ; je le voyais tergiverser pour donner son avis sur Rossini, dont il me croyait, sans aucun motif, partisan passionné. Moi, par la raison même qu'il ne s'énonçait pas franchement, je pensais qu'il n'osait pas m'avouer qu'il était rossiniste, et pendant une demi-heure nous employions toutes les formes détournées pour voiler une opinion que nous pensions mutuellement qu'il eût été malhonnête d'émettre dans sa crudité. Enfin je lui dis : « Que pensez-vous du *Comte Ory?* — Ma foi ! ce n'est pas... — Fameux, n'est-ce pas? — Au contraire c'est détestable. — Vous n'êtes donc pas rossiniste? — Moi, Dieu m'en garde ! Comment voulez-vous qu'un admirateur de Weber, de Beethoven et de Spontini soit rossiniste? c'est ce qui m'étonne en vous, permettez-moi de le dire. — Ah bien! lui dis-je, si Rossini n'avait d'autre partisan que moi... où avez-vous donc pris cela?... » Là-dessus, rires inextinguibles de nos précautions oratoires. Puis la conversation s'est animée, il sait l'anglais, admire Shakespeare, a vu Gœthe en passant à Weimar, déteste

1. Voir ci-dessus, lettre V et note.

les absurdités de l'École italienne, abhorre les lieux communs en musique et en littérature, en voilà dix fois plus qu'il n'en faut pour rapprocher nos caractères. Par-dessus le marché, il est rempli d'esprit et d'instruction, il a fait des études brillantes dans plus d'un genre et parle français comme nous. Rien ne m'impatiente comme de voir des étrangers parler si bien notre langue, quand nous ne savons pas dire un mot dans la leur. Je regrette amèrement de ne pouvoir pas apprendre plus vite l'anglais ; c'est si peu de suivre trois fois par semaine un cours public où on apprend en une heure ce qu'on pourrait savoir en quinze minutes dans un cours particulier ; mais je ne puis, faute de numéraire, avoir un maître à moi.

Schlösser m'a raconté des particularités de Gœthe qui sont charmantes ; ce vieillard a encore autant de feu qu'on en a à trente ans ! Il reçoit les étrangers avec une cordialité et une simplicité qui doivent enchanter dans un homme comme lui ; il a ordinairement une gaieté douce qui ressemble à la mélancolie. Il survit à ses deux illustres amis, Schiller et Beethoven, avec plus de courage qu'on ne pourrait le penser.

On a profané son *Faust* pour en faire un indigne mélodrame à la porte Saint-Martin, qui, fût-il bon, ne pouvait pas être compris d'un public comme celui de ce théâtre, quoique les autres publics soient tous à peu près de sa force en gros bon sens, en sensibilité et en imagination. Rossini et les chevaux de Franconi, voilà

ce qu'il leur faut : des contredanses brillantes, des tours de paillasses, rien ne réussit mieux.

Adieu, ma chère sœur, je te quitte pour aller dîner chez M. Lesueur où il y a une grande réunion aujourd'hui. Embrasse Prosper et Adèle pour moi et dis à celle-ci que je lui répondrai en même temps que j'écrirai à maman.

Ton frère et ami,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Reboul.

A HUMBERT FERRAND, Paris, 11 novembre 1828 (*Let. int.* 25). Confidences sur miss Smithson; travaux en cours.

AU MÊME, fin de 1828 (*id.*, 27). Travaux de musique et de critique.

AU MÊME, 2 février 1829. *id.*, 28). La partition de *Faust* est terminée... la gravure n'est pas encore finie. — Miss Smithson lui a donné quelque espoir. « L'amour d'Ophélie a centuplé mes moyens... J'ai dans la tête une *symphonie descriptive* de *Faust* qui fermente; quand je lui donnerai la liberté, je veux qu'elle épouvante le monde musical. » Il a écrit à sa sœur une « immense épitre » dans laquelle il s'est expliqué sur ses projets de mariage ; elle a répondu que « ses parents s'attendaient tellement à cela qu'ils n'en ont pas été surpris ».

La lettre à laquelle font allusion ces derniers mots n'a pas été conservée. — La *symphonie descriptive* de *Faust* s'est muée, un an plus tard, en la *Symphonie fantastique*, dont la « Nuit du sabbat » est manifestement inspirée par le poème de Gœthe. Quant au *Faust* dont il est fait mention au début de cette lettre et dans celle du 16 décembre précédent, il

s'agit ici des *Huit scènes de Faust*, Op. 1, dont tous les éléments, remaniés, ont été repris dix-huit ans plus tard pour la *Damnation de Faust*. Berlioz s'efforça de retrancher cette partition de son œuvre en détruisant tous les exemplaires qu'il put retrouver, et en attribuant définitivement le numéro d'Op. 1 à son ouverture de *Waverley*. Il sera question de ces *Huit scènes de Faust* dans les prochaines lettres.

Tout celà se passait au moment où l'amour désespéré de Berlioz pour miss Smithson avait atteint au paroxysme du délire. Une précédente lettre à Humbert Ferrand (du 2 février) contenait l'expression d'espérances momentanées; la suivante, écrite à un autre ami de sa jeunesse, le montre à l'heure la plus décisive et la plus pathétique de cet épisode passionnel.

XX

A ALBERT DU BOYS

Paris, ce lundi soir 2 mars (1829).

Mon cher Albert,

J'y suis encore... Je vous remercie du fond du cœur de votre lettre affectueuse. Tout est fini... En vous quittant, j'écrivis en anglais à Ophélia, je la suppliais de nouveau de me répondre un seul mot. Les domestiques n'ont jamais voulu lui remettre ma lettre. Elle leur avait expressément défendu de rien recevoir de moi. Enfin la représentation a eu lieu ; exaspéré de douleur j'ai été entendre mon ouverture, qui, mieux exécutée que je ne

l'espérais, a produit un effet médiocre sur le peu de spectateurs qui paraissaient dans la salle déserte[1]. J'ai senti qu'il était absolument au-dessus de mes forces de voir Juliette et de renouveler des sensations si extraordinairement déchirantes, que je n'avais pas éprouvées depuis deux ans. Je me suis enfui aussitôt après la dernière note; je n'ai pas même entendu le son de sa voix. Pendant la représentation, je suis allé chez elle parler à M. Tartes, le maître de la maison, qui, par une circonstance fortuite, connaissait ma malheureuse histoire dès le commencement. Cet homme respectable, sachant l'état dans lequel je me trouvais, m'avait fait inviter à le venir voir pour tâcher de me remettre un peu. Il m'a promis ce soir-là de me faire obtenir une réponse en anglais. Il l'avait déjà sollicitée vainement. Il m'a appris ce que je soupçonnais déjà « que toutes les espérances dont on m'avait leurré étaient fausses. Qu'elle avait refusé avec une sorte de brusquerie inexplicable un parti extrêmement brillant qui s'était offert l'année dernière. Qu'elle lui avait dit, en parlant de moi, que c'était absolument impossible, et qu'elle ne croyait pas qu'il fût de son devoir de me répondre ».

Néanmoins, il l'a sollicitée de nouveau hier de m'accorder quelques lignes. Et voilà ce qu'elle a répondu :

1. Berlioz ayant appris que miss Smithson devait jouer des scènes de *Roméo et Juliette* dans une représentation au bénéfice d'un artiste, avait résolu de figurer lui-même dans le programme, et obtenu qu'on inscrivît une de ses ouvertures. Sur ce détail, comme sur plusieurs autres contenus dans cette lettre, cf. *Mémoires*, XXIV.

« Monsieur, je vous en prie, ne parlons pas de cela. — Mademoiselle, je vous demande pardon, mais je vous en parle de manière que vous puissiez m'entendre. — Mon Dieu, je vous l'ai déjà dit, quand M. Berlioz fit faire des démarches auprès de moi, il y a deux ans, je lui fis répondre que je ne pouvais absolument partager ses sentiments, je ne conçois pas sa persévérance. — Mais c'est donc tout à fait impossible? — Oh! monsieur, il n'y a rien de plus impossible. » Elle a dit ces mots avec un accent et une expression (m'a dit M. Tartes) qui en disaient infiniment plus que ses paroles. On voyait qu'elle ne voulait pas découvrir un secret, qui la mettait dans le cas de ne pouvoir absolument contracter aucun engagement lors même qu'elle en aurait le plus ardent désir.

Il croit, lui qui la voit tous les jours et qui a recueilli quelques mots échappés, qu'elle a une parole donnée qui la lie irrévocablement avec quelqu'un à Londres, et que peut-être même elle est mariée secrètement... Mais il n'en a aucune certitude. Toutes les circonstances, néanmoins, prouvent qu'elle n'est pas libre... de quelque manière que ce soit... et qu'elle veut éviter jusqu'à l'ombre d'un soupçon d'infidélité. Cette idée me la rend encore plus chère, je l'admire en gémissant... Quelle destinée!... Deux ans de souffrance l'ont commencée... Combien m'en reste-t-il pour la finir?

Elle part demain...

Je n'ai point de larmes, je ne souffre presque pas...

l'excès de la douleur m'a rendu insensible. Peut-être je m'accoutumerai à la vie. Cependant... Il me semble que je suis au centre d'un cercle dont la circonférence va toujours en grandissant; le monde physique et intellectuel me paraît placé sur cette circonférence qui s'éloigne sans cesse, et je demeure seul avec la mémoire, dans un isolement toujours plus grand. Le matin, quand je sors du néant où le sommeil me plonge, mon esprit, qui s'était accoutumé si facilement aux idées de bonheur, se réveille souriant; cette rapide illusion fait bientôt place à l'idée atroce de la réalité qui vient de nouveau m'accabler de tout son poids et glacer d'un frisson mortel tout mon être.

J'ai beaucoup de peine à réunir mes idées. Si ce n'était pas pour vous rassurer, je ne vous écrirais pas. Cela me fatigue extrêmement. Je suis obligé de reprendre ma lettre à plusieurs fois pour aller jusqu'au bout.

Je suis allée hier au concert de l'École, la *symphonie en la* de Beethoven a fait son explosion. Je redoutais beaucoup la fameuse méditation. Le public qui ne l'avait jamais entendue l'a redemandée. Quel supplice !... Oh ! la seconde fois, si les larmes ne fussent venues, je serais devenu fou.

Cette inconcevable production du génie le plus sombre et le plus méditatif est placée justement entre tout ce que la joie offre de plus enivrant, de plus naïf et de plus tendre. Il n'y a que deux idées : celle-ci « Je pense, donc je souffre », et l'autre : « Je me souviens, je souffre

davantage ». Oh ! malheureux Beethoven, il avait donc aussi dans le cœur un monde idéal de bonheur où il ne lui a pas été donné d'entrer.

A présent, que faire !... Pour qui penser... pour qui écrire ? Que me font les succès, que me fait la vie ?... Je lis Moore, ses mélodies me tirent de temps en temps quelques larmes[1]. C'est son compatriote ; l'Irlande, toujours l'Irlande ! J'ai sous les yeux dans ce moment : « Le cœur qui respire avec le plus d'ivresse le parfum des roses, est toujours le premier que déchirent les épines ! » Le poète a vécu trop aussi.

Hier, en passant dans ma rue, j'ai vu une grande affiche déchirée où il y avait :

Aujourd'hui mercredi
Rom
And Jul
Tragédie de SHAK
précédée de *Waver* *verture*[1]
par M. HEC LIOZ
Le rôle de Juliette sera THSON
pour la dernière
son départ
Le spectacle sera terminé
La Fiancée

Quel jeu du hasard !

Je ne puis plus aller, toutes les articulations me font mal.

1. Berlioz mit en musique, en cette même année 1829, plusieurs poésies de Thomas Moore traduites en français (voir ci-après : *Mélodies Irlandaises).*

2. *Ouverture de Waverley,* postérieurement publiée comme Op. I.

Elle vient d'éteindre la lumière [1], elle dormira tout à l'heure. L'idée de son retour vers quelque être chéri la berce doucement.

Sa mère est encore occupée dans son appartement. J'entends le bruit des masques sous mes fenêtres; les cabriolets ébranlent en même temps mes fenêtres et les siennes. Demain elles ne seront plus les siennes.

Je sortirai de bonne heure : elle part à midi. Hiller [2] m'attend à dix heures, il me jouera un adagio de Beethoven, mes yeux ne demeureront pas secs comme ce soir, c'est tout ce que j'espère.

Adieu... quel silence !...

Soyez sans inquiétude, le coup est porté, je suis abattu, mais je garde la vie.

Que Casimir me pardonne de ne pas lui écrire ; je le ferai plus tard... en vous envoyant vos livres.

Communiqué par M. P. Du Boys.

Le chapitre cité des *Mémoires* fait connaître le dénouement momentané de cette situation douloureuse : « Après être demeuré étendu sur mon lit brisé, mourant, jusqu'à trois heures de l'après-midi, je me levai et m'approchai machinalement de la fenêtre. Une de ces cruautés gratuites et

1. Berlioz était voisin de miss Smithson. « Un hasard (auquel elle n'a jamais cru) m'avait fait venir me loger rue Richelieu, n° 96, presque en face de l'appartement qu'elle occupait au coin de la rue Neuve-Saint-Marc. » *Mém.*, XXIV.

2. Ferdinand Hiller, pianiste et compositeur allemand, né en 1811, passa plusieurs années de sa jeunesse à Paris (de 1828 à 1835).

lâches du sort voulut qu'à ce moment même je visse miss Smithson monter en voiture devant sa porte et partir pour Amsterdam... Il est bien difficile de décrire une souffrance pareille à celle que je ressentis... »

XXI

AU VICOMTE SOSTHÈNE DE LA ROCHEFOUCAULD

Paris, ce 3 mars 1829.

Monsieur le vicomte,

Je publie en ce moment la partition de huit scènes du *Faust* de Gœthe dont j'ai composé la musique ; c'est le premier ouvrage que je livre à l'impression ; veuillez, monsieur le vicomte, me faire l'honneur d'en accepter la dédicace.

Je vous dois beaucoup et je serai bien heureux si vous daignez recevoir cet hommage de mon faible talent comme un témoignage de ma vive reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le vicomte, avec le plus profond respect, votre dévoué serviteur,

HECTOR BERLIOZ.

Bibliothèque du Conservatoire (Autographes).

Rapprochez une lettre de Berlioz au même vicomte de la Rochefoucauld, demandant à composer la musique d'un ballet de *Faust* : « J'ai mis en musique la plus grande partie des poésies de Gœthe ; j'ai la tête pleine de *Faust*, et si la nature m'a doué de quelque imagination, il m'est

impossible de rencontrer un sujet sur lequel cette imagination puisse s'exercer avec plus d'avantages. » *Notice* de la *Corresp. inéd.*, 19-20 ; mention dans plusieurs catalogues.

XXII

A SA SŒUR NANCI

Paris, ce 29 mars 1829.

Je rentre à huit heures et demie; j'ai l'intention de me coucher tout de suite, ma soirée étant libre, pour échapper par le sommeil à ce fléau obstiné du dégoût et de l'ennui ; je trouve trois lettres, de mes deux sœurs et de Charles Bert. J'avoue que j'ai trouvé qu'il valait mieux ne pas dormir. Celle de Charles m'a fait rire avec plaisir, celle d'Adèle m'a fait plaisir sans rire, et la tienne m'a fait pleurer sans plaisir. Au lieu de me coucher, je veux te répondre, te parler, non pas de ce qui ne regarde que moi, mais de ce qui me touche parce qu'il te concerne. Je crois qu'il en est de l'amitié comme du véritable amour, l'absence la grandit; chaque fois que je reçois une lettre de toi, il me semble que tu m'es devenue plus chère. Que je voudrais te voir heureuse! — A mesure que je crois découvrir quelques ressemblances sympathiques entre nos deux caractères, je sens redoubler mes inquiétudes pour ton avenir. Il n'est pas douteux que plus l'intelligence et la sensibilité

se développeront en toi, et plus les chances de peines augmenteront. Tu n'as pas comme moi la ressource des distractions fortes, tu n'en as pas à la vérité un besoin aussi pressant, aussi impérieux ; mais je crois pourtant que le séjour de Paris, cette atmosphère de sensations neuves, serait d'un grand prix. Peut-être plus tard... C'est vraiment une existence dont tu n'as pas d'idée. Seulement cette délicieuse liberté dont je jouis ne te serait pas dévolue. Quelquefois seul deux ou trois heures quand il fait ce beau soleil qui me supplicie, je me trouve sans occupations pressantes sur le boulevard ou au milieu du jardin des Tuileries... De quel côté vais-je avancer? Au sud, que trouverais-je de ce côté?.. Rien... Et à l'est, et à l'ouest? — Rien. Et au nord?... c'est au nord que se trouve la patrie des brouillards, des glaces, des vents et des tempêtes... — Rien...

Je m'aperçois que la boîte de Pandore commence à s'ouvrir à mon insu; allons, qu'elle se referme!... Je veux dire seulement qu'il est fort agréable de pouvoir se dire : j'irai où je voudrai, ou bien je n'irai pas, je ne ferai rien.

Je t'avoue, ma chère sœur, que je suis intérieurement affecté du silence qu'on a gardé avec moi jusqu'à présent sur tout ce qui concerne ton établissement. J'ai su par des voix étrangères qu'il en avait été question plusieurs fois; je conviens qu'il était inutile de m'en parler, mais on n'aurait peut-être pas dû me montrer une pareille réserve ; on m'a traité là-dessus tout à fait

comme un étranger. Cependant ne parlons pas de tout cela, le langage du reproche est d'une mesquinerie pitoyable.

Eh bien, je n'ai plus d'idées...

Ah! tu me parles du *beau*, du *grand*, du *sublime*... en voilà une foule... toutes sombres. Mais le sublime n'est pas sublime pour tout le monde. Ce qui transporte certains individus est inintelligible pour d'autres, quelquefois même ridicule. Et puis les préjugés d'éducation, et puis les diverses organisations. A mesure que les Génies s'élèvent dans leur vol, ils se mettent plus loin de la portée des êtres qui prétendent qu'ils sont faits pour eux. Cela se voit surtout en musique et en littérature dramatique. L'autre jour j'ai entendu l'un des derniers quatuors de Beethoven. M. Baillot le faisait entendre dans l'une de ses soirées. J'y ai couru pour voir l'effet que cette incroyable production produirait sur l'assemblée. Il y avait près de trois cents personnes, nous nous sommes trouvés six à demi morts à la vérité de l'émotion que nous éprouvions, mais les seuls qui ne trouvassions pas cette composition absurde, incompréhensible, barbare... Il est monté si haut que la respiration commence à manquer... Il était sourd quand il écrivit ce quatuor; et pour lui comme pour Homère, « l'univers s'enferma dans son âme profonde [1] ». C'est

1. Ces paroles sont d'environ quarante années antérieures à celles que prononça Wagner, inspiré par le même sujet, sur la « bienheureuse surdité » de Beethoven.

de la musique pour lui ou pour ceux qui ont suivi la progression incalculable de son génie. Il y en a un autre qui vole à peu près dans la même région, c'est Weber. Spontini le suit de près; mais il a le malheur d'être né en Italie, quoiqu'il ait complètement abjuré le style trivial. Je crois que les premières impressions ont conservé quelque influence sur la direction de ses idées; ensuite il n'a écrit que dans le genre dramatique; oh! *la Vestale!*... Et toi-même, tu ne comprends pas Shakespeare, Moore ne te transporte pas. C'est peut-être mieux. Ce qu'il y a de sûr, c'est que tu t'efforces de te dire: « Je suis heureuse! » et tu ne l'es pas. Tandis que moi, je me dis sans effort: « Je suis malheureux! » et je le suis. Ris donc, c'est drôle. Va, ce n'est qu'une plaisanterie.

As-tu lu *Le Dernier jour d'un condamné?* C'est là qu'il y a des pleurs et des grincements de dents. Et Jean Paul, voilà un penseur! il n'est pas froidement pédant comme tant d'autres que je connais et que je déteste.

Tu me parles de mon oncle: je l'ai vu ici la semaine dernière; il m'a quitté avant-hier. Je pourrais t'en parler bien longuement.

Adieu; quel nuage d'idées confuses, n'est-ce pas? Cependant elles tiennent toutes par quelque point à une seule, c'est mon amitié pour toi.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Reboul.

A HUMBERT FERRAND, 9 avril 1829. (*Let. int.*, 34). Malgré ses espérances, miss Smithson l'a abandonné. « Je vous envoie *Faust*, dédié à M. de la Rochefoucauld ; ce n'était pas pour lui. » Composition des *Francs-Juges*. Désespoir d'amour.

XXIII

A GOETHE

[Paris], 10 avril 1829.

Monseigneur,

Depuis quelques années, *Faust* étant devenu ma lecture habituelle, à force de méditer cet étonnant ouvrage (quoique je ne puisse le voir qu'à travers les brouillards de la traduction) il a fini par opérer sur mon esprit une espèce de charme ; des idées musicales se sont groupées dans ma tête autour de vos idées poétiques, et, bien que fermement résolu de ne jamais unir mes faibles accords à vos accents sublimes, peu à peu la séduction a été si forte, le charme si violent, que la musique de plusieurs scènes s'est trouvée faite presque à mon insu.

Je viens de publier ma partition, et, quelque indigne qu'elle soit de vous être présentée, je prends aujourd'hui la liberté de vous en faire hommage. Je suis bien convaincu que vous avez reçu déjà un très grand nombre

de compositions en tout genre inspirées par le prodigieux poème ; j'ai donc lieu de craindre qu'en arrivant après tant d'autres, je ne fasse que vous importuner. Mais dans l'atmosphère de gloire où vous vivez, si des suffrages obscurs ne peuvent vous toucher, du moins j'espère que vous pardonnerez à un jeune compositeur qui, le cœur gonflé et l'imagination enflammée par votre génie, n'a pu retenir un cri d'admiration.

J'ai l'honneur d'être, monseigneur, avec le plus profond respect, votre très humble et très obéissant serviteur,

HECTOR BERLIOZ.

Gœthe Jahrbuch, 1891 (vol. XII, pp. 99-100).

Gœthe, après avoir reçu avec sympathie la partition du jeune musicien français, voulut avoir l'avis d'un professionnel ; il le demanda à Zelter, le professeur de contrepoint de Mendelssohn. Ce maître répondit en qualifiant la musique de Berlioz « d'expectorations bruyantes, de croassements, de vomissements, d'excroissance et de résidus d'avortement résultant d'un hideux inceste ». (Voir un article de M. A. Boutarel dans *le Ménestrel* du 29 février 1903.) Ainsi renseigné sur la valeur de l'œuvre qui était le germe de *la Damnation de Faust* et en contenait plusieurs parties déjà formées, Gœthe laissa sans réponse l'envoi déférent de Berlioz.

A HUMBERT FERRAND, 3 juin 1829 (*Let. int.*, 36). « *Faust* a le plus grand succès parmi les artistes. » — « Le poème des *Francs-Juges* vient d'être refusé par le jury de l'Opéra. » Désespoir de l'abandon de miss Smithson.

AU MÊME, 15 juin 1829 (*Id.*, 41). Sur *Faust*. « J'attends tous les jours la réponse de Gœthe. » Affaissement nerveux.

XXIV

A HUMBERT FERRAND

Paris, ce 29 juin 1829.

Mon cher ami,

Le concours de l'Institut commence après demain[1]; l'imprimeur m'a promis les titres pour ce soir, je vous les enverrai avec un exemplaire de *Faust*. Je ne puis vous en envoyer deux, parce que je ne les ai pas; je ne ferai faire un autre tirage que plus tard. Je suis étonné, d'après ma dernière lettre, de n'avoir pas encore reçu votre réponse; peut-être n'est-elle que retardée; j'en suis vexé à cause de ces absurdes formalités de l'Institut que vous connaissez.

Marescot est revenu; il m'a demandé l'argent des exemplaires que j'ai fait remettre à deux francs, malgré son intention de hausser; ainsi il s'agit de savoir combien d'exemplaires, sur le nombre que je vous ai envoyé, sont destinés gratis à l'auteur et combien sont payants;

1. Au sujet de la participation de Berlioz au concours de 1829, par lequel il mit en musique la cantate de *Cléopâtre*, voy. *Mémoires*, XXV, et les lettres des 2 et 21 août ci-après.

je crois qu'il n'y en a que quinze payants; vous me direz cela dans votre prochaine lettre[1]. Je compte sur le prix de l'Institut pour vous rendre ce que je vous dois; les exemplaires de *Faust* que Schlésinger[2] a vendus couvrent déjà une partie des frais, mais il ne m'a pas encore payé : *ce n'est que plus tard*, m'a-t-il dit, à cause des crédits qu'il est obligé de faire.

Voilà une lettre qui prend une tournure furieusement plate; je suis aujourd'hui d'une stupidité sans égale. Je vous écris du café Richelieu, sur une table près du boulevard; Jawurek[3] vient de paraître sur son balcon, ce qui me fait penser que ce pauvre Gounet[4] n'est pas trop bien non plus. Il y a demain un examen au Conservatoire; je vais leur montrer le concert des *Sylphes*; je suis curieux de savoir ce qu'ils vont me dire,

Du Boys est ici; je crois que nous verrons aussi bientôt Auguste[5], qui est à Blois.

Adieu.

Collection de M. Gaston Calmann-Lévy.

1. Il s'agit, dans ce paragraphe, de la publication d'un *Stabat* d'un M. Dupart (musicien de province), déjà mentionné dans la lettre de Berlioz à H. Ferrand du 18 février 1829. — Marescot était un copiste et graveur de musique, grand dérangeur de chefs-d'œuvre, auquel Berlioz a consacré quelques pages humoristiques dans ses *Soirées de l'orchestre* (p. 62).

2. Éditeur de musique à Paris.

3. Mademoiselle Jawurek, actrice de l'Opéra.

4. Ami de jeunesse de Berlioz. Voir les lettres à lui adressées à partir de mai 1830.

5. Auguste Berlioz, camarade (non parent) d'Hector.

XXV

A SON PÈRE

Paris, ce 2 août 1829.

Mon cher papa,

J'ai attendu que tout fût terminé pour répondre à la dernière lettre de maman, que j'ai reçue à l'Institut, avec le billet qu'elle contenait. Le jugement a été porté hier : il n'y a point de premier prix ni pour moi, ni pour d'autres. L'Institut ayant déclaré qu'il n'y avait pas lieu à en donner un l'a réservé pour l'année prochaine, où il pourra en donner deux si bon lui semble. M. Lesueur étant malade n'a pu se mêler de tout cela, et c'est ce qui m'a nui terriblement. Cependant, Cherubini et Auber m'ont soutenu; MM. Pradier et Ingres, grands admirateurs de l'École allemande, ont fait, à la fin de la séance, un long discours où ils ont exhalé toute leur indignation en disant qu'il était inconcevable qu'une telle assemblée prononce aussi légèrement sur moi dont on connaissait les antécédents et dont on ne pouvait connaître l'ouvrage après une pareille exécution.

En effet, madame Dabadie, qui devait chanter pour moi, a été obligée de me manquer de parole à cause de

la répétition générale de *Guillaume Tell*[1], qui était à la même heure que le concours de l'Institut. Elle m'a envoyé sa sœur, élève du Conservatoire, qui est d'une inexpérience totale, et qui n'avait eu que quelques heures pour se préparer.

Mais la principale cause de tout ceci est que, d'après la voix publique, le prix m'était destiné. Je me suis cru assez solidement soutenu pour me permettre d'écrire comme je sens, au lieu de me contraindre comme l'année dernière. Le sujet était la Mort de Cléopâtre; il m'a inspiré beaucoup de choses qui me paraissent grandes et neuves, et que je n'ai pas hésité à écrire; et c'est là mon tort. Tous ces messieurs étaient bien disposés pour moi : mais ils n'y ont rien compris, et, pour les musiciens, mon ouvrage a été une sorte de satire de leur manière qui a horriblement froissé leur amour-propre.

Je viens de rencontrer Boïeldieu sur le boulevard. Il est tout de suite venu à moi, m'a tenu en conversation pendant une heure; voici le résumé :

« Oh! mon ami! qu'avez-vous fait? nous comptions tous vous donner le prix. Nous pensions que vous seriez plus sage que l'année dernière, et voilà qu'au contraire vous avez été cent fois plus loin en sens inverse. Je ne puis juger que ce que je comprends : aussi, suis-je bien loin de dire que votre ouvrage n'est pas bon; j'ai déjà

1. *Guillaume Tell* fut représenté pour la première fois le lendemain de cette lettre, 3 août 1829. Madame Dabadie y interprèta le rôle de Jemmi.

tant entendu de choses que je n'ai comprises et admirées qu'à force de les entendre ! Mais, que voulez-vous ? je n'ai pas encore pu comprendre la moitié des œuvres de Beethoven, et vous allez plus loin que Beethoven. Vous avez une organisation volcanique au niveau de laquelle nous ne pouvons pas nous mettre. D'ailleurs, je ne pouvais m'empêcher de dire à ces messieurs hier : — Ce jeune homme, avec de telles idées, une semblable manière d'écrire, *doit nous mépriser* du plus profond de son cœur, il ne veut pas absolument écrire une note comme personne. Il faut qu'il ait jusqu'à des rythmes nouveaux ; il voudrait inventer des modulations si c'était possible. Tout ce que nous faisons *doit lui paraître commun et usé*[1] *!* »

Voilà la clef de l'énigme pour Catel et Boïeldieu. Auber et Cherubini ont été néanmoins pour moi par des considérations personnelles ; mais ils éprouvaient la même influence de mon ouvrage ; Cherubini, toutefois, beaucoup moins que les autres.

Pour les membres non musiciens, ils n'y ont rien compris : c'est comme si on faisait lire *Faust* à Prosper[2]. L'autre second prix qui concourait avec moi pour le premier, n'a rien eu pour la raison contraire ; c'est qu'il était trop plat ; il a excité l'hilarité.

1. Cette conversation avec Boïeldieu est reproduite en termes presque identiques dans la lettre à Humbert Ferrand du 21 août (voir ci-après) ainsi que dans les *Mémoires*, rédigés vingt ans plus tard.

2. Son petit frère, âgé de neuf ans.

Je n'ai pas pu faire la commission de l'alcarazas; quand je suis sorti de loge, la caisse de livres était déjà repartie. Je ne puis pas encore aller vous voir. Je veux terminer quelques arrangements avec Feydeau qui me donneront la latitude de demeurer plus longtemps auprès de vous. Je vous écrirai encore dans peu. Il faut, ce soir, que j'aille passer la soirée chez Boïeldieu. Il me l'a fait promettre pour reprendre notre conversation. Il veut, dit-il, m'étudier.

Adieu, mon cher papa, je vous embrasse tendrement.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

A HUMBERT FERRAND, 21 août 1829 (*Let. int.*, 44). Récit du concours de l'Institut ; propos de Boïeldieu, Auber ; citation musicale de la cantate ; critique de *Guillaume Tell;* admiration pour Spontini.

AU MÊME, 3 octobre 1829 (*id.*, 50). Préparatifs d'un concert.

AU MÊME, 30 octobre 1829 (*id.*, 52). Même sujet.

Le second concert de Berlioz eut lieu au Conservatoire le 1er novembre 1829.

XXVI

A SON PÈRE

Paris, ce 3 novembre 1829.

Mon cher papa,

D'abord, pour vous tirer d'inquiétude, vous saurez que j'ai obtenu un succès d'enthousiasme des artistes et du public, que j'ai couvert les frais du concert et que de plus j'y gagne cent cinquante francs. J'ai mieux aimé ne pas vous parler de ce concert avant de l'avoir donné. Je vous aurais encore trop inquiété. Quoiqu'il m'ait donné beaucoup moins de peine que le premier, néanmoins, après la dernière répétition, je ne pouvais plus me tenir. La fatigue m'accablait. Je ne m'en ressens presque plus. Cherubini s'est contenté, cette fois, de ne pas trop me contrarier. Il m'a refusé d'abord, et accordé, l'instant d'après, tout ce que je lui ai demandé.

Enfin, le concert a eu lieu. Mon orchestre de cent musiciens a été dirigé par Habeneck. A part quelques fautes, qui venaient du défaut de répétitions, mes grands morceaux ont été exécutés d'une manière foudroyante. Il n'y a eu que mon sextuor de *Faust* que je n'ai pas eu le temps d'apprendre aux exécutants et au public.

J'ai été mis à une épreuve effrayante à laquelle je n'avais pas réfléchi. Hiller, ce jeune Allemand dont

je vous ai parlé, jouait dans mon concert un concerto de piano de Beethoven[1], qui est une composition vraiment merveilleuse. Immédiatement après venait mon ouverture des *Francs-Juges*. En voyant l'effet du sublime concerto, tous mes amis m'ont cru perdu, écrasé, anéanti, et j'avoue que j'ai éprouvé un moment de crainte mortelle. Mais aussitôt que l'ouverture a été commencée, je me suis aperçu de l'impression qu'éprouvait le parterre et j'ai été complètement rassuré. L'effet a été terrible, affreux, volcanique; les applaudissements ont duré près de cinq minutes, avec des cris, des trépignements. Après que le calme fut un peu rétabli, j'ai voulu me glisser entre les pupitres pour prendre une liasse de musique qui était sur une banquette du théâtre (car l'orchestre est sur la scène). Le public m'a aperçu. Alors, les cris, les bravos ont recommencé; les artistes s'y sont mis, la grêle d'archets est tombée sur les violons, les basses, les pupitres. J'ai failli me trouver mal; cette bourrasque inattendue m'a bouleversé. Je tremblais comme vous pouvez le penser; mais vous me manquiez. J'étais seul de la famille dans un tel moment; tout le monde m'embrassait, excepté mon père, ma mère, mes sœurs!...

La séance a été terminée par mon chœur du *Jugement dernier*[2], qui a produit presque autant d'effet que

1. Le *Concerto en* mi *bémol*, dont la première audition à Paris fut donnée à ce concert.

2. *Resurrexit* de la Messe exécutée pour la première fois en 1825.

l'ouverture des *Francs-Juges*. Je n'avais pas assez de voix; l'orchestre les écrasait.

Quand tout a été fini, que j'ai cru les issues libres, je suis sorti; mais les artistes m'attendaient dans la cour du Conservatoire, et, en me voyant passer, les cris ont recommencé de plus belle. Hier soir, à l'Opéra, quand j'ai paru à l'orchestre, tous les musiciens sont venus me complimenter, me fêter de mille manières. Enfin, j'ai obtenu un grand succès qui m'a complètement satisfait. *Le Figaro* d'aujourd'hui a rendu compte de mon concert; je vous l'enverrai avec les autres journaux.

Depuis hier, je suis d'une tristesse mortelle; j'ai toujours envie de pleurer; je voudrais mourir. Je sens que le spleen va me reprendre plus fort qu'auparavant. Il faut, je crois, que je dorme beaucoup.

Je ne puis lier mes idées.

Adieu, mon cher papa, j'embrasse maman, et vous, et mes sœurs et frère.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

A HUMBERT FERRAND, 6 novembre 1829 (*Let. int.*, 54). Même sujet.

XXVII

A SA MÈRE

Paris, 20 novembre 1829.

Je vous envoie, ma chère maman, les journaux que vous me demandez; je n'y joins pas *la Gazette de France* ni *les Débats* parce que je pense que vous les avez à la Côte. Il est très difficile de faire venir aux concerts les directeurs de ces grands journaux, il n'y a qu'un théâtre privilégié pour obtenir d'eux de longs et fréquents articles, c'est le Théâtre Italien : comme c'est celui que la mode affectionne, les grands journaux se croient obligés de le prôner; ainsi ils vous écriront deux colonnes sur la rentrée d'une cantatrice et ne diront pas un mot de tout ce qui intéresse véritablement l'art musical. J'avais envoyé des billets à M. Soulié, rédacteur des feuilletons de *la Quotidienne*, il a annoncé mon concert et n'y est pas venu; j'ai su qu'il avait donné ses billets à des gens inutiles. Il faudrait dans ces circonstances pouvoir s'occuper exclusivement des journaux; j'en ai oublié plus de la moitié. J'étais tellement abîmé de fatigue que les deux derniers jours j'avais toutes les peines du monde à me lever pour aller aux répétitions. Je me traînais comme je pouvais jusqu'aux

Menus-Plaisirs[1] ; mais une fois que mon orchestre était lancé, les forces me revenaient, une espèce de feu électrique me ranimait et je devenais à peu près comme un homme qui a trop bu d'eau-de-vie ; les applaudissements des artistes m'enivraient moins que l'effet de ma musique. Il est impossible aussi de se faire une idée d'un pareil orchestre ; le moral des artistes disposés en ma faveur donnait à leur exécution un feu et une précision qu'ils n'apportent pas souvent dans leurs occupations habituelles.

Puisque mon succès vous a fait plaisir, je vous dirai, ma chère maman, qu'il continue à faire sensation. Je suis allé dans plusieurs soirées, chez des personnes que je ne connaissais pas et chez lesquelles j'étais présenté ; partout, quand les assistants venaient à savoir mon nom, j'étais accablé de compliments et de félicitations.

Je suis bien aise que vous ayez eu occasion de vous distraire un peu à Grenoble, mais je parierais presque que vous avez plus eu de peine que de plaisir. Papa a dû être bien seul pendant tout ce temps. Vous ne m'avez pas dit si les vendanges avaient été bonnes ou mauvaises. La caisse de livres a dû vous arriver il y a longtemps, elle est partie d'ici le 6 ; le libraire m'a dit de demander à papa ce qu'il veut pour le prochain envoi, afin de ne pas le faire attendre.

1. Le Conservatoire avait repris, sous la Restauration, ce nom de l'ancien régime.

Dans ma prochaine lettre je vous donnerai les détails que vous me demandez sur mon équipement.

Adieu, ma chère maman.

Je vous embrasse.

Votre affectionné,

H. BERLIOZ.

Mille choses à Édouard et à Charles. — J'ai déjeuné chez M. Rocher dimanche dernier.

Communiqué par madame Chapot.

Au graveur BARATHIER[1], 20 novembre 1829 (Catalogue d'autographes, J. Charavay, 201). Il lui annonce qu'il est invité à dîner par M. Kalkbrenner, et qu'il a reçu de M. de La Rochefoucauld une gratification de cent francs pour son dernier concert.

A HUMBERT FERRAND,, 4 décembre 1829 (*Let. int.*, 56).

AU MÊME, 27 décembre (*id.*, 57). Envoi des *Mélodies Irlandaises*, op. 2, et du *Ballet des Ombres*, op. 2[2]. Spleen.

AU MÊME, 2 janvier 1830 (*id.*, 59). Correspondances interceptées ; embarras d'argent ; il corrige les épreuves de *Guillaume Tell* pour deux cents francs.

1. Cet artiste avait composé pour Berlioz une vignette, dans le goût romantique, qui orne le titre de ses *Mélodies Irlandaises*, op. 2.

2. *Le Ballet des Ombres*, composé sur des vers d'Albert Du Boys, œuvre d'un caractère romantique ultra-renforcé, ne tarda pas à ne plus satisfaire son auteur, qui détruisit la presque totalité de l'édition.

XXVIII

A SA SŒUR NANCI

Paris, le 30 janvier 1830.

Ma chère Nanci,

J'aurais dû répondre plus tôt à ta dernière lettre; j'avais mille choses à te dire qui me sont passées de la tête et dont par conséquent je te ferai grâce. Je mène une vie excessivement active tout cet hiver; je suis occupé constamment; depuis quelques jours surtout, j'ai à peine le temps de respirer. Je viens d'arrêter le projet de donner un grand concert au Théâtre des Nouveautés, dans trois mois et demi. Le jour de l'Ascension, tous les théâtres étant fermés, j'aurai une grande latitude pour mon entreprise : les Nouveautés viennent de se constituer un appareil musical; un orchestre excellent, dirigé par un artiste du plus grand talent et qui m'est tout dévoué [1], sera à mes ordres. Il ne me restera plus qu'à le doubler par des auxiliaires. Pour accomplir mon dessein, je prépare beaucoup de musique nouvelle : entre autres une immense composition instrumentale

1. Bloc, précédemment chef d'orchestre de l'Odéon (voir ci-dessus, lettre du 1er novembre 1828, et *Mémoires*, XXVI).

d'un genre nouveau[1], au moyen de laquelle je tâcherai d'impressionner fortement mon auditoire. Malheureusement c'est très considérable, et je crains de ne pouvoir être prêt pour le 23 mai, jour de l'Ascension ; d'un autre côté, ce travail de feu me fatigue excessivement ; quoique depuis longtemps j'aie le squelette de mon ouvrage dans la tête, il faut beaucoup de patience pour en lier les parties et bien ordonner le tout.

Enfin il faut toujours aller ; nous verrons bien.

Ah ! ma sœur, tu ne peux te figurer le plaisir du compositeur écrivant *librement* sous l'influence directe de sa seule volonté. Quand j'ai tracé la première accolade de ma partition, où sont rangés en bataille mes instruments de différents grades, quand je songe à ce champ d'accords que les préjugés scolastiques ont conservé vierge jusqu'à présent et que depuis mon émancipation je regarde comme mon domaine, je m'élance avec une sorte de fureur pour y fourrager. J'adresse quelquefois la parole à mes soldats : « Toi, grossier personnage, qui jusqu'à présent n'as su dire que des sottises, viens çà que je t'apprenne à parler ; vous tous, gracieux follets musicaux, que la routine avait relégués dans les cabinets poudreux des savants théoriciens, venez danser devant moi et montrez que vous êtes bons à quelque chose de mieux qu'à des expériences d'acous-

1. La *Symphonie fantastique*, dont il est fait pour la première fois mention positive dans cette lettre (cf. ci-dessus, lettre à Humbert Ferrand du 2 février 1829).

tique ; et surtout, dis-je à mon armée, qu'on oublie les chansons de corps de garde et les habitudes de caserne... »

Mes *Mélodies* de Moore paraîtront dans trois jours[1]. Quoiqu'il y en ait peu pour des voix féminines, que tu n'aies point de piano, et que quelques-unes soient avec chœur, si tu en veux un exemplaire, parle, je te l'enverrai.

Plusieurs des grands chanteurs de Paris viennent de les adopter pour les chanter dans les soirées musicales. Cela exercera ta patience, et sur le nombre il y en aura peut-être bien une ou deux que tu déchiffreras tant bien que mal.

Les commissions de papa ont toutes été faites avec la plus scrupuleuse exactitude ; s'il a éprouvé un retard dans l'envoi de son avant-dernière caisse, il n'y a certainement pas de ma faute ; quand le libraire me dit : « L'expédition a été faite, c'est en route », que puis-je faire ? il faut bien que je le croie. La dernière caisse est partie il y a trois jours ; j'y avais joint le volume de M. Say que je n'avais pu avoir avant la semaine dernière.

Vous avez sans doute entendu parler du testament d'Anatole qui, pour frustrer ses neveux de sa succession, donne tout son bien au beau-fils de M. Guernon de Ranville, et à deux hommes de loi de Grenoble. Que la

1. *Les Mélodies Irlandaises*, op. 2, dont il était déjà fait mention dans la lettre du 27 décembre 1829.

rancune est une chose hideuse! Ainsi, toutes les belles protestations qu'il avait faites avant de se tuer étaient des faussetés!...

Adieu. Embrasse Adèle pour moi, et dis-lui que je lui écrirai une longue lettre dans peu.

Ton affectionné frère,

H. BERLIOZ

Communiqué par madame Chapot.

A HUMBERT FERRAND, 6 février 1830 (*Let. int.*, 63). Sur l'*Élégie en prose*, n° 9 des *Mélodies Irlandaises* (cf. *Mémoires*, XVIII). Désespoir d'amour. La *Symphonie fantastique* : « Je l'ai toute dans la tête, mais je ne puis rien écrire. »

CATALOGUE D'AUTOGRAPHES, J. Charavay, 179 : 25 février 1830. Reçu de cent francs à titre d'encouragement (de la Direction des Beaux-Arts?).

A FERDINAND HILLER, mars 1830[1] (*Corresp. inéd.*, 67). Amour désespéré. « Qu'est-ce que cette *faculté* de *souffrir* qui me tue? Demandez à votre ange, à ce séraphin qui vous a ouvert la porte des cieux!... » Cet ange était mademoiselle Camille Moke, qui va bientôt tenir une place importante dans les préoccupations de Berlioz.

1. Cette lettre, la plus désolée de toute cette correspondance romantique, est, dans la *Corresp. inéd.*, datée par à peu près « 1829 ». Il est facile d'en préciser la date par les observations suivantes. Elle contient cette phrase : « Il y a aujourd'hui un an que je la vis pour la dernière fois. » Or, le 9 avril 1829, Berlioz écrivait à Ferrand : « Il y a trente-six jours qu'elle est partie. » La séparation avait donc eu lieu le 5 mars 1829, et la lettre à Hiller peut être ainsi datée du 5 mars 1830, — huit jours exactement après la première d'*Hernani*.

A HUMBERT FERRAND, 16 avril 1830 (*Let. int.*, 65). Rupture avec miss Smithson. « D'affreuses vérités découvertes à n'en pouvoir douter... » Programme de la *Symphonie antastique*. « Je viens d'en écrire la dernière note. Si je puis être prêt le jour de la Pentecôte, 30 mai, je donnerai un concert aux Nouveautés. »

XXIX

A SES SŒURS

[Paris, vers le 18 avril 1830.[

Mes chères sœurs,

Édouard vous remettra une lettre qui devait être longue et détaillée, mais qui sera courte et sèche; c'est bien mal, mais c'est comme ça. Je suis dans un de mes accès de haine générale. Hier, j'étais tout autre : la joie d'avoir terminé ma symphonie m'avait fait oublier la fatigue que j'éprouvais de cette énorme composition. A présent, je rentre en moi-même, et puis il fait un temps qui me fait souffrir comme si on m'arrachait la peau depuis la tête jusqu'aux pieds; un temps superbe... J'aurais dû t'écrire en particulier, Nanci, et à toi aussi, Adèle, mais que vous dire d'agréable à l'une et à l'autre ?... Adèle conjugue le verbe *rire*, Nanci celui de *s'ennuyer*, et moi plusieurs autres moins gais et moins tranquilles; par exemple, je grince des dents.

A propos de grincements de dents, je me rappelle Firmin dans *Hernani*; tu m'as demandé, Nanci, mon opinion sur *Hernani*[1]; la voilà! Je trouve des choses et surtout des pensées sublimes, des choses et des idées ridicules, peu de nouveauté dans tout cela, mais quant aux vers, comme je les déteste au théâtre, ces enjambements de l'un à l'autre, ces hémistiches rompus qui font donner au diable tous les classiques me sont entièrement indifférents, parce que, quand on parle, cela ressemble exactement à de la prose; à cet égard même, je les aimerais mieux; toutefois, je trouve que, puisque *Hernani* a été écrit en vers, et que Hugo sait bien les faire quand il veut, il était plus simple de faire des vers suivant les règles du goût de la masse, cela aurait épargné bien de la fatigue aux poumons des merles du parterre; c'est une innovation qui ne mène à rien. Mais Hugo a détruit l'unité de temps et l'unité de lieu; à ce titre seul, je m'intéresserais à lui comme au brave qui, à travers les balles, va mettre le feu à la mine qui doit faire sauter un vieux rempart. La pièce moderne par excellence, pour moi, c'est *Trente ans ou la Vie d'un Joueur*.

J'ai demain rendez-vous avec le directeur de Feydeau pour lui demander une lecture d'un opéra qu'un

1. Représenté pour la première fois quelques semaines auparavant, le 25 février. L'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* nomme Berlioz parmi les spectateurs de cette mémorable représentation.

auteur me confie et qui me convient assez; il faut vingt cérémonies pour voir ce grand seigneur; celui de l'Opéra n'est pas si fier. Oh! que je voudrais avoir une immense réputation pour amener toute cette canaille de directeurs à mes pieds me demander des partitions et pour les renvoyer à coups de bottes!

Amen.

H. B.

P.-S. — Le libraire de mon père, qui est aussi un homme aimable, n'a pas encore pu me donner les volumes dont je voulais charger Édouard.

Communiqué par madame Reboul.

XXX

A SON PÈRE

Paris, ce 10 mai [1830].

Mon excellent père,

Que je vous remercie de votre lettre! Quel bien elle m'a fait! Vous commencez donc à prendre un peu confiance en moi! Puissé-je la justifier! C'est la première fois que vous m'écrivez sur ce ton, et mille fois je vous en remercie; c'est un si grand bonheur de pouvoir faire honneur et plaisir à ceux qui nous sont si chers. Oh! certes, oui, je serais enchanté de pouvoir me faire

entendre de vous; mais pour un voyage de Paris, il faut quelque chose de plus positif et de plus assuré qu'un concert qui peut être empêché par le plus léger caprice des hommes du pouvoir. J'attends depuis huit jours, dans une mortelle impatience, la permission de M. Mangin, le préfet de police, pour faire afficher le concert; je dois retourner seulement demain pour savoir si on m'accorde l'autorisation. Il faut passer par les mains des chefs et sous-chefs de division, qui ont l'air de faire une affaire d'État de ce qui n'est qu'une formalité. Dans mes deux précédents concerts, je m'en étais dispensé; mais comme, cette fois, c'est le soir et dans un théâtre, les directeurs des Nouveautés ne veulent point prendre d'engagements décisifs avec moi, avant d'avoir la pièce officielle de la police. D'un autre côté, M. de la Rochefoucauld pourrait, s'il voulait, empêcher ma soirée d'avoir lieu, car, dans ce pays de liberté, les musiciens sont au nombre des esclaves. D'un autre côté, le succès de ma symphonie n'est pas sûr; le public sera moins musical dans cette saison que dans l'hiver; toute la haute société qui a une espèce d'éducation musicale est à la campagne, et je doute que l'originalité de mon drame instrumental inspire assez d'intérêt pour faire revenir à Paris des gens de sang aussi froid. Puis, j'ai un autre sujet d'inquiétude, c'est celui de l'exécution : mon orchestre va être obligé de se frayer une route à travers une forêt vierge. Outre qu'il y a beaucoup de choses nouvelles pour eux, la plus grande difficulté est celle de

l'expression. La première partie, surtout, est d'une telle fougue dans le mouvement et d'une si grande intensité de sentiment, qu'avant de pouvoir leur inculquer toutes mes intentions et qu'ils puissent les rendre, il faudra une patience angélique de la part du chef d'orchestre et un nombre très considérable de répétitions. Heureusement, ce n'est pas plus difficile que l'ouverture des *Francs-Juges* (que je redonne encore), et elle a été sublimement exécutée.

Je suis déjà vos instructions quant au régime; je mange ordinairement peu et ne bois presque plus de thé [1].

Je ne fais, depuis quelques jours, que corriger des parties d'orchestre, surveiller mes copistes, copier moi-même. Le soir, je vais au Théâtre allemand, où le directeur a eu la politesse de me donner mes entrées, sans que je les aie, en aucune manière, demandées. Je compte sur l'incroyable chanteur Haitzinger [2] pour chanter à mon concert et compléter le programme. Je l'ai vu ces jours-ci; il m'a demandé si j'avais un rôle important pour sa voix dans l'opéra des *Francs-Juges* (que je ne pourrai jamais monter à Paris); et, sur l'assurance que je lui en ai donnée, il m'a engagé beaucoup à venir en Allemagne, où il me serait beaucoup plus aisé de le faire exécuter. Mais je ne puis pas encore m'occuper de

1. Dans une précédente lettre (VI), Berlioz avait écrit qu'il avait « une passion » pour le thé. Toujours des passions malheureuses!
2. Excellent ténor de l'Opéra allemand.

le faire traduire en allemand. Voilà mon plan. Si ces messieurs de l'Institut me croient digne d'obtenir un des deux grands prix, si je puis me faire assez petit pour passer par *la porte du royaume des cieux*, je resterai aussi peu de temps que possible en Italie, et de là, je courrai à Carlsruhe, où est ordinairement Haitzinger, ou bien à Dresde, où le célèbre compositeur Spohr est maître de chapelle et professe des principes autrement généreux que ne le font les compositeurs de Paris. Alors, il me sera aisé de voir ce que j'ai à faire pour monter mon opéra. Vous me parlez d'hommes de lettres en réputation; mais rien n'est plus inutile. Il n'y en a qu'un, c'est Scribe, qui puisse faire passer une partition; les directeurs ne font pas plus de cas des autres que s'ils étaient inconnus. J'ai un grand opéra, *Atala*, qui a été reçu, il y a deux mois, *à l'unanimité*, *sans corrections*, ni *conditions*, par le jury de l'Opéra. Dernièrement, Onslow, qui venait de lire la partition des *Francs-Juges* que je lui avais prêtée, courut, dans son enthousiasme de jeune homme (quoiqu'il ait quarante-neuf ans), chez M. Lubbert, directeur de l'Opéra, lui parler de moi. Il savait qu'*Atala* était reçu et m'était destiné; il pressa beaucoup Lubbert de me faire jouer, l'assurant que rien n'était ridicule comme les obstacles qu'on me faisait éprouver et qu'il était de son intérêt de les lever. A tout cela, Lubbert se contenta de répondre que beaucoup de gens lui avaient parlé de moi, les uns avec admiration, les autres lui assurant que j'étais fou, que je perdais la

tête ; d'autres, qu'il n'y avait aucun fond à faire sur moi (entre autres Cherubini, qui n'a jamais entendu de sa vie une note de moi, si on excepte les balivernes de l'Institut défigurées sur un piano) ; mais que, dans tous les cas, il avait l'intention de m'écrire pour m'engager à ne pas faire la musique d'*Atala,* parce que, malgré sa réception, il ne *voulait* pas monter ce poème, dont il ne *voulait pas* introduire le genre à l'Opéra. « D'ailleurs, ajouta-t-il, je répète encore ce que j'ai déjà dit tant de fois : il me faut de l'argent; rien ne fait plus d'argent que la musique d'Auber, parce que le peuple l'aime. Ainsi, j'ai assez d'Auber et de Rossini. BEETHOVEN et WEBER reviendraient au monde, m'apporteraient des opéras, que je n'en voudrais pas. »

A Feydeau, c'est le dernier degré de la dégradation musicale. Ils ne pourraient m'exécuter. Le directeur va faire banqueroute incessamment. Il faut absolument laisser un théâtre nouveau jouer de la musique nouvelle ; il faut que cet odieux privilège tombe, et il tombera si, à la Chambre des députés, la demande en est faite. Benjamin Constant et deux autres devaient se charger de la présenter, si la prorogation ne fût survenue. Conçoit-on que les Allemands, les Italiens, tous les étrangers puissent élever des théâtres à Paris pendant une partie de l'année et que les Français, seuls, soient obligés de se faire écorcher à Feydeau, ou de garder leurs partitions? Tandis que le théâtre des Nouveautés a un orchestre superbe et des chœurs passables, qu'on emploie à chan-

ter des vaudevilles ou des morceaux tirés des partitions étrangères. Mais il ne faut pas porter ombrage à ce Conservatoire du pont-neuf et de la routine; il faut tout sacrifier pour faire prospérer *la ronde*, *la romance*, *le duetto*, et, malgré la puissance de ces grands moyens musicaux, donner des subventions payées par les provinciaux qui ne vont pas à l'Opéra-Comique, et voir, tous les deux ans, un directeur manquer.

Eh! mon Dieu! laissez-les donc libres tous de jouer ce qu'ils voudront, opéra, grand ou petit; ne donnez point de subventions et laissez-les se ruiner! Cela coûtera moins cher aux contribuables, et les moyens ne manqueront pas, au moins, à quelques-uns de s'enrichir,

Je vous écrirai dans quelques jours pour vous donner des nouvelles de mon affaire, si les répétitions sont commencées.

Adieu, mon cher papa, je vous embrasse tendrement.

Votre affectionné fils,

H. BERLIOZ.

J'irai incessamment chez madame Thomas[1] et M. Goletti[2].

Communiqué par madame Chapot.

1. Sœur du sénateur Louis Rocher, de la Côte-Saint-André.
2. Mari d'une demoiselle Rocher, de la Côte-Saint-André.

A HUMBERT FERRAND, 13 mai 1830 (*Let. int.*, 69). Réponse aux consolations de l'ami au sujet de la rupture avec miss Smithson. Préparatifs du concert où doit avoir lieu l'audition de la *Symphonie fantastique*. Projet de représentation des *Francs-Juges* en Allemagne (cf. lettres ci-dessus). Les *Mélodies Irlandaises*.

XXXI

A THOMAS GOUNET[1]

[Paris, mai 1830.]

Mon cher Gounet,

N'auriez-vous pas dans vos papiers le manuscrit original des *Francs-Juges*? La copie soignée que vous m'en aviez donnée ne peut se retrouver aux Nouveautés et le directeur du Théâtre Allemand veut le lire avec l'intention de le faire traduire aussitôt pour le monter ici cet été.

Adieu.

H. BERLIOZ.

Lettres à Gounet.

1. Un des meilleurs amis de jeunesse de Berlioz. A écrit pour lui la traduction des poésies de Thomas Moore mises en musique et publiées sous le nom de *Mélodies Irlandaises*; lui a été tout particulièrement fidèle à l'époque la plus difficile de sa vie, celle de son mariage avec miss Smithson. Trente-deux lettres et billets de Berlioz, à lui adressés de 1830 à 1834, et dont les autographes ont été conservés par son parent M. L. Michoud, professeur à l'Université de Grenoble, ont été imprimées par les soins de l'Académie Delphinale en 1903, avec des notes de M. G. Allix.

XXXII

A SON PÈRE

Paris, ce 28 mai (1830).

Mon cher papa,

J'arrive de la campagne, où j'étais depuis les premiers jours de cette semaine, chez un riche Espagnol de ma connaissance à la fille duquel j'avais donné l'année dernière quelques leçons de composition. Le père et la mère ont pour moi toute sorte de bons procédés, et ils m'ont invité tant de fois à aller les voir à la campagne, que, *mon concert n'ayant pas eu lieu*, j'en ai profité. En rentrant j'ai trouvé la lettre de maman ; cet imbécile de libraire, à qui j'avais dit de mettre votre volume à la poste, attendait que je vienne le chercher.

Voilà pourquoi mon concert est renvoyé. Le Théâtre allemand en donna ce soir-là à la même heure ; et le Conservatoire en donna un autre pour faire entendre au roi de Naples les *Symphonies* de Beethoven. La duchesse de Berry a demandé celui du Conservatoire qui sera extrêmement brillant. Nous n'aurions pas eu grand monde aux Nouveautés, lors même que j'aurais pu monter le mien ; mais le moyen *sans chanteur*, puisque Haitzinger et mademoiselle Schrœder[1] qui m'avaient pro-

1. Wilhelmine Schrœder-Devrient, la célèbre cantatrice allemande.

mis sont obligés de chanter à leur théâtre, *et sans orchestre*, puisque celui que je comptais amener aux Nouveautés était pris en partie au Conservatoire et au Théâtre allemand. Je ne puis pas faire exécuter ma *Symphonie* avec un orchestre aussi maigre que celui des Nouveautés. Je vous envoie *le Figaro* de vendredi qui avait déjà annoncé le concert et inséré le programme de ma *Symphonie*, tel qu'il sera distribué dans la salle le jour de l'exécution. Cela fait un bruit incroyable, tout le monde achète ou vole *le Figaro* dans les cafés. Nous avions déjà fait deux répétitions, très mauvaises, mais cela aurait fini par aller passablement au bout de cinq ou six autres séances[1]. Je ne me suis pas du tout trompé en écrivant. Tout est comme je l'avais pensé. Seulement la *Marche du Supplice* est toutefois plus effrayante que je ne m'y attendais. Je ne puis plus monter de concert avant le jour de la Toussaint au mois de novembre. D'ici là, Habeneck m'a offert ses services, nous allons monter les symphonies comme on fait pour un grand opéra, et l'exécution sera ce qu'elle doit être, *foudroyante*.

Adieu, mon cher papa, je vous embrasse affectueusement.

Votre affectionné fils,

H. BERLIOZ.

Musée Berlioz à la Côte-Saint-André. (Reproduit dans *Musica*, décembre 1903.)

1. Comparez le récit des *Mémoires*, XXVI.

C'est vers ce temps que Berlioz fit la connaissance de la brillante pianiste Camille Moke, qui devait, sous le nom de madame Pleyel, devenir, selon l'expression des *Mémoires*, « celle de nos virtuoses la plus célèbre par son talent et ses aventures ». Cette séduisante femme, — qui n'était autre que celle qu'il dénommait naguère, en écrivant à Ferdinand Hiller : « Votre ange... ce séraphin qui vous a ouvert la porte des cieux », inspira à Berlioz la *Distraction violente* dont il est parlé au chapitre XXVII des *Mémoires*, et qui faillit avoir, l'année suivante, un dénouement tragique, mais s'acheva fort heureusement en comédie. C'est d'elle qu'il sera question dans les lettres qui vont suivre, et l'on verra, par celle qu'il écrivit à son père le 2 août, qu'il la considérait dès ce moment comme sa fiancée.

C'est aussi à la même époque (juillet 1830) qu'il se présenta pour la cinquième fois au concours de Rome, et obtint le premier grand prix.

A HUMBERT FERRAND, 24 juillet 1830 (*Let. int.*, 73). « Tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus délicat, je l'ai. Ma ravissante sylphide, mon Ariel, ma vie... » Il est enfermé à l'Institut et va instrumenter le dernier air de sa scène *(Sardanapale)*.

XXXIII

A SON PÈRE

Paris, ce 2 août (1830).

Mon cher papa,

Je suis sorti de l'Institut, le premier, jeudi dernier à cinq heures, au moment où s'achevait la prise du Louvre[1].

1. Le 29 juillet 1830.

L'importance désespérante de ce concours a pu seule me retenir deux jours dans notre fort barricadé et muré, pendant qu'on se massacrait sous nos yeux. La mitraille et les boulets nous arrivaient en ligne directe d'une batterie du Louvre qui balayait le pont des Arts et donnait dans les portes de l'Institut, qui en ont été criblées. Aussitôt que j'ai eu écrit la dernière note, vous pensez bien que la première chose a été de courir où une inquiétude mortelle m'appelait[1], à travers les dernières balles, les cris, les morts, les blessés, etc. J'ai trouvé tout heureusement comme je l'espérais. En sortant de chez madame Moke, courir, s'armer et chercher à s'utiliser était la première chose, mais non pas la plus aisée à faire ; aussi après trois heures de course je n'ai pu attraper qu'une paire de longs pistolets d'arçon sans munitions.

Les gardes nationaux m'envoyaient à l'Hôtel de Ville ; j'y cours, point de cartouches. Enfin, à force de demander aux passants, j'ai fini par être équipé complètement. L'un me donnait une balle, l'autre de la poudre, un autre un couteau pour couper le plomb. Puis voilà tout, pas une amorce de brûlée. Le soir du vendredi, on annonçait qu'il y aurait une affaire à Saint-Cloud ; nous nous sommes portés jusqu'à la barrière de l'Étoile en foule, mais individuellement, et il n'y a rien eu encore ;

1. Chez madame Moke, savoir des nouvelles de sa fiancée. — La lettre antérieure par laquelle Berlioz dut faire part à ses parents de ce projet de mariage n'a pas été retrouvée.

les gardes du corps campés au bois de Boulogne s'étaient dispersés, et tout le monde a rétrogradé sur Paris.

Cette idée, que tant de braves gens ont payé de leur sang la conquête de nos libertés, pendant que je suis du nombre de ceux qui n'ont servi à rien, ne me laisse pas un instant de repos. C'est un supplice nouveau, joint à tant d'autres...

Je suis bien impatient d'avoir de vos nouvelles. Que se passe-t-il à Grenoble? Ici tout est calme; l'ordre admirable qui a régné dans cette révolution magique de trois jours se soutient et s'affermit; pas un vol, pas un attentat d'aucun genre. C'est un peuple sublime[1]!

Adieu, mon cher père,

Votre affectionné fils,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

XXXIV

A SA SŒUR NANCI.

Paris, ce 4 août 1830.

Ma chère Nanci,

Je viens de recevoir la lettre et le billet y inclus, je te réponds sur-le-champ. Je conçois facilement vos

1. Comparez à cette description des journées de Juillet, écrite pour ainsi dire dans le feu de l'action, le chapitre XXIX des *Mémoires* de Berlioz.

alarmes. Vous êtes sans doute instruits aujourd'hui de toute la vérité. Quoiqu'elle ait l'air d'un conte des mille et une nuits, elle n'en est pas moins la vérité. Tout est si tranquille à Paris qu'on ne dirait pas que la moindre des choses fût arrivée. Les barricades sont démolies, on répare les rues, on fait des illuminations qui remplacent les réverbères. Il n'y a que les pauvres arbres du boulevard qu'on ne peut pas replanter et les morts qu'on ne peut pas ranimer. Si tu voyais, devant la croix noire plantée devant le Louvre et qui indique la grande fosse des gardes nationaux, ces pauvres femmes qui pleurent sur leur fils, ou mari, ou père, ou frère, c'est un spectacle déchirant. Mais l'enthousiasme public est si grand ! Avant-hier, comme on faisait courir le bruit que le bon Charles X faisait le méchant et qu'il voulait rester à Rambouillet avec le petit nombre d'hommes qui lui restait, Lafayette avait ordonné que dix mille Parisiens se portent sur Rambouillet pour le prendre ; mais la masse s'est tellement grossie que, dès la barrière de l'Étoile, on comptait déjà plus de trente mille hommes armés, qui partaient, les uns à pied, les autres à cheval, d'autres en voiture ; on arrêtait tous les cabriolets, diligences, omnibus ; on faisait descendre ceux qui y étaient, et les gardes nationaux y montaient. Le roi déchu est aujourd'hui en route pour Cherbourg où il va s'embarquer pour Londres.

Hier soir, à l'Opéra, on a demandé *la Marseillaise ;* Ad. Nourrit est venu la chanter, son drapeau à la main,

avec tout l'appareil des chœurs et de l'orchestre ; on n'a pas d'idée d'un pareil effet. Immédiatement après, un billet, jeté sur la scène et lu au public a appris que l'auteur de cet hymne sublime, Rouget de Lisle, était dans la misère et qu'on proposait une souscription pour lui. A l'instant, tout le monde s'est précipité au foyer, et une collecte considérable a été faite pour le moderne Tyrtée [1]. Je ne compte heureusement ni morts ni blessés parmi mes amis, quoique presque tous se soient dignement comportés. Un seul a reçu un coup de fusil d'un Suisse, tiré de si près que le feu a pris à la poche de son habit. Il avait à côté de lui un petit garçon serrurier, âgé de quatorze à quinze ans, qui n'était armé que d'un marteau. Il lui disait sans cesse : « Mais, mon général, foutez-en donc un à bas, que je lui prenne son fusil. » Effectivement, Richard (c'est son nom, il est le traducteur des *Contes fantastiques* d'Hoffmann [2]) abat un Suisse, et mon petit drôle ne l'a pas plus tôt vu tomber qu'il se précipite sur le cadavre, lui prend son fusil encore chargé et le décharge sur le reste de la troupe

1. Cet épisode était déjà connu par les biographies de Rouget de Lisle ; complétons-le en rappelant que l'auteur de *la Marseillaise*, pensionné au même moment par Louis-Philippe, et se trouvant ainsi à l'abri du besoin, abandonna le produit de la collecte aux blessés des trois journées. (J. Tiersot, *Rouget de Lisle*, p. 284.)

2. Ce Richard est un des destinataires de la lettre collective du 6 mai 1831 (*Corresp. inéd.*, 75) ; il y est mentionné comme traducteur de la *Symphonie avec chœur* de Beethoven que la Société des Concerts avait donnée pour la première fois le 27 mars précédent.

qui fuyait. Au reste, il y a des milliers de traits tous plus extraordinaires les uns que les autres. Aujourd'hui, au lieu de se désespérer comme tu fais, il faut au contraire espérer pour notre pays les plus brillantes destinées.

Oui, oui, j'aurai le prix, sois tranquille. M. Lesueur est dans le ravissement de ma cantate ; j'ai fait à point nommé ce qu'il fallait pour l'Institut. Mais ce prix n'aura de valeur pour moi qu'autant qu'il me fera obtenir Camille, autrement je n'en profiterai pas. Son père arrive ici le 25 ou le 26 de ce mois [1] ; le prix sera décerné le 21. Les agitations extérieures ne font que redoubler mon trouble intérieur au lieu de m'en distraire. Si j'étais né pour une vie de souffrances et d'émotions cruelles, je remplis bien ma destinée.

Alphonse se porte bien ; il a eu tant de blessés à panser !... Mon oncle Félix m'a écrit six lignes pour savoir de mes nouvelles ; il ne me dit rien des siennes.

J'attends dimanche avec le tourment d'un homme qui à chaque seconde recevrait une goutte de plomb fondu sur le cœur.

Je pense que le beau drapeau flotte aujourd'hui sur le clocher de la Côte comme dans toute la France. On va remettre le buste de Napoléon sur la colonne Vendôme qui a été trop longtemps orpheline. Tous les Anglais qui sont à Paris se confondent en admiration

1. Cette indication est la seule par laquelle nous ayons connaissance que Camille Moke ait eu un père...

devant le peuple français ; plusieurs d'entre eux, ainsi que trois Allemands de ma connaissance, ont combattu au siège des Tuileries. Adieu, écris-moi vite ce qui s'est passé à Grenoble et chez vous. Adieu.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Reboul.

A HUMBERT FERRAND, 23 août 1830 (*Let. int.*, 76). « J'ai obtenu le grand prix à l'unanimité, ce qui ne s'est encore jamais vu. » Projets d'exécutions musicales (*Sardanapale, la Tempête, la Symphonie fantastique, les Francs-Juges*), et d'avenir avec Camille.

AU MÊME, octobre 1830 (*id.*, 78). Il a écrit *la Tempête*, inspirée par Camille, son *gracieux Ariel* ; cette œuvre doit être exécutée à l'Opéra[1]. Retour mélancolique de sa pensée vers miss Smithson.

XXXV

A SA SŒUR ADÈLE

Ce jeudi 21 octobre (1830).

Ma chère Adèle,

M. Amédée ayant retardé son départ de quelques jours, je le charge d'une troisième lettre pour toi.

1. La fantaisie sur *la Tempête*, exécutée à l'Opéra le 7 novembre 1830, a été replacée l'année suivante par Berlioz dans *Le Retour à la vie*, et lui a servi d'envoi de Rome.

Je suis bien fatigué de toutes les courses que je suis obligé de faire depuis quelque temps, pour mes sollicitations. Rien n'avance au ministère de l'Intérieur pour les Beaux-Arts ; le ministre a bien d'autres intérêts en tête ; il y a une si grande agitation partout qu'on ne s'occupe que de politique.

Depuis que j'ai écrit à maman et à Nanci, j'ai vu le directeur de l'Opéra qui doit faire exécuter un grand morceau de ma composition[1]. Il m'a averti ce matin que ce serait dimanche prochain ; mais comme c'est aujourd'hui jeudi, je lui ai fait observer qu'on ne pourrait monter mon ouvrage en deux jours, cette précipitation en compromettrait l'exécution ; alors, comme de dimanche en huit il y a une grande revue de la Garde nationale qui occupera les Parisiens toute la journée, le directeur de l'Opéra a consenti, à cause de moi, à remettre la représentation où je dois être exécuté au dimanche suivant 7 novembre. C'est une fête pour ma chère Camille qui n'a jamais entendu de ma musique ; j'espère que ce sera grandement exécuté ; je t'écrirai pour te dire comment cela se sera passé.

Comment se présente ton hiver ?... Toujours aussi monotone, aussi ennuyeux que les autres ?... Ta sœur n'est pas destinée à t'égayer... ton frère non plus (l'aîné j'entends) ; peut-être les lutineries de Prosper te font impatienter quelquefois et servent à te distraire.

1. *La Tempête.*

Comment va papa ?... Les vendanges ne l'ont-elles pas bien fatigué ? Embrasse-le de ma part, dis-lui mille choses affectueuses pour moi. Il est le seul de la famille qui ne reçoive pas de lettre cette fois-ci, je lui écrirai incessamment.

M. Amédée te remettra un verre de cristal que je te prie de garder toujours par amitié pour moi ; j'aurais voulu trouver quelque chose de plus intéressant à t'envoyer, mais j'ai pensé qu'un objet dont tu te servirais deux fois par jour me rappellerait plus souvent à ton souvenir, et c'est pour cela que je l'ai choisi.

Adieu, ma chère Adèle.

Je t'embrasse tendrement.

Ton affectionné frère,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

XXXVI

A ADOLPHE ADAM

[Paris], ce lundi soir [25 octobre 1830].

Monsieur,

Ce sera avec beaucoup de plaisir que je vous offrirai un billet d'Institut si je puis me le procurer ; je n'ose pas vous l'assurer d'avance, tous ceux que je possède étant déjà promis, mais si vous voulez vous donner la

peine de passer à l'Institut à une heure et demie vendredi, jour de la dernière répétition, j'espère être assez heureux pour vous procurer une place. Si le désir d'entendre ma scène vous fait souhaiter d'assister à la séance, je ne puis m'empêcher de vous prévenir, monsieur, que c'est un ouvrage fort médiocre qui ne représente pas du tout ma pensée musicale intime ; il y a fort peu de choses que j'aime ; cette partition n'est pas au niveau de l'état actuel de la musique, elle est pleine de lieux communs ,d'instrumentations triviales, que j'ai été forcé d'écrire pour avoir le prix. Si vous êtes assez bon pour vous intéresser à mes compositions, je vous engage plutôt à venir à l'Opéra dimanche 7 novembre, on y doit exécuter une ouverture pour chœurs, orchestre, harmonica et deux pianos à quatre mains, que j'ai composée pour le drame de *la Tempête* de Shakespeare ; j'ai lieu de croire que ce sera bien exécuté ; au moins là je parlerai ma langue, je n'aurai pas de bâillons.

Croyez, monsieur, au désir sincère que j'ai de vous être agréable.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Votre dévoué serviteur,

HECTOR BERLIOZ.

Rivista musicale italiana, 1903, p. 643. *(Da Autografi di grandi musicisti,* GIUSEPPE ROBERTI.)— C'est évidemment par suite d'une mauvaise lecture qu'on a imprimé 1852 comme date de la poste, cette lettre se rapportant, sans aucun doute possible aux événements d'octobre-novembre 1830.

XXXVII

A SON PÈRE

Paris, dimanche 31 octobre 1830.

Mon cher papa,

C'est hier qu'a eu lieu la distribution des prix à l'Institut. J'ai reçu le mien dans le plus complet isolement. M. Lesueur était malade au lit et n'a pu y assister. Madame Moke a tenu bon et n'a pas voulu y paraître. Je n'avais ni père, ni mère, ni maître, ni maîtresse[1], rien... qu'une foule de curieux attirés par le bruit qu'avait fait la dernière répétition de mon ouvrage[2].

Voilà le fait. Depuis que le prix m'a été décerné, j'ai ajouté un grand morceau de musique descriptive, pour l'incendie du palais de Sardanapale ; je ne craignais plus les académiciens, et j'ai laissé agir mon imagination. J'ai fait revenir au milieu du tumulte de cet incendie tous les motifs de la scène, amoncelés les uns sur

1. Phrase reproduite presque textuellement dans les *Mémoires*, XXX. Comparez l'ensemble du chapitre à la lettre écrite sous le coup de l'émotion immédiate des événements : en des termes différents, la conformité des deux récits est parfaite.

2. « La salle des séances était pleine d'artistes et d'amateurs curieux d'entendre cette cantate dont l'auteur avait alors déjà une fière réputation d'extravagance. » *Mémoires*, *loc. cit.*

les autres : d'un côté le chant des Bayadères de la première partie changé (en le modifiant mélodiquement) en cris d'effrois féminins, de l'autre, le morceau de fierté dans lequel Sardanapale refuse d'abdiquer la couronne ; puis tout cet effroyable amalgame d'accents de douleur, de cris de désespoir, ce langage orgueilleux dont la mort même ne peut effrayer l'audace, ce bruissement des flammes, aboutissent à un écroulement du palais qui fait taire toute les plaintes et éteint les flammes.

J'AI EU UN SUCCÈS ÉPOUVANTABLE. Je ne puis pas vous donner d'autre expression.

La dernière répétition a eu lieu vendredi à l'Institut. Pour la première fois, depuis qu'on y donne des prix, la salle était pleine comme aux jours des séances publiques ; mais pleine d'artistes : c'était là l'aréopage qu'il me fallait. On a exécuté deux autres scènes : celle de Montfort qui a obtenu le second grand prix, et un morceau italien d'un lauréat arrivant de Rome. Ils ont été l'un et l'autre *chutés* (c'est le terme qui désigne les sifflets de bon ton). A la fin de la répétition on a enfin entendu ma scène. J'avais pris mes mesures avec l'orchestre pour ne pas s'arrêter et aller d'un bout à l'autre sans accroc ; tout a bien marché, et à la fin cet incendie a consterné l'auditoire ; j'ai été écrasé d'applaudissements, embrassé par je ne sais combien de personnes, porté pour ainsi dire jusque dans la cour de l'Institut, enfin abîmé de succès. Et puis le soir, à l'Opéra, quand

je suis arrivé, encore la même chose... Ce qui m'a pris au cœur vraiment, c'était l'émotion de ces *vieux grognards* de l'orchestre que rien n'émeut d'ordinaire et qui restent à leur pupitre comme des machines sans sensations. Quelques-uns sont sortis de leurs habitudes au point de venir me prendre la main et me féliciter très longuement. Puis j'entendais les autres se dire entre eux avec ce sang-froid comique qu'ils apportent à tout : « Ah sacré nom... j'ai entendu diablement de musique depuis vingt-cinq ans, mais ça me confond, je n'ai jamais rien entendu dans ce genre-là. — C'est que c'est une conception étonnante ! » Oh ! mon père, que n'étiez-vous là !

Eh bien, hier, à la distribution des prix où j'ai obtenu un grand succès également, et à la proclamation des noms, et *après* et pendant l'exécution de ma scène (car on a interrompu l'orchestre au milieu pour applaudir), croiriez-vous que le malheur a voulu que le grand effet de mon incendie ait été perdu ? La fin, l'écroulement du palais, le bouquet de mon feu d'artifice, une chose immense, neuve, qui est à moi, que j'ai trouvée, a été manquée. Les instruments qui devaient produire cet effet comptent des silences auparavant et partent ensuite comme la foudre ; eh bien non, ils ne sont pas partis !... une distraction inconcevable, une terreur panique !... Et moi qui étais à l'orchestre, qui leur fais signe de partir ; ils croient que je me trompe, ils ne partent pas, puis la mesure se passe et il n'est plus

temps [1]. Oh ! il n'y a pas de chose pareille ! Une fureur à en mourir [2] ! Je n'ai pu me contenir, j'ai jeté ma partition *à travers l'orchestre*, j'ai renversé le pupitre qui m'avoisinait, j'aurais tout exterminé si j'avais pu. On n'en a pas moins applaudi à trois reprises à la fin (car l'orchestre a continué) ; mais quel effet en comparaison de ce que j'aurais produit ! Figurez-vous une fusée volante, une bombe lumineuse qui monte en l'air avec fracas, puis qui n'éclate pas. D'ailleurs tout ce monde qui était ameuté par les gens de la veille qui disaient de tous côtés (comme je l'ai su) : « Attendez, vous allez entendre quelque chose d'extraordinaire ; c'est incroyable d'illusion ; on croit voir le *saut du Kremlin.* » M. Rocher, qui y était, faisait en sortant tout ce qu'il pouvait pour me consoler ; il m'assure que tout a été senti et apprécié ; mais, mon Dieu, on ne peut sentir ni apprécier ce qu'on n'entend pas. Tous les admirateurs de la veille sont venus à leur tour, non plus m'embrasser, mais maudire avec moi la maladresse des exécutants ; c'était un concert d'imprécations adressé par le reste de l'orchestre aux pauvres diables

1. Les *Mémoires* précisent, disant : « Une partie de cor donnait la réplique aux timbales, les timbales la donnaient aux cymbales, celles-ci à la grosse caisse, et le premier coup de grosse caisse amenait l'explosion finale. Mon damné cor ne fait pas sa note, les timbales ne l'entendant pas n'ont garde de partir, par suite les cymbales et la grosse caisse se taisent aussi ; rien ne part, rien !!!... »

2. « Je crois ne pas avoir éprouvé de plus horrible colère dans toute ma vie. » *Mémoires.*

qui m'ont joué sans le vouloir cet abominable tour ; ils se sont confondus à me demander pardon de leur manque de sang-froid, mais à quoi bon ! C'est fini. Et Spontini qui était là, qui était venu exprès pour ce morceau ; oh Dieu ! une chose grande et neuve que je lui offrais la première fois qu'il entendait ma musique !...

Et ce matin *le Journal du Commerce* qui s'amuse à raconter ma fureur et qui dit qu'il n'a pas compris mon ouvrage, *sans doute par sa faute*... J'aime beaucoup la réticence. Eh oui, c'est par sa faute. Je n'écris pas pour les marchands de bas de la rue Saint-Denis.

Madame Lesueur et ces demoiselles, qui avaient été terrorifiées à la répétition, se faisaient un triomphe de ce morceau pour le lendemain ; à présent je ne puis pas leur ôter de la tête que c'est un coup monté par Berton pour m'empêcher d'écraser autant ses élèves ; elles ont une facilité incroyable à voir des cabales partout ; c'est une folie. Les artistes coupables, au nombre de quatre seulement, me sont bien dévoués, et certes ils se désespèrent assez de leur bévue.

Je n'avais pas l'intention de donner *Sardanapale* à mon concert, mais à présent il le faut, il attirera du monde ; d'ailleurs j'aurai *mon* orchestre géant, au lieu du petit orchestre de l'Institut, et l'effet de l'incendie sera bien autre chose.

A présent je m'occupe de mon ouverture de *la Tem-*

pête pour dimanche prochain[1]. Nous commençons les répétitions après-demain mardi ; ce n'est pas de la musique d'Institut ; il faut voir ce que le public de l'Opéra va comprendre à cela. Spontini veut assister à toutes les répétitions ; il m'a donné rendez-vous pour demain, nous passerons une partie de la journée ensemble ; il veut étudier ma partition avec moi. Je n'ai pu lui parler hier ; il croit peut-être que mon incendie n'est pas autre chose que ce qu'il a entendu !...

Oh ! malédiction ! je ne puis en prendre mon parti.

Je tâcherai de donner mon concert le 21 novembre, si je puis avoir la salle. Je donnerai encore une fois l'ouverture des *Francs-Juges*, puis quelques mélodies de Moore en chœur, *Sardanapale* et la *Symphonie fantastique*. Habeneck conduira mon orchestre, il se met déjà en mouvement pour conduire l'ouverture de *la Tempête* à l'Opéra ; toute l'administration, les chœurs, l'orchestre, les répétiteurs sont à mes ordres. Il me faut quatre pianistes qui ne sont pas à l'Opéra ; je les ai déjà ; puis cinq instruments de cuivre qui manquent à l'orchestre, je les aurai.

Voilà que je commence à éclater. Soyez tranquille, mon père, j'espère qu'un jour on pourra me dire comme Napoléon disait à Gœthe : « Vous êtes un homme. »

Je vous embrasse tous.

1. Sur cette audition, voir *Mémoires*, XXVII.

A lundi prochain autre bulletin[1].

Adieu, mon cher papa. Votre affectionné fils,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

Il est vraisemblable que c'est vers cette époque que le père de Berlioz écrivit à Lesueur une lettre dont un catalogue d'autographes (Charavay), et, d'après lui, M. J.-G. Prod'homme (*Rivista musicale italiana*, 1905) reproduisent l'extrait suivant :

« Si mon fils atteint à quelque célébrité, si déjà il se trouve sur le seuil du temple de la gloire et de la fortune, c'est à vos conseils affectueux, c'est à vos savantes leçons, c'est à vous, son maître et son ami qu'il le doit. »

A HUMBERT FERRAND, 19 novembre 1830 (*Let. int.*, 82). On commence les répétitions du concert du 5 décembre où doit avoir lieu la première audition de la *Symphonie fantastique*. *La Tempête* a été exécutée à l'Opéra (le 7 novembre).

XXXVIII

A SON PÈRE

Lundi 6 décembre (1830).

Mon cher papa,

Je n'ai le temps de vous écrire que six lignes ; mon concert a eu lieu hier avec un succès extraordinaire. La

1. Ce « bulletin », qui devait contenir le récit de l'exécution de *la Tempête*, à l'Opéra, n'a pas été retrouvé.

Symphonie fantastique a été accueillie avec des cris, des trépignements; le public a redemandé la *Marche du Supplice*; mais comme il était très tard et que le *Songe d'une nuit du Sabbat* est un long morceau, Habeneck n'a pas voulu recommencer; on a fait observer que ce serait trop, et on n'a pas insisté.

Camille et sa mère y étaient, elles mouraient de peur de ce que madame Moke appelait mon extravagant programme; elles ont été consternées d'émotion. Camille me disait hier soir : « Non, jamais je n'aurais supposé qu'un orchestre pût faire entendre de pareils effets. Oh! comme je déteste ma musique de piano à présent; comme c'est pauvre et mesquin! »

Madame Moke était dans un transport incroyable.

Pixis[1], Spontini, Meyerbeer, Fétis[2] ont applaudi comme des furieux, et Spontini s'est écrié en entendant ma *Marche du supplice* : « Il n'y a jamais eu qu'un homme capable de faire un pareil morceau, c'est Beethoven; c'est prodigieux! »

Pixis m'a embrassé, et plus de cinquante autres. C'était une fureur. Liszt[3], le célèbre pianiste, m'a pour ainsi dire emmené de force dîner chez lui en m'accablant de tout ce que l'enthousiasme a de plus énergique. Ce pauvre M. Lesueur était encore malade, il n'a pu y venir, mais ces dames y étaient; elles sont ravies.

1. Johann-Peter Pixis, pianiste et compositeur allemand.
2. Qui depuis...
3. Première entrevue de Berlioz et de Liszt.

On me tourmente pour redonner dimanche prochain un second concert avec encore l'ouverture et la symphonie. Je vais voir si Chérubini veut me prêter encore la salle, si madame Malibran veut chanter, si Bériot veut me jouer un solo de violon, et je conduirai moi-même l'orchestre ; je crois que nous ferons de l'argent[1]. Cette fois ce ne sera pas au bénéfice des blessés.

Adieu, mon cher papa.

Je vous embrasse fort et maman aussi.

H. B.

Communiqué par madame Chapot.

A HUMBERT FERRAND, 7 décembre 1830 (*Let. int.*, 84). Bulletin sommaire de la victoire du 5.

AU MÊME, 12 décembre 1830 (*id.*). Il va partir pour Rome. Son mariage avec Camille Moke est arrêté pour Pâques 1832. Spontini lui a fait hommage de sa partition d'*Olympie*, avec une dédicace affectueuse[2].

1. Cette seconde audition n'eut pas lieu.

2. La Bibliothèque du Conservatoire possède aujourd'hui cette partition. Les héritiers de Berlioz conservent en outre un portrait de Spontini, offert à la même époque, et portant une dédicace autographe ainsi libellée :

« Saluez pour moi ma patrie chérie, mon cher Berlioz. Parlez-lui un peu de son fils reconnaissant. SPONTINI. »

XXXIX

A ROUGET DE LISLE

Paris, 29 décembre 1830.

Monsieur,

Je reçois votre lettre à l'instant et je pars dans quelques heures. Je suis forcé de faire un voyage en Italie pour ne pas perdre la pension qui est attachée au grand prix de l'Institut; je serai donc privé jusqu'à mon retour de l'honneur de vous voir. Je suis bien peiné de cette circonstance fâcheuse; un de mes rêves d'enthousiasme a toujours été de connaître personnellement l'auteur de *la Marseillaise* et l'occasion qu'il veut bien m'en offrir lui-même serait saisie par moi avec le plus vif empressement sans ce fatal voyage. Je ne puis que maudire plus amèrement le despotisme de routine qui m'exile de France au moment où ma présence à Paris pourrait m'être avantageuse et vous remercier, monsieur, de la lettre flatteuse dont vous avez bien voulu m'honorer.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre dévoué serviteur et admirateur sincère.

HECTOR BERLIOZ.

Communiqué par M. Dieterlen (Collection Alfred Bovet).

Rouget de Lisle avait écrit à Berlioz (lettre datée de Choisy-le-Roi, 20 décembre 1830, insérée au chapitre XXIX des *Mémoires*), demandant un rendez-vous pour lui faire « une et peut-être deux propositions », c'est-à-dire pour lui offrir des poèmes d'opéras à mettre en musique. (J. Tiersot, *Rouget de Lisle, son œuvre, sa vie*, pp. 277 et suiv.).

CHAPITRE II

VOYAGE EN ITALIE

(1831-1832)

Berlioz partit de Paris pour se rendre à Rome, conformement au règlement de l'Institut, à la fin de décembre 1830 (le 29 ou le 30, d'après la lettre précédente). Il s'en fut d'abord passer quelques semaines dans sa famille, à la Côte-Saint-André, où il arriva le 3 janvier. Les lettres qu'il écrivit à ses amis pendant ce séjour en Dauphine exhalent abondamment le désespoir causé par sa séparation d'avec Camille Moke, avec laquelle il avait, avant le départ, échangé l'anneau de fiançailles, et dont la mère l'appelait « mon gendre ».

A HUMBERT FERRAND, La Côte-Saint-André, 6 janvier 1831 (*Let. int.*, 86). Il est chez son père depuis lundi. « Je ne puis me remettre de la déchirante séparation qu'il m'a fallu subir... O ma pauvre Camille, mon ange protecteur, mon bon Ariel, ne plus te voir de huit ou dix mois!... »

A FERDINAND HILLER. La Côte-Saint-André, 9 janvier

1831 (*Cor. inéd.*, 69). « Je suis depuis huit jours chez mon père, environné de soins affectueux et tendres par mes parents et mes amis... mais mon cœur a tant de peine à battre, je suis si oppressé... Mes parents conçoivent ma tristesse et me la pardonnent. »

A HUMBERT FERRAND, Grenoble, 17 janvier 1831 (*Let. int.*, 87). Il l'invite à venir le voir avant son départ pour l'Italie.

A FERDINAND HILLER, La Côte-Saint-André, 23 janvier 1831 (*Corresp. inéd.*, 71). Il a reçu une lettre double de madame et mademoiselle Moke, qui a calmé sa tristesse. Mais pourquoi Hiller est-il venu troubler sa tranquillité en lui écrivant qu'il se plaît « dans un désespoir dont PERSONNE ne lui sait gré, personne moins que les gens pour qui il se désespère ? »

Ferdinand Hiller, que Berlioz avait supplanté l'année précédente dans les bonnes grâces de Camille Moke, ne s'était pas éloigné, et observait, non sans ironie, la tournure qu'allaient prendre des événements passionnels auxquels il s'était trouvé mêlé de près. Ses lettres tâchent de familiariser Berlioz avec la perspective d'une rupture qu'il avait facilement jugée inévitable et immédiate. Mais lui s'obstine à ne vouloir rien entendre :

A FERDINAND HILLER, La Côte-Saint-André, 31 janvier 1831 (*Corresp. inéd.*, 73). « Je vous supplie de me dire ce que vous entendez par cette phrase de votre dernière lettre : « Vous voulez faire un sacrifice ; il y a longtemps que j'en » crains un que, malheureusement, j'ai bien des raisons à » croire que vous ferez un jour. » Je vous en conjure, ne parlez jamais à mots couverts, surtout quand il s'agit d'elle. Cela me torture. »

A HUMBERT FERRAND, Lyon, 9 février 1831. Il est en route pour Marseille.

I

A THOMAS GOUNET

Lyon, ce 9 février (1831).

Mon cher Gounet,

Je comptais vous donner des nouvelles de Ferrand, mais après m'avoir fait attendre pendant trois semaines, et laissé trois lettres sans réponse, suivant son habitude, il a fini par m'écrire qu'il ne pouvait pas venir à la Côte, en m'engageant à aller à Belley. Ce voyage m'aurait fort intéressé à cause de lui, mais ses parents sont de si étranges personnages, que je me suis retenu de ce côté et cédant à la force qui me pousse en Italie, je pars ce soir.

Je saurai au moins dans dix jours la durée de mon infernal exil. Oh ! mon cher Gounet, je suis bien malheureux ; rien, je vous assure, ne peut donner une idée de ce que je souffre.

Et vous, que devenez-vous ? Ne vous guérissez-vous pas ? Je pense bien souvent à vous et je me figure que vous êtes triste ; écrivez-moi quelquefois à *Rome, Villa Médici.*

Veuillez avoir la bonté de porter le billet de vingt francs ci-inclus à mon imprimeur, madame Michel, rue

Montmartre. On vous donnera l'adresse chez Schlesinger; je lui dois soixante-deux francs; dites-lui, je vous prie, que je suis en Italie pour quelques mois et que je pense lui envoyer le reste avant mon retour.

Schlesinger m'a payé sept exemplaires sur huit des mélodies[1]; j'en avais placé un chez une élève, je vous en dois donc quatre à cinq francs; ainsi marquez sur votre compte des mélodies que je vous dois vingt francs, car tout cela s'embrouillerait dans ma tête. Je ne sais pas encore ce que je toucherai à Rome de ma pension.

Adieu, mon cher Gounet, mille amitiés, je vous prie, à Auguste.

Votre sincère ami.

H. BERLIOZ.

Lettres à Gounet.

II

A SA SŒUR ADÈLE

Marseille, dimanche (12 février 1831).

Ma chère Adèle,

Je n'ai pas écrit à maman de Belley comme nous en étions convenus parce que je n'y suis pas allé. J'avais

1. Les *Mélodies Irlandaises*, que les deux amis et collaborateurs avaient publiées à frais communs.

pourtant un bien vif désir de voir Ferrand ; j'avais même retenu ma place, mais l'impatience de partir est devenue si grande, le tourment de l'absence si cruel, que pour l'abréger de quelques jours je suis parti le lendemain de mon arrivée à Lyon. Le bateau à vapeur devant demeurer plus longtemps en route qu'à l'ordinaire à cause de son séjour de nuit à Valence et à Avignon, j'ai préféré prendre les diligences qui nous ont fait languir en route quatre jours.

Je partirai demain soir si le capitaine tient parole, car ils sont fort sujets à caution. Je ne vais que jusqu'à Livourne, de là j'irai à Rome par terre ou par mer facilement. J'ai fait une petite course en mer ce matin, je suis fort curieux d'en entreprendre une plus grande; c'est un monstre sublime que cette mer, j'étais ravi de la voir venir lécher mes pieds sur le rivage et les couvrir de son écume en rugissant comme une bête furieuse. Ce sera beau au large.

J'ai trouvé ici beaucoup de connaissances du Conservatoire de Paris, on m'a tout de suite donné mes entrées au grand théâtre, sans quoi je n'aurais su que devenir le soir; j'ai été reconnu par quelques musiciens de l'orchestre de mon dernier concert, ma musique avait fait bruit ici; on m'a fait beaucoup de fêtes; c'est vraiment une rencontre singulière.

Marseille est superbe; sans le tumulte affreux de mes pensées je l'aurais admirée.

Adieu, ma chère sœur, j'écrirai aussitôt après mon

arrivée à Rome : les vents peuvent la retarder, ainsi ne soyez pas inquiets.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

III

A SON PÈRE

Florence, 2 mars 1831.

Je n'attends pas le terme de mon voyage, mon cher papa, pour vous en donner des nouvelles. Comme je le craignais, notre capitaine n'est parti de Marseille que deux jours après celui qu'il avait indiqué ; après avoir enfin mis à la voile, le brick sarde, sur lequel je me trouvais avec une dizaine d'Italiens parlant tous français, a demeuré toute une journée en panne, faute de vent ; puis nous avons cheminé tout doucement pendant huit ou neuf heures et le calme plat est revenu nous assommer ; nous en devions être vigoureusement dédommagés. Quoi qu'il en soit, pour une traversée de Marseille à Livourne on demeure quatre ou cinq jours avec le plus médiocre temps et nous en avons mis onze, tantôt à cause du calme, tantôt à cause du vent contraire. Arrivés dans le golfe de Gênes, nous avons été assaillis par un vent furieux venant des montagnes neigeuses

qui bordent la terre, nous mourions de froid ; toutefois, le vaisseau, que le vent prenait par travers, cinglait assez bien pour notre impatience ; notre capitaine, bon homme qui n'est pas fort dans sa partie, avait fait mettre hors toutes les voiles, ce qui offrait au vent une telle prise que le bâtiment cheminait horriblement penché d'un côté, et nous inquiétait tous fort. Nous avions à bord un jeune capitaine de corsaire vénitien, fort instruit dans son art, qui, voyant la tourmente redoubler, ne cessait de nous dire : « Cet imbécile va nous faire couler à fond, avec toutes ces voiles. » Toutefois, nous en étions quittes pour voir les lames se briser sur le pont, l'inonder et repartir ; mais la nuit suivante, la tempête a redoublé, et comme je m'amusais dans la chambre à voir les contorsions des passagers qui voulaient sortir pour vomir et se ruaient les uns sur les autres (je n'ai pas le mal de mer) j'entendis notre corsaire crier aux matelots : « *Corragio, corpo di dio, e niente* ». Je compris de suite que c'était beaucoup, et j'avoue que le cœur commença à me battre d'une horrible manière en voyant la fureur de ce vent de travers donnant dans ces quatorze voiles étendues ; au bout d'un instant, les matelots désespérés commencèrent à murmurer : « *Eh ! santa Madona, e tutto perduto !* » Notre vieux capitaine ne bougeait toujours pas et ne disait mot, quand l'autre s'écrie en italien : « Il ne s'agit pas de la Madona, sacredieu, carguez les voiles ou nous sombrons dans une minute ! » Alors quelques autres passagers qui

étaient avec moi sur le pont, nous cramponnant comme nous le pouvions aux agrès (car il était impossible de se tenir debout tellement le plan était incliné), s'écrièrent à la fois : « Capitaine Jermann, prenez le commandement ; vous voyez bien que ce vieil imbécile perd la tête. — *Presto, presto al perrochetto tutti!* ». Il était temps : tous ces matelots, jeunes et vieux, se précipitent sur le grand mât, et, pendant qu'ils montaient, un dernier effort du vent nous donne une telle secousse que tous les meubles, ustensiles, malles, etc... qui étaient dans l'intérieur s'écroulent avec un horrible fracas ; sur le pont, les tonneaux tombent et roulent les uns sur les autres, l'eau entre par les écoutilles, par tout, le vaisseau craque comme une vieille coquille de noix, et nous nous croyons tous au dernier moment. Cependant l'oscillation du vaisseau ayant eu lieu néanmoins, pendant qu'il revenait sur lui-même, nos intrépides matelots sont parvenus à plier la plus grande voile, et, le vent reprenant haleine dans ce moment-là, nous nous sommes un peu relevés ; enfin, en deux minutes, douze voiles ont été carguées et le vent sifflant dans les cordages a cessé de nous épouvanter. Puis après l'eau intérieure, les pompes !... le feu dans un ballot de laine !.. l'enfer n'est pas pire qu'un pareil moment.

Pour, moi je m'étais précautionné contre une agonie inutile, et pour m'empêcher de nager je m'étais entortillé les bras dans mon manteau de manière à aller au fond comme un sac de plomb. Je suis bien aise à pré-

sent d'avoir subi cette épreuve et vu par moi-même que la mort est plus laide de loin que de près. La vérité est que, dans le commencement de cette tempête nocturne, j'aurais fait de vains efforts pour ne pas trembler; mais quand j'ai cru que tout était fini pour nous, quand j'ai vu cette mer furieuse venir nous blanchir de son écume, comme les boas d'Amérique qui couvrent de leur bave leur victime avant de la dévorer, je n'ai plus regardé tout qu'avec une étrange indifférence; je pensais au lendemain, il me semblait que ces vallées blanches, que je voyais écumer devant moi, allaient me bercer et m'endormir sans douleur.

Arrivés à Livourne, nous nous sommes logés six ensemble dans le même hôtel. Le lendemain matin nous avons reçu la visite de nos braves matelots qui venaient se féliciter avec nous d'avoir échappé à la mer et nous souhaiter bon voyage; nous avons voulu leur donner de l'argent qu'ils ont refusé en disant « qu'ils ne voulaient pas nous laisser croire que leur visite avait un but intéressé ». Pauvre espèce humaine; faire un pareil métier! passer sa vie dans une prison de planches, monter dans la nuit, au milieu de la fureur des éléments déchaînés, sur des mâts chancelants, s'accrocher à des vergues au-dessus de l'abîme comme des araignées pendues à leurs toiles, et le tout pour manger du biscuit dur comme du bois, assaisonné de morue crue et d'un peu de vin. Comme je leur en parlais (car ils parlaient tous français) : « Que voulez-vous que nous

fassions?.. Ça vaut encore mieux que d'être brigand en Calabre, ou de mourir de faim. »

Depuis que je suis à terre, je suis, et je puis dire: *nous sommes* harcelés par la police; on visite les effets en entrant et en sortant; il faut cinquante formalités pour pouvoir séjourner dans une ville. Arrivés ici, mes compagnons de voyage m'ont quitté. Je suis demeuré dans la plus grande indécision; la révolution italienne se répand comme un torrent; le Nonce du Pape[1] refusait de viser mon passeport pour Rome; j'ai écrit tout de suite à l'Académie de France, et Vernet[2] m'a fait répondre qu'il avait pris ses mesures pour assurer mon entrée, et m'a envoyé un bon de 175 francs à toucher à Florence pour mon mois de février. En attendant, tous les Français se sauvent de Rome, et il faut que j'aille me fourrer dans ce guêpier, parce que quarante radoteurs, grands prêtres de la routine, ont décidé que je ne serais habile qu'en sortant de ce cloaque musical.

J'ai vu ici un opéra nouveau du jeune Bellini sur *Roméo et Juliette*; ignoble, ridicule, impuissant, nul; ce petit sot n'a pas eu peur que l'ombre de Shakespeare ne vînt le fatiguer pendant son sommeil; il le mériterait bien. Et on met sur l'affiche: *Il célèbre Maëstro*

1. Grégoire XVI, dont le pontificat fut troublé par des insurrections, l'intervention de l'Autriche, l'occupation d'Ancône par les Français.

2. Horace Vernet, alors directeur de l'Académie de France à Rome. Les lettres suivantes le désigneront fréquemment par son prénom: « M. Horace ».

Bellini! Il faut pourtant rendre justice aux Florentins : c'était la première représentation, et ils ont été d'un froid admirable ; pas un applaudissement. Le grand duc y était ; il paraît très aimé, on l'a salué de plusieurs acclamations très vives.

J'ai retrouvé ici un jeune architecte danois que j'avais vu à Paris. Un Danois!.. C'est une idée shakespearienne qui se réveille ; nous avons parlé d'Elseneur et du château de Hamlet... Oh ! *Hamlet!* J'ai beau être en Italie, mon ciel est sombre et nébuleux ; ma vie est à Paris et je souffre ce que rien ne peut exprimer ; il n'y a pas un instant, non pas un seul, nuit et jour, où je puisse mettre la main sur mon cœur et dire : « Je suis bien aise que tu battes encore. » Je regrette l'eau salée. Je n'ai d'occasion pour Rome que dans trois jours ; je brûle de savoir combien de temps Vernet compte me retenir absent. Et point de lettre de Camille !.. s'il y en avait eu à Rome on me les aurait envoyées, je l'avais dit.

Mon adresse est :

Pensionnaire de l'Académie de France, villa Medici, Roma.

Je crois qu'il faut affranchir jusqu'à la frontière.

Adieu, mon cher papa, donnez-moi au plus tôt de vos nouvelles ; je vous embrasse tous.

H. B.

Communiqué par madame Chapot.

Berlioz acheva son voyage et arriva à Rome dans le courant de mars. Mais il en repartit bientôt, dévoré d'inquiéude de ne recevoir aucune nouvelle de sa fiancée. Il revint à Florence où il séjourna pendant quelques jours.

A HUMBERT FERRAND, Florence, 12 avril 1831 (*Let. int.*, 89). « Je suis parti de Rome pour retourner en France, abandonnant ma pension tout entière, parce que je ne recevais point de lettres de Camille. » L'ensemble de cette lettre, qui est fort longue, est d'un délire romantique très caractérisé.

La lettre attendue arriva enfin : elle n'était pas de Camille, mais de sa mère, et signifiait à Berlioz son congé, lui annonçant le mariage de la belle avec le facteur de pianos Pleyel. A cette nouvelle, Berlioz rêva une vengeance éclatante, qui devait se terminer par le suicide. Il partit. A Gênes, il se jeta à la mer. Il se ressaisit pourtant, et, pendant une halte dans un village proche de la frontière, il écrivit en ces termes au directeur de l'Académie :

IV

A HORACE VERNET

Diano Marina, 18 avril 1831.

Monsieur,

Je vous écris précipitamment... Un crime hideux, *un abus de confiance* dont j'ai été pris pour victime, m'a fait délirer de rage depuis Florence jusqu'ici. Je volais en France pour tirer la plus juste et la plus

terrible des vengeances; à Gênes, un instant de vertige, la plus inconcevable faiblesse a brisé ma volonté, je me suis abandonné au désespoir d'un enfant; mais enfin j'en ai été quitte pour boire l'eau salée, être harponné comme un saumon, demeurer un quart d'heure étendu mort au soleil et avoir des vomissements violents pendant une heure. Je ne sais qui m'a retiré; on m'a cru tombé par accident des remparts de la ville. Mais enfin je vis, je dois vivre pour deux sœurs dont j'aurais causé la mort par la mienne, et vivre pour mon art.

Quoique je tremble encore comme l'entrepont d'un vaisseau faisant feu de babord et de tribord, je viens m'engager SUR L'HONNEUR devant vous à ne pas quitter l'Italie; c'est le seul moyen de m'empêcher d'accomplir mon projet.

J'espère que vous n'aurez pas encore écrit en France et que je n'aurai pas perdu ma pension.

Adieu, monsieur.

La lutte entre la vie et la mort est encore terrible; mais je resterai debout; je vous l'ai juré sur l'honneur.

H. BERLIOZ.

Veuillez me répondre à Nice un mot seulement pour m'instruire sur le sort de ma pension.

Les Contemporains: BERLIOZ, par Eugène de Mirecourt. 1856, pp. 45, 46; complété d'ap. Ad. Boschot. *La Jeunesse d'un romantique*, 1906, pp. 508-509.

A GOUNET, GIRARD, HILLER, DESMAREST, RICHARD,

SICHEL, Nice, le 6 mai 1831 *(Corresp. inéd., 75)*. « D'abord, je vous embrasse tous... Je suis sauvé, je commence à m'apercevoir que je renais meilleur que je n'étais, je n'ai même plus de rage dans l'âme. » Récit des événements des trois derniers mois : voyage en mer ; arrivée à Rome ; situation politique ; Horace et Carle Vernet ; Mendelssohn ; retour et séjour à Florence ; enfin l'équipée qui l'a ramené à Nice.

A HUMBERT FERRAND, Nice, 10 ou 11 mai 1831 (*Let. int., 98*). Récit sommaire des derniers événements : « Oui, Camille est mariée avec Pleyel... J'apprends par là à connaître le danger auquel je viens d'échapper. » Il vient d'achever l'ouverture du *Roi Lear*.

La lettre du 6 mai contenait cette phrase : « Je reste à Nice à cause de la proximité de la France et du besoin impérieux que j'éprouve de correspondre rapidement avec ma famille. Mes sœurs m'écrivent tous les deux jours ; leur indignation et celle de mes parents est au comble. » Il n'a rien été conservé de cette correspondance : la lettre qui va suivre est d'une époque où la crise est calmée.

V

A SON PÈRE

Nice, ce lundi (mai 1831).

Mon cher papa,

Je pars jeudi prochain pour Rome ; je ne vous écris aujourd'hui ce peu de lignes que pour vous en prévenir afin qu'on ne m'adresse plus de lettres ici. Si toutefois il en arrivait, on m'a promis à la poste de me les faire parvenir.

Bien loin d'avoir eu la visite de Ferrand, je lui ai écrit trois fois sans obtenir de réponse, ce qui me paraît fort extraordinaire.

Casimir a dû recevoir aussi dernièrement une lettre de moi.

Je viens de commencer un nouveau travail, après avoir bien revu et retouché ma partition du *Roi Lear*; c'est encore de la musique instrumentale[1]; en attendant que mon retour en France me permette de réaliser un grand projet en musique dramatique, j'augmente mon répertoire de concert.

Je ne sais si je retrouverai à Rome le jeune Mendelssohn, dont je vous ai, je crois, parlé; je crains qu'il ne soit parti pour Naples. Nous avons été bien vite liés, c'est un jeune homme d'un talent prodigieux, *comme compositeur et exécutant*, lettré et instruit autant qu'on puisse désirer de l'être, d'un caractère candide, et luthérien zélé sinon fervent. C'est à lui que je dois le peu de moments agréables que j'ai passés à Rome. Nos opinions étaient bien souvent conformes comme nos admirations. Nous nous retrouverons bien.

Je suis allé me baigner dans la mer il y a trois jours; j'en ai éprouvé un grand bien être tout le reste de la ournée. C'est délicieux.

Votre affectionné fils,

H. B.

Communiqué par madame Chapot.

1. L'ouverture de *Rob-Roy*.

VI

A SA SŒUR ADÈLE

Rome, ce 6 juin 1831.

Ma chère Adèle,

Je suis arrivé ici il y a trois jours et j'y ai trouvé ta lettre qui m'a fait d'autant plus de plaisir que je ne m'y attendais pas. J'ai fait tout ce grand voyage de Nice à Rome sans accident et avec un temps superbe. De Nice à Gênes sur une route pittoresque qu'on appelle la Corniche, taillée par Napoléon dans le flanc des rochers à six cents pieds au-dessus de la mer qui se brise à leur base. De Gênes à Florence, je me suis trouvé tout seul avec mon jeune conducteur qui, ne sachant pas un mot de français et étant fort bavard, m'a plus fait apprendre d'italien en trois jours que je n'en apprendrai ici dans trois mois : j'ai vu à Pise cette fameuse tour penchée ; c'est vraiment curieux. Ensuite j'ai voyagé jusqu'ici avec des moines qui venaient pour la Fête-Dieu. C'était de très bonnes gens extrêmement polis ; sur trois, deux parlaient fort bien français. Le dernier jour, je les ai laissés dans la voiture et j'ai fait quinze lieues à pied en composant un ouvrage moitié musique moitié poésie que j'écris dans ce moment[1]. J'ai parcouru les bords

1. Le monodrame : *Le Retour à la vie*, postérieurement intitulé *Lelio*.

d'un lac délicieux appelé Bolsena, au milieu duquel se trouvent deux petites îles ; l'une est habitée et contient sept maisons, on dit que c'est un petit Éden; je regrettais bien de ne pouvoir pas aller les visiter.

En arrivant, je n'ai rien eu de plus pressé que d'aller à cette procession qu'on m'avait tant vantée tout le long du chemin. Je m'attendais à quelque chose de pompeux, mon imagination me représentait déjà les Panathénées des Grecs ; et je n'ai jamais rien vu de si sale, de si mesquin, de si dépourvu de dignité.

Viennent des moines de toutes les couleurs, puis de petits gredins d'abbés grotesquement vêtus faisant des mines aux femmes qui sont assises dans les galeries, riant, plaisantant tout haut entre eux ; puis une musique militaire comme celle de la loterie à Paris ou mieux encore comme celles que les charlatans ont coutume d'avoir à leur suite pour vendre leurs drogues ; de pauvres diables de soldats à l'uniforme blanc, aux parements jadis bleus, mais tellement usés qu'on voit la corde partout, portant leurs shakos et leurs armes comme des conscrits de huit jours ; des suisses, des cardinaux chamarrés d'or, des porte-bannières aux bas troués, aux mauvais souliers couverts de boue, et de maudits petits drôles chantant un exécrable contrepoint avec des voix et des harmonies fausses, assez semblables aux cris de plusieurs portes rouillées. Le pape n'y était pas. Voilà, dans la capitale du monde chrétien et le

lieu où on nous envoie *admirer les chefs-d'œuvre musicaux*, comme on entend les fêtes religieuses. Je regrette ma belle musique militaire de Nice ; c'était au moins quelque chose.

Ah ! certes, c'est bien mieux en France, cette procession de la Fête-Dieu ; je n'ai jamais pu la voir, même à la Côte, sans une certaine émotion ; et ici c'était du dégoût qu'elle m'inspirait.

Je n'ai pas reçu la lettre de Nanci que tu m'annonces, ce sera sans doute pour demain. Ferrand qui était en Suisse vient enfin de m'écrire.

Adieu, je te quitte ; il est midi, on sonne pour déjeuner ; la cloche vient déjà de parcourir le jardin, la poste part à une heure et demie, et je meurs de faim.

Il fait un temps détestable aujourd'hui ; le siroco souffle et l'air semble épais comme de la fumée ; on est tout *avili*, disent les Romains, on ne peut rien faire. Oh ! ma jolie petite Nice, et la mer, et les rochers verdoyants, et le vent frais !

Adieu, adieu.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

VII

A THOMAS GOUNET

Rome, ce 14 juin 1831.

Je vous remercie mille fois, mon cher Gounet, de votre lettre aimable et affectueuse; il y avait si longemps que j'étais privé de vos nouvelles... tant de choses s'étaient passées depuis notre séparation... Me voilà de nouveau *caserné*, j'ai quitté Nice par prudence pour ne pas exposer ma pension, M. Horace faisant quelques difficultés pour me la faire toucher en Sardaigne. Votre lettre est arrivée à Nice après mon départ, mais le directeur de la poste m'a tenu parole et me l'a fidèlement adressée à Rome. Ainsi il m'est impossible d'expliquer le silence d'Hiller et de ces messieurs dont vous m'annoncez vous-même la réponse. Voulez-vous, je vous prie, passer chez Hiller et savoir pourquoi il ne me répond pas. Que diable y a-t-il donc qui retienne la plume de Richard, de Desmarest[1] ?... C'est incompréhensible.

Ferrand m'a écrit ces jours-ci, il arrive de la Suisse. Pixis m'a répondu à Florence et j'ai reçu sa lettre à Nice. Si vous le voyez au café Feydeau où il va tous les soirs, dites-lui mille choses de ma part.

Je travaille beaucoup; j'achève dans ce moment un

1. Violoncelle à l'Opéra, ami dévoué de Berlioz.

Mélologue faisant suite à l'épisode de la vie d'un artiste ; ce sera pour être exécuté après la Symphonie et cela complétera un concert. J'ai fait les paroles en venant de Saint-Lorenzo à Rome, dans mon dernier voyage ; j'avais laissé derrière moi la voiture et, en cheminant, j'écrivais sur mon portefeuille. La musique est faite aussi, je n'ai plus qu'à copier. Il y a six monologues et six morceaux de musique, chant seul, chœurs, orchestre seul, ou chœur et orchestre. Je regrette bien de ne pouvoir vous montrer mon coup d'essai en littérature, et profiter de vos conseils, mais ce n'est que différé. Pour les vers, je ne me suis pas amusé à courir après la rime, j'ai fait de la prose cadencée et mesurée, quelquefois rimée, c'est tout ce qu'il faut pour la musique. C'est Moore qui m'en a donné l'idée. Toutefois, la présence de la musique est justifiée dans le mien et c'est sous une forme dramatique que j'ai présenté le sujet. La scène commence après le songe d'une nuit du Sabbat, au moment où l'artiste revient à la vie.

Ce voyage m'a enrichi de trois nouvelles compositions : l'ouverture du *Roi Lear*, celle de *Rob-Roy* et le *Mélologue* ; je ne sais pas au juste ce que cela vaut, mais je sais que ma course à Nice m'a coûté *mille cinquante francs* ; trop heureux que mon but n'ait pas été atteint, je ne regrette pas aujourd'hui cet argent.

Vous me parlez du nouveau roman de V. Hugo[1] ; je

1. *Notre-Dame de Paris.*

brûlais de le lire avant que vous m'en eussiez parlé; mais trouve-t-on quelque chose à Rome? Passe encore à Florence où il y a un cabinet littéraire. Rome est la ville la plus stupide, la plus prosaïque que je connaisse. On n'y vit pas si on a une tête et un cœur; il n'y faut que des sens externes.

Je suis environné, dans ma maudite caserne, d'êtres vulgaires, sans âme d'artiste, dont la société et le bourdonnement m'impatientent horriblement; il y a deux ou trois exceptions peu tranchées, mais c'est tout. Ah! Dieu, quand reverrai-je nos soirées de tête-à-tête avec notre bain de thé au café de la Bourse, avec un cabinet sombre et le spleen!

Si au moins je pouvais être seul, si j'avais la mer à adorer (car je l'adore) comme à ma riante Nice, je ne me plaindrais pas. Tous les jeudis il y a grande réception chez M. Horace, on y danse; quelquefois aussi le dimanche. Vous jugez comme cela m'amuse.

Si cela ne vous ennuyait pas trop, je vous prierais de m'écrire le plus que vous pourrez, et de me parler de vous, de tout ce que vous faites; vous verrez si je suis exact à répondre.

Adieu, il me semblait que mon attachement pour vous ne pouvait croître, mais je m'étais trompé.

H. BERLIOZ.

Lettres à Gounet.

VIII

A SES PARENTS

Rome, 24 juin 1831.

Adèle me dit dans sa dernière lettre que j'ai trouvée ici à mon arrivée : « Nanci t'écrira dans deux jours », et cette lettre n'arrive pas. J'ai répondu à Adèle le 6 juin, et depuis ce temps, tous les jours de courrier sont autant de désappointements. Ne m'annoncez donc jamais des lettres quand vous ne devez pas les écrire, c'est un supplice de voir des séries d'attentes trompées.

Je pense que tout va bien à la maison et que Nanci a seulement voulu recevoir la nouvelle de ma rentrée à la caserne. O mille fois maudit pays ! Mais j'en sortirai bientôt, dans huit jours au plus je décampe et je vais m'installer à Tivoli. J'y suis allé samedi dernier, à pied, à deux heures après-midi, au milieu de la poussière brûlante ; nous étions deux ; arrivés aux trois quarts du chemin, nous n'en pouvions plus et nous sommes montés dans une voiture qui passait. Il y a six lieues de Rome à Tivoli. Nous sommes arrivés le soir à huit heures et demie, et le lendemain, à quatre heures du matin, nous avons commencé à courir. Je n'ai jamais rien vu de si délicieusement beau. Ces cascades, ces nuages de poudre d'eau, ces gouffres fumants, cette

rivière fraîche, ces grottes, ces innombrables arcs-en-ciel, les bois d'oliviers, les montagnes, les maisons de campagne, le village, tout cela est ravissant et original. Le peuple y est très beau, mais encore plus mendiant qu'à Rome; toutefois, leur mendicité n'a pas le caractère de bassesse repoussante de celle des Romains. Comme ils mendient tout à fait à découvert, cela finit par paraître drôle; ils nous désignent la somme qu'ils veulent, en riant, comme si c'était une plaisanterie. De jeunes hommes, de jeunes filles de vingt à trente ans, occupés à moissonner et nous voyant passer, nous criaient : « Eh messieurs, donnez-nous donc un demi *paolo* (cinq sous), donnez-nous donc un *baiocco* (un sou), qu'est-ce que ça vous fait? »

J'ai vu aussi la villa Adriana, et ces sublimes ruines m'ont rempli de tant de pensées et de sensations que je crois qu'elles ont voulu me dédommager de la non impression de toutes celles de Rome. Figurez-vous une maison de campagne d'une lieue et demie de tour, dans laquelle l'empereur Adrien avait réalisé de véritables rêves. En entrant, il y avait un théâtre grec; il n'y a plus que deux colonnes et quelques arcades de l'amphithéâtre; le milieu est un carré de choux; mais il faut rendre justice au propriétaire, c'est le seul endroit cultivé; tout le reste est dans le plus magnifique abandon; le palais impérial, les bains, la bibliothèque, les pavillons de repos, les cours, sont assez bien conservés pour des ruines; dans les salles des gardes de l'empereur, les

éperviers et les milans bâtissent leurs nids ; *la vallée de Tempé* (imitation de celle de la Grèce) est aujourd'hui une forêt de cannes ; je n'ai pu voir le Tartare ni les Champs-Élysées, ni beaucoup d'autres choses dont les noms m'échappent, on s'y perd ; des murs de six pas d'épaisseur, d'une hauteur prodigieuse, recouverts en stuc, peints à fresques, des tours, des voûtes, des colonnes partout ; pas de statues, parce qu'un pape, je ne sais lequel, les a fait enlever pour faire de la chaux ; en entrant dans ce monument, je me suis vu, pour la première fois, en présence de la grandeur romaine, j'étais oppressé, consterné, anéanti. Encore si j'eusse été seul !... mais, patience, ce n'est qu'à une demi-heure de Tivoli, et quand j'y serai établi, je me permettrai d'y passer la journée quelquefois.

J'attends pour partir d'ici d'avoir achevé d'écrire la musique d'un *Mélologue en six parties* que j'avais composé en venant de Florence à Rome. Les paroles sont finies depuis longtemps, je n'ai plus qu'à mettre au net deux morceaux d'orchestre. C'est une composition sans modèle, d'un genre nouveau, dont l'idée m'a été donnée par une petite ébauche de Th. Moore qui se trouve à la fin de ses mélodies. Heureusement que tout était fini dans ma tête et sur mon portefeuille quand j'ai mis le pied dans la succursale de l'Académie, car je n'y ai pas une idée, pas une sensation ; l'ennui y a établi sa demeure, et son sceptre de plomb me paraît cent fois plus lourd qu'ailleurs. J'essaie quelquefois de descendre

à Rome, mais je m'y ennuie encore davantage. Point de spectacle, pas l'ombre de musique, point de cabinet littéraire, des cafés sales, obscurs, mal servis, sans journaux ; dans le pays *du marbre* on vous sert sur de petits vilains guéridons *de bois* comme celui qui est à la cuisine pour porter la lampe. Tout y est à cent cinquante ans en arrière de la civilisation, et en général dans toute l'Italie. Ce peuple est si lâche, si mou, si peu industrieux, la nature lui donne tout, il ne sait rien en faire. Oh ! si ce beau pays était peuplé d'Anglais, quel changement !

Avant-hier soir, j'ai, pour la première fois, éprouvé une véritable émotion dans notre couvent. Nous étions quatre ou cinq assis au clair de lune autour du jet d'eau qui se trouve sur le petit escalier du jardin ; on tire au sort pour aller chercher ma guitare, et comme l'auditoire était composé du petit nombre de pensionnaires que je puis souffrir, je ne me suis pas fait prier pour chanter. Comme je commençais un air d'*Iphigénie en Tauride*, M. Carle Vernet arrive ; au bout de deux minutes il se met à pleurer, à sangloter tout haut, et, n'y tenant plus, il se sauve dans le salon de son fils, en criant d'une voix étouffée : « Horace ! Horace, viens donc ! — Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est ? — Nous pleurons tous ! — Comment, comment, qu'est-il arrivé ? — C'est monsieur Berlioz qui nous chante Gluck ! Oui, monsieur, comme vous dites, c'est à se prosterner (me dit-il) ; allez, vous êtes un caractère

mélancolique, je vous comprends, moi, il y a des gens qui... » Il n'achève pas ; et pourtant personne n'a ri[1]. Le fait est que nous étions tous très émus ; j'étais disposé, il faisait nuit, rien ne m'inquiétait sous ce portique retentissant, je m'abandonnais comme si j'eusse été seul.

M. Horace dit toujours que c'est superbe et qu'il *est fou de la musique,* mais il ne sent rien ; je remarque que tous les gens qui parlent de leur grand amour musical sont précisément les plus mal organisés. C'est l'homme le plus heureux qu'on puisse voir ; il a encore, à quarante-deux ans, tous les goûts de dix-huit. Dernièrement, il a eu les honneurs d'un bal masqué chez la princesse de Wolkonsky ; sa fille était en Napolitaine et lui en capitaine de hussards ; ils ont dansé ensemble la tarentelle et la mazourka avec un succès fracassant. Toutes les semaines il y a grande soirée chez lui, on y danse aussi ; j'y vais presque toujours, et, quand j'y manque, madame Horace ne me manque pas : elle me demanderait volontiers ce que j'ai fait et pourquoi je ne suis pas venu. C'est ce soir la fête de notre directeur, il y aura grand bal, le père Carle va me reprendre pour parler de Gluck ; il est si content que je ne sois

1. Comparez à cet épisode si caractéristique cet extrait de la lettre du 6 mai précédent (*Corresp. inéd.*) : « De M. Horace et de sa famille j'ai reçu un très bon accueil ; mais quand le vieux Carle Vernet a su que j'admirais Gluck, il n'a plus voulu me quitter. « C'est que, voyez-vous, me disait-il, M. Despréaux préten- » dait que tout cela était rococo, et que Gluck était perruque. ».

pas comme mon prédécesseur[1] *qui trouvait tout cela rococo!* C'est un homme singulier, qui passe la moitié de la journée à courir à cheval (car il ne peint plus) et le reste du temps à faire des calembours et à se tourmenter de la santé de son fils, qu'il aime comme les vieillards n'aiment guère. Enfin, cela tuera la soirée avec l'aide d'une demi-douzaine de tasses de thé; pourvu que mademoiselle Horace ne nous régale pas de quelque air à la mode; j'aimerais autant entendre les demoiselles Lesueur ou le cri d'une chauve-souris que de l'entendre chanter; et puis le *celeberrimo maestro Bellini*, un petit polisson qui s'est avisé de faire un *Romeo e Giulietta!* Ce drôle est préféré aujourd'hui. Rossini n'a pas trop le don de plaire aux Romains, ils le trouvent TROP GRAVE, il les endort, c'est TROP FORT POUR EUX. Malheureux singes! Bientôt Bellini lui-même sera *trop triste*, il leur faudra un autre *celeberrimo maestro* plus amusant. Les habitants de la lune se doutent de la musique autant que ces êtres-là.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

1. Despréaux, prix de Rome de 1828, mentionné dans la note ci-dessus.

IX

A MADAME LESUEUR

Rome, ce 2 juillet 1831.

Madame,

Je me disposais à vous écrire de nouveau pour avoir de vos nouvelles, ne recevant pas de réponse de ma lettre de Nice[1] ; quand elle est arrivée, je commençais à craindre quelque infidélité de la poste, qui m'aurait fait passer aux yeux de M. Lesueur pour plus coupable que je ne l'étais réellement. M. Horace va faire un voyage d'un mois à Paris, il sera donc mon courrier en allant et j'espère aussi en revenant ; pourvu toutefois qu'une nouvelle *Révolution de Juillet* ne le retienne en France. Nous nous attendons ici tous les jours à quelque nouveau bouleversement. Le ciel confonde tous ces petits ambitieux sans génie, qui troublent l'ordre social en pure perte !... Ces héros de carrefours, ces assiégeurs de corps de garde, ne servent à mon avis qu'à discréditer la cause de la gloire et de la liberté ; c'est dans des guerres *de pots de chambre* qu'ils cueillent leurs lauriers. Pour moi, l'aversion que j'ai toujours eue pour la politique va encore croissant ; cette grande sèche aux yeux louches, au teint pâle et au cœur dur, me paraît

1. Cette lettre est perdue.

de plus en plus haïssable ; malheureusement on ne peut faire un pas sans la rencontrer.

Je remercie M. Lesueur des espérances qu'il veut bien fonder sur moi ; je ferai les derniers efforts pour en réaliser une partie.

Depuis mon retour à la caserne, je n'ai fait qu'écrire, mais non pas composer. L'air de Rome m'étouffe, je n'ai pas une idée. En revenant de Nice j'avais composé en entier un ouvrage d'un genre nouveau, que j'intitulerai *Mélologue*, mélange de musique et de discours, dans lequel j'ai pu exécuter plusieurs projets qui m'étaient chers. Les paroles sont mon coup d'essai, et quoique j'y aie mis tout mon savoir-faire, vous pouvez penser que je n'ai pas sacrifié mon ancienne maîtresse, la musique, à la nouvelle venue. C'est pour être exécuté dans un concert, à la suite de ma *Symphonie fantastique*, dont le *Mélologue* est le complément et la fin. Il y a des chœurs, des airs seuls, des morceaux d'orchestre seul, et même une ballade avec accompagnement de piano. Il faudra un acteur pour réciter les monologues et chanter un morceau ; je compte pour cela sur A. Nourrit, qui, j'en suis sûr, me comprendra à merveille. Tout est fini à peu près, et comme je veux entreprendre immédiatement un autre grand ouvrage que je rumine, je vais dès maintenant m'établir dans les montagnes de Soubiac[1] à dix-huit lieues de Rome, où je recommencerai ma vie

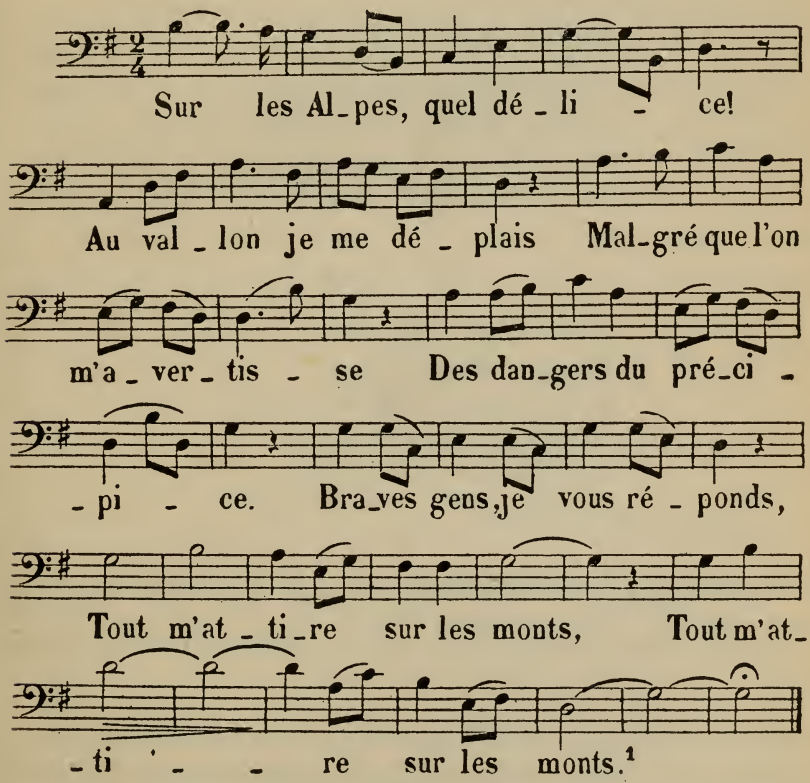
1. Subiaco (Voir lettre du 10 juillet, et les *Mémoires*).

libre de Nice ; mais, Dieu ! je n'y trouverai pas la mer ; cette belle et vaste mer qui s'étendait sous mes fenêtres, qui me charmait par le flou-flou de sa robe verte, qui rugissait avec moi dans mes jours de rage, et me laissait dormir sur ses cailloux blancs, en se contentant de venir lécher mes pieds, dans mes journées calmes ou mélancoliques... N'importe, il faut que je redevienne seul ; je m'aperçois que ces messieurs de l'Académie, avec lesquels du reste je sympathise très peu, m'observent avec malignité et contrôlent toutes mes actions ; il faut pour ne pas leur paraître *maniéré* (c'est leur mot) se façonner à leurs *manières* de sentir, de voir, de parler ; s'amuser de ce qui les amuse, ne pas témoigner de l'enthousiasme pour ce qu'ils ne connaissent pas ; en un mot, il faut être tout autre que je ne suis. Comme je ne puis pas me refaire, j'aime mieux leur laisser le champ libre. J'emporte une mauvaise guitare, un fusil à deux coups, des albums pour prendre des notes et quelques livres ; un bagage aussi modeste ne peut tenter les brigands, avec lesquels, à dire le vrai, je serais charmé de faire connaissance. Je vous remercie de n'avoir pas communiqué à mademoiselle Corinaldi mes observations sur ses compatriotes ; je serais bien fâché de lui faire de la peine, et d'ailleurs il peut se trouver des HOMMES partout, même en Italie. Cette terre est une mère injuste et partiale, qui a tout donné à ses fils aînés. Le Dante, Arioste, Tasso, paraîtraient avoir dévoré tout l'héritage du génie, si une petite portion échappée n'était échue

en partage au gracieux et spirituel auteur des *Fiances* (Manzoni).

Quant aux peintres modernes italiens..... personne!

Pour les musiciens, excepté Rossini, on compte MM. Bellini, Coccia, Vaccai, Pacini; oh! tous ces bons messieurs, je ne leur veux pas de mal, mais pourtant, si le diable en voulait je ne les disputerais pas. Y a-t-il au monde un musicien italien capable d'écrire ce ranz de vaches, ouvrage d'un paysan suisse des environs de Genève?



1. Nous connaissions déjà cette chanson rustique pour l'avoir

Voilà de la couleur ! Je vois les grosses bottes ferrées du chasseur de chamois, son long fusil, son pain noir, son morceau de fromage, sa grosse face réjouie, sa voix de stentor qui appelle l'écho ; pour moi c'est admirable ! admirable ! admirable !

Dans le cas où ce *ranz* plairait à mesdemoiselles Lesueur, voici les autres couplets (aussi de la composition du paysan) :

DEUXIÈME

Dès que paraît la lumière,
Je vais chasser le chamois ;
De ma femme la prière
Ne peut changer ma carrière ;
Je lui dis que dans tout lieu
Sur nous veille le grand Dieu *(bis)*.

TROISIÈME

Là où le plus intrépide
Craint de diriger ses pas,
Moi, prenant le ciel pour guide,
Nul danger ne m'intimide :
Sans souci, le cœur content,
Je franchis roc et torrent *(bis)*.

Mademoiselle Clémentine priera monsieur Lesueur d'écrire un accompagnement de piano au chasseur de

trouvée notée, de la main de Berlioz, en un endroit fort inattendu : sous une collette du manuscrit autographe de la *Symphonie fantastique !* Voir le chapitre de nos *Berlioziana* consacré à cette œuvre.

chamois pour faire un peu diversion à Masaniello et à toutes les musiques pointues.

Mais je m'aperçois que la terre me manque : il faut donc faire la cadence parfaite, qui me déplaît en ce moment plus que jamais, et vous prier de recevoir les salutations affectueuses de votre tout dévoué,

H. BERLIOZ.

Communiqué par M. Xavier Lesueur (précédemment reproduit dans la *Revue musicale*, 15 février 1906).

A HUMBERT FERRAND, Rome 3 juillet 1831 (*Let. int.* 100). Récit de voyage. Composition du *Retour à la vie*. Proposition de collaboration à « un oratorio colossal pour être exécuté à une *fête musicale* donnée à Paris, à l'Opéra ou au Panthéon, dans la cour du Louvre ; il serait intitulé *le Dernier Jour du monde* ».

X

A SA SŒUR ADÈLE

Tivoli, ce 8 juillet 1831.

Je suis là, à côté de la grande cascade ; je t'écris dans un petit temple de Vesta dont les trois quarts sont conservés ; il est attenant à l'auberge ; il y a une table au milieu, à la place sans doute où on entretenait autrefois le feu sacré. C'est au bord du gouffre dans lequel l'eau se précipite. Je viens de me faire apporter du thé

avec ma guitare. Je suis chagrin plus que je ne puis dire. En allant ce matin à la villa Adriana dont je t'avais parlé dernièrement, j'ai demandé à des petits garçons que j'ai rencontrés, des nouvelles d'Antonio, un enfant de quatorze ans qui m'avait servi de guide la première fois que je suis venu ici; il m'avait plu extrêmement, et je m'étais attaché tout à coup à lui, sans savoir presque pourquoi. Ils m'ont dit qu'il était bien malade depuis dix jours. En revenant de ma course aux grandes ruines, on m'a indiqué la maison du petit Antonio; je suis monté, sa mère et ses petites sœurs étaient dans une pauvre chambre délabrée entourant son lit; il dormait, tout pâle, tout défait, mais pourtant toujours beau, de cette beauté raphaëlique que je n'ai encore vue qu'en Italie. Sa mère m'a dit qu'en allant pêcher dans l'Anio il s'était mouillé la tête au soleil et que depuis ce moment il était dans l'état où je le voyais. Je suis allé chercher de l'argent; quand je suis revenu, il était réveillé, il m'a bien reconnu, mais n'a pas pu parler; j'ai donné ce dont je pouvais disposer à la mère; elle a voulu qu'Antonio fît un effort pour remercier *lo signore francese*, il n'a rien pu prononcer d'intelligible, je n'ai compris que ses beaux yeux ternes qu'il tournait vers moi; alors la pauvre veuve s'est mise à pleurer en me disant qu'elle ne savait plus que faire, qu'on avait essayé des sangsues à la tête mais qu'il s'en plaignait toujours, qu'elle était bien malheureuse, pourtant qu'elle ne pouvait croire que la *madona* ne lui conservât pas son fils;

je lui ai dit qu'il serait encore quelque temps au lit, mais que bien certainement la *madona* le sauverait. Je n'y étais plus du tout, j'étouffais; je me suis enfui; j'ai grimpé la montagne qui est derrière Tivoli; tout en haut il y a une mauvaise croix de bois, je me suis assis au pied; je voyais au loin cette stupide ville de Rome, tout autour l'immense plaine et les détours de l'Anio, puis des lacs éloignés réfléchissant le soleil, j'ai demeuré là bien longtemps... Il est venu une pluie battante; à moins de s'enfoncer dans les rochers, il n'y avait pas moyen de l'éviter; je l'ai donc reçue, en cueillant des bruyères et des branches de myrte sauvage que je voyais pour la première fois ; je suis revenu avec mes paquets de myrtes fleuris, je me suis changé, j'ai voulu penser un peu de musique en m'excitant avec la guitare, mais je n'ai point d'idées; cette pauvre femme avec sa *madona* me revient toujours dans la tête; j'ai devant les yeux le pauvre Antonio qui était si gai il y a quelques jours et que voilà mourant.

Je t'écris ce soir parce que demain ma place est retenue pour Subiaco, petit bourg des montagnes, à dix lieues plus loin que Tivoli; je ne sais pas combien de temps j'y demeurerai, et de là il ne serait pas trop sûr que ma lettre te parvînt. J'ai reçu celle de Nanci avant mon départ de Rome. D'après ce qu'elle me dit, la Côte est toujours plus monotone et plus nulle. Je pense pourtant que vous voyez quelquefois mademoiselle Veyron. Elle doit avoir autant besoin de votre société que vous

de la sienne. Maman est remise à présent des fatigues de ses vers à soie? Il y a des mûriers ici qui lui feraient bien envie si elle pouvait les voir. Papa a dû être bien content du dernier succès d'Alphonse; je lui répondis aussitôt après la réception de sa lettre pour l'en féliciter. Madame Forgeret[1] ayant avantagé Victor, monsieur et madame Robert sont, je pense, aujourd'hui dans la joie.

J'ai fait, l'autre nuit, un étrange rêve : trois brigands étaient venus dans la salle à manger de la Côte et voulaient entraîner mon père de force; à mes cris, Claude Ferlet est accouru[2], il en a assommé un avec son marteau et j'ai coupé l'avant-bras aux deux autres avec un grand poignard recourbé. — J'avais effectivement manié dernièrement un poignard arabe de M. Horace, voilà pourquoi il m'est revenu dans la tête. Quelle bizarrerie!...

Notre directeur est parti pour la France par le vaisseau à vapeur *le Sphinx*; il a embarqué sa voiture et compte

1. Mère de la femme de Joseph Berlioz (voy. p. XXXIII).

2. Claude Ferlet est le nom de l'homme qui a inspiré à Berlioz cette amusante boutade : « La Côte Saint-André est la petite résidence d'un adjoint, d'un maire, d'un juge de paix et d'un maréchal-ferrant. Le maréchal, se trouvant précisément sous les fenêtres de la maison de mon père, me réveillait, dès ma plus tendre enfance, régulièrement chaque jour à quatre heures du matin, par le bruit cadencé de son enclume, ce qui n'a pas peu contribué à développer en moi le sentiment du rythme dont mes ennemis prétendent que je suis dépourvu. » Les vieux du pays se souviennent du « père Ferlet », dont la maison, située vis-à-vis de celle des Berlioz, en façade sur l'étroite rue, est restée debout, et l'atelier intact, jusqu'à l'époque récente où le tout fut mis à bas pour élargir la voie et faire place au passage d'un tramway.

ne mettre que quinze jours à ce voyage. Dix jours pour aller et venir et cinq jours de séjour à Paris; voilà qui peut s'appeler voler.

Je n'ai pas pu profiter de l'invitation des officiers du *Sphinx*, dont je vous avais parlé dans ma dernière lettre; mon passe-port m'a empêché de partir avec ces messieurs et je n'ai plus été tenté d'aller à Civita Vecchia tout seul.

Adieu, voilà la nuit.

> Du temple de Vesta l'enceinte est profanée
> Le feu céleste est mort et [1]...

je n'y vois plus.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

XI

A SA FAMILLE

Subiaco, le 10 juillet 1831.

Il pleut enfin! je vois des nuages! Ah! béni soit le ciel de Subiaco et maudit soit le ciel de plomb de Rome qui brûle toujours et n'a ni tonnerre ni éclairs! Ce pays-ci est le plus pittoresque que j'aie encore vu de ma vie. Il n'y a pas les cascades de Tivoli, mais on y voit un torrent furieux presque aussi grand que l'Anio et qui se précipite en deux ou trois endroits avec autant

1. Citation de *la Vestale*.

de fracas sinon autant de majesté que la grande cascade de Tivoli.

Et puis des montagnes! Ah des montagnes! J'en arrive il y a une heure. J'ai gravi ce matin une masse élevée que les peintres paysagistes appellent la Baleine, parce qu'elle ressemble en effet à une immense baleine sortant de la mer pour respirer. A une heure après-midi je suis arrivé à la pointe de la pointe, j'y ai bâti avec des quartiers de roc une petite pyramide terminée par une pierre plate en forme d'autel druidique[1]. Oh! comme j'ai respiré, comme j'ai vu, comme j'ai vécu! pas un nuage. Je montais des pieds et des mains pendant une demi-heure, puis je me couchais sur des touffes de buis, et un vent bienfaisant me berçait mollement. Avant d'arriver dans les hauteurs sublimes, j'ai trouvé une petite maison inhabitée, j'ai traversé un jardin rempli de vignes et de maïs et, franchissant le buisson de clôture, je me suis trouvé dans une charmante prairie en plate-forme plantée d'oliviers... Aussitôt j'ai cru entendre maman, il y a quinze ans, chantant ce couplet :

Que je voudrais avoir une chaumière
Dont un verger ombrage l'alentour,
Pour y passer la saison printanière
Avec ma mie et ma muse et l'amour.

1. Il est fait mention de cette pyramide au chapitre XXXVII des *Mémoires* et dans une lettre à la princesse Wittgenstein, écrite le 23 décembre 1863; Berlioz y dit que, l'année précédente, elle existait encore; des peintres l'avaient baptisée de son nom.

Plus haut, aux lieux où finit la végétation, j'ai trouvé des paysans qui moissonnaient quelques épis clairsemés. Ils paraissaient inquiets de me voir gravir tout seul et sans but apparent (j'avais laissé mon fusil à Subiaco) : il y a ici une superstition sur les *jettatores* (gens qui jettent un sort). Je crois qu'ils me prenaient pour un *jettatore*; ils m'ont demandé avec humeur où j'allais et ce que je voulais faire là-haut; heureusement il m'est venu une bonne idée : je leur ai répondu que j'avais fait un vœu à la *madona* et que c'était pour l'accomplir que je montais. Alors ils se sont remis à moissonner sans s'inquiéter de moi. En arrivant, j'ai vu à mes pieds le couvent de Saint-Benoît où j'étais allé la veille. Ce couvent m'a rappelé notre vieux curé Durand qui nous parlait souvent de saint Benoît se cachant sous les ronces pour éviter les tentations du mauvais esprit. J'ai vu la caverne où saint Benoît a combattu le démon. On a bâti la chapelle de manière que cette caverne se trouve derrière l'autel. A côté est un petit bois de rosiers; il y a dans un coin un monceau de feuilles de roses que les moines bénédictins donnent aux malades qui ont des visions; les feuilles les font passer. Dans l'église, sont suspendus les débris de deux carabines, preuves palpables de deux grands miracles : des chasseurs avaient trop chargé leur arme, mais ils invoquèrent saint Benoît pendant qu'elle éclatait et ils n'en furent point blessés. Ces messieurs Bénédictins ne sont pas comme les Chartreux, car ils ne m'ont pas seulement offert un verre

d'eau, malgré le besoin que j'en avais. Subiaco est un sale village dédié à saint André (second point de ressemblance avec la Côte) et bâti autour d'un pain de sucre couronné par un petit fort. Au bas coule le torrent mugissant qui ferait la richesse d'un autre peuple, mais qui ne sert ici qu'à laver des haillons.

Il n'y a à manger ni pommes de terre, ni lait de vache, ni figues, ni oranges, mais force chèvres et noisettes; c'est tous les jours le même régal. Il y a dans la maison où je suis plusieurs paysagistes français, venus pour copier la belle nature de Subiaco; nous dînons ensemble, l'un d'eux est un de mes camarades de l'Académie. L'autre auberge est pleine de Suisses, d'Irlandais, de Français paysagistes; nous nous connaissons déjà tous.

Hier soir, les enfants de la maison dansaient la saltarelle au son du tambour de basque joué par une petite voisine : je suis venu les regarder; alors la fille aînée, qui a douze ans, prenant l'air caressant : *Signore, oh! signore; pigliate la chitarra francese.* J'ai pris la *chitarra francese*, et *lo ballo* a recommencé de plus belle. Ces messieurs les peintres ont entendu notre *ballo* et sont venus y prendre part; toutes les petites paysannes étaient d'une joie folle et dansaient avec un abandon délicieux, pendant que la voisine agitait son tambour de basque et que je m'écorchais les doigts en improvisant des saltarelles sur la *chitarra francese!*

Tout le pays sait déjà qu'il y a un *maëstro dell' Academia di Francia*; on commence à me faire circonve-

nir par le peintre que je connais et qui est répandu dans la belle société de Subiaco, pour me faire prendre part aux réunions musicales du cru. Hier, pendant déjeuner, le maître de chant est venu avec un des élégants du pays, pour me sonder, mais Gibert (c'est le nom de mon académicien)[1] a tâché de leur faire entendre que j'étais un sauvage et qu'il serait bien difficile de m'apprivoiser; ils n'ont pas osé me faire de propositions directes et j'espère qu'ils s'en abstiendront. Il y a de belles dames qui chantent les chœurs, mais je les ai vues à la promenade, ce n'est pas assez bien pour compenser le mal que me ferait leur musique, et je ne leur servirais à rien.

17 juillet.

Oh! comme Nanci serait enchantée de ce pays-ci, et comme Adèle pourrait briller en gravissant les montagnes! (Je me rappelle notre course au Saint-Eynard, Adèle nous devançait toujours de trente pas.) A présent que je suis en train de travailler, je défie l'ennui, qui me tourmente si fort quelquefois. Nous avons souvent la pluie, et, quand il fait trop chaud dans Subiaco, j'ai la ressource d'aller dans le torrent, aux sinuosités que le soleil ne brûle pas, et là, on dort sur quelque ro-

1. Sur Gibert, grand prix de 1826 pour le paysage historique, et demeuré à Rome, voir les souvenirs, postérieurs de quarante ans, qu'a racontés M. Henri Maréchal dans son livre: *Rome* (1904), pp. 90 et suiv.

cher creux, étourdi plutôt qu'endormi par le fracas des eaux. Hier les paysagistes qui travaillent au torrent m'ont emmené avec eux, j'ai porté ma guitare (elle va devenir bientôt comme la fameuse harpe de madame de Genlis qui la traînait partout et en parlait sans cesse) et nous avons chanté tant et plus « Sur les Alpes, ah ! quel délice »[1], et la grande « chasse des Bardes », et ma ballade d'*Hélène*, que je suis obligé de leur répéter régulièrement deux fois par jour, et *Orphée*, et que sais-je encore ; c'était charmant, mais le bruit du torrent était un peu près de nous et empêchait de bien entendre. Ce bon M. Lesueur ne se doute guère que sa musique a été admirée à Subiaco. Sa « chasse des Bardes », que nous chantions en marchant au pas dans la montagne, transportait notre auditoire, et de petits paysans qui nous suivaient manifestaient leur plaisir par des mouvements rythmés pleins d'expression. J'ai reçu une lettre de lui au moment de mon départ de Rome ; je lui avais écrit de Nice. M. Horace lui a porté une seconde lettre où je lui donne les détails qu'il m'avait demandés sur mes travaux.

C'est aujourd'hui grande fête de la *Madona del Carmino*, on a illuminé et tiré les boîtes hier soir. Demain, nous irons à la noce d'un jeune brigand nommé Crispino, qui n'est plus à la montagne depuis trois mois, et qui nous a tous invités. Je lui ai fait cadeau d'un beau

1. Voir ci-dessus, p. 151.

foulard que j'avais acheté à Nice; il m'a dit qu'il le donnerait à sa *ragazza*, parce que c'était trop joli pour lui. Toute la nuit nous l'entendons sérénader sa *ragazza* qui demeure près de chez nous ; tantôt il chante avec la musette, tantôt avec mandoline, guitare et triangle ; l'air est une espèce de grand cri plaintif de dix mesures au plus, sur lequel il improvise les paroles[1]. Il y a beaucoup de mœurs sauvages dans ce pays-ci. Les femmes travaillent, portent les fardeaux, pendant que les maris se reposent. Quand on va tuer une bête à cornes, avant de la mener à la boucherie on la fait courir dans les rues en l'accablant de pierres, de bâtons, de boue, en la faisant tomber dans les ruisseaux et la tourmentant de mille manières; absolument comme les Hurons quand ils sacrifient un captif. La misère est extrême, et la saleté aussi grande que possible. Il y a des femmes d'une beauté rare, presque toutes blondes, ce qui est fort étonnant en Italie; on croit qu'une colonie de Saxons s'était autrefois établie à Subiaco et a peuplé le pays de têtes blondes.

J'espère recevoir incessamment de vos nouvelles ; un sculpteur est venu de Rome il y a quatre jours et m'a dit que je n'avais pas de lettres, ce qui m'a un peu étonné... mais, j'y suis fait à présent, et je sais que

1. Sur Crispino, cf. *Mémoires, Voyage en Italie.* Le chapitre XXXVIII donne la notation de la sérénade, dont Berlioz a reproduit la mélopée dans *Benvenuto Cellini* (chœur des fondeurs : « Bienheureux les matelots »).

bien souvent il ne dépend que de vous de m'éviter ces retards.

H. BERLIOZ.

Les Annales dauphinoises, août 1903. L'original de cette lettre a été communiqué par mademoiselle Thimont, de Vienne (Isère).

XII

A SA SŒUR ADÈLE

Rome, ce 7 août 1831.

Ah ! enfin... il y a quinze jours que je suis de retour de Subiaco et que j'attends avec une impatience diabolique la réponse à mes trois dernières lettres, car la vôtre, chère maman, que j'ai trouvée ici, ne m'annonçait pas même la réception de la première. Vous êtes trois ou quatre et vous ne pouvez pas vous tenir au courant de la correspondance de l'exilé tout seul. Je m'ennuie à en devenir fou ; j'ai quitté les montagnes parce que je n'avais plus d'argent, je suis revenu à Tivoli monté sur un âne, par la route des rochers en gravissant et en descendant un sentier au prix duquel l'escalier le plus difficile n'est rien ; de retour ici, l'ennui m'a repris comme jamais il ne s'en était encore avisé : habitué à une vie morale extrêmement active, je me trouve cloué dans un pays où il n'y a ni livres, ni musique,

ni spectacles ; je compose et ne puis pas seulement trouver un pianiste capable d'accompagner proprement une romance ; il est au-dessus de mes forces d'aller souvent aux soirées de madame Horace. C'est toujours la même chanson ; on danse, on dit des riens, on regarde les gravures, on lit de vieux journaux, on boit du thé fade, puis on va à la croisée qui domine Rome, on fait au clair de lune quelques vieilles réflexions bien usées, bien rebattues, bien académiques, bien bêtes ; on parle du choléra morbus, des émeutes de Paris, des Polonais qui succombent, de la défaite des Français à Alger, du feu d'artifice, de l'illumination de Saint-Pierre, de la danse de mademoiselle Horace, de la gaieté insouciante de son père, des intrigues d'un cardinal, des bains du Tibre, et je m'en retourne plus seul, plus ennuyé qu'auparavant, souhaitant que le diable ou le choléra morbus les emporte tous, ce qui ne tardera peut-être pas d'arriver, et que redoute déjà toute la volaille du pays. Il n'y a pas de montagne à gravir ici, il n'y a pas de torrent, pas d'ombres fraîches, mais des rues, des places brûlantes comme le pavé d'un four, un petit fleuve d'eau jaune et boueuse, des habitants qui ont toujours l'air endormi, puis des abbés et des moines en haut, en bas, à droite, à gauche, dehors, dedans, chez les pauvres, chez les riches, à l'église, au bal, dans les cafés, les amphithéâtres, en cabriolet avec les dames, à pied avec les hommes, aux soirées de M. Horace, dans son atelier, dans notre jardin, partout.

Puis vous ne pouvez faire une lieue hors des murs sans rencontrer à tout instant de petites croix de bois plantées dans un tas de pierres qui marquent la place d'un assassinat; on demande au voiturier ce que c'est, et il répond avec le plus grand sang-froid : « C'est une femme qui a assassiné son amant », ou : « C'est un Français qui avait insulté la Madone et qu'on a tué d'un coup de fusil », ou bien : « C'est un Anglais tué par des brigands », etc., etc.

Il n'y a que deux choses pour lesquelles *ce peuple romain* puisse vraiment se passionner; ce qu'il appelle l'amour et sa madone. On croit généralement qu'il a un sentiment vif des arts (comme si ce sentiment pouvait exister chez des êtres dépourvus de tous les autres, et pour lesquels la vie ne consiste que dans la satisfaction des sens externes). Je parlais, l'autre jour, à un modèle, de Raphaël: il me dit qu'il ne connaissait pas ce peintre et qu'il n'avait jamais posé chez lui. Pour la musique !... Et il faut vivre ici !... *Il n'y a que Paris pour tout*; mais, puisque je ne puis y être, je voudrais voyager, courir, voir quelque chose de vraiment nouveau, parcourir le plus grand segment possible du cercle si borné de la vie, essayer deux, trois, dix, trente manières de vivre, jouer à la roulette; peut-être qu'une semaine ou deux de contentement complet pourraient sortir de la combinaison de toutes ces chances et on aurait toujours l'amusement du jeu, ou celui, si on ne gagne pas, de voir jusqu'où s'étend la mystification dont les quatre-vingt-

dix-neuf-centièmes des êtres sensibles et intelligents sont victimes. Ce n'est pas que je veuille tenter d'imiter Byron, ce serait pitoyable; mais je voudrais voir l'Amérique, les îles de la mer du sud, la grande nature à catastrophes, de jeunes peuples, des villes fraîchement sorties de terre. Je voudrais essayer de tout, me faire planteur aux Antilles, philanthrope aux États-Unis[1],... au Pérou, quaker à Otaïti, pionnier à la Nouvelle-Hollande, puis, revenir en Europe, voir si la vieille décrépite radote toujours, si sa fièvre chaude est passée, et si elle est parvenue à savoir ce qu'elle veut. Au moins, si la vie m'avait échappé à la fin, ce ne serait pas sans que je l'eusse vigoureusement poursuivie. Et il faut pourrir ici !

Je ferais quarante lieues à pied au soleil pour me procurer des livres qui m'aillent: *Notre-Dame de Paris*, les intimes et autres ; mais pas moyen ! Nous avons une bibliothèque à l'Académie, il faut voir... Vous vous ennuyez aussi, vous autres, je le veux bien, mais au moins vous avez des livres.

Adèle m'apprend le mariage de Ferrand; je savais qu'il avait obtenu l'assentiment de ses parents, mais je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis le 24 mai ; je lui écrivis en partant pour Subiaco, il ne m'a pas répondu.

Je pars cette nuit avec un de mes camarades qui m'a proposé de venir à la chasse à une dizaine de lieues de

1. Une déchirure du papier a enlevé ici un mot.

Rome ; je vais voir si cette course aux champs me donnera quelques sensations ; je l'espère ; nous nous fatiguerons, puis à dix heures, quand le soleil brûlera, nous irons boire de l'orvieto dans quelque cabaret et dormir dans du foin avec nos chiens ; allons, la vie animale !...

H. B.

Mon père[1] ne m'écrit jamais ; dites-moi donc comment mettre l'adresse pour envoyer une lettre à Meylan, je n'en sais plus rien.

Communiqué par madame Chapot.

XIII

A SON GRAND-PÈRE MARMION

Rome, ce 15 septembre 1831.

Cher papa,

Je serais bien coupable de ne vous avoir pas encore écrit depuis mon départ de France, si je n'eusse été persuadé que lorsque mes lettres contenaient quelque chose d'intéressant maman s'empressait de vous les envoyer ; j'ai pris l'habitude de n'adresser spécialement mes lettres ni à l'un ni à l'autre des membres de la famille, mais à tous, et je suis bien fâché que l'éloigne-

1. Le grand-père Marmion, de Meylan ; voir la lettre ci-après.

ment ait été cause d'une exception pour vous. Je vous connais trop bien pour craindre que vous n'attribuiez à légèreté de caractère mon silence si longtemps prolongé.

On vous aura au moins instruit, je pense, des nouvelles agitations qui ont accueilli mon arrivée en Italie, et du déchirement de cœur que m'a fait éprouver celle de qui j'avais si peu droit d'en attendre ; l'amour profond s'est changé en un profond mépris... je ne reviendrai pas là-dessus.

Il me reste au moins l'amour de mon art, qui ne me quittera jamais ; malheureusement je suis forcé de vivre dans un pays où le dieu que je sers est inconnu. Si jamais Rome fut le pays de la musique, on peut dire aujourd'hui avec vérité : Rome n'est plus dans Rome. Les autres villes que j'ai vues jusqu'à présent, telles que Gênes et Florence, sont dans le même cas ; je n'y ai trouvé que de détestables ouvrages plus détestablement exécutés, et un public qui ne se doute pas même qu'il existe quelque chose de mieux. Il faut sortir de Paris pour sentir son immense supériorité en tout, et une fois en Italie, il faut renoncer à la plupart des jouissances intellectuelles qui font le charme de notre capitale. Il y en a d'autres, il est vrai, que j'apprendrai peut-être à apprécier ; on m'avait beaucoup parlé du beau ciel d'Italie, il est beau effectivement pour les gens à qui sa constante uniformité peut plaire ; mais j'avoue que j'aime le vent, la pluie, le tonnerre, les orages qui font ressortir la beauté calme des jours de soleil ; et ces

rayons ardents qui ne sont presque jamais voilés et qui font que pendant des mois entiers tous les jours se ressemblent, m'ennuient au suprême degré ; c'est la différence d'une figure vivante qui pleure, rêve et sourit, à une statue de marbre parfaitement régulière, mais dont les yeux toujours ouverts n'expriment rien. Aussi me suis-je plu bien davantage dans les montagnes sauvages des frontières du royaume de Naples où j'ai déjà passé près d'un mois et où je retourne incessamment.

Je trouve délicieuse cette vie isolée, ces courses dans les rochers, ces bains dans le torrent, cette société de paysans dont quelques-uns sont pleins d'une affectueuse bonhomie, séparé entièrement du tracas insipide de la ville. Je prends les mœurs agrestes d'autant plus volontiers que la contrainte imposée par celles du monde civilisé (de Rome s'entend) ne se trouve compensée par rien. Je comprends mieux que jamais le plaisir que vous trouvez dans votre solitude de Meylan, surtout avec votre goût pour l'agriculture ; on ne vous rompt pas la tête de *Chambre des députés,* de *pairie,* de *budget*, de *choléra morbus*, de *Don Miguel* [1], du *Pape,* etc..., ou, si vous en entendez parler, ce n'est pas assez fréquemment pour en être obsédé. Vous êtes le véritable philosophe de Bernardin de Saint-Pierre, et vous pouvez dire comme lui : « Je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde et mon repos

1. Prétendant et usurpateur du trône de Portugal.

redouble au bruit lointain de la tempête. » Je me promets bien à mon retour en France d'aller partager votre ermitage le plus longtemps qu'il me sera possible, en vous demandant toutefois un peu d'indulgence pour mes accès de spleen qui m'ôtent presque la faculté de parler quand j'en suis atteint.

Avez-vous lu la dernière épitre (*A Barthélemy*) de Lamartine ? C'est, à mon avis, tout ce qu'on peut voir de suave, de délicat, de céleste, de ravissant. Oh ! c'est un grand poète ! Quel dommage qu'il soit si incomplet ! Il ne sort pas des cieux ; et pourtant un poète devrait être un miroir où tous les objets gracieux, et horribles, brillants et sombres, calmes et agités se réfléchissent. Moore est un peu comme Lamartine ; mais Byron, mais Hugo (*en prose*) mais SHAKESPEARE, GOETHE, Schiller... et parmi les miens, BEETHOVEN, Weber !... quels noms !... Je ne puis y penser sans m'écrier comme les sauvages : OH !...

Adieu, cher papa, j'espère que vous voudrez bien ne pas me punir de mon apparente négligence et que je recevrai dans peu de vos nouvelles.

Je vous embrasse tendrement.

Votre affectionné.

H. BERLIOZ.

Monsieur Marmion, à Montbonnot (pour Meylan), près Grenoble (Isère). France.

Communiqué par madame Chapot.

A FERDINAND HILLER, Rome, 17 septembre 1831 (*Corresp. inéd.*, 86). La vie dans la campagne de Rome. Souvenir de Mendelssohn.

XIV

A SON PÈRE

San Germano, lundi 17, 18, 19, 20 ou 21 octobre (je ne sais pas bien) [1831].

Je suis parti de Naples vendredi dernier à pied avec deux officiers suédois qui parlent fort bien le français et sont d'une société fort aimable. Cette manière de parcourir le pays est incomparablement plus agréable que les moyens ordinaires ; dans ce moment-ci surtout; le soleil ne brûle plus, le siroco ne souffle pas, les fruits sont murs, on vendange partout, il fait un petit air frais délicieux ; c'est le beau moment de l'Italie. Pendant que ces messieurs grimpent au mont Cassino, pour visiter le fameux couvent dont je vous ai parlé dans ma lettre de Naples[1], je vous écris... Il faut bien profiter des moments où on a quelque chose d'intéressant à dire, j'ai assez le temps à Rome de me sentir l'esprit obtus, l'imagination morte ou le cœur serré.

Depuis ma dernière lettre, j'ai visité les illustres débris

1. Cette lettre n'a pas été retrouvée.

de Pompéi ; je ne veux pas vous assommer d'une description de ce squelette de ville, mais, à coup sûr, c'est au niveau de ce qu'on peut d'avance s'en figurer. Mes quatre compagnons de voyage et le cicerone gâtaient beaucoup, toutefois, mon petit monde antique; ce n'est pas là l'effet de Pompéi. Je pestais en moi-même contre les circonstances qui m'empêchaient d'être seul, errant, la nuit, à travers des colonnes et des ombres de colonnes, vu de la lune seulement et libre de me livrer à tous les caprices de mon impressionnabilité (pour ne pas toujours dire *imagination*). Il doit être beau de pouvoir rêver ainsi au milieu du silence, marchant sur ces grandes dalles polies, dans ces longues rues retentissantes, à travers les temples et les palais ; d'aller s'asseoir dans le grand Théâtre tragique, penser aux Sophocles, aux Euripides ; de voir en frémissant s'agiter derrière le nuage du passé, au milieu de l'immense amphithéâtre, les gladiateurs, les lions, les tigres, et, plus effrayant encore, ce peuple altéré de sang, poursuivant de regards vides le cœur de la victime déchirée par l'ongle ou par le fer d'un animal désespéré, et applaudissant à ses dernières pulsations. J'aurais bien voulu dormir dans un de ces jolis appartements, pavés de mosaïque, qu'on se figure peuplés de belles, drapées à la grecque, au regard fier, impérieux, qu'environnaient de ravissantes esclaves jouant de la lyre et chantant la volupté. Mais tout cela est impossible. Il y a des gardiens partout, qui vous suivent d'un œil attentif ; je n'ai pas

seulement pu voler, pour mon père, un pauvre petit débris de fresque ou de mosaïque.

Après la course à Pompéi je suis allé à Castellamare où j'ai laissé mes quatre compagnons. J'ai failli m'embarquer pour la Sicile, mais les raisons d'argent m'ont retenu.

Revenu à pied à Naples, j'ai rencontré mes deux Suédois qui m'ont proposé de les accompagner dans leur voyage pédestre jusqu'à Rome. Jusqu'à présent, je n'ai qu'à m'applaudir de l'avoir fait. Nous n'avons eu encore d'autre inconvénient que la fatigue et des disputes pour des poires ou des raisins ou des figues volés quand les maîtres n'étaient pas là pour nous les vendre. Cette vie vagabonde est fort amusante ; mes effets sont à la poste qui les porte à Rome ; je n'ai que mon portefeuille, ma canne et ma bourse, et ce n'est pas du poids de celle-ci que je puis avoir à me plaindre, d'ailleurs il diminue graduellement à mesure que je me fatigue et finira par disparaître tout à fait au moment d'arriver. Nous nous sommes arrêtés ici un jour, séduits par la beauté du pays ; nous repartirons demain pour *Isola di Sora*, petit bourg situé dans les Abbruzzes, où se trouve une rivière très curieuse et des papeteries dirigées par des Français (un, entre autres, de Voiron). Comme j'ai déjà passé par cette route, je sers de guide aux deux étrangers ; nous comptons, en sortant de Sora, aller à travers les montagnes à Subiaco, qu'un de ces messieurs connaît déjà et affectionne autant que moi ; puis de là,

disant adieu aux rochers, torrents, nuages, bois, paysannes bigarrées, et à tous les charmes de la vie active, nous irons nous endormir à Rome du triste et lourd sommeil de l'ennui.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

XV

A THOMAS GOUNET

Rome, ce 28 novembre 1831.

Mon dearest Gounet,

Béni soyez-vous mille fois! Vous n'oubliez pas les absents, les exilés, les orphelins ; votre lettre, que j'ai trouvée sur le chevetde mon lit, un soir en revenant de la campagne, m'a donné une délicieuse insomnie. Vous m'écrivez de grandes lettres, je riposte par une espèce de poulet, maigre d'expressions, pour mes sentiments pour vous. C'est donc fini, l'*empire de Constance* est passé? Je vous en félicite de tout mon cœur, puisque votre liaison avec la nymphe capricieuse ne servait qu'à vous tourmenter. Vous me demandez si j'ai trouvé quelque âme romaine qui, etc., etc.?... *Non.*

Ne parlons pas de cela. Ce qu'il y a de pire, c'est que je ne puis vivre sans musique; je ne puis m'y accoutu-

mer, c'est impossible. Ma haine pour tout ce qu'on a l'impudence de décorer de ce nom, en Italie, est plus forte que jamais. Oui, leur musique est une catin ; de loin, sa tournure indique une dévergondée, de près, sa conversation plate décèle une sotte bête. Je ne suis revenu que d'une seule de mes préventions ; c'est celle contre les Italiens, que je trouve jusqu'à présent d'aussi bonnes gens que d'autres ; surtout ceux des montagnes que j'ai vus davantage. Aussi vais-je souvent les visiter ; ma malheureuse maladie fait tous les jours, à Rome, de nouveaux progrès ; je n'y connais d'autre remède, quand les accès sont trop forts, que la fuite. Dès que je me sens plus tourmenté du spleen qu'à l'ordinaire, je mets ma veste de chasse, je prends mon fusil et je décampe à Subiaco, quelque temps qu'il fasse. Il y a huit jours que j'ai fait le voyage de Tivoli à Subiaco par une pluie enragée qui a duré toute la journée. Le mois dernier je suis revenu de Naples à pied, à travers les montagnes, par les bois, les rochers, les hauts pâturages, et je n'ai pris de guide qu'une fois. Vous ne sauriez croire le charme d'un pareil voyage : ses fatigues, ses privations, ses apparences de danger, tout cela m'enchantait ; j'y ai mis neuf jours que je me rappellerai longtemps.

Je ne vous parle pas de mes impressions multipliées, au Vésuve, à Naples, à Pompéi, etc. ; j'aurais trop à dire ; seulement je trouve toujours que rien n'égale la mer. Mais nous causerons, nous causerons de tout cela. Vous

m'apprenez le mariage de la sœur de Berlioz ; je lui avais écrit de Naples, il ne m'a pas répondu ; je lui demandais des nouvelles de cet inexplicable Ferrand qui vient aussi de se marier il y a trois mois et qui n'en dit rien à personne. Il paraît que vous l'ignoriez, car vous ne m'en dites rien ; je lui avais écrit à l'époque de son mariage, que je ne connaissais pas, une lettre qui motivait plus que toute autre une réponse, et il ne me l'a pas accordée. J'ai su indirectement qu'il avait épousé sa passion, mademoiselle Aimée Roland. Personne ne me répond ; ce qui me met par moments dans des rages inconcevables. J'écrivis à Hiller, rue Sainte-Anne, n° 1, il y a deux mois ; point de réponse ; pas plus que de Ferrand et d'Auguste. J'aurai, je crois, bientôt à vous apprendre le mariage de ma sœur aînée[1] et son voyage à Paris. Voyez quel crève-cœur de ne pas m'y trouver, mais vous irez au moins la voir ; j'arrangerai ça. Son futur est un juge au tribunal de Grenoble. Je ne sais pas combien de mois j'aurai encore à dévorer mon cœur dans notre maudite caserne ; mais, dans tous les cas, je passerai par Paris avant d'aller en Allemagne pour ma troisième année. Adieu, mon cher Gounet, si vous rencontrez Hiller, accablez-le de malédictions de ma part ; rappelez-moi au souvenir du *pater familias* Auguste, de ce bon Pixis que vous trouverez facilement au café

1. Nanci Berlioz épousa, en effet, au commencement de 1832, Camille Pal, juge à Grenoble.

Feydeau, de Desmarest qui est un drôle, un paresseux, un grand vilain, et croyez-moi plus que jamais votre tout dévoué.

H. BERLIOZ.

Lettres à Gounet.

A FERDINAND HILLER, Rome, 8 décembre 1831 (*Corresp. inéd.* 88). Impressions de voyage. « Faut-il que je sois ici claquemuré, dans ce pays morne et antimusical, pendant qu'à Paris on joue la *Symphonie avec chœurs*, *Euryanthe* et *Robert le Diable ?* »Prière de copier dans la cantate la *Mort d'Orphée* l'*adagio con tremulandi* (destinée à devenir la *Harpe éolienne* dans *le Retour à la vie*).

A HUMBERT FERRAND, même date (*Let. int.*, 105). Court billet, demande de nouvelles.

XVI

A VICTOR HUGO

(Fragment.)

Rome, 10 décembre 1831.
(Après la lecture de *Notre-Dame de Paris.*)

Ah ! vous êtes un génie, un être puissant, un colosse à la fois tendre, impitoyable, élégant, monstrueux, rauque, mélodieux, volcanique, caressant et méprisant. Cette dernière qualité du génie est certainement la plus rare ; ni Shakespeare, ni Molière ne l'ont eue. Beethoven seul parmi les *grands* a mesuré juste la hauteur des insectes humains qui l'entouraient, et avec lui je ne vois que vous !

Il lui peint en termes exaltés l'ennui qu'il ressent d'être exilé à Rome et l'effet qu'a produit sur lui la lecture de *Notre-Dame de Paris*. Il voudrait le voir, lui demander un livret d'opéra, mais il craint qu'il n'ait pas les mêmes goûts que lui en musique, car il croit savoir que le *gros homme gai* (Rossini) va mettre *Notre-Dame de Paris* en musique.

Il est bien gai, le gros homme ; il est vrai que Weber est mort...

(*Catalogue d'autographes*, J. Charavay, 403.) — L'original de cette pièce n'est qu'un brouillon : la lettre n'a certainement pas été envoyée à son destinataire, car elle n'a pas été retrouvée dans les papiers de Victor Hugo, parmi lesquels ont été conservées plusieurs lettres de Berlioz qu'on lira dans la suite de ce recueil.

A FERDINAND HILLER, Rome, 1er janvier 1832 (*Corresp. inéd.*, 90). Travaux de composition : *Roi Lear*, *Rob-Roy*, *Mélologue*, quelques morceaux détachés. Impressions de ses voyages. Mendelssohn. Projets de retour en France et de voyage en Allemagne.

A HUMBERT FERRAND, Rome, 8 janvier 1832 (*Let. int.*, 106). Projet de scénario du *Dernier jour du monde*.

XVII

A MADAME LESUEUR

Rome, ce 12 janvier 1832.

Madame,

Je vous remercie mille fois, madame, de la bonté que vous avez eue de m'envoyer ma partition[1] et plus

1. Vraisemblablement la *Messe solennelle*, de 1825, d'où Berlioz tira le *Resurrexit* (deuxième partie du *Credo*) pour l'utiliser comme envoi de Rome.

encore de la lettre qui l'accompagnait. Je suis bien sensible à tout l'intérêt que vous me témoignez et je prends aujourd'hui, pour la première fois, la liberté de vous en remercier directement. Je vous prie de croire que rien ne m'eût été plus agréable que d'entretenir activement notre correspondance, mais j'ai souvent craint de vous fatiguer par des lettres dont le style se serait trop ressenti de mon humeur sombre.

J'ai été pendant trois mois de suite possédé du spleen jusqu'à en devenir comme un dogue qui prend la rage ; ce n'était guère le cas de prendre la plume, je n'aurais pu la tremper que dans le fiel. Depuis le retour de M. Horace, qui m'a fidèlement remis votre lettre, j'ai fait un voyage à Naples. Je m'y suis déterminé, brusquement, un jour que je dormitais dans notre bois de lauriers, couché sur un tas de feuilles mortes, enviant le sort des lézards que je voyais se jouer à mes pieds au soleil d'août. Ma détermination a été bientôt prise ; je me suis levé, j'ai secoué mon habit, je suis monté faire un petit porte-manteau et avertir M. Horace, et le lendemain matin je suis parti. Oh ! Voilà une ville, Naples ! C'est du bruit, de l'éclat, du mouvement, de la richesse, de l'activité, des théâtres ; c'est tout ce qui nous manque ici et plus encore. Il n'y a pas, il est vrai, ce fantôme de grandeur qui assombrit la physionomie de Rome et semble couvrir d'un crêpe la désolée campagne qui l'enceint de toutes parts. Il n'y a pas d'arides monticules couverts de débris, sur lesquels le rêveur va s'asseoir

pour écouter au loin le grave chant des cloches de Saint-Pierre ; il n'y a pas de plaine immense, inculte, sans arbres ni habitations. Mais il y a un Vésuve, une grande et superbe mer, des îles ravissantes, un golfe de Baya rempli de souvenirs Virgiliens qui *me vont* au moins aussi bien que la poudre tumulaire et la cendre des empereurs. On sait que les caractères les plus dissemblables sont ceux qui sympathisent le plus fortement et que deux êtres organisés absolument de la même manière ne peuvent que s'ennuyer ensemble ; voilà pourquoi Rome m'assomme. Il y a tant en moi de champs ravagés, de palais déserts, de ruines déjà froides, que je cherche au moins au dehors le mouvement, la chaleur et la vie. Il y a tant de matières fulminantes accumulées au fond de mon caractère refroidi, que vous pouvez penser si mes entrailles fraternelles ont dû s'émouvoir aux cris du Vésuve souffrant et furieux. J'y suis arrivé à pied, à minuit : les étoiles scintillaient sur ma tête ; au-dessous de moi, la mer, resplendissante des feux des pêcheurs, semblait une vaste prairie avec un conciliabule de vers luisants, et tout près, le Vésuve soufflant, râlant, vomissait contre le ciel des tourbillons de flammes et de roches fondantes, comme de brûlants blasphèmes auxquels j'applaudissais avec transport.

Il serait trop long de vous parler de toutes mes excursions à Pompei, à l'île de Nisida, de mes promenades en mer, de mes dîners avec mes rameurs dans les bois de Puzolles où, sous une tente de paille de maïs, nous

mangions le macaroni et sablions le vin du Pausilippe en discourant du brillant roi Murat, de l'île d'Elbe, de la Corse et *de ce qui s'en suit.*

Je ne croit pas qu'il fût fort intéressant pour vous de savoir jusqu'à quel point je fus ému en voyant un soir le soleil se coucher derrière le cap Misène, pendant que du sublime paysage illustré par Virgile semblaient surgir, rajeunis, Enée, Jube, Latinus, Pallas, le bon Evandre, la résignée Lavinie, Amanda, le malheureux Turnus et tout le bataillon de héros aux panaches flottants dont le génie du poète a peuplé ce rivage. Les mots ne peuvent rendre l'effet d'un tel magnétisme de souvenirs, de poésie, de lumière, d'air pur, d'horizon rosé, de créations fantastiques... J'étais enivré, je me serais cru loin de la terre si mes larmes ne m'eussent rappelé que j'étais encore dans la *triste vallée* où l'on en répand.

Ainsi je vous dirai donc simplement, qu'après avoir admiré de toutes mes forces, jusqu'à en perdre la raison, je suis reparti pour Rome, *à pied*, à travers les montagnes, couchant la nuit dans des capitales de bandits et marchant le jour dans des lits de torrents ou de vastes prairies sans chemin frayé. Le septième jour je suis arrivé à Subiaco, où j'ai trouvé un camarade de l'Académie qui m'a prêté du linge, dont j'avais grand besoin, et après vingt-quatre heures de repos j'ai repris ma course vers Tivoli et Rome, où je suis arrivé sans encombre.

Je ne vous parlerai pas de mes observations musicales : elles sont toutes consignées dans un grand article qui m'a été demandé de Paris pour la *Revue européenne*; je l'achève en ce moment et vous pourrez le lire avant mon retour[1].

Je partirai d'ici au mois de mai prochain, me dirigeant sur Milan que je n'ai pas encore vu, de là plus tard sur Paris, où j'irai faire ma cargaison de musique et lâcher deux ou trois bordées vocales et instrumentales avant de me lancer sur l'océan musical de la Germanie. Quel plaisir je me promets de revoir mon excellent maître et vous, madame, qui avez droit à tant d'affection de ma part! Veuillez assurer à M. Lesueur que mes efforts ne se ralentissent pas pour me rendre de plus en digne de la sienne.

Je demande bien pardon à mesdemoiselles Eugénie et Clémentine, mais le jour de l'an n'est pas si éloigné que l'usage ne puisse m'autoriser à les embrasser toutes les deux.

Votre tout dévoué.

H. BERLIOZ.

1. Cet article a paru, en deux numéros, dans la *Revue européenne* de 1832, sous ce titre : *Lettre d'un enthousiaste sur l'état de la musique en Italie*. Les éléments principaux en ont été postérieurement utilisés par l'auteur dans *l'Italie pittoresque* (1835), puis dans son *Voyage musical en Allemagne et en Italie* (1844), enfin dans ses *Mémoires*.

P.-S. Que fait Turbri [1] ? N'a-t-il point obtenu d'avancement à l'Opéra ? Je pense bien souvent à lui et le voudrais voir plus heureux. C'est un excellent garçon qui aurait plus d'amis s'il ne pensait pas tout haut devant des gens que ses pensées offusquent. Mes amitiés à Stephen [2] et à *tutti gli fratelli in musica.*

Communiqué par M. Xavier Lesueur (précédemment reproduit dans la *Revue musicale*, 15 février 1906).

A HUMBERT FERRAND, 17 février (*Let. int.*, 111). Court billet. Il partira le 1er mai.

1. Turbri, violoniste et compositeur, auteur, comme Berlioz, d'une *Symphonie fantastique*, était entré à l'orchestre de l'Opéra, comme alto, en 1830; au moment même où Berlioz écrivait la lettre ci-dessus, dans laquelle il s'intéressait à son avancement, il était congédié. Fétis a apprécié son caractère en ces termes, qu'on peut rapprocher de ceux de Berlioz : « Esprit bizarre, inconstant, sans ordre dans les idées comme dans sa conduite, il ne sut pas mettre à profit son heureuse organisation d'artiste, et finit par tomber dans la misère et la dégradation qui en est souvent la compagne. »

2. Stephen de la Madelaine, ancien chanteur récitant de la chapelle du Roi, dont Lesueur était directeur, a écrit une biographie de ce dernier (1841). Il y dit avoir vécu dans l'intimité du maître, et, dans une note (p. 31), émet les réflexions suivantes : « Lesueur a assez vécu pour être témoin des premiers triomphes de M. Berlioz, auxquels il applaudit de tout son cœur et sans nulle réserve. Il avait poussé avec énergie ce jeune et déjà célèbre maître dans la voie nouvelle qu'il a suivie jusqu'à ce jour avec tant de courage et de bonheur ».

XVIII

A THOMAS GOUNET

Rome, 17 février 1832.

Mon cher Gounet,

Puisque vous êtes le seul homme exact, le seul sur lequel *un absent* puisse compter, entre tous ses amis, j'ai recours à vous pour une petite commission dont je suis sûr que vous me rendrez bon compte. J'ai envoyé, il y a plus d'un mois, à *la Revue européenne*, un grand article sur l'état actuel de la musique en Italie[1], lequel article m'avait été demandé peu de temps auparavant par de Carné. Je l'ai adressé, comme il me l'avait indiqué, au bureau de la revue, *rue des Saints-Pères, numéro 69*, ou, en l'absence du directeur, à M. de Cazalès[2] que je connais personnellement un peu ; en outre, j'ai écrit une lettre particulière à M. Cazalès pour le prier de m'informer du sort de mon article, de l'époque de son insertion, etc. Depuis lors je n'en ai pas reçu de nouvelles ; veuillez donc, je vous prie, un matin, en vous rendant à votre bureau, passer à celui de la revue, ou chez M. Cazalès, rue du Cherche-Midi, numéro 15, et demander ce qu'est devenu mon paquet. Je vous prie

1. Voyez lettre du 12 janvier ci-dessus, et note.
2. Voyez note, p. 27.

aussi de me répondre aussitôt ce que vous aurez appris. Ce serait pour moi une vexation cruelle et une insupportable corvée d'être obligé de recopier ce maudit article si la première copie a été égarée.

J'ai enfin reçu des nouvelles de Ferrand ; de Germain aussi, mais d'Auguste point ; il a laissé deux lettres sans réponse, il *se marie, il est marié*, avec la sœur de Gilardin, une compatriote de Ferrand. Hiller n'a pas répondu non plus à mes deux dernières lettres. et si j'en ai enfin obtenu signe de vie il y a deux mois, c'est à vous que je le dois.

Que faites-vous au milieu de toutes ces conjurations, conspirations, factions, désolation du sens commun, des arts et des gens paisibles ?... Quelle part y prenez-vous ? Je voudrais bien, pour votre repos, qu'elles ne vous intéressassent pas plus que moi.

Si vous écrivez quelque jolie petite poésie dans votre genre, voudriez-vous bien me la réserver ? me l'envoyer ? Je compte, à mon retour en France, publier un autre recueil dans le goût des mélodies sur des paroles de divers auteurs. J'ai fait dernièrement un petit air sur *la Captive* de Victor Hugo qui vous plaira, j'en suis sûr. J'arrive des montagnes où j'ai passé tout le commencement de ce mois, vagabondant, mon fusil sur l'épaule, malgré le froid piquant, la neige et la glace, couchant tantôt dans un village, tantôt dans un autre, content de satisfaire mon *désir de voir* et mon *humeur inquiète,* libre au moins des entraves académiques.

Je partirai d'ici au commencement de mai ; je me dirigerai sur Grenoble en jouant un tour à M. Horace qui me croira à Milan. De là je ferai une excursion à Paris, et *je laisse à penser quelle joie* de retrouver et vous, et la musique, et nos thés au café de la Bourse, et nos fins dîners chez Lemardeley, et les récits, et les caquets : car nous pouvons nous en permettre *nous, nous* qui ne sommes pas mariés. Concevez-vous rien à cette matrimoniofurie qui les prend tous ? Ma sœur aussi vient d'épouser un juge au tribunal de Grenoble. Albert Du Boys, dont vous vous rappelez la *Cantate à la duchesse de Berry* et la lettre un peu drôle qui y était jointe, épouse aussi une beauté riche du département de la Drôme. Auguste, Ferrand, Édouard Rocher, de Carné, tous, tous mariés cette année ; prenez garde à vous : « Oiseaux, gardez bien, gardez bien votre liberté ! »

Adieu, mon très cher Gounet, mille milliers d'amitiés. A vous pour la vie.

H. BERLIOZ.

Lettres à Gounet.

XIX

A ALBERT DU BOYS

Roma, 4 ou 5 mars 1832.

Je vous remercie, mon cher Albert, de votre lettre et de la bonne nouvelle qu'elle m'a apportée. J'avais

appris indirectement votre mariage, et les détails qu'on me donnait sur votre future me font concevoir à merveille votre enthousiasme pour elle. Allons, soyez heureux, je suis convaincu ou au moins persuadé que vous le serez. Je vous crois né sous une étoile favorable qui brille en ce moment de tout son éclat. Le mariage a fait, depuis que j'ai quitté la France, une terrible déconfiture de mes amis. Vous êtes le septième. Il ne reste plus, je crois, que cet excellent Casimir. Il me donnait dernièrement des conseils de la même nature que les vôtres. Il me croit encore ébloui des illusions de la première jeunesse et tâche de me prémunir contre elles. Il ne me comprend pas, ni vous non plus. Mais en tout cas je puis vous assurer que jamais je ne fus plus éloigné de m'enchaîner et qu'aucun engagement ne me paraît plus que celui du mariage incompatible avec mon humeur[1].

Depuis que j'ai recouvré ma liberté morale, j'ai appris à l'apprécier. Mon isolement même, mon exil en Italie, la privation des jouissances de mon art, la raréfaction de mon atmosphère intellectuelle, en me jetant dans la vie sauvage, m'ont fait sentir tout le charme de la liberté physique absolue.

Ne sachant que devenir ici, obligé d'opter entre les salons du grand monde et les stériles *conversazioni* du

1. Conférer cette déclaration avec l'hypothèse aventureuse d'un biographe, d'après lequel, en ce moment, Berlioz aurait manœuvré pour épouser la fille d'Horace Vernet.

petit, je m'enfuis aux montagnes où je passe une bonne partie de mon temps, n'obéissant qu'à mon caprice. Un village m'ennuie-t-il ? je vais dans un autre. Tantôt perché sur les roches nues de Civitella, je salue avec amour la mer que j'aperçois à l'horizon ; tantôt, mon fusil à la main, je redescends dans les plaines, mener la délicieuse vie du chasseur errant, indifférent à tout, sans inquiétude pour ma nuit, sûr de trouver toujours un gîte, au besoin dans les innombrables cavernes dont tous les rochers sont percés, désireux d'aventures, et par conséquent n'en trouvant jamais, un jour brûlé du soleil, un autre jour à demi mort de froid, mouillé jusqu'aux os, je circule dans toutes les directions, poussé à l'ouest, à l'est, au sud ou au nord, par le vent capricieux de ma fantaisie. Je reviens à Rome quand je n'ai plus d'argent. C'est cette irrésistible raison qui m'y retient encore depuis quinze jours. En arrivant, j'ai trouvé votre lettre, mais je n'ai pas de nouvelles du paquet que vous m'annoncez, ni des personnes qui devaient me le remettre. J'ai questionné le portier sur celles qui m'ont demandé pendant mon absence, aucun étranger ne s'est présenté. Si j'ai attendu jusqu'à cette semaine pour vous répondre, c'est que j'espérais toujours voir arriver le paquet dont vous me parlez et vous rendre compte de son contenu.

Vous rappelez-vous la ballade du *Pêcheur* de Gœthe, dont vous m'avez envoyé une traduction ? Je m'en suis *emparé* pour un ouvrage dont j'écris ici les paroles et la

musique[1]. Le sujet de votre petit poème cadrant avec le mien, je l'y ai placé, en indiquant toutefois que vos vers ne sont pas de moi. Je vous montrerai cette singulière composition à notre prochaine entrevue. J'accepte avec grand plaisir votre invitation pour La Combe[2]. Mon départ de Rome est fixé au 1er mai prochain. Je donnerai un croc en jambe au règlement de l'Académie, et pendant que M. Horace me croira à Milan ou à Venise, je serai en Dauphiné.

Avant de quitter la *povera bella Italia,* je reverrai Florence et Pise, et j'irai faire un pèlerinage à l'île d'Elbe et en Corse, puis je plongerai sur vous du haut des Alpes.

Adieu, mon cher Albert, recevez tous mes vœux pour votre bonheur et l'assurance de ma sincère amitié.

H. BERLIOZ.

P.-S. — Mille choses à Casimir.

Deuxième P.-S. — Oh Dieu ! le soleil donne sur les montagnes d'Albano. Croiriez-vous que je n'ai pas encore vu le fameux lac ? J'y vais tout de suite.

Communiqué par M. P. Du Boys.

A FERDINAND HILLER, Rome, 16 mars 1832 (*Corresp. inéd.*, 94). Projets de retour et de voyage en Allemagne. Mendelssohn. *La Captive.*

1. *Le Retour à la vie.*
2. Le château de la Combe de Lancey (Isère), qu'habite actuellement M. P. Du Boys, fils de l'ami de Berlioz.

XX

A SA MÈRE

Rome, 20 mars (1832).

Chère maman,

J'ai laissé passer cette semaine sans vous écrire, attendant toujours la réponse de Nanci, pour ne pas avoir à me plaindre d'elle dans ma lettre. Cette réponse un peu tardive est enfin arrivée et m'a inspiré naturellement beaucoup d'envie de faire la connaissance de la nouvelle famille de ma sœur. Mais laissons-la un peu pour parler de vous, elle n'y perd rien puisque je lui écris.

Je sympathise bien vivement avec tous les tracas, soucis et chagrins de toute espèce que vous combattez dans ce moment-ci ; je ne vois pas trop comment vous viendrez à bout de réduire Prosper, car il paraît que toutes ses fredaines lui sont comptées comme titres de gloire par son amour-propre.

Vous me reprochez de ne rien vous dire de ce qui se passe ici ; d'abord il ne s'y passe rien, excepté les crimes ordinaires, les assassinats dans les rues, sur notre escalier, partout..., mais c'est toutes les semaines la même chose, ce sont les mœurs du pays. S'il se passait quelque chose d'intéressant en politique, il serait fort

imprudent à moi de vous en parler, je m'exposerais à ce que mes lettres ne vous parviennent pas. Nous ne savons presque rien de ce que font les Français à Ancône, ils y dansent et s'amusent comme à l'ordinaire ou plus qu'à l'ordinaire. Nous ne savons rien de ce qui se fait en France, le Pape s'étant avisé (un peu tard, ce me semble) d'interdire l'entrée de tous nos journaux dans ses états. Quant à mon indifférence radicale en matière de politique, elle tient à une chaîne d'idées plus étendue que vous ne pensez, aussi nous n'en parlerons plus. Napoléon dit quelque part qu'il est des choses qu'on ne doit jamais écrire et d'autres qu'on ne doit même jamais dire. Il a mille fois raison.

Je pars invariablement le 2 mai, j'irai d'abord à Florence et à Livourne où je m'embarquerai pour l'île d'Elbe et la Corse ; après quelques courses de peu de durée je reviendrai en terre ferme et rentrerai en France par les Alpes. Je vous écrirai encore une fois de Rome avant mon départ.

Dites-moi en détail ce que je dois faire pour les chapeaux de paille ; madame Vernet me donnera des conseils pour cette emplette[1].

Vous me demandez quels succès obtiennent mes compositions ?... mais vous savez bien, chère maman, qu'il n'y a point de musique dans ce pays-ci ; il n'y a pas seulement moyen d'y faire exécuter un quatuor. Ils

1. Sur cette commission de chapeaux de paille d'Italie, voir la lettre du 21 mai 1832.

sont à deux cents ans en arrière de la civilisation, et quand je leur parle de nos richesses musicales de Paris, ils ouvrent des yeux que l'étonnement rend presque stupides. Ce sont des enfants de huit ans. Pour les succès de salon, ils ne m'ont pas manqué cet hiver; une petite composition écrite dans ma dernière course aux montagnes est devenue populaire et aristocratique[1]. On la chante partout, depuis l'ambassade jusqu'aux ateliers de sculpture; j'ai le malheur, du matin au soir, de l'entendre écorcher dans les corridors, au jardin, même dans les rues de Rome; on me la fait suer.

Je compte les jours qui me restent encor à passer dans cette sotte caserne. Je reverrai Rome avec plaisir pour ses sublimes plaines et ses délicieuses montagnes, mais alors je serai libre et aujourd'hui je ne le suis pas; alors une absence forcée ne me rendra pas malade de besoin de musique, je viendrai au contraire m'y délasser, comme dans un beau jardin que j'apprécierai bien mieux.

H. B.

P.-S. — Je voulais écrire à Nanci mais je suis trop mal disposé, je sens un mauvais accès me prendre et je renvoie à un autre jour.

Communiqué par madame Chapot.

1. *La Captive*, sur les vers de Victor Hugo *(les Orientales)*.

A HUMBERT FERRAND, Rome, 26 mars 1832 (*Let. int.*, 112). Idées sur la musique en prose. Projet de collaboration (*le Dernier jour du monde*). Impressions de voyage.

A FERDINAND HILLER, Florence, 13 mai 1832 (*Id.*, 97). « J'ai laissé Rome sans regret. La famille d'Horace Vernet m'a donné, à mon départ, des marques d'attachement et d'affection... Mademoiselle Vernet est toujours plus jolie que jamais, et son père toujours plus jeune homme... » — Duprez. — Il rentre directement en France. Son aversion pour Bellini.

XXI

A SA MÈRE

Milan, 21 mai [1832].

Chère maman,

J'ai reçu votre dernière lettre l'avant-veille de mon départ de Rome; si je n'y ai pas répondu, c'est que je comptais le faire ici. Je crains cependant que mon silence ne vous ait paru inquiétant, mon voyage depuis Rome ayant duré plus longtemps que je ne pensais. C'est terriblement loin. Je n'ai demeuré que trois jours à Florence où j'ai trouvé beaucoup de gens de ma connaissance.

Je ne suis ici que depuis hier, et déjà j'ai reçu deux invitations. Milan est une vraie grande ville, c'est presque comme Paris. Me voilà plus près de vous de

cent quatre-vingts lieues. Je ne sais combien de temps je m'arrêterai ici, ainsi ne m'y écrivez pas. J'espérais trouver à la poste une lettre d'Adèle, pourquoi n'y est-elle pas ?

Encor des bêtises à Grenoble ! ils sont donc stupides [1] !

Le temps me dure pourtant de la revoir, cette bonne ville de Grenoble ; je n'ai plus que les Alpes à passer. Je sais que la fatigue de ce passage me paraîtra bien peu de chose en comparaison de ce que nous avons éprouvé en traversant les Apennins, de Florence à Bologne. Il faisait très froid, et un vent à faire craindre d'être emportés.

M. Horace a été très facile pour arranger mes affaires, et toute sa famille m'a comblé à mon départ de marques particulières d'attachement ; je n'ai pu douter d'en être vivement regretté ; je vous le dis, chère maman, pour vous prouver que je ne suis pas aussi sauvage et insociable que vous me le reprochez quelquefois.

Je pense que tout le monde va, sinon bien, au moins comme à l'ordinaire, à la maison. Mon beau-frère doit être revenu de Dijon. J'ai acheté à Florence les chapeaux que vous m'aviez recommandé d'apporter pour mes sœurs ; je vous avoue qu'ils m'ont déjà fait

1. Pendant le carnaval de 1832, une querelle avait éclaté entre des soldats de la garnison et des masques : cet incident provoqua une telle effervescence dans la population que le régiment dut quitter la ville au milieu des huées. D'où l'expression : « Faire une conduite de Grenoble. »

éprouver de furieuses tribulations pour les douanes[1] mais j'y suis fait à présent et je me moque du reste.

J'ai reçu à Rome, la veille de mon départ, le troisième numéro de *la Revue européenne*, un mois et demi après l'impression de mon article ; je pense que vous la recevez toujours.

Si vous recevez une lettre de Berlin pour moi, il faudra la garder. Parbleu, c'est bien clair, puisque vous ne sauriez pas où me l'adresser ; je vous dis là une sottise.

Adieu, chère maman,

Je vous embrasse tendrement.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

A HUMBERT FERRAND, Turin, 25 mai 1832 (*Let. int.*, 115). « Je vois les Alpes ! » A Milan, il a entendu pour la première fois un vigoureux orchestre. Donizetti, Pacini, Vaccaï. Le public. « Si jamais j'écris pour ces butors je mériterai mon sort ; il n'en est pas de plus bas pour un artiste. »

1. Un carnet de notes (sur papier à musique), conservé par la famille, porte des traces curieuses de ces tribulations. Berlioz y inscrit au jour le jour, parmi ses dépenses de voyage, des articles tels que : « Pour les chapeaux, douane de Bologne, trente baïocchi ; deux francs à la douane de Modène pour les chapeaux; deux francs vingt-cinq centimes à la douane de Parme pour les chapeaux ; à la douane milanaise, pour les chapeaux, quatre francs ; à Milan, deux francs douane, chapeaux, et un franc et demi à la douane de Saint-Martino ; douane de Chapareillan, cinquante-six sous. » Mous relevons encore, dans cette comptabilité : « A Milan, deux francs cinquante de sous-pieds en chaîne de laiton ; même somme, théâtre della Cambiana ; un col, Turin, trois francs, etc. » Il n'est pas de détails négligeables pour les grands hommes !

XXII

A THOMAS GOUNET

La Côte-Saint-André, 11 juin 1832.

Mon carissime Gounet,

Donnez-moi vite de vos nouvelles, je vous en prie en grâce. Vous pouvez penser si j'ai des sujets d'inquiétude sur votre compte, au milieu de tout cet affreux galimatias[1]. J'arrive de Rome il y a peu de jours, je me suis arrêté à Florence, à Milan et à Turin ; je suis censé en Italie, et en conséquence je ne pourrai me montrer à Paris qu'au mois de novembre pour y donner quelque concert, *si le ciel le permet*, et de là partir pour Berlin.

Pourquoi pendant ces jours mauvais m'avez-vous laissé sans me donner signe de vie?... Il n'y a pas besoin de m'écrire de longues lettres si vous n'en avez pas le temps ; quelques lignes suffiront.

Aussitôt après votre réponse, qui, je l'espère, ne se fera pas attendre, je vous enverrai une petite lettre pour Cazalès dont je vous expliquerai le contenu et au moyen de laquelle je pourrai, je pense, vous faire toucher l'argent que je vous dois depuis si longtemps. Je

1. Le choléra, troubles politiques, insurrections diverses.

vous traite bien sans façon, il est vrai, et je crains que vous ne me disiez comme Lucullus : « Je ne savais pas être si fort de vos amis... » Mais non, *franchement,* je ne le crains pas ; vous savez très bien que vous m'avez donné le droit de vous regarder comme un de mes meilleurs et de mes plus solides amis.

Comme le règlement de l'Académie me confine en Italie pour le reste de cette année, ne parlez pas trop de mon arrivée en France, cela pourrait compromettre M. Horace et moi. Toutefois, je voudrais bien avoir des nouvelles de M. Lesueur ; tâchez de m'informer aussi du sort de mes autres connaissances, Desmarest, Prévost, Casimir, Turbri, Girard[1], si vous pouvez.

Hiller est à Francfort, j'ai reçu une lettre de lui à Florence. Ne vous a-t-il pas embarrassé d'un paquet pour moi ?...

Je vais voir Ferrand à Belley, la semaine prochaine ; adressez néanmoins à la Côte votre réponse.

Adieu, mon cher ami.

Tout à vous.

H. BERLIOZ.

Lettres à Gounet.

A HUMBERT FERRAND, La Côte, samedi 16 juin 1832 (*Let. int.*, 118). Annonce de sa prochaine visite.

AU MÊME, La Côte, vendredi 22 juin 1832 (*id.*). Il s'excuse d'être obligé de différer sa visite.

1. Prévost (E.-P.), camarade de Berlioz à la classe de Lesueur. Sur Girard, voy. ci-après, p. 258.

XXIII

A THOMAS GOUNET

Grenoble, 10 juillet 1832.

Mon cher Gounet,

Je vous *envoie* la petite couyonade ou couïonnade[1] en question. C'est mon beau-frère, M. Pal, qui vous la remettra. J'ai essayé de mettre quelques notes sur la jolie poésie que vous m'avez *envoyée*, mais sans y réussir; elle a une teinte satirique qui m'a, je crois, gêné. Si je réussis plus tard, je vous *l'enverrai*. Voulez-vous avoir la bonté de *m'envoyer*, par la même occasion, un exemplaire de vos mélodies, s'il en reste encore chez Schlesinger. J'ai promis à madame Lacroix, dame d'honneur de la reine Hortense à Rome, de les lui *envoyer* et je ne voudrais pas manquer à ma parole. J'ai donné à Mendelssohn le dernier exemplaire qui m'était resté.

(J'espère que je n'ai pas oublié la conjugaison du verbe envoyer.)

Je suis dans un état de stupidité complet depuis quelques jours; ainsi ne m'en veuillez pas de l'insignifiance de ma lettre. Il fait trop chaud. Je m'ennuie trop. Mes idées sont trop sombrement violentes. Je suis fort bête.

Je n'ai pas encore vu Ferrand. Desmarest m'a ponc-

1. C'est la romance *la Captive* que désigne cet élégant vocable.

tuellement répondu. Si vous le voyez, dites-lui de ne pas s'impatienter si je ne réponds pas encore à ses questions. J'attends d'être retourné à la Côte. Ici je n'ai fait jusqu'à présent que mon métier ordinaire de vagabond ; de campagne en campagne, oncles et tantes et cousines et amis mariés, d'autres se mariant, noces et festins, parties de boules, baignades, sottes réflexions, tambours en troupes nombreuses que j'aime à suivre comme les enfants. Voilà.

Adieu, mon cher ami. Vous voyez que ce n'est pas ma faute et que je suis vraiment bête comme un conspirateur.

H. BERLIOZ.

P.-S. — Quand vous m'écrirez à la Côte, mettez mes deux noms pour que la lettre ne soit pas remise à mon père.

Je pense que vous avez les *Orientales* ; comme je ne sais pas tous les couplets de *la Captive*, je ne les ai pas copiés.

Je retourne à la Côte dans trois jours.

Lettres à Gounet.

A HUMBERT FERRAND, Grenoble, 13 juillet 1832 (*Let. int.*, 119). Projet de réunion. Le monde au milieu duquel il vit est « le plus prosaïque, le plus desséchant ».

A MADAME HORACE VERNET, La Côte-Saint-André, 25 juillet 1832 (*Corresp. inéd.*, 99). Lettre de courtoisie, où Berlioz révèle qu'il pouvait, quand il le voulait, être homme du monde tout comme un autre.

A FERDINAND HILLER, La Côte, 7 août 1832 (*Corresp. inéd.*, 103). Persiflages divers. Il copie les parties du Mélologue.

XXIV

A SA SŒUR ADÈLE

[La Côte-Saint-André, août 1832.]

Ma bonne, belle, chère et excellente Adèle,

Je ne sais pas que t'écrire. Il n'y a rien ici de nouveau en bien ou en mal. Mon père va comme à l'ordinaire, il se couche à huit heures et demie presque toujours; hier soir seulement madame Pion est venue nous voir et a parlé, parlé, parlé pour quatre, pour cent, pour trente mille. Madame Chanron est arrivée; c'est ce qui avait occasionné ce flux de paroles. Je n'ai point encore de nouvelles de Ferrand, qui sera sans doute retourné en Suisse pour son affaire. En conséquence j'attends toujours. Je travaille tant que le pouce commence à me faire mal. Je viens de faire deux visites, une à madame Bert la jeune, et l'autre à madame Desplagnes[1] dont le mari arrive ce soir de Grenoble. Elle m'a invité à dîner pour demain. Nous attendons ce soir M. Joseph Rocher. M. Anglès[2] est destitué, c'est un secrétaire de la préfec-

1. Mesdames Pion, Chanron, Bert et Desplagnes, dames de la Côte-Saint-André.

2. Parent d'Odile Berlioz (Mme Caffarel), cousine d'Hector.

ture du Puy-de-Dôme qui le remplace. Le pauvre homme va peut-être se trouver bien gêné, lui qui aimait tant ses aises.

Voilà bien des nouvelles. Ah ! attends, qui est-ce donc encore qui se marie ?... Personne, je me trompais.

Je voudrais te dire quelque chose d'aimable, d'adorable, je ne trouve rien ; rien de nouveau ni de beau. Ainsi adieu, mille choses au grand-papa, à tout le monde, à mademoiselle Nanci et à madame Nanci surtout. Remercie Camille[1] pour moi de sa complaisance pour la commission dont je l'avais chargé.

On dit que Casimir se marie *incessamment* à cause de l'état fâcheux de son beau-père. Si tu le vois, mille amitiés de ma part. Et à Odile[2] donc aussi, dis-lui de modérer un peu *sa passion* pour son mari ; ces *grands amours*-là ne sont plus de mise, et deviennent ridicules.

Amuse-toi ferme... si tu peux. Va le soir au jardin, n'oublie pas les glaces au café de l'Isère, va même au spectacle, fais des folies, des extravagances.

Allons, je t'embrasse un torrent de fois.

Ton ami *e fratello,*

H. BERLIOZ.

Mademoiselle Adèle Berlioz, chez M. Pal, Grande Rue Neuve, n° 10. Grenoble.

Communiqué par madame Chapot.

1. Camille Pal, mari de Nanci Berlioz : souvent désigné par son prénom dans les lettres.
2. Casimir Faure. Odile Berlioz.

XXV

A HUMBERT FERRAND

Grenoble, lundi, le 20 août 1832.

Mon cher ami,

Je partirai d'ici pour les Abrets mercredi prochain à midi, j'y serai à huit heures du soir; alors, si vous pouvez me venir prendre jeudi matin, tout ira bien; si non j'irai à pied à Belley. Car je brave la chaleur au point d'être venu *de la Côte ici* à pied dernièrement, partant à dix heures du matin [1]. Vous voyez que le soleil d'Italie m'a bronzé.

Adieu *a riveder lo.*

H. BERLIOZ.

Collection de M. Gaston Calmann-Lévy.

XXVI

A THOMAS GOUNET

Belley, 25 août 1832.

Mon cher Gounet,

Mon beau-frère m'a apporté les deux exemplaires de vos mélodies que vous m'avez envoyés et, de plus, une

1. Il y a cinquante-cinq kilomètres de la Côte-Saint-André à Grenoble. Il y en a une quarantaine des Abrets à Belley.

bonne et charmante lettre sur laquelle je ne devais guère compter d'après les sottes quelques lignes que je vous écrivis sous l'influence spleenique de la chaleur. Ma sœur aînée se trouvant dernièrement aux eaux d'Uriage y a rencontré madame votre mère et n'a pas manqué de l'aborder; elles ont beaucoup parlé de nous deux; je regrette bien de ne pas m'y être trouvé en même temps; mais il n'est pas bien loin celui où je pourrai, non seulement parler *de vous*, mais parler à vous, ce qui vaut encore mieux.

Je vous écris de chez Ferrand, que je quitterai dans deux jours pour retourner à la Côte. J'ai encore tant à copier pour mon prochain concert que je n'ose pas perdre trop de temps.

Que vous dire de mon séjour en Dauphiné? Je copie, je mène mon petit frère à la chasse au filet, je lis M. de Balzac, Saintine, Michel Raimond, puis je m'ennuie; je fais la partie de boules, puis je m'ennuie; je voyage dans les campagnes voisines, puis je m'ennuie encore; je pense à mes montagnes d'Italie où je m'ennuyais si librement; puis je les regrette et je m'ennuie de plus belle; enfin je mène une vie charmante.

Et vous, je pense que vous conjuguez aussi fort bien le verbe « nous nous ennuyons, vous *nous* ennuyez ».

Tenez, je ne sais que vous dire; je ne voulais que vous donner signe de vie; demain je vais avec Ferrand aux eaux d'Aix chercher sa femme que je ne connais pas encore.

Voilà tout ce que je puis vous dire de plus important. Ce n'est pas... tenez, adieu.

Je suis fort bête aujourd'hui, et pourtant il vient de pleuvoir.

Tout à vous. Votre dévoué,

H. BERLIOZ.

Lettres à Gounet.

A HUMBERT FERRAND, La Côte, 10 octobre 1832 (*Let int.*, 121). Invitation à venir le voir. Aura-t-il quelque chose à lui montrer de leur « grande machine dramatique ? » Il partira pour Paris à la fin du mois.

AU MÊME, Lyon, 3 novembre 1832 (*id.*, 122). Il part le soir pour Paris. Préparatifs de concerts. Spleen.

M. Maignien, bibliothécaire de la ville de Grenoble, possède un passe-port (sans signalement ni signature) pour Hector Berlioz, compositeur de musique et pensionnaire de l'Académie de France, âgé de vingt-huit ans, pour aller à Paris, le 28 octobre 1832.

CHAPITRE III

MARIAGE DE BERLIOZ
ANNÉES D'ACTIVITÉ PRODUCTRICE.

(Épisode de la vie d'un artiste; Harold en Italie; travaux divers.)

(1833-1836)

I

A THOMAS GOUNET

[Paris, 7 novembre 1832.]

J'arrive à l'instant. Je loge rue Neuve-Saint-Marc, n° 1, dans l'ancien logement d'H. Sm... C'est curieux[1] ! Je meurs d'envie de vous embrasser ; à ce soir à huit heures, au café Feydeau.

H. BERLIOZ.

Lettres à Gounet.

1. Détail exactement conforme aux indications des *Mémoires*, XLIV.

II

A SA SŒUR ADÈLE

Paris, jeudi 8 novembre [1832].

Ma bonne Adèle,

Je t'écris six lignes comme je m'y étais engagé, pour t'annoncer mon arrivée à Paris sans encombre. Je suis si occupé des préparatifs de mon concert que je n'ai pas un moment à moi. J'espère bien lever les obstacles de peu d'importance qui se rencontrent toujours en pareille occasion et je retrouve dans la coopération des artistes toute la bienveillance sur laquelle ils m'ont donné le droit de compter. Je ne suis arrivé que hier matin et déjà ma machine musicale est en train. Je suis venu de Vienne à Lyon avec M. Bernard de Grenoble. A Lyon je me suis trouvé au spectacle à côté de madame Fleuvant, la sœur de madame Desplagnes dont elle m'a demandé des nouvelles. De Lyon à Paris je me suis encore trouvé en fort bonne société avec des amis de mes connaissances de Paris. J'ai été reçu ici par tout mon monde avec la plus vive affection. J'ai dîné hier chez M. Lesueur. Je vais voir Alphonse; c'est un voyage, car je loge à une lieue de lui, rue Neuve-Saint-Marc, n° 1.

Adieu, ma chère sœur, je t'embrasse ainsi que maman et mon père.

Ton ami,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

I. A. M. L'INTENDANT GÉNÉRAL DE LA LISTE CIVILE, Paris, vendredi 9 novembre 1832. (*Corresp. inéd.*, 166). Demande de la salle du Conservatoire pour y donner un concert le dimanche 2 décembre.

Le concert de Berlioz eut lieu, non le 2, mais le 9 décembre. Le programme comprenait l'intégralité de l'*Épisode de la vie d'un artiste*, — c'est-à-dire la *Symphonie fantastique*, notablement remaniée depuis sa première audition, et *le Retour à la vie*, mélologue pour soli, chœur, orchestre et monologues déclamés, exécuté pour la première fois.

Miss Smithson assistait à ce concert, composé des œuvres qu'elle avait inspirées.

III

A SA SŒUR ADÈLE

[Paris], 10 décembre [1832].

Chère Adèle,

J'ai obtenu hier un succès extraordinaire. Presque tout a été bien exécuté et senti. J'ai été écrasé d'applaudissements, et, ce qui ne m'était jamais arrivé, redemandé à grands cris par le public qui avant de sortir de

la salle a voulu me voir ; j'ai donc été obligé de paraître sur l'avant-scène au milieu de la grêle retentissante de bravos du public et de l'orchestre. Je suis presque bien aise, bonne sœur, que tu ne te sois pas trouvée là, tu en aurais pris une attaque de nerfs. Je suis sûr aussi que cela aurait fait mal à mon père. Mon nouvel ouvrage, le Mélologue, dont j'ai fait aussi les paroles, a été joué par notre admirable tragique Bocage qui a été d'un sublime irrésistible. Je suis encore fatigué des embrassades, des transports de tout ce monde, et entre autres de Paganini, de V. Hugo, d'A. Dumas, de Pixis, d'A. Nourrit, de je ne sais combien de gens, hommes et femmes, qui sont montés au théâtre pour me voir.

J'ai vu que j'avais fait un fameux progrès sur mes propres sensations, car je n'ai pas été faible un seul instant ; ah ! si, cependant ; quand Bocage, encore pâle d'émotion, s'est élancé au foyer et m'a embrassé avec fureur à trois reprises, j'ai failli me compromettre et laisser échapper des larmes.

J'ai obtenu encore un bien autre suffrage, plus inattendu, et qui est le sujet de toutes les conversations ; je te dirai cela plus au long une autre fois [1].

Pour l'argent, je ne sais pas encore à combien s'est montée la recette, je crois que j'y gagne quelques centaines de francs.

On me tourmente pour redonner une seconde repré-

1. L'application de ce paragraphe à miss Smithson est facile.

sentation, à laquelle certainement je gagnerais beaucoup ; je vais voir si la chose est possible d'ici à une quinzaine. Il n'y a encore aujourd'hui que *la Quotidienne* et *les Débats* qui parlent de moi, je vous enverrai tous les articles de journaux qui paraîtront là-dessus.

Adieu, embrasse bien pour moi maman et mon père.

Je vous enverrai le Mélologue dès que j'aurai le temps d'aller à la grande poste.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

IV

A SON PÈRE

[Paris], 14 décembre 1832.

Cher papa,

Je vous envoie aujourd'hui dix exemplaires de Mélologue avec quelques journaux ; je vous aurais adressé tous ceux qui ont parlé de moi, mais plusieurs n'étant pas timbrés, je n'ai pu les mettre à la poste ; je m'en procurerai d'autres que je vous enverrai avec ceux qui n'ont encore rien dit. Fétis, qui a reçu en plein sur la figure le soufflet que je lui avait adressé dans le Mélologue dans la tirade des *arrangeurs* et *correcteurs*, s'en est vengé aujourd'hui dans un article virulent du *Temps* où la passion perce de toutes parts. N'importe ! le succès est immense, je reçois tous les jours une paco-

tille de lettres de gens inconnus qui me complimentent avec effusion. M. d'Argout m'en a écrit une charmante avant-hier. On redemande le concert de tous côtés et je vais le redonner ; je suis sûr d'avoir une brillante recette. Je reçois des coups de chapeau dans les rues, au théâtre, de gens que je n'ai jamais vus ; c'est un bruit de cliquetis de conversations dans les salons, à l'Opéra, au foyer, aux coulisses, il n'est question que de mon concert partout. Bocage, dans mon rôle de l'artiste, a été sublime de verve, de sensibilité, d'inspiration et de malice. Dans la tirade sur les arrangeurs et celle des brigands, il a été interrompu par des applaudissements sans fin. A celle : « Oh ! que ne puis-je la trouver cette Juliette, cette Ophélie, que mon cœur appelle ! » les mouchoirs ont commencé à se montrer.

L'orchestre, composé des mêmes exécuteurs, sera fort et hardi la prochaine fois ; ce qui lui a manqué, c'est l'assurance. Avec une nouvelle répétition soignée et payée, tous les détails, toutes les nuances sortiront.

Je vous prie de donner un Mélologue à Édouard, un à Charles Bert, un à madame Pion qui me l'avait demandé, et deux à Laurent, qui en enverra un à Figuet à Beaurepaire, également promis. Hippolyte[1] aussi, s'il est à la Côte.

1. Édouard et Hippolyte Rocher. — A. Figuet du Feuillant, ou simplement « Dufeuillant », de Beaurepaire, ami commun d'Hector Berlioz et de son futur beau-frère Marc Suat. — Beaurepaire, chef-lieu de canton de l'Isère, proche de la Côte Saint-André.

Adieu, mon cher père, je vous embrasse tendrement ainsi que maman, Prosper, et la bonne Adèle.

H. BERLIOZ.

Je n'avais point envoyé de billets à Castil-Blaze, ainsi j'ai évité le feuilleton du *Constitutionnel*.

Communiqué par madame Chapot.

V

A FRANZ LISZT

[Paris,] 19 décembre [1832].

Mon cher Litz *(sic)*,

Vous m'avez donné une grande preuve d'amitié hier matin; mais il eût mieux valu pour moi que ce fût sur un autre sujet. Depuis que je vous ai quitté, j'ai eu avec H. S. une scène qui, sans vous, m'aurait noyé dans un bonheur sans mélange, dans une ivresse qu'aucune langue ne peut exprimer; cette joie, cette rage d'amour, ont été empoisonnées, mais je bois le tout ensemble, dussé-je mourir au bout.

Tout en elle me ravit et m'exalte; l'aveu franc de ses sentiments m'a consterné et rendu presque fou. Je vous demande, au nom de notre amitié, de ne plus reparler *ni à moi ni à d'autres* de ce que vous m'avez dit. Nous n'en sommes pas encore au mariage.

Je ne la quitterai jamais. C'est mon étoile. Elle m'a compris. Si c'est une erreur, on doit me la laisser; elle embellira les derniers temps de ma vie, qui, je l'espère, ne sera pas longue. On ne peut résister longtemps à de pareilles émotions. Éteignez, je vous prie, tout entretien là-dessus avec Dumas, et Hiller quand il sera ici; dites même le contraire de votre pensée, il le faut, je vous le demande à genoux.

Oui, je l'aime! je l'aime! et j'en suis aimé. Elle me *l'a dit* hier devant sa sœur; oui, elle m'aime, mais je n'en parle qu'à vous, je veux enfouir mon bonheur, s'il est possible. Ainsi, *silence!* Il n'est rien aujourd'hui qui puisse nous séparer. Elle a su l'aventure de mademoiselle Moke, il a fallu lui tout raconter; c'était elle, elle, H. S. qui me manquait; mon existence est complète, voilà le cœur qui devait répondre au mien. Ne prenez pas en pitié ce que je vous écris; il faut respecter l'amour et l'enthousiasme quand ils sont aussi profonds et aussi intimes que ceux que je ressens.

Adieu, mon ami, vous devez comprendre aujourd'hui ce que mon cœur attend du vôtre.

HECTOR BERLIOZ.

P.-S. — Notre concert est remis au dimanche 30 décembre.

Communiqué par M. Émile Ollivier (publié en partie dans son roman *Marie-Magdeleine*).

Berlioz et Liszt avaient fait connaissance lors de la première audition de la *Symphonie fantastique* (voy. *Mémoires*,

ch. XXXI, confirmés par la lettre ci-dessus du 6 décembre 1830). Cette lettre est la première de leur longue et précieuse correspondance qui nous soit parvenue. On peut remarquer que le tutoiement amical, qui n'a jamais cessé par la suite, n'est pas encore en usage entre eux.

En ce qui concerne le fond de cette lettre, disons dès maintenant que Liszt, un peu enclin à colporter certains propos, tint à honneur de réparer le tort que ceux-ci auraient pu causer à miss Smithson en acceptant d'être témoin de son mariage avec Berlioz, lorsqu'il fut célébré dix mois plus tard. La lettre que lui écrivit son ami au lendemain de la cérémonie, et la confidence qu'elle contient, dut achever de dissiper ses dernières inquiétudes s'il en avait encore. (Voir ci-après, lettre du 7 octobre 1833).

Sur l'exubérance de la passion de Berlioz pendant cette période de crise, on peut comparer à ces lettres le récit rapporté par Ernest Legouvé dans ses *Soixante ans de souvenirs*. D'après cet écrivain, Eugène Suë et lui-même auraient été promus par l'artiste aux emplois, l'un de « conseiller ordinaire », l'autre de « confesseur adjoint ». Il est bien vrai que cet amour romantique ne connut jamais le mystère, non pas même la plus simple discrétion !

VI

A ALBERT DU BOYS

Paris, 5 janvier 1833.

Mon cher Albert,

Je profite d'un moment de liberté et d'isolement pour vous répondre : ces moments-là sont rares aujourd'hui

dans mon tourbillon. Je vous remercie d'abord de l'intérêt affectueux que vous prenez à ma carrière musicale. Oui, sans doute le succès du premier concert et celui du second ont été fort grands, mais un suffrage dont je vous parlerai tout à l'heure est venu s'y joindre et m'a noyé, submergé de bonheur. J'ai failli devenir fou. Avant de vous dire ce que c'est, vous saurez que votre charmante traduction a été chantée et qu'on la grave en ce moment-ci[1]. Je vous en enverrai avec *la Captive* d'Hugo et le *Chant du Bonheur* lorsque tout cela aura paru. Seulement je crois que vos dames ne pourront chanter que *la Captive*, le reste étant écrit très haut pour un ténor, et d'un genre qui ne leur plaira pas. Je vous adresserai aussi un exemplaire du mélologue si vous n'en avez déjà.

Assez parlé de la terre, voilà mon ciel.

Quel roman invraisemblable que la vie !

Henriette Smithson a été amenée à mon concert, ignorant qu'il était donné par moi ; *elle* a entendu l'ouvrage dont *elle* est le sujet et la cause première, *elle* en a pleuré, *elle* a vu mon furieux succès. Cela est allé droit à son cœur, *elle* m'a fait témoigner après le concert tout son enthousiasme, on m'a présenté chez *elle* ; *elle* m'a écouté tout en larmes, lui racontant comme Othello les vicissitudes de ma vie depuis le jour où je

1. La ballade du *Pêcheur*, d'après Gœthe, chantée dans *le Retour à la vie*.

l'aimais, *elle* m'a demandé grâce pour les tourments qu'elle m'avait fait souffrir (sans le savoir, car elle ignorait presque tout) et enfin le 18 décembre, en présence de sa sœur, j'ai entendu ces mots : « Eh bien, Berlioz... je vous aime. » Depuis lors tous mes efforts se sont bornés à éteindre le volcan de ma tête, j'ai cru perdre la raison. Oui, elle m'aime ! elle a un cœur de Juliette ; c'est bien là mon Ophélie ! Quand je ne puis la voir, nous nous écrivons jusqu'à trois lettres par jour, *elle en anglais, moi en français* [1] ; oh ! mon cher, il y a donc une justice au ciel ! je ne le croyais pas. Mon art, ma pensée, c'est à vous deux que je dois d'être ainsi ! Ma chère symphonie ! je voudrais la mettre sur un autel et lui brûler des parfums ! Quel amour, Albert, quelle idolâtrie ! *quanti palpiti* ! vous avez été témoin de mes angoisses, vous figurez-vous ce que je dois éprouver ?... Ce n'est pas un amour des sens, non, c'est le cœur seul et la tête qui sont parfumés de ce sentiment sublime. Mais elle est dans un moment de chagrins et de peines cruelles que tous mes efforts ne peuvent alléger ; cela me désespère ; je voudrais au prix du sang de mes veines lui épargner un instant de souffrances et je ne le puis. Ne croyez pas, Albert, que notre amour, nos entrevues soient d'une autre nature que ce que l'honneur d'une femme peut lui permettre ; non, vous vous trom-

1. Sauf un unique billet, rien n'a été conservé de cette correspondance, qui ne devait pas manquer d'être grandement intéressante.

periez. Au contraire, elle est d'une réserve dans nos tête-à-tête qui me tue. Mon Ophélie!!!... Je demeure quelquefois des heures entières à genoux devant elle, tenant ses mains dans les miennes, regardant naître lentement des larmes dans ses yeux, jusqu'à ce qu'un baiser descendant sur mon front, je me lève, je rugis, je la brise dans mes bras, nous nous promenons à grands pas dans le salon, nous récriant sur l'étrange destinée qui, *des deux bouts de l'Europe* nous a fait *accourir à Paris au même moment* pour nous réunir. Elle doit jouer bientôt dans une grande représentation le *Roméo* de Shakespeare, il est convenu que j'y assisterai (pour toutes les autres représentations, elle a exigé que je n'y parusse pas, ma présence pouvant la troubler). Oui, j'y serai, et après la tragédie le *véritable Roméo*, celui qu'a créé Shakespeare, moi enfin, oui moi, je serai aux pieds de ma Juliette prêt à mourir, prêt à *vivre même* si elle veut...

Oh!!! parle donc, mon orchestre...

Adieu, cher bon Albert. Jusqu'au moment où il faudra bien que mes parents le sachent, *gardez-moi le secret le plus absolu*. D'Ortigue a eu l'imprudence de le dévoiler à demi dans ma biographie de la *Revue de Paris*[1]; avez-vous lu cela?... à présent, *froid*!

1. Premier article biographique écrit sur Berlioz, reproduit dans *le Balcon de l'Opéra*, livre de Joseph d'Ortigue qui parut dans la même année 1833. Berlioz a contribué à la rédaction par des notes dont l'original, écrit de sa main, appartient à la Bibliothèque du Conservatoire.

Je réponds à vos questions pour votre ouvrage ; il ne faut pas songer à imprimer à Paris sans être présent, cela est sûr, vous manqueriez votre succès.

Adieu, mon cher ami, tout à vous, vous ne m'en voudrez pas de vous avoir désigné dans le mélologue sous le nom d'Horatio, ami d'Hamlet[1].

H. BERLIOZ.

P.-S. — Écrivez-moi tout de suite et dites-moi un peu comment on jase de tout cela à Grenoble. La *Revue de Paris* aura produit son effet.

Un amour de cinq ans concentré, qui a résisté à tout, même à une passion épisodique[2] ! Le fer était rompu dans la plaie.

Mon Dieu ! qui est-ce qui pourra jamais exprimer?... rien, pas même la musique.

Communiqué par M. P. Du Boys.

1. « Je ne me trompe pas : c'est la ballade du *Pêcheur* de Gœthe qu'Horatio traduisit et dont je fis la musique pour lui plaire il y a quatre ou cinq ans. Nous étions heureux alors. Son sort n'a pas changé ; et le mien... » *(Le Retour à la vie).*

2. « Passion épisodique » : autre expression de ce que Berlioz qualifie ailleurs : « distraction violente », voire « épisode bouffon ».

VII

A MONSIEUR LE MINISTRE DU COMMERCE ET DES TRAVAUX PUBLICS

[Paris,] 19 janvier [1833].

Monsieur le Ministre,

Les encouragements donnés aux Beaux-Arts par un gouvernement éclairé et protecteur n'ont guère été appliqués jusqu'ici qu'à la littérature et aux arts du dessin ; la musique n'y a jamais eu qu'une faible part. Il semble cependant qu'elle tienne assez de place dans les habitudes des peuples civilisés pour être admise plus largement au partage du bienfait.

Ce qui arrête le plus souvent l'artiste dans son essor et le fait reculer devant le pénible travail d'une grande composition, c'est la difficulté des moyens d'exécution. Rien que les frais de papier et de copie pour un ouvrage de quelque étendue s'élèvent à des sommes considérables.

J'ai tenté, monsieur le Ministre, et avec de fort minces ressources, une entreprise qui pouvait justement passer pour téméraire. J'ai composé une œuvre musicale remplissant exclusivement la durée ordinaire d'un concert, trois heures ; et par mes soins elle a été exécutée. Le succès a dépassé mes espérances sous le rapport de

l'art ; j'ai recueilli des témoignages précieux. C'est ce qui m'enhardit, monsieur le Ministre, à réclamer de votre bienveillance une indemnité pour les dépenses premières qui m'ont amené à pouvoir produire ma composition. Ces dépenses ne s'élèvent pas à moins de cinq cents francs. Je regarderais le remboursement de cette somme comme un encouragement suffisant pour me livrer de nouveau au travail avec ardeur. Élève de l'école française, j'ai le devoir et le désir de justifier de mon mieux cette honorable qualité.

J'ai l'honneur d'être respectueusement, monsieur le Ministre, votre très humble serviteur.

HECTOR BERLIOZ.

Communiqué par M. Albert Geloso.

Une note inscrite au crayon en marge de cette pétition indique la matière de la réponse, dont la minute (également conservée par M. Geloso) donne la teneur complète. Elle est datée du 3 février. Nous en détachons ces mots :

« Je n'ai à ma disposition aucun fonds sur lequel je puisse imputer une dépense de cette nature, et je vous en témoigne mes regrets.

» Je saisis cette occasion pour vous rappeler qu'ayant remporté le grand prix de composition musicale en 1832 et étant à ce titre pensionnaire du Roi, vous devez, aux termes des règlements qui régissent l'Académie, être en Allemagne depuis le 1er janvier de l'année courante, et je vous engage à vous y rendre sans délai. »

Il y a une erreur assez grave dans ce document officiel. Ce n'est pas en 1832, mais en 1830, que Berlioz remporta le grand prix de composition musicale. Quant au voyage

en Allemagne auquel l'obligeait le règlement, nous verrons par les lettres qui vont suivre que, jusqu'au commencement de septembre il n'avait pas renoncé à la perspective de l'effectuer. Pourtant il ne l'accomplit pas. Les *Mémoires* (XLV) disent à ce sujet : « Le ministre de l'Intérieur m'avait dispensé du voyage en Allemagne. » Nous ne connaissons aucun document relatif à cette dispense.

Notons que, d'après cette dernière lettre et sa réponse, le bureau des Beaux-Arts était alors rattaché au Ministère du Commerce et des Travaux publics, troisième bureau, tandis qu'en 1828 et 1830 (voir ci-dessus) il dépendait de l'Intérieur ; c'est d'ailleurs à ce dernier Ministère que les *Mémoires* attribuent la dispense du voyage en Allemagne en cette même année 1833.

A D'ORTIGUE, Paris 19 janvier 1833 (*Corresp. inéd.*, 107). « Je vous parle de chants tandis que *Rome brûle*... Jamais plus intense douleur n'a rongé un cœur d'homme ! Je suis au septième cercle de l'enfer. — A propos, je vais faire un opéra italien fort gai, sur la comédie de Shakespeare. *Beaucoup de bruit pour rien.* — Oh ! oh ! Damnation ! je broierais un fer rouge entre mes dents !... »

VIII

A SA SŒUR ADÈLE

23 janvier 1833.

Chère Adèle,

Tu as dû voir que nos dernières lettres s'étaient croisées ; je te remercie de ta tendre inquiétude, mais je n'étais pas malade.

Je suis excessivement préoccupé de mille manières,

J'ai demeuré quinze jours sans rien faire, et à présent mon activité me reprend. Je suis obligé de surveiller les graveurs, les imprimeurs, les éditeurs; Schlesinger grave trois morceaux de mon mélologue; j'enverrai tout cela à Nanci avec la ballade de *la Captive*, quand tout aura paru.

Mon début dramatique est à peu près fixé. Il faut que toute ma carrière soit bizarre. Je débuterai par le Théâtre Italien. Je suis fort bien vu à cette administration, et comme on n'y joue que des ouvrages déjà connus en Italie, je *suis seul* à écrire du nouveau pour elle.

Je viens de ce pas de porter au théâtre le plan du *libretto*, dont j'ai moi-même choisi et arrangé le sujet [1]. Ces messieurs vont le lire, et, s'il leur convient, ils me mettront immédiatement en rapport avec un poète italien qui l'écrira sous mes yeux. Il n'y a point de droits d'auteur à ce théâtre; mais ils me donneront une *représentation à bénéfice* dont le produit moyen est de cinq mille francs, et qui peut s'élever à huit mille.

Je contracterai un engagement écrit, sans quoi, rien. Ce serait pour le mois d'octobre prochain, dans neuf mois.

Si tout cela se conclut, comme je l'espère, je vous en informerai [2].

1. *Beaucoup de bruit pour rien* (voir lettre du 19 janvier, à d'Ortigue).

2. Cela ne se conclut pas. Il fallut près de trente années pour que Berlioz réalisât son projet de mettre en musique (avec un livret français cette fois) la comédie de Shakespeare: on sait qu'il lui emprunta le sujet de *Béatrice et Bénédict*, sa dernière œuvre.

Comment va-t-on à la maison?... Il y a terriblement longtemps que Nanci ne m'a écrit.

Mon oncle est arrivé en garnison ici depuis trois jours. Son régiment a seulement fait son entrée ce matin. Je les ai vus passer sur le boulevard, ils sont superbes.

Adieu, ma bonne, mon excellente sœur, aime-moi toujours comme je t'aime.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

A D'ORTIGUE, 5 février 1833 (*Corresp. inéd.*, 108). « Je n'ai rien que du bonheur à vous annoncer. Le soleil luit en ce moment-ci du plus vif éclat... Henriette et moi avions été mutuellement calomniés vis-à-vis de l'autre d'une manière infâme. Tout est éclairci. Son amour se montre fort. Il y a une opposition formidable. J'ai écrit à mon père. Le dénoûment approche... »

Il n'a rien été conservé des lettres que Berlioz écrivit à ses parents pendant cette période difficile. On verra par la suite de cette correspondance que la rupture à laquelle donna lieu avec eux son mariage avec miss Smithson ne fut que momentanée, et qu'après la naissance de l'enfant les relations de famille redevinrent aussi affectueuses que par le passé. C'est avec la sœur aînée, Nanci, que le refroidissement fut le plus durable. En revanche, même au moment des plus graves difficultés, Adèle resta toujours fidèle à l'affection de son frère, ainsi qu'en vont témoigner, et parfois de la façon la plus touchante, plusieurs des lettres ci-après.

IX

A THOMAS GOUNET

[Paris] Jeudi matin [7 février 1833].

Mon cher Gounet,

Pourriez-vous me faire le plaisir de venir me prendre ce soir chez Desmarest après votre dîner sur les six heures ?

J'aurai beaucoup à causer avec vous. *Vous vous êtes. nous nous sommes* étrangement trompés sur le compte d'H. S..., mon bon et cher ami, je suis immensément heureux; jusqu'à nouvel ordre. Les persécutions commencent du côté de ma famille et ne cessent pas de la part de la sienne. Mais *elle* me promet du courage et de l'énergie; pour moi, je suis sûr de n'en pas manquer, et nous vaincrons les difficultés; *bientôt*, j'espère.

Adieu, mon cher et bon ami. J'ai fait preuve d'un courage infernal après vous avoir quitté l'autre jour; cet effort m'a été largement payé.

Mais je vous dirai tout. Adieu.

H. BERLIOZ

Lettres à Gounet.

A HUMBERT FERRAND, 2 mars 1833 (*Let. int.*, 124). « Je suis entièrement absorbé par les inquiétudes et les chagrins dévorants de ma position. Mon père a refusé son consentement et m'oblige à faire des sommations.

» Henriette, dans tout cela montre une dignité et un caractère irréprochables; sa famille et ses amis la persécutent plus encore que les miens pour la détacher de moi. Quand j'ai vu à quel point cela était porté et les scènes journalières dont j'étais la cause, j'ai voulu me dévouer : je lui ai fait dire que je me sentais capable de renoncer à elle (ce qui n'était pas vrai, car j'en serais mort), plutôt que de la brouiller avec ses parents. Bien loin d'accepter ma proposition, elle n'en a éprouvé qu'un chagrin cruel, et un redoublement de tendresse pour moi en a été le résultat. Depuis lors, sa sœur nous laisse tranquilles, et quand je viens, elle s'en va.

» Ces tête-à-tête sont quelquefois bien pénibles; comme vous pensez bien, je suis obligé de me consumer en efforts pour me contenir. Un rien l'effarouche, elle a peur de mon exaspération; mes caresses, si réservées qu'elles soient, lui paraissent trop ardentes; elle me brûle le cœur : moi, je l'épouvante; nous nous tourmentons mutuellement. Mais mes propres inquiétudes, mes craintes de ne pas l'obtenir me rendent le plus malheureux des hommes. Il ne manquait plus que son malheur à elle pour compléter le mien!

» Ses affaires ont très mal tourné; elle allait avoir une représentation à son bénéfice, qui pouvait les remonter un peu; je lui avais arrangé un concert assez beau dans un entr'acte; tout allait assez bien, quand, hier, à quatre heures, en revenant du Ministère du Commerce en cabriolet, elle a voulu descendre sans que sa femme de chambre lui donnât la main; sa robe s'est accrochée, son pied a tourné dans le marchepied, et elle s'est cassé la jambe au-dessus de la cheville. Elle a souffert horriblement cette nuit; ce matin encore, quand Dubois fils a revu l'appareil, elle n'a pu retenir ses cris; je les entends encore. Je suis désolé. Vous dire mon chagrin est impossible. La voir souffrante et si malheureuse et ne pouvoir rien pour elle est affreux!

» Quelle destinée sera donc la nôtre?... Le sort nous a évidemment faits pour être unis, je ne la quitterai pas

vivant. Plus son malheur deviendra grand, plus je m'y attacherai. Si elle perdait, avec son talent et sa fortune, sa beauté, je sens que je l'aimerais également. C'est un sentiment inexplicable; quand elle serait abandonnée du ciel et de la terre, je lui resterais encore, aussi aimant, aussi prosterné d'amour qu'aux jours de sa gloire et de son éclat. »

X

A MESSIEURS LES MEMBRES DU COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ DES CONCERTS

[Paris,] 13 mars [1833].

Messieurs,

J'ai apporté d'Italie quelques compositions instrumentales qui n'ont point encore été exécutées. L'une d'elles (l'ouverture de *Rob Roy*) pourrait-elle avoir l'honneur de figurer dans le programme d'un de vos brillants concerts?... Les parties n'étant pas encore copiées, je vous prie, messieurs, dans le cas où votre réponse serait favorable, de me la faire parvenir le plus tôt possible.

J'ai l'honneur d'être, messieurs, votre dévoué serviteur,

HECTOR BERLIOZ.
Rue Neuve-Saint-Marc, n° 1.

En marge : *Répondu 15 mars.*

Archives de la Société des Concerts.

L'ouverture de *Rob Roy* fut exécutée par la Société des Concerts, le 14 avril 1833. Elle ne fut pas accueillie favorablement, et Berlioz, dont l'impressionabilité coutumière était encore accrue par la crise passionnelle qu'il traversait, en détruisit le matériel à l'issue d'un concert. Mais l'exemplaire autographe que, d'autre part, il avait adressé à l'Académie des Beaux-Arts, comme envoi de Rome, a été retrouvé à la Bibliothèque du Conservatoire.

XI

A M. CHARAVEL, JUGE DE PAIX A LA TOUR DU PIN

Paris, 29 mars [1833].

Monsieur,

Quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, Duchadoz [1], notre ami commun, m'engage à vous demander un service qui est d'un très grand prix à mes yeux. Seriez-vous assez bon pour accepter ma procuration et présenter avec M. Simian, notaire à la Côte-Saint-André, deux actes respectueux à mes parents. Le mariage que je veux contracter ne leur convenant pas, je me suis vu forcé d'employer ce moyen. La première sommation a été faite à la fin de février dernier; mais des considérations de famille empêchant mon ancien ami M. Édouard Rocher de continuer, je vous prie ins-

1. Fils d'un médecin de Grenoble, fut attaché à la personne de Pie VI pendant une partie de son séjour en France, le docteur Auguste Berlioz, oncle d'Hector, aurait épousé une demoiselle Duchadoz (voy. p. xxxv).

tamment, monsieur, de vouloir bien le remplacer. C'est un service que je ne pourrai jamais assez reconnaître; Duchadoz et moi nous pensons que les raisons qui arrêtent M. Rocher n'existant pas pour vous, il vous sera facile de me tirer d'embarras.

Veuillez, monsieur, recevoir d'avance tous mes remerciements, et mes excuses pour mon indiscrétion.

Votre dévoué serviteur,

HECTOR BERLIOZ.

Communiqué par M. Maignien.

XII

A SA SŒUR ADÈLE

Paris, 30 mai [1833].

Ma chère Adèle,

Es-tu fâchée de mon silence?.. Oh! ne le sois pas, je t'en prie. Si tu savais comme je suis continuellement absorbé par l'étrangeté et le romanesque de ma position, par les inquiétudes que me donnent celle de ma pauvre chère malade, tu me pardonnerais. Il y a aujourd'hui trois mois qu'Henriette s'est cassé la jambe et elle ne marche encore qu'à peine *avec des béquilles*. Elle s'exerce quelques heures dans le jour à traverser sa chambre et à rester levée; tout le reste du temps, elle le passe tristement dans son lit à écouter, quand je n'y suis

pas, l'infernal concert de la conversation de sa sœur, qui, avec une persévérance vraiment diabolique, s'obstine à la tourmenter à cause de moi. Il n'y a sorte d'absurdes calomnies qu'elle n'invente pour essayer de détacher Henriette de moi. Heureusement tout cela est sans effet; mais te figures-tu quelle dose de patience il faut que j'aie pour ne pas exterminer cette *damnée petite bossue* qui poursuit son intérêt d'égoïsme envers et contre tous et vient me dire en face que *si elle était assez forte elle me jetterait par la fenêtre!...* La plupart du temps nous en rions, mais il y a des jours où la patience est sur le point de m'échapper, et sans un regard de ma bonne, belle et adorée Henriette, je sens que la maudite naine passerait un mauvais moment; mais je sais que dans beaucoup d'occasions « patience et longueur de temps font plus que force ni que rage » et je me contiens. Je t'écrirai quelque jour, bonne sœur, une longue lettre où je te donnerai tous les détails possibles sur mademoiselle Smithson, sur son caractère vraiment incroyable et sur les ravissantes découvertes que j'y fais tous les jours. Aujourd'hui tout cela serait anticipé et tu es encore sous l'influence d'une multitude de préventions *horriblement injustes* qui t'empêcheraient de me croire. Je pense que la troisième et dernière sommation aura été faite quand tu recevras ma lettre; fais-le-moi savoir, je t'en prie, sur-le-champ. J'ai vu hier mon oncle qui m'a dit ne rien savoir sur l'accouchement de Nanci; informe-moi de son état et de celui de tout le monde à

la maison, quoique je sois pour eux un paria. Adieu, chère sœur, excellente Adèle, je te remercie de ton inaltérable affection ; je n'ai pas besoin de te répéter l'assurance de la mienne.

Ton frère,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

A HUMBERT FERRAND, 12 juin 1833. (*Let. int.*, 127.) « Je suis absorbé... ma vie ondule. Un jour, bien, calme, poétisant, rêvant; un autre jour, maux de nerfs, ennuyé, chien galeux, hargneux, méchant comme mille diables, vomissant la vie et prêt à y mettre fin pour rien, si je n'avais pas un délirant bonheur en perspective toujours plus prochaine, une bizarre destinée à accomplir, des amis sûrs, la musique, et puis la *curiosité*. Ma vie est un roman qui m'intéresse beaucoup.

»... L'opinion que vous pouvez vous être formée d'Henriette est aussi fausse que possible. C'est tout un autre roman que sa vie, et sa manière de voir, de sentir et de penser n'en est pas la partie la moins intéressante. Sa conduite, dans la position où elle a été placée dès l'enfance, est tout à fait incroyable... »

XIII

A MISS SMITHSON

(Date indéterminée.)

Si vous ne voulez pas ma mort, au nom de la pitié, (je n'ose dire de l'amour), faites-moi savoir quand je

pourrai vous voir. Je vous demande grâce, pardon, à genoux, avec sanglots ! ! !

Oh ! malheureux que je suis, je n'ai pas cru mériter tout ce que je souffre, mais je bénis les coups qui viennent de votre main.

J'attends votre réponse comme l'arrêt de mon juge.

H. BERLIOZ.

A Mademoiselle Henriette Smithson, rue de Rivoli, hôtel du Congrès.

Collection de M. Gaston Calmann-Lévy.

A FERDINAND HILLER, Paris, 18 juillet 1833 (*Corresp. inéd.*, 109). « Vous devinez sans doute, au long et absurde silence que j'ai gardé avec vous, que l'état de liberté dans lequel vous m'avez laissé à votre départ n'a pas été long. Deux jours après que vous aviez quitté Paris, Henriette me fit prier instamment de venir la voir. Je fus froid et calme comme un marbre. Elle m'écrivit deux heures après ; j'y retournai, et après mille protestations et explications qui, sans la justifier complètement, la disculpaient au moins sur le point principal, j'ai fini par lui pardonner, et depuis lors je ne l'ai pas quittée un seul jour...

» Je vais partir dans deux jours pour Grenoble ; il faut que je voie si décidément j'ai aussi perdu mon père, et si je suis pour toute ma famille un paria.

» Ma pauvre Henriette commence à marcher : nous sommes allés déjà plusieurs fois ensemble nous promener aux Tuileries. Je suis les progrès de sa guérison avec l'anxiété d'une mère qui voit les premiers pas de son enfant. Mais quelle affreuse position est la nôtre ! Mon père ne veut rien me donner, espérant par là empêcher mon mariage. Elle n'a rien, je ne puis rien ou fort peu pour elle ; hier soir, nous avons passé deux heures noyés de larmes tous les deux.

» Sous quelque prétexte que ce soit, je ne puis lui faire accepter l'argent dont je puis disposer. Heureusement, j'ai obtenu de la Caisse d'encouragement des Beaux-Arts une gratification de mille francs pour elle, que je lui remettrai ces jours-ci. C'est l'attente de cette somme, que je veux lui remettre moi-même, qui retarde mon voyage. Aussitôt après, je pars pour obtenir, soit de mon père, soit de mon beau-frère, ou de mes amis, ou même des usuriers qui connaissent la fortune de mon père, quelques mille francs qui puissent me mettre dans le cas de la tirer, ainsi que moi, de l'atroce situation où nous nous trouvons.

» Comme je ne sais pas trop comment tout cela finira, je vous prie de conserver cette lettre, afin que, si quelque malheur définitif m'arrive, vous puissiez réclamer *toute ma musique manuscrite que je vous lègue et confie.* »

A HUMBERT FERRAND, 1er août 1833 (*Let. int.*, 129). « Je suis toujours dans la même vie déchirée et bouleversée; je verrai peut-être Henriette ce soir *pour la dernière fois*; elle est si malheureuse que le cœur m'en saigne, et son caractère irrésolu et timide l'empêche de savoir prendre la moindre détermination... Toute cette histoire est triste et baignée de larmes; mais j'espère qu'il n'y aura que des larmes... »

AU MÊME, 30 août 1833 (*id.*, 131). « Je ne sais ce que je vous avais écrit de ma séparation d'avec cette pauvre Henriette, mais elle n'a pas encore eu lieu, elle ne l'a pas voulu. Depuis lors, les scènes sont devenues plus violentes; il y a eu un commencement de mariage, un acte civil que son exécrable sœur a déchiré ; il y a eu des désespoirs de sa part; il y a eu un reproche de ne pas l'aimer ; là-dessus, je lui ai répondu de guerre lasse en m'empoisonnant à ses yeux. Cris affreux d'Henriette !... désespoir sublime !... rires atroces de ma part !... désir de revivre en voyant ses terribles protestations d'amour !... émétique !... ipécacuana !... vomissements de deux heures !... il n'est

resté que deux grains d'opium; j'ai été malade trois jours et j'ai survécu. Henriette, désespérée, a voulu réparer tout le mal qu'elle venait de me faire, m'a demandé quelles actions je voulais lui dicter, quelle marche elle devait suivre pour fixer enfin notre sort; je le lui ai indiqué. Elle a bien commencé, et, à présent, depuis trois jours, elle hésite encore, ébranlée par les instigations de sa sœur et par la crainte que lui cause notre misérable situation de fortune.

» Elle n'a rien et je l'aime, et elle n'ose me confier son sort... Elle veut attendre quelques mois... des mois ! Damnation ! je ne veux plus attendre, j'ai trop souffert. Je lui ai écrit hier que, si elle ne voulait pas que j'aille la chercher demain samedi pour la conduire à la mairie, je partais jeudi prochain pour Berlin. Elle ne croit pas à ma résolution et m'a fait dire qu'elle me répondrait aujourd'hui. Ce seront encore des phrases, des prières d'aller la voir, qu'elle est malade, etc. Mais je tiendrai bon, et elle verra que, si j'ai été faible et mourant à ses pieds si longtemps, je puis encore me lever, la fuir, et vivre pour ceux qui m'aiment et me comprennent. J'ai tout fait pour elle, je ne puis rien de plus. Je lui sacrifie tout, et elle n'ose rien risquer pour moi. C'est trop de faiblesse et de raison. Je partirai donc.

» Pour m'aider à supporter cette horrible séparation, un hasard inouï me jette entre les bras une pauvre jeune fille de dix-huit ans, charmante et exaltée, qui s'est enfuie, il y a quatre jours, de chez un misérable qui l'avait achetée enfant et la tenait enfermée depuis quatre ans comme une esclave; elle meurt de peur de retomber entre les mains de ce monstre et déclare qu'elle se jettera à l'eau plutôt que de redevenir sa propriété. On m'a parlé de cela avant-hier; elle veut absolument quitter la France; une idée m'est venue de l'emmener; on lui a parlé de moi, elle a voulu me voir, je l'ai vue, je l'ai un peu rassurée et consolée; je lui ai proposé de m'accompagner à Berlin et de la placer quelque part dans les chœurs, par l'entremise de Spontini; elle y consent. Elle est belle, seule au monde, désespérée et confiante,

je la protégerai, je ferai tous mes efforts pour m'y attacher. Si elle m'aime, je tordrai mon cœur pour en exprimer un reste d'amour. Enfin je me figurerai que je l'aime. Je viens de la voir, elle est fort bien élevée, touche assez bien du piano, chante un peu, cause bien et sait mettre de la dignité dans son étrange position. Quel absurde roman!

» Mon passe-port est prêt, j'ai encore quelques affaires à terminer et je pars. Il faut en finir. Je laisse cette pauvre Henriette bien malheureuse, sa position est épouvantable ; mais je n'ai rien à me reprocher et je ne puis rien de plus pour elle. Je donnerais encore à l'instant ma vie pour un mois passé près d'elle, aimé comme je dois l'être. Elle pleurera, se désespérera ; il sera trop tard. Elle subira la conséquence de son malheureux caractère, faible et incapable d'un grand sentiment et d'une forte résolution... puis elle se consolera et me trouvera des torts. C'est toujours ainsi. Pour moi, il faut que j'aille en avant, sans écouter les cris de ma conscience, qui me dit toujours que je suis trop malheureux et que la vie est une atrocité. Je serai sourd. Je vous promets bien, cher ami, de ne pas faire mentir votre oracle. »

AU MÊME, 3 septembre 1833 (*id.*, 135). « Henriette est venue, je reste. Nous sommes annoncés. Dans quinze jours, tout sera fini, si les lois humaines veulent bien le permettre. Je ne crains que leurs lenteurs. Enfin!!! Oh! il le fallait, voyez-vous.

» Nous avons, à plusieurs, fait un petit sort à la pauvre fugitive. Jules Janin s'en est chargé spécialement pour la faire partir. »

Le mariage d'Hector Berlioz et d'Henriette Smithson fut célébré le 3 octobre 1833, ainsi qu'en témoigne l'acte dont suit la copie, et dont l'original est conservé à l'Ambassade d'Angleterre. On remarquera la signature de Liszt parmi celles des témoins.

Marriages solennized in the House of Her Britannic Majesty's Embassy at Paris,

in the year 1833.

Mr Louis Hector Berlioz, of the Town of Cote Svint-André, in the Departemi of Isère, France, Bachelor

and Harriett Constance Smithson, of the Parish of Ennis, in the County of Clave, Ireland, Spinster

were married in this House this third day of October, in the year one thousand eight hundred and thirty three.

by me, M. H. Luscombe, *Chaplain.*

This marriage was solemnized between us : H. Berlioz, *H. C.* Smithson.

In the presence of : Bertha Stritch, *Robert* Cooper, *Jacques* Henry *(?), F.* Liszt.

N° 359.

XIV

A SA SŒUR ADÈLE

Vincennes, lundi 7 octobre 1833.

Ma chère bonne petite sœur,

J'ai demeuré bien longtemps sans t'écrire et tu as dû me trouver aussi ingrat qu'oublieux, mais c'est qu'après tant d'incertitudes je ne voulais prendre la plume que

pour t'annoncer que j'étais enfin marié. Oui, ma bonne Adèle, c'est fini. Jeudi dernier la cérémonie a eu lieu suivant les usages français et anglais. Henriette avait peur de mon émotion, et m'avait bien recommandé de me contenir le plus possible devant tant de témoins, et j'ai si bien suivi ses leçons que j'ai été d'un calme superbe et que c'est elle au contraire qui a pleuré. Je suis avec elle à Vincennes dans une jolie petite maison de campagne, loin de tous les curieux importuns. Le jour de notre mariage, sa sœur nous ayant laissés seuls, nous avons fait notre repas de noces de la plus comique manière du monde ; sans domestiques pour nous servir, nous avions fait apporter notre dîner du restaurant de Vincennes ; le dessert, nous l'avions cueilli au jardin ; il faisait un temps délicieux, riant, doux, frais, superbe. Enfin, c'était d'un bonheur insolent. De temps en temps je vais à Paris, voir ce qu'on y fait et suivre le fil de mes occupations habituelles. Il me faut aujourd'hui redoubler d'activité et de travail. Quand je songe que j'ai mal employé une heure que j'aurais pu consacrer au bonheur de ma chère adorée, je me le reproche toute la journée. C'est une créature bien délicieusement *pure* et bonne que ma femme ; il n'est presque pas croyable de rencontrer chez une actrice de son âge tout ce que j'y ai trouvé. Ainsi, arrière les calomnies, qu'elles retombent sur leurs infâmes auteurs, elle peut les braver ; je suis sûr d'elle. Oh ! que j'ai eu raison d'écouter la voix de mon cœur ; lui qui trompe si souvent ne m'a dit cette fois

que la vérité. Je vais monter un petit concert qui ne coûtera rien et dont le produit sera par conséquent tout bénéfice ; dans un mois ou deux, j'irai peut-être à Lyon en donner un énorme. Henriette m'y accompagnera, et cet hiver nous irons l'un et l'autre en Prusse où ma pension m'oblige d'aller et où on vient de proposer à ma femme un engagement assez avantageux pour y jouer la tragédie anglaise. Je ne compte plus sur l'aide de nos parents, quoique je me trouve dans le moment le plus difficile, mais mon père m'a écrit une lettre si atroce sans que je l'eusse provoqué que réellement il y aurait folie de chercher à vaincre ses préventions. Il reconnaîtra peut-être plus tard combien elles sont injustes. Pour toi, qui es bonne comme un ange, je ne doute pas que tu prennes la part la plus vive à mon bonheur et à mes inquiétudes.

Adieu, chère bonne sœur, adieu.

Je t'écrirai une autre fois, et Henriette y joindra quelques lignes de sa main.

Écris-moi toujours à la même adresse à Paris.

Ton affectionné frère,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

XV

A FRANZ LISZT

Vincennes, lundi matin, 7 octobre 1833.

Mon ami,

Veux-tu te trouver ce soir chez Hugo, à sept heures? Tu sais qu'il doit lire son nouvel ouvrage[1], j'y serai.

Eh bien, avais-je raison de croire la voix secrète de mon cœur? *Mon expérience* a réussi; oui, à telles enseignes que j'en suis tout brisé d'efforts.

Mais à ce soir.

Adieu.

H. BERLIOZ.

Vierge, tout ce qu'il y a de plus vierge.

Communiqué par M. Émile Ollivier.

A HUMBERT FERRAND, Vincennes, 11 octobre 1833 (*Let. int.*, 136). « Je suis marié ! enfin ! » Détails analogues à ceux des lettres précédentes.

A D'ORTIGUE, Paris, 15 octobre 1833 (*Corresp. inéd.*, 111). « J'ai été si préoccupé de mon bonheur, de mes inquiétudes, de mes projets pour *elle*, si accablé par la révolution immense que tout cela fait dans ma vie, qu'en vérité je ne songeais pas au monde, et tu me pardonneras de t'avoir oublié, ainsi que tous mes autres amis. » Préparatifs d'une représentation avec concert à l'Odéon pour le 12 novembre; Henriette jouera le quatrième acte d'*Hamlet*.

1. Probablement *Marie Tudor*, qui parut en novembre 1833.

XVI

A THOMAS GOUNET

Paris, 24 octobre [1833].

Cher Gounet,

Voilà l'ouvrage en question.

Lisez, voyez, et écrivez de ces jolis vers que vous faites si bien.

Adieu à vous sur votre terre, je retourne à mon ciel.

H. B.

Lettres à Gounet.

A HUMBERT FERRAND, Paris, 25 octobre 1833 (*Let. int.*, 138). Tableau de son bonheur conjugal. « C'est Ophélie elle-même ; non pas Juliette, elle n'en a pas la fougue passionnée ; elle est tendre, douce et *timide*... C'est une sensitive... Mais elle n'a aucune éducation musicale, et, le croiriez-vous ? elle se plaît à entendre certains ponts-neufs d'Auber. Elle trouve cela *pas beau, mais gentil.* »

XVII

A THOMAS GOUNET

[Commencement de novembre 1833.]

Mon cher Gounet,

Seriez-vous assez bon pour m'envoyer le plus tôt possible la chanson de Weber (Lützow); il faut que je

fasse copier les parties [1] ? — Si vous veniez ce soir me l'apporter vous-même, ce serait parfait.

Lettres à Gounet.

XVIII

AU MÊME

[1er novembre 1833.]

Mon cher Gounet,

Travaillez-vous ? et à quoi ? est-ce notre *acte?* sont-ce *les Brigands?* je voudrais bien avoir le *Cri de guerre* [2] avant l'autre ; si vous pouviez le finir, je m'y mettrais. Nous allons ce soir aux Italiens et demain à l'Opéra, mais je pense que notre soirée sera libre samedi ; ainsi, si vous pouvez disposer de la vôtre, nous serions heureux de vous voir,

Adieu, adieu.

Lettres à Gounet.

1. Pour le concert du 24 novembre. (Voir lettres ci-après.)

2. *Le Cri de guerre du Brisgaw,* intermède en un acte, formé de fragments empruntés aux *Francs-Juges.* La Bibliothèque nationale possède des fragments manuscrits de cette œuvre restée inachevée et inédite.

XIX

AU MÊME

Paris, 18 novembre [1833].

Mon cher Gounet,

J'ai encore recours à vous pour les lettres du roi et de la famille royale [1]. Je ne sais si celles que vous m'aviez faites pour mon concert pourraient encore servir. Envoyez-les-moi, voulez-vous? car je suis incapable de tourner convenablement ces épîtres sur la *Cassette* royale.

Vous ne venez plus nous voir. Je pense que vous avez reçu des billets de notre représentation ; j'ai donné votre adresse au théâtre avant-hier pour qu'on vous les envoie.

Adieu. Tout à vous.

H. BERLIOZ.

Henriette vous souhaite le bonjour.

Lettres à Gounet.

1. Pour solliciter l'honneur de leur présence à la représentation du 24 novembre. Gounet, fonctionnaire au Ministère de l'Instruction publique, connaissait mieux que Berlioz le secret du style dans lequel ces sortes de requêtes doivent être rédigées.

XX

A L'ÉDITEUR RENDUEL

[Vers le 20 novembre 1833.]

M. Berlioz présente ses compliments à M. Renduel et le prie de vouloir bien disposer des deux places ci-jointes pour son concert de dimanche prochain.

L'original de cette invitation à la représentation donnée par Berlioz et sa femme le 24 novembre 1833 est reproduit en fac-similé dans le livre de M. Adolphe Jullien : *Le Romantisme et l'éditeur Renduel*, p. 249.

XXI

A SA SŒUR ADÈLE

[Paris,] le 28 novembre 1833.

Chère Adèle,

Je devais t'écrire tous ces jours-ci pour t'apprendre que nous sommes enfin débarrassés de notre représentation à bénéfice. J'ai cru que j'en mourrais de fatigue et d'ennui. Mais la nécessité était là pour me pousser jusqu'au bout. Henriette, malgré sa peur et la faiblesse

de sa jambe droite, a reparu dans Ophélia et y a été, comme de raison, déchirante, sublime et couverte d'applaudissements. Mais le spectacle était trop long, nous avions mal calculé la durée de chaque pièce et celle des entr'actes, de sorte que mon concert n'a pu commencer qu'à minuit moins un quart. Les musiciens étaient mécontents et mal disposés, plusieurs même manquaient. Aussi, à part une ouverture et un autre morceau, ce qu'on a exécuté a été exécrable; enfin, à minuit et demi, l'orchestre s'est peu à peu sauvé *devant le public!* Le parterre s'est levé demandant la *Symphonie fantastique*, et j'ai été obligé de parler au publie en lui montrant mes pupitres dégarnis et l'impossibilité où j'étais de lui faire entendre un pareil ouvrage avec ce qui me restait de musiciens; alors on a eu pitié du général abandonné de ses soldats, et on a crié: « Au Conservatoire! une autre fois [1]. »

La recette s'est élevée à cinq mille francs qui nous tireront d'embarras *momentanément*; les frais étaient de deux mille cinq cents. Eh bien, un autre effort amènera un autre résultat; je ne demande que du temps et de la tranquillité. J'aurais bien besoin de te voir, ma chère sœur; écris-moi au moins; je crois que je vais devenir fou d'amour pour ma pauvre chérie sublime. Oh! que je voudrais que tu puisses la connaître!

Nanci ne m'a pas fait l'honneur de me répondre. Je

1. Cf. *Mémoires*, XLV.

n'aurais jamais cru cela de sa part. Adieu : toi au moins tu m'es restée fidèle, et je t'en remercie.

Adieu, adieu, chère sœur.

Henriette, sans te connaître, t'aime aussi de tout son cœur.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

XXII

A THOMAS GOUNET

[28 novembre 1833.]

Eh bien, mon cher, avez-vous eu le temps de faire quelques vers pour notre acte ? Il faut le plus tôt possible en finir. Je suis libre de toute autre occupation et le vent est bon à l'Opéra. Au nom de Dieu, profitons-en. J'ai copié et mis en ordre tout ce qu'il y a de fait dans le poème ; je n'attends plus que votre soudure entre les deux pièces de rapport de la fin. Vous en avez le plan en prose.

Adieu, écrivez-moi pour me rassurer, car je brûle d'impatience.

Lettres à Gounet.

XXIII

AU MÊME

[Décembre 1833.]

Mon cher Gounet,

J'espère que vous viendrez dimanche prochain entendre mon ouverture du *Roi Lear* qui est *une chose*[1]... cette chose a obtenu un succès violent à la répétition de ce matin et j'espère qu'il en sera de même au grand jour.

Adieu, vous êtes rare comme la bonne musique.

H. BERLIOZ.

Lettres à Gounet.

XXIV

A SA SŒUR ADÈLE

Jeudi, 26 décembre 1833.

Chère Adèle,

Merci mille fois, bonne sœur, véritable amie, de ton affectueuse lettre; je l'attendais il y a longtemps. Depuis

1. L'ouverture du *Roi Lear*, composée à Nice en 1831, fut exécutée pour la première fois au concert que donna Berlioz au Conservatoire le 22 décembre 1833, et qu'il a, dans les *Mémoires* (XLV), appelé son « concert de réhabilitation ».

que je l'ai reçue, j'ai pris une furieuse revanche du gachis du Théâtre Italien. Dimanche dernier j'ai donné un concert au Conservatoire avec un succès plus grand que je n'en ai obtenu de ma vie. Tout a été exécuté avec une perfection rare, une chaleur, un enthousiasme qu'on ne voit presque jamais parmi les artistes d'orchestre. L'effet a été foudroyant ; le public a fait recommencer la *Marche du supplice* malgré la longueur énorme du morceau. C'est la première fois que j'ai les honneurs du *bis*. La recette a été assez belle, je n'ai pas à me plaindre, sous aucun rapport. Henriette était dans un transport de joie dont toi seule au monde peux avoir une idée. Elle était si ravie en sortant au milieu des félicitations qui lui venaient des Alfred de Vigny[1], Hugo, E. Deschamps, Legouvé, Eugène Suë (car il faut que tu saches que tous les poètes de Paris y assistaient). Oh ! ma pauvre Adèle, pourquoi n'y étais-tu pas ? Mon oncle y a assisté ; je ne l'ai vu qu'un instant au commencement. Nous ne sommes pas très empressés de nous rencontrer. Il n'est pas venu me voir une fois depuis mon mariage ; je le rencontre dans le monde où je vais de temps en temps seul, par nécessité d'entretenir mes relations ; Henriette ne sort guère, elle aime mieux lire au coin du feu. Nous avons quelquefois nos amis le soir ; M. Joseph Rocher a fait partie de notre petite réunion de la semaine dernière ; Alphonse vient souvent,

1. Berlioz orthographie habituellement : Devigny.

ainsi que les poètes Émile et Antony Deschamps, A. de Vigny, Legouvé, Brizeux, Liszt, Chopin, etc. Nous dînons chez Alphonse[1] demain. Henriette qui a un tact incroyable pour juger les nouveaux visages s'est laissée prendre à ses bonnes qualités et l'a pris en affection dès la première conversation qu'ils ont eue ensemble.

Tu l'as bien fait pleurer, ma pauvre Ophélie, par le petit passage de ta lettre où tu la charges d'une commission pour moi ; je ne puis te dire combien elle y a été sensible. Aussi a-t-elle voulu t'écrire une petite lettre anglaise dont je t'envoie en même temps la traduction. Je pense que tu recevras bientôt par une occasion de Firmin Rocher son portrait gravé ; il est très ressemblant. Nous n'allons pas en Prusse, l'entreprise sur laquelle nous comptions n'a pas réussi, et nous restons à Paris où je vois que ma carrière se dessine de jour en jour. Henriette est trop souffrante depuis quelque temps pour que nous songions à autre chose qu'à la rétablir. Sa jambe est parfaitement guérie, mais à présent ce sont les dents qui la font souffrir horriblement ; je viens pourtant de la décider à s'en faire arracher une ; j'espère qu'elle sera débarrassée ce soir et qu'elle pourra dormir. Mais elle se désespère à cause de moi ; elle prétend que c'est affreux d'avoir toujours auprès de soi une femme qui se plaint, et que depuis dix mois, au moins, je n'entends

1. Alphonse Robert, plus fidèle à la médecine que son cousin Hector, était devenu un praticien distingué.

sortir de sa bouche que des plaintes. Tu penses ce que je puis répondre à cela.

Mais toi que deviens-tu? pauvre sœur! que deviennent nos parents? Comment est mon père dont tu ne me dis rien?... Je pense que les santés sont bonnes puisque tu ne m'annonces rien de mauvais.

On vient de me prêter *le Messager des Chambres*, de mercredi dernier, ainsi que le *Vert-Vert* et le *Cabinet de Lecture*, où on m'a fait trois bons articles sur mon concert. Les autres journaux n'ont encore rien dit.

Tu sais peut-être que je fais le feuilleton musical du *Rénovateur*, journal légitimiste. J'ai envie de te le faire envoyer. Il y a quelquefois des feuilletons littéraires de M. Saint-Félix qui sont intéressants. Comme je me moque des opinions politiques, tu penses que la couleur du journal ne me fait absolument rien. Je ne touche jamais à ce qui est en dehors de mon domaine.

Adieu, bonne sœur. Je t'embrasse tendrement.

Ton affectionné frère,

H. BERLIOZ

A cette lettre était joint un billet écrit en anglais par Henriette, et auquel Berlioz a, de sa main, ajouté cette traduction et ce post-scriptum :

Mademoiselle ou ma chère demoiselle (*en anglais*, chère Madame).

Vos témoignages d'affection envers votre frère sont la preuve d'un excellent cœur, et nous y sommes l'un et l'autre

profondément sensibles. Le plus grand plaisir que pourraient nous procurer les succès que nous espérons obtenir dans notre carrière difficile serait de pouvoir vous prouver combien est sincère le sentiment de reconnaissance que votre bonté nous inspire. Mon cœur répond au vôtre, c'est tout ce que je puis dire aujourd'hui. Notre conduite et nos motifs sont entièrement désintéressés et je suis sûre que votre amitié et ma gratitude sont également vraies. Les véritables amis sont si rares dans ce monde qu'à mon avis vous ne pouvez rien m'offrir de plus précieux que votre amitié, et je l'accepte avec l'espérance que je vivrai assez pour vous payer de retour de toutes les manières.

Votre très sincère

H. B. S.

P.-S. — Je n'ai pu traduire littéralement partout. C'est impossible ; mais c'est exactement le sens.

Communiqué par madame Chapot.

XXV

A THOMAS GOUNET

[1er janvier 1834.]

Cher Gounet,

Merci mille fois et de vos vers et de vos bonbons et de votre lettre et de tout. Vous êtes la bonté personni-

fiée. Ne vous donnez pas la peine de copier le poème[1], car c'est déjà fait à peu près. Il faudrait à présent nous voir pour nous entendre sur plusieurs petites choses. Pourrez-vous trouver un moment de liberté? Le soir vous savez que je ne sors guère. Prévenez-moi cependant dans la journée quand je devrai m'y trouver.

Henriette vous souhaite le bonjour avec mille amitiés. Elle prétend que *M. Gounet il a un bon cœur.*

Je penche assez pour son opinion.

Lettres à Gounet.

XXVI

AU MÊME

3 janvier [1834].

Mon cher Gounet,

Je suis allé vous voir et vous harceler, pardonnez-moi mon importunité. Je suis sûr que vous me donnez au diable; mais vous savez aussi bien que moi combien il est important de saisir le moment et l'occasion quand ils se présentent. Voilà pourquoi je vous talonne ainsi pour obtenir de vous mes vers. Il y a bien des gens qui peuvent être en sécurité contre une pareille importunité de ma part; ils ont un talisman dont l'effet est sûr.

1. *Le Cri de guerre du Brisgaw?*

Mais vous, c'est le talisman contraire que vous possédez ; je ne vous flatte pas en jurant que je n'ai jamais mis en musique des vers plus *allants* que les vôtres. Il est naturel que j'en sois friand, comme les mouches sont friandes du miel.

Adieu, j'espère en votre bonté pour prendre sur votre loisir, déjà si restreint, le temps nécessaire à l'achèvement de notre *opuscule*.

H. BERLIOZ.

Lettres à Gounet.

XXVII

A MESSIEURS LES MEMBRES DU COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ DES CONCERTS

[Février 1834.]

Messieurs,

Je désirerais obtenir l'honneur d'être entendu dans une de vos magnifiques séances musicales. Si ma *Fantaisie dramatique* sur *la Tempête* (de Shakespeare), pour chœurs et orchestre, qui a été entendue déjà trois fois en public, et que vous connaissez peut-être, pouvait figurer sans trop de désavantage dans un de vos prochains concerts, veuillez, messieurs, accueillir ma demande, et croire à ma reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus parfaite considération, messieurs, votre très humble serviteur,

HECTOR BERLIOZ.

En marge : *Non. — Répondu 5 février 1834.*

Archives de la Société des Concerts.

A ÉMILE DESCHAMPS, vers le 5 mars 1834 (Ad. Jullien, *Berlioz*, p. 88, note). Il le prie de le venir voir aussitôt après la répétition (de *Don Juan*), car il est lui-même trop esclave pour assister à la *prova prima*, mais il aurait beaucoup à causer avec le poète de Mozart, car il faut faire mousser le chef-d'œuvre de manière à donner des vertiges aux amants de la grosse caisse[1].

A HUMBERT FERRAND, 19 mars 1834 (*Let. int.*, 141). « Avant-hier, j'ai écrit pendant treize heures sans quitter la plume. Je suis à terminer la *Symphonie* avec alto principal que m'a demandée Paganini[2]. » Critique de la représentation de *Don Juan* à l'Opéra. « La *Symphonie* (*fantastique*), arrangée par Liszt, n'a pas encore paru. Je vous l'enverrai avec le *Paysan breton* dès qu'elle sera imprimée. »

1. *Don Juan* de Mozart fut représenté à l'Opéra le 10 mars 1834, avec une traduction française d'Émile Deschamps et Henri Blaze. Berlioz n'était pas encore attaché à la rédaction des *Débats* à l'époque où eut lieu cette représentation, mais il profita de la première occasion qui se présenta, dix-huit mois plus tard, pour développer dans ce journal les idées exposées dans la lettre ci-dessus, -- non sans y mêler quelques critiques concernant l'interprétation (*Journal des Débats* du 15 novembre 1835, article reproduit dans *Les Musiciens et la Musique*, p. 3).

2. Première mention d'*Harold en Italie.*

XXVIII

A THOMAS GOUNET

[Mars ? 1834] Mercredi matin.

Mon cher Gounet,

J'ai oublié, hier, de vous écrire le résultat de ma visite à Pape[1]. Le voici. Il a un piano neuf vertical fort beau, du prix de mille neuf cents francs, ce qui veut dire pour moi mille quatre cent cinquante à peu près ; j'ai dit que c'était trop cher, suivant vos instructions ; en conséquence, il en prépare un autre qui doit être achevé dans trois jours, dont le *prix net* n'excédera pas mille cent francs. Mais il faut dire aussi que c'est un instrument qui a déjà servi six mois. Il sera absolument comme neuf, mais il est bon que l'acheteur en soit informé. Voyez ce que vous déciderez ; quand la personne qui achète voudra voir l'instrument, si je ne puis pas l'accompagner, Pape est prévenu ; cela suffit. Venez ce soir si vous êtes libre.

Tout à vous.

Lettres à Gounet.

1 Facteur de pianos à Paris.

XXIX

AU MÊME

Mon cher Gounet,

Je n'ai plus de vos nouvelles ; vous ne m'avez pas répondu et je ne sais que dire à Pape pour le piano en question. Venez donc nous voir, si vous en avez le temps, demain dimanche.

Tout à vous.

Samedi soir.

P.-S. — Pardonnez-moi de ne vous avoir pas encore rendu le *Paysan breton*, on vient de me prêter l'album, et si vous venez demain, je le copierai devant vous.

Lettres à Gounet.

XXX

AU MÊME

Montmartre, 10 avril 1834.

Mon cher Gounet,

Je venais d'apprendre par Desmarest votre malheureux événement, quand j'ai reçu votre lettre. Vous ne pouvez douter de toute la part que nous y avons prise Henriette

et moi. Nous aurions bien voulu vous voir pour vous le dire. Si je n'avais craint de vous faire une offre de Gascon, je vous aurais prié, dans le cas où vous seriez embarrassé, de partager le peu que je possède ; si cela pouvait vous être de quelque utilité, j'espère assez de votre amitié pour croire que vous ne vous gêneriez pas. Venez nous voir dimanche si vous pouvez, nous causerons un peu de tout ce qui vous touche, et nous vous montrerons les *beautés* de notre maison de campagne, qui ne sont réellement pas à dédaigner. Je vous remercie de votre Ballanche ; cela me paraît bien mystico-amphigourique ; c'est trop au-dessus de moi. A propos d'homme mystique, j'ai déjeuné dernièrement chez d'Ortigue avec l'abbé de Lamennais ; le génie le sèche, le ronge, le brûle ! Quel diable d'homme ! il m'a fait vibrer d'admiration.

Adieu, mon cher et bon ami, réjouissez-vous si de malencontres se succèdent si rapidement, la joie et le bonheur vont venir à leur tour.

H. BERLIOZ.

Lettres à Gounet.

XXXI

A GIRARD

Montmartre, 14 avril 1834.

Mon cher Girard, si vous pouvez adroitement emmancher notre affaire à votre théâtre, je crois que cela peut

avoir un grand résultat pour le théâtre et pour moi. Vous savez que la direction avait fait faire une démarche auprès de nous pour engager ma femme. Nous refusâmes alors, mais Henriette, à qui je viens de parler de notre projet, serait enchantée de jouer le principal rôle dans la pièce géante (dont elle connaît le plan). Ce serait une grande chance de succès de plus, et vous pouvez même le laisser pressentir à l'administration. Je crois que ce serait un *coup de parti* musical et dramatique si l'administration avait l'esprit d'entrer franchement et largement dans mes vues.

Voyez ce que vons avez à faire, je m'en rapporte entièrement à votre amitié éclairée là-dessus.

Tout à vous de cœur et d'âme.

H. BERLIOZ.

Ménestrel du 7 décembre 1884. (Vente Charavay.)

Girard, qui fut par la suite chef d'orchestre de l'Opéra, était, dans sa jeunesse, un des bons camarades de Berlioz. Ils entreprirent de donner en société des concerts à la fin de la présente année 1834. Girard dirigea ainsi la première audition d'*Harold en Italie*, ce qu'il fit, au dire de Berlioz, avec maladresse; ils rompirent leur association, et Berlioz prit dès lors le parti de diriger lui-même ses concerts. — La lettre ci-dessus traite d'un projet de représentation à un certain Théâtre Nautique dont Girard était chef d'orchestre, projet qui ne fut pas réalisé. Madame Berlioz-Smithson fut cependant engagée à ce théâtre où, en novembre 1834, elle joua un rôle mimé dans une pièce intitulée *la Dernière heure d'un condamné* (voir à ce sujet un article de *la Gazette musicale*, du 7 décembre, non signé,

mais visiblement écrit par Berlioz lui-même). Au reste, le seul but qu'elle eût pu viser en acceptant un tel engagement ne fut pas atteint ; le directeur du théâtre fit banqueroute, et le ménage Berlioz fut encore privé d'une ressource qui lui était légitimement due et lui eût été nécessaire (voir ci-après, lettre du 6 mai 1835).

Au sujet des efforts d'Henriette pour continuer l'exercice de son art, comparez une indication (inexacte quant à la date, 15 décembre 1834) d'un catalogue d'autographes (Charavay) : « Elle remercie M. Bloqué de lui avoir trouvé un engagement dans la troupe de Kemble dont le *manager* est M. Lawson. Malheureusement sa jambe brisée la retient encore au lit. Elle a obtenu des arrangements de la part de ses créanciers, mais elle désirerait que M. Lawson lui fît des avances. »

XXXII

A THOMAS GOUNET

[Montmartre, vers le 15 avril 1834.]

Mon cher Gounet,

D'après ma lettre de la semaine dernière, nous comptions presque sur vous dimanche ; pourquoi ne vous avons-nous pas encore vu ? Venez admirer notre ermitage ; nous sommes impatients d'avoir de vos nouvelles.

H. BERLIOZ.

Lettres à Gounet.

XXXIII

A FRANZ LISZT

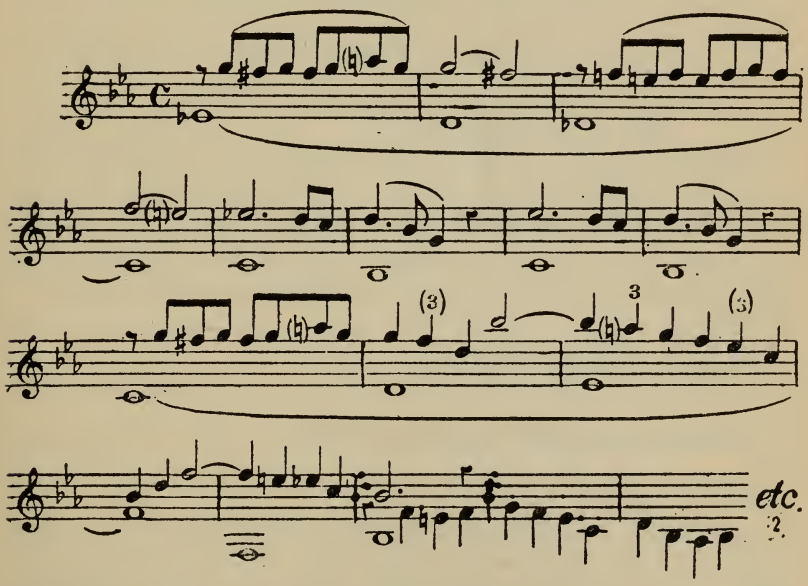
[Montmartre, commencement de mai 1834.]

Je ne sais, mon cher Liszt, si tu as décidé ces messieurs à t'accompagner et si vous avez ensemble arrêté le jour ; il fait un temps d'Italie, de Rome, de Naples, cette belle plaine est si belle aujourd'hui que je me crois à Tivoli avec sa verdure si jeune, si pure, si fraîche. Venez donc nous voir avant que le vent n'ait poudré cette belle chevelure verte.

Je ne puis te dire à quel point ce spectacle printanier me remue et m'attriste ; j'ai éprouvé hier, en outre, plusieurs *froissements dans mes affections d'art* qui me rendent malheureux jusqu'aux larmes et que toute ma raison (car j'en ai beaucoup plus que tu ne crois peut-être) et tous les raisonnements de ma pauvre Henriette ne peuvent me faire oublier ou surmonter. Je voudrais te voir. De Vigny viendra-t-il ? Il a quelque chose de doux et d'affectueux dans l'esprit qui me charme toujours, mais qui me serait presque nécessaire aujourd'hui... Pourquoi n'êtes-vous pas là tous les deux ?... Demain ma disposition sera peut-être modifiée... Sommes-nous donc réellement *les jouets de chaque impression* de l'air ?... Shakespeare a-t-il raison ?... Moore a-t-il raison aussi quand il dit : « L'éclat des

ailes de la gloire est faux et passager comme les teintes pâlissantes du soir. Le flambeau du génie, celui de l'intelligence, ne font que nous montrer les dangers de la route. Il n'est rien de vrai, il n'est rien de *brillant que le ciel*[1]. »

Et je ne crois pas au ciel !... C'est affreux. Mon ciel, c'est le monde poétique, et il y a une chenille sur chacune de ses fleurs... Tiens, viens me voir, amène-moi de Vigny : tu me manques, vous me manquez... Pourquoi ne puis-je me corriger d'admirer avec une passion si tenace certaines productions fragiles, après tout, comme nous-mêmes, comme tout ce qui existe ?



1. Ces paroles ont servi de texte à une composition vocale de Berlioz : *Méditation religieuse*, écrite à Rome en 1831, et devenue plus tard le numéro 1 de *Tristia*.

2. La citation musicale est empruntée à un épisode orchestral

Voilà M. Lamennais qui fait encore un livre sublime en faveur d'une idée qui me paraît absurde... Est-il de bonne foi ?... L'égalité !... Est-ce qu'il y a une égalité? Shakespeare est-il né l'égal de M. Scribe ? Beethoven, celui de Rossini ?...

H. BERLIOZ.

Communiqué par M. Émile Ollivier.

XXXIV

A CHOPIN

[Montmartre, commencement de mai 1834.]

Mon cher Chopinetto,

Nous projetons de faire une excursion hors la ville, à Montmartre, rue Saint-Denis, numéro 10[1]; j'ai l'espoir que Hiller, Liszt et de Vigny seront accompagnés de Chopin.

Énorme bêtise. Tant pis !

H. B.

Karlovicz, *Souvenirs inédits de Chopin.*

de *la Vestale*, où s'exprime l'angoisse passionnée de la vierge attendant la venue de celui qu'elle aime ; Berlioz la fait de mémoire, avec quelques inexactitudes. Sans doute, ces *froissements dans ses affections d'art*, qu'il vient de confier à Liszt, il les avait subis au sujet du chef-d'œuvre de Spontini, pour lequel on connaît son admiration.

1. Berlioz désignait ainsi plaisamment sa propre demeure.

XXXV

A SA SŒUR ADÈLE

Paris, 12 mai [1834].

Chère Adèle

Madame Sabine part demain ; je ne veux pas la laisser partir sans lui donner un mot, un simple bonjour pour toi. Je t'écris de chez Alphonse où j'ai dîné avec la famille Rocher. Je vais vite retourner à Montmartre, ma pauvre Henriette est si souffrante qu'elle est restée seule et je ne veux pas la tourmenter pour sortir. Aujourd'hui elle va mieux, Dieu veuille que cela dure. Le hasard a amené dans la maison que nous habitons une dame anglaise qui a plusieurs jeunes enfants et qui lui est d'une grande utilité.

Nous avons eu lundi dernier une espèce de petite partie de campagne. Mes amis sont venus passer une demi-journée chez moi. C'étaient des célébrités musicales et poétiques, MM. Alfred de Vigny, Antony Deschamps, Liszt, Hiller et Chopin. Nous avons causé, discuté art, poésie, pensée, musique, drame, enfin ce qui constitue la vie, en présence de cette belle nature, de ce soleil d'Italie que nous avons depuis quelques jours. Pauvre sœur, comme Henriette te désire souvent! quand nous trouverons-nous ensemble?.. Mon père va bien, à ce

que m'ont dit les dames Rocher ; en est-il de même de tout le monde?

On m'assure que tu as maigri, pourquoi? qu'as-tu?.. tu es si seule, si triste!

Nous nous retrouverons bien, va! tôt ou tard... C'est impossible autrement.

Adieu, ces pensées m'attristent.

Adieu, je t'embrasse de toute mon affection et de toute celle que te porte aussi ma bonne et excellente Henriette.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

A HUMBERT FERRAND, 15 ou 16 mai 1834 (*Let. int.*, 143). « Je suis tué de travail et d'ennui, obligé de gribouiller à tant la colonne pour ces gredins de journaux. Mes affaires à l'Opéra sont entre les mains de la famille Bertin. Il s'agit de me donner l'*Hamlet* de Shakespeare supérieurement arrangé en opéra... En attendant, j'ai fait choix pour un opéra-comique en deux actes de *Benvenuto Cellini*[1]... j'ai achevé les trois premières parties de ma nouvelle symphonie avec alto principal. » Berlioz offre la dédicace de cette œuvre à son correspondant et ami Humbert Ferrand.

A D'ORTIGUE, 31 mai 1834 (*Corresp. inéd.*, 112). « Je ne quitte pas la plume, soit pour ces gredins de journaux, soit pour finir ma symphonie, qui sera née et baptisée avant peu. »

La partition autographe d'*Harold en Italie* (appartenant à M. Alexis Rostand) porte la date de « Montmartre, 22 juin 1834 ».

1. Première mention de cet ouvrage, qui, on le voit, avait été conçu comme opéra-comique.

XXXVI

A SA SŒUR ADÈLE

Paris, 31 juillet 1834.

Chère sœur,

J'aurais dû t'écrire depuis longtemps, mais mon excuse est dans le nombre accablant de mes occupations qui me rendent esclave le jour et une partie de la nuit. J'espérais aussi de jour en jour avoir à t'apprendre la délivrance d'Henriette. Il n'en est rien encore, quoique le terme ne puisse être éloigné de plus de huit ou dix jours. Elle souffre toujours beaucoup. Alphonse nous a trouvé une nourrice que nous serons obligés de garder à la maison malgré l'embarras et la dépense qu'elle occasionnera. Henriette ne veut pas entendre parler de mettre son enfant en nourrice dehors ; quelques mots d'Alphonse à ce sujet ont été fort mal reçus. Pour nourrir elle-même c'est impraticable, à cause de l'impossibilité où elle serait de jouer. Et l'engagement au Théâtre Nautique est là, au mois d'octobre il sera obligatoire.

Je suis toujours la plume à la main, soit pour achever les compositions que je destine à mes concerts de cet hiver, et pour travailler aux plans d'opéras que m'apportent les auteurs, ou pour écrire des articles, nouvelles, contes et autres balivernes pour les journaux.

Firmin Rocher est venu hier soir nous surprendre à Montmartre pastoralement assis, Henriette et moi, dans le jardin, non pas sous *un hêtre*, mais sous un prunier. Je ne puis le laisser partir sans un mot pour ma bonne Adèle que je charge de dire à nos parents tout ce qu'elle doit bien penser que je ressens pour eux, malgré les doutes qu'ils émettent quelquefois à ce sujet.

Je t'écrirai pour te donner des nouvelles de la mère et de l'enfant.

Adieu, je suis en course et je n'ai que le temps de t'embrasser.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

Le fils de Berlioz naquit le vendredi 15 août 1834, à onze heures du matin; il fut déclaré sur l'heure par le père, et inscrit sur les registres de l'état civil de la commune de Montmartre sous le prénom de Louis[1] (voir son extrait de naissance dans *la Revue musicale* du 15 août 1903).

La lettre par laquelle Hector Berlioz fit part de cet événement à son père n'a pas été conservée. Mais on lit ces mots dans la lettre du 31 août dont le résumé va suivre :

« Mon père m'a écrit dernièrement en réponse à une lettre où je lui apprenais la délivrance d'Henriette et la naissance de mon fils. Sa réponse a été aussi bonne que je l'espérais et ne s'est pas fait attendre. »

A HUMBERT FERRAND, Montmartre, 31 août 1834 (*Let. int.*, 148). Naissance de Louis Berlioz. « Les couches d'Henriette ont été extrêmement pénibles ; j'ai même éprouvé quelques instants d'une inquiétude mortelle. Tout cependant s'est

1. *Louis* était le prénom du père de Berlioz.

heureusement terminé après quarante heures d'horribles souffrances... Il y a deux mois que ma symphonie avec alto principal, intitulée *Harold*, est terminée... » Le poème de *Benvenuto Cellini*, écrit par Léon de Wailly et Auguste Barbier (sur les indications de Berlioz) a été refusé par le directeur de l'Opéra-Comique. Relations avec Alfred de Vigny, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Auguste Barbier, Antony Deschamps, etc.

XXXVII

A SA SŒUR ADÈLE

Montmartre, 23 septembre [1834].

Oui, ma chère Adèle, je suis furieusement occupé et depuis plusieurs semaines j'ai cherché un moment opportun pour t'écrire, sans pouvoir le trouver. Enfin aujourd'hui, n'ayant ni partition à instrumenter, ni vérification du travail de mon copiste à faire, ni rendez-vous avec le directeur de l'Opéra, ni travail avec mes poètes faiseurs de pièces, ni épreuves à corriger, ni articles de journaux à bâcler, je profite de ce loisir pour te répondre.

D'abord, sois tranquille, notre garçon est baptisé. Il ne s'appelle pas Hercule, Jean-Baptiste, César, Alexandre, Magloire, mais Louis tout simplement. Il n'est pas criard du tout le jour, mais bien la nuit, ce dont se plaignent un peu sa mère et sa nourrice. Pour moi, je suis tranquillement dans ma chambre où je dors sans rien

entendre et me repose comme un sauvage après l'accouchement de sa femme. Il est charmant, très fort, des yeux bleus superbes, une petite fossette imperceptible au menton [1], des cheveux d'un blond un peu ardent comme je les avais dans mon enfance, un petit cartilage pointu aux oreilles comme ceux que j'ai, et le bas du visage un peu court [2]. Voilà tous ses points de ressemblance avec son père; malheureusement il n'a absolument rien de sa mère. Henriette en est plus folle qu'une folle. Elle est bien rétablie à présent; quand je vais à Paris elle vient avec son fils et la nourrice m'attendre au milieu de la descente de Montmartre, sous une allée d'arbres où bien souvent, il y a sept ans, je venais contempler Paris en rêvant *à elle*. Si on nous eût dit, à l'un et à l'autre, qu'en 1834, nous viendrions nous asseoir *en famille* sur ces rochers !...

Hier, comme elle m'y attendait, plusieurs dames anglaises sont venues à passer; la nourrice était à quelques pas avec le petit. Ces dames se sont approchées pour voir l'enfant qu'elles ont trouvé superbe [3]. A toutes leurs questions, faites en mauvais français, Marie ouvrait de

1. *Par ordre de sa mère* je mets ici une note pour ajouter qu'il a un *très beau front*, ce qui est vrai. (Note de Berlioz en marge de, la lettre.)

2. Deuxième note par ordre de la mère : *il est fait au tour, ses membres sont admirables. (Id.)*

3. Troisième note par ordre d'Henriette : *Beaucoup d'autres dames françaises et des femmes de Montmartre se sont également arrêtées pour admirer Louis. (Id.)*

grands yeux sans comprendre un mot; Henriette écoutait avec ravissement toutes leurs exclamations et leurs *a parte*, mais ne pouvant y tenir elle a répondu en anglais, moitié riant moitié pleurant, qu'il n'avait que *cinq semaines*, qu'il *était Français, né à Montmartre* et qu'ELLE ÉTAIT SA MÈRE. Elle éclate de fierté en me racontant ça. C'est l'événement du jour. Henriette te remercie mille fois de l'intérêt avec lequel tu parles d'elle et de Louis dans ta dernière lettre. Si nous n'étions pas si loin, elle te prierait même de faire un bonnet pour lui, afin d'avoir quelque chose de toi. Nous n'avons pas fait un baptême brillant, comme tu peux le penser, quitte à prendre une revanche cet hiver; parbleu! tu connais son parrain, c'est Gounet.

Voilà toutes tes questions passées en revue. Dans huit jours nous serons à Paris, *rue de Londres, numéro 34*. Nous avons pris un appartement non garni, ce qui, au bout de l'année, devient beaucoup plus économique; mais c'est rude au premier moment; il faut acheter des meubles, du vin, du bois, mille autres bêtises auxquelles on ne songe pas dans les maisons meublées[1].

1. Ces meubles, dont le paiement préoccupait encore Berlioz plusieurs mois après (voir lettre du 10 janvier 1835), ont été décrits de la manière suivante par un témoin encore vivant, M. Léon Gastinel, qui lui fit visite à son arrivée à Paris, en 1840 : « Berlioz habitait rue de Londres et avait installé son cabinet de travail dans une mansarde sous les toits. Une chaise, une table où se trouvait la guitare qui lui servît à composer ses premières œuvres, voilà tout l'ameublement du grenier où vivait le génie dont la mort a marqué l'heure de l'apothéose. — Jeune homme,

Pour toi, tu t'ennuies toujours, pauvre sœur; je le conçois. La Côte doit être un triste pays. Mon père est sans doute noyé dans ses vendanges, au moment où tu me lis, et maman se tourmente de ses fatigues. Ce matin de bonne heure nous avons fait avec Henriette une grande promenade dans la plaine Saint-Denis et nous parlions de ce *jeune Prosper qui ne craint pas le grand air,* en voyant les vols d'alouettes qui se levaient autour de nous. Dis-lui un peu que, si son filet lui laisse un instant de loisir, il me fasse l'honneur de m'écrire le résultat de ses chasses de cette année, je m'y intéresse toujours beaucoup.

Adieu, ma bonne Adèle, mille amitiés.

Ton affectionné frère,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

XXXVIII

A MONSIEUR L'INTENDANT GÉNÉRAL
DE LA LISTE CIVILE

Paris, le 9 octobre 1834.

Monsieur l'Intendant général,

Je me propose de donner trois concerts dans le courant de novembre prochain; la salle des Menus-Plaisirs,

dit-il, vous venez à Paris pour faire de la musique. Eh bien, vous pouvez vous préparer à souffrir. » (*Musiciens contemporains*, Léon Gastinel, par Félix Boisson, 1893.)

que vous avez bien voulu déjà m'accorder plusieurs fois, étant la seule convenable à Paris pour de semblables séances musicales, soyez assez bon pour m'autoriser à y donner les miennes. Ces concerts, comme ceux que je montai l'année dernière, auraient lieu le dimanche à deux heures de l'après-midi.

J'ai l'honneur d'être, monsieur l'Intendant général, votre très humble serviteur,

HECTOR BERLIOZ,
rue de Londres, 34.

En marge : *E. a.* 1147. — Salle des concerts. — *Accordé*, G. Delavigne.

Communiqué par M. Dieterlin.

XXXIX

A CHRÉTIEN URHAN

[Paris, vers octobre 1834.]

Bonjour! mon cher Urhan. Je vous apporterai dans quelque temps les partitions de *Harold* pour que vous puissiez combiner votre personnage avec l'ensemble.

Tout à vous,

H. BERLIOZ.

Communiqué par M. Ad. Boschot.

Urhan, alto, puis violon solo à l'Opéra, interpréta le premier la partie principale de la symphonie *Harold en Italie*, dont la première audition eut lieu au Conservatoire le 23 novembre 1834. Artiste de talent, il fut un des types du romantisme musical, dont il représentait l'esprit mystique. Il passe pour n'avoir jamais levé les yeux de l'orchestre vers la scène de l'Opéra, surtout quand le corps de ballet l'occupait. Il jouait la partie d'alto dans les quatuors de Beethoven; voici comment Berlioz interprétait son attitude pendant qu'il exécutait ces chefs-d'œuvre : « Urhan adorait en silence, et baissait les yeux comme devant le soleil; il paraissait dire : « Dieu a voulu qu'il y eût un homme aussi » grand que Beethoven, et qu'il nous fût permis de le con- » templer; Dieu l'a voulu!!! » (*Mémoires, Premier Voyage en Allemagne*, dixième lettre.) C'est à lui que Berlioz a dédié son *Ballet des Ombres*, op. 2, dont il détruisit ensuite l'édition.

XL

A BLOC

Paris, ce 28 novembre 1834.

Mon cher Bloc,

Rien n'est plus rare que les chanteurs seulement passables; je ne puis en trouver pour mes concerts. J'ai été obligé déjà deux fois de ne pas faire exécuter un trio sur lequel je compte beaucoup par l'impossibilité de trouver une basse un peu propre. Les directeurs de théâtre refusent de prêter leurs acteurs; M. Véron a fait un miracle dernièrement en me prêtant mademoiselle

Falcon [1]. Je ne connais qu'un jeune homme nommé Puig, excellent musicien et ténor fort remarquable [2], qui eût pu faire votre affaire, mais il est pensionnaire au Conservatoire et ne peut quitter sa position pour aller à Genève.

Je vous remercie de votre lettre et des bons souvenirs qu'elle contient. Vous me demandez quelques détails sur ce que je fais, mais en vérité je suis dans un tel tourbillon d'affaires de toute espèce que je remettrai à une autre fois les détails. Seulement je viens de donner deux concerts, j'en donne un troisième dans huit jours, où je fais entendre une seconde fois la nouvelle symphonie *(Harold)* avec alto principal, puis je quitte la salle du Conservatoire pour la salle Ventadour où nous allons, Girard et moi, monter une fête musicale.

Ce sera la première qu'on aura donnée à Paris. Mes actions commencent à monter. Adieu, tout à vous.

Mais ne cherchez pas de chanteur à Paris, il n'y en a pas.

H. BERLIOZ.

Boulanger, à la vérité, vaut mieux que Domange, mais il gagne beaucoup plus à Paris que ce que vous

1. Le docteur Véron, directeur de l'Opéra de 1831 à 1835. — Mademoiselle Falcon a chanté *la Captive* et *le Jeune pâtre breton* au concert de Berlioz du 23 novembre 1834.

2. Puig, ainsi que Boulanger (cité dans la suite de cette lettre), ont chanté plusieurs fois dans les concerts donnés par Berlioz à cette époque.

lui offrez et ne consentirait pas à s'en éloigner lui et sa femme. Si je découvre quelque chose je vous avertirai aussitôt.

Bibliothèque du Conservatoire (Autographes).

Le destinataire de cette lettre est ce même Bloc qui, chef d'orchestre de l'Odéon en 1828, a dirigé l'orchestre au premier concert de Berlioz, et, deux ans plus tard, devenu chef d'orchestre aux Nouveautés, tenta d'organiser la première audition de la *Symphonie fantastique.*

A HUMBERT FERRAND, 30 novembre 1834 (*Let. int.*, 154). « *Harold* a reçu l'accueil que j'espérais, malgré une exécution encore chancelante. » La *Symphonie fantastique* a paru (transcrite par Liszt). Mademoiselle Falcon a chanté *le Paysan breton.*

XLI

A JOSEPH D'ORTIGUE

[Fin 1834.]

Mon cher d'Ortigue,

Tu es un excellent garçon, je te remercie mille fois de ton dernier article de *la Quotidienne.* J'ai envoyé hier des billets et une annonce à M. de Brian ; elle n'a pas encore passé ; surveille un peu ça.

Adieu, à dimanche.

H. BERLIOZ.

J'ai été obligé de donner ce quatrième concert pour faire un peu d'argent. Tout l'orchestre vient *pour rien*. Ne reviens plus dans tes articles sur ma position d'argent; il est inutile d'insister davantage là-dessus.

Musée Calvet, à Avignon. Publié par M. J.-G. Prod'homme dans la *Rivista musicale italiana*, 1904.

XLII

A SA SŒUR ADÈLE

Paris, ce 10 janvier 1835.

Ma bonne petite Adèle,

Nous avons reçu avant-hier ton charmant bonnet pour Louis, il est admirable, superfin, transcendant, Henriette en a été ravie à un point que je ne saurais dire; tu l'as rendue heureuse comme les reines ne le sont plus, et elle t'en remercie autant que moi. Je ne t'avais pas écrit depuis longtemps c'est vrai; mais tu sais combien j'ai eu de choses à faire. Quatre concerts en un mois et demi, et plusieurs ouvrages nouveaux à faire entendre, ce qui double la difficulté; puis des articles sans fin à écrire pour mon misérable *Rénovateur* et pour la *Gazette musicale*. Sans cela je ne sais trop de quoi nous aurions vécu pendant que je montais mes

concerts, ce damné théâtre Ventadour[1] ayant mal tourné; je n'ai pu arracher un sou des appointements de ma femme. De sorte que voilà près de deux mille francs de perdus sur lesquels nous devions compter. Il est vrai que j'ai gagné à peu près autant, malgré l'énormité des frais, avec mes concerts; mais pour acheter mes maudits meubles j'avais été obligé de dépenser beaucoup d'avance et tu penses que l'argent n'a pas fait un long séjour à la maison. Mais je ne sais pourquoi je te parle de cela.

Notre petit garçon est toujours délicieux, tu n'as pas idée de la beauté de cet enfant; il ne crie jamais et rit aux éclats dès qu'on veut bien jouer avec lui; Henriette en est toujours plus fière. Madame Rocher est venue un moment nous voir; j'étais au lit fort enrhumé, et ma femme qui n'était pas habillée et point du tout disposée à subir un examen est restée sans se montrer; depuis lors j'ai fait trois visites chez madame Rocher, j'y ai laissé ma carte chaque fois puisque Hippolyte et elle étaient sortis; je ne les ai plus revus.

Nous sommes allés en famille, dernièrement, faire une visite à Alphonse, ou pour mieux dire à sa femme qui vient d'accoucher d'une petite fille; ces dames se sont fait sur leurs enfants beaucoup de compliments mutuels; il n'y a que moi qui ai fait la bêtise de m'é-

1. Madame Berlioz avait joué l'année précédente un rôle important dans une pantomime représentée à ce théâtre : *La dernière heure d'un condamné.* Voir ci-après, lettre du 6 mai 1835.

crier en voyant la petite Robert « Oh! comme elle est chétive! » ce qui pouvait être assez mal pris, d'autant plus que c'est vrai. Cependant il n'en a rien été. Mais si Alphonse avait dit cela de Louis, Henriette ne lui pardonnerait jamais.

Tu as mal calculé la grosseur de la tête de ce gamin, ton bonnet[1] lui va bien, mais fut-il un peu plus large cela ne gâterait rien. Henriette comptait hier combien de temps il avait fallu pour broder tout ça ; à coup sûr il y a beaucoup d'ouvrage.

Notre père va toujours de même? Tu ne m'en dis que quelques mots; et maman, tu ne m'en dis rien. Prosper devient savant, et Nanci continue à jouer son rôle de noble dame; fais bien mes compliments à Leurs Altesses royales quand tu les verras, et dis-leur que j'apprécie comme je le dois les sentiments dont ils veulent bien m'honorer.

Pour toi je t'aime comme tu sais, plus que tu ne sais, mais comme tu le mérites.

Adieu, ton frère et ami,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

A HUMBERT FERRAND, 10 janvier 1835 (*Let. int.*, 156). Envoi de musique. « La symphonie (*Harold*) a eu une recrudescence de succès à sa troisième exécution. »

1. « Une observation importante. Ce n'est pas le bonnet c'est le boudreau qui n'est pas assez large : ainsi te voilà justifiée. Je ne connais rien à tout cela » (Note de Berlioz, en marge de la lettre).

XLIII

A ALFRED DE VIGNY

[Paris, vers le 10 février 1835.]

Mille remerciements pour votre offre gracieuse; ma femme a hésité un instant à en profiter; mais TOUT bien considéré, la tristesse que lui cause l'obscurité où son talent se trouve condamné momentanément par les circonstances est trop poignante pour qu'une solennité dramatique comme celle où vous voulez bien l'inviter ne soit une épreuve cruelle qu'il vaut mieux éviter. J'irai donc seul applaudir *Chatterton* avec la chaleur d'affection et d'enthousiasme que je ressens pour le poète et la cause qu'il plaide si bien. En conséquence je lui renvoie la loge en le priant de l'échanger contre une stalle.

Mille amitiés bien vives et bien sincères.

H. BERLIOZ.

Monsieur Alfred de Vigny, 3, rue des Écuries-d'Artois.

Communiqué par M. Chaper.

Cette lettre fut écrite peu avant la représentation de *Chatterton*, qui fut donnée au Théâtre-Français, le 12 février 1835. A quelques jours de là, Alfred de Vigny écrivait à Brizeux,

alors absent : « Où étiez-vous, ami ? quand Auguste Barbier, Berlioz, Antony, et tous mes bons et fidèles amis me serraient sur leur poitrine en pleurant... »

A HUMBERT FERRAND, 15 avril 1835 (*Let. int.*, 170, daté par erreur 1836). « Je suis obligé de travailler horriblement à tous ces journaux qui me payent ma prose. Je fais à présent les feuilletons de musique dans les *Débats*. C'est une affaire importante pour moi... Je vais faire cet été une troisième symphonie sur un plan vaste et nouveau [1]... — Meyerbeer va arriver pour commencer les répétitions de son grand ouvrage, *la Saint-Barthélemy*. Je suis fort curieux de connaître cette nouvelle partition. »

XLIV

A SA SŒUR ADÈLE

Paris, 17 avril 1835.

Tu as bien raison, chère sœur, de t'étonner de mon long silence, mais ce serait à tort que tu y trouverais l'occasion d'un reproche. Tu ne sais pas jusqu'à quel point je suis esclave d'impérieuses occupations ; vingt fois j'ai cru pouvoir disposer d'une heure pour t'écrire, et vingt fois je me suis trompé. L'obligation de gagner le plus d'argent possible pour acheter les mille choses qui nous manquent et nous manqueront longtemps

1. Cette symphonie n'a pas été écrite : la troisième symphonie de Berlioz, *Roméo et Juliette*, date de cinq années plus tard.

encore dans notre petit ménage, et même tout simplement *pour vivre*, me force de tirer de ma plume tout le parti possible. Si j'avais pu donner depuis trois mois quelques concerts nous serions à l'aise, mais n'y a-t-il pas en tout et partout des monopoles? La seule salle de Paris dans laquelle je puisse faire exécuter ma musique est celle du Conservatoire; or, par un privilège de la liste civile, elle est accordée exclusivement depuis le 1er janvier de chaque année jusqu'au 1er mai à la Société des Concerts. C'est la meilleure époque de l'année qui m'est interdite. Je vais, au 3 mai prochain, donner une dernière séance musicale[1], puis je me tairai jusqu'à l'hiver prochain. Pendant cet intervalle j'ai plusieurs ouvrages à écrire sur lesquels je compte pour mon nouveau répertoire. Quant aux journaux où je travaille, ce sont : *le Rénovateur*, où je fais quatre articles par mois, fort peu payés, *la Gazette musicale*, où j'écris quand je le puis, qui me paye encore plus mal, puis enfin *le Journal des Débats*, qui m'a donné à faire, depuis peu, les articles CONCERTS, que je signe H... et qu'on me paye cent francs chacun, quelle qu'en soit l'étendue. J'ai fait en outre une troisième livraison pour *l'Italie pittoresque*, et ce mois-ci j'ai composé une scène d'opéra[2] pour mes concerts à venir. Le soir, très souvent il faut que je sorte, pour assister, dans les différents théâtres qui sont de mon ressort, aux turpitudes qui s'y commet-

1. On y exécuta dans son entier l'*Épisode de la vie d'un artiste*.
2. *Benvenuto Cellini*.

tent et pouvoir ainsi en rendre compte le lendemain.

Tu vois que je n'ai presque pas le temps de respirer. Cet état de travail continuel n'est pas ce qu'il y a de plus fâcheux, il empêche de sentir les mille pointes dont la réflexion sur bien des choses me torturait; mais Henriette se désespère de me voir travailler tout seul et de ne pouvoir rien faire, habituée qu'elle a été toute sa vie à être au contraire le soutien de tous les siens. Quelquefois le chagrin la prend à la rendre folle; les consolations que je puis lui donner ne sont pas trop bonnes; il n'y a rien à dire contre les faits. Je l'ai menée chez Hugo dernièrement pour obtenir du poète un rôle approprié à son talent et dans lequel son impossibilité de bien parler le français fut justifiée; Hugo ne demande pas mieux que de chercher, mais on a déjà, par d'informes essais, usé et gâté toutes les situations dramatiques qui se présentent là-dessus. Pourtant nous ne désespérons pas encore. Hugo doit venir ces jours-ci nous dire s'il a pu vaincre ou tourner la difficulté. Il m'a offert un opéra le mois dernier. Scribe de son côté en a fait autant, mais ces offres sont inutiles à cause de l'opposition des directeurs de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. Il me faut encore écrire pendant quelques années hors du théâtre avant de mettre le pied sur la nuque de ces stupides industriels.

En attendant, c'est une vie bien pénible et bien cruelle que la mienne sous le rapport de l'art. Être obligé de

voir les plus belles années de ma vie perdues pour la musique dramatique par la seule raison que trois gredins ont en même temps le malheur d'être des imbéciles ! Véron, par exemple, que Meyer-Beer a été obligé de contraindre par tous les moyens légaux à jouer *Robert le Diable* et à faire ainsi malgré lui sa fortune, n'a depuis lors monté que d'absurdes platitudes, que *la Juive* vient de couronner. Il en est de même ailleurs. Il faut de la patience. Tout viendra à point.

Mais parlons d'autre chose. Louis est toujours plus beau. Il commence à être un peu méchant, mais vraiment très peu ; ses dents ne le tourmentent pas encore. Il est le phénix du quartier et de la plaine de Mousseaux où Marie le promène chaque jour au milieu de beaucoup d'autres enfants. Il les écrase tous. Madame L. V. est venue avec sa petite dernièrement ; Henriette rayonnait en voyant la différence qu'il y avait entre son fils et la riche mais laide petite fille. Mademoiselle Robert[1] a reçu notre visite lundi dernier ; elle commence à se développer un peu. Nous avons trouvé chez Alphonse M. Robert le père nouvellement arrivé. Il m'a remis ta lettre en me donnant d'assez bonnes nouvelles de toute la famille ; il m'a appris la mort de Julie, qui aura dû être pour ma mère et pour toi surtout un triste événement. Je te remercie de tes détails sur la santé de notre père ; peut-être enfin se raffermira-t-elle pour ne plus

1. Agée de trois mois environ (voir lettre du 10 janvier 1835).

varier d'une si triste et si inquiétante façon. Maman ne va pas mal sans doute puisque tu m'annonces le retour de Grenoble. Dis bien des choses affectueuses à notre grand-père quand tu lui écriras. Je rencontre de temps en temps mon oncle Félix soit au théâtre, soit au concert; je l'ai vu un instant la semaine passée au concert de Liszt, je n'ai pu lui dire que deux mots, de sorte que je ne sais ni où il loge ni ce qu'il est venu faire à Paris. D'ailleurs je ne suis pas, je te l'avoue, très empressé de le rencontrer, pour des raisons qu'il ne m'est pas possible d'oublier.

Tu me dis que tu as parlé beaucoup de nous avec mon grand-père et d'*autres* encore ; *qu'on ne m'oublie pas*, etc., etc. Je ne sais qui tu as voulu désigner par ces mots, mais je sais bien qu'il vaudrait mieux pour l'honneur de certaines gens de m'avoir oublié complètement et de n'avoir ainsi à défendre que leur mémoire...

Tu as beaucoup d'illusions, ma pauvre chère sœur, Dieu veuille que tu ne te trouves jamais dans le cas de les voir se dissiper. Pour moi, je crois ce que je vois. Je te crois bonne parce que tu me le prouves; je crois d'autres égoïstes, sots, ridicules et absurdes parce qu'ils me le prouvent aussi. Je juge dans ce cas en comparant la conduite que je tiendrais à coup sûr si j'étais à la place *des autres* et qu'ils fussent à la mienne, avec celle que je leur vois tenir à mon égard.

Louis t'envoie une boucle de ses petits cheveux que

sa mère te défend expressément de trouver *ardents*; je t'avertis qu'il ne faut pas se fier à l'apparence. Il commence à dire, à ce que prétend Henriette, *maman, papa*; j'ai ordre de te dire que le troisième nom qu'il apprendra sera le tien.

Adieu, ma chère Adèle ; embrasse bien pour moi maman et mon père ; dis à Prosper qu'il est un polisson de ne pas m'écrire un mot à présent qu'il est un jeune homme, et crois à la sincère et vive affection de ton frère.

H. BERLIOZ.

P.-S. — J'écrirai à mon père après mon concert.

(*De l'écriture d'Henriette*): Les cils de Louis commencent à noircir ! ! !

H. B.

(*De celle d'Hector*) : Certifié vrai ! ! !

H. B.

Communiqué par madame Chapot.

XLV

A SON PÈRE

Paris, 6 mai 1835.

Mon cher papa,

Je viens enfin d'être débarrassé de mon dernier concert[1] et je profite du premier moment de liberté pour

1. Celui du 3 mai (Voir lettre du 17 avril).

vous écrire. Adèle, dans sa dernière lettre, me donnait d'assez bonnes nouvelles de votre santé, mais sans y ajouter beaucoup de détails sur la vie que vous menez habituellement à la Côte. Je crains bien qu'elle ne soit toujours triste et monotone. Il paraît cependant que le temps s'écoule plus facilement pour vous aux champs que dans la solitude de votre cabinet. Je serais bien heureux que ce goût d'agriculture vînt à se développer, j'en espérerais au physique les résultats que nous admirons dans la constitution de mon grand-père, joints à des habitudes mentales moins sombres que celles où votre esprit est enclin.

Qu'il y a longtemps que je vous ai vu, mon père, et comme souvent il me paraît étrange que nous soyons ainsi séparés!... L'arrivée de M. Robert à Paris m'a fait sentir encore bien plus vivement la peine de notre éloignement. Vous serait-il donc impossible de suivre quelque jour son exemple?... Il paraît que les voyages de Grenoble suffisent aujourd'hui pour vous effrayer; je crois que maman y est allée seule ou tout au moins sans vous. Pourquoi cela?... Le mouvement serait, j'en suis convaincu, ce qu'il y aurait de mieux pour votre rétablissement complet. Maman est de mon avis, je le parierais. Que fait-elle? Comment se trouve-t-elle? Êtes-vous un peu content de Prosper? Son humeur vagabonde est, je crois, bien passée aujourd'hui. Ses facultés se développent-elles? Je n'ai jamais cru qu'il fût d'une organisation ordinaire; il me semblerait bien

bizarre de m'être trompé dans mon diagnostic en sa faveur. Pour mon garçon, il est toujours charmant. bien portant, de bonne humeur, et sa première dent vient de percer. Sa mère est dans les transports de joie que lui cause ce grand événement. Nous allons dans peu remonter à Montmartre dans un local délicieux et fort peu dispendieux. Le jardin est immense, la vue sur la plaine Saint-Denis magnifique, et tout y est moins cher que dans Paris à cause des droits d'entrée dont nous sommes exempts. Mon dernier concert a été assez satisfaisant sous le rapport financier; la recette s'est arrêtée à deux mille cinq cent quarante francs, mais j'eusse fait bien certainement quatre mille francs sans les courses du Champ de Mars et les Grandes Eaux de Versailles que favorisait un temps admirable et où beaucoup de monde s'est précipité. Car l'amour de la musique chez les Parisiens ne va pas jusqu'à la préférer aux chevaux et aux autres spectacles des yeux. Ils traitent les Espagnols de barbares, mais si quelque entrepreneur s'avisait d'annoncer des combats de taureaux, à coup sûr toute la société fashionable se ferait enfoncer des côtes pour y assister.

L'exécution musicale a été au contraire détestable; nous n'avions pu faire qu'une seule répétition, et, bien qu'elle ait duré trois heures et demie. elle était complètement insuffisante. Je ne m'exposerai plus ainsi une autre fois. Le roi avait fait retenir sa loge; la reine qui devait y venir s'est décidée, une heure avant le concert.

à partir pour Versailles. Trois gouttes de pluie me l'eussent amenée. Ses dames d'honneur seules y sont venues. Je vais travailler beaucoup cet été au nouvel ouvrage que je rumine, mais il est d'une telle étendue qu'il y a lieu de craindre qu'il ne soit pas prêt pour mes concerts de l'hiver prochain [1]. Henriette se désespère de rester dans l'inaction; la banqueroute du théâtre Ventadour est venue lui enlever un argent qu'elle avait bien gagné en jouant un rôle au-dessous de son talent. J'ai plaidé, j'ai gagné, et j'ai payé les frais. Ce directeur est un drôle. Il est en prison à l'heure qu'il est, ce qui ne nous avance guère.

Mais il faudrait un volume pour vous donner sur ma position tous les détails que je voudrais vous faire connaître. Elle s'améliorera tous les ans, je l'espère. Ma femme est toujours plus excellente et je l'aime plus que je ne puis dire. Probablement il me sera possible de quitter Paris dans dix-huit mois; nous ferons alors un grand voyage en Angleterre et en Allemagne, et elle pourra reprendre l'exercice de son art.

Pour la troisième fois, la semaine dernière, j'ai reçu de Vienne la demande d'une copie de mes symphonies à *quelque prix que ce fût*. J'ai répondu que, comptant visiter moi-même l'Autriche dans peu il me paraissait plus prudent d'attendre jusqu'à cette époque pour faire

1. La *Fête funèbre* dont il a été question dans une précédente lettre.

monter mes ouvrages devant moi. Je suis convaincu qu'en mon absence ce serait un infâme gâchis. — Avant-hier, un amateur qui revenait de mon concert m'a fait cadeau des œuvres complètes de Shakespeare en un volume en anglais. Ce livre vaut une centaine de francs.

Plus de papier ! Je causais avec vous sans y songer.

Adieu, mon cher père, j'attends de vos nouvelles avant quinze jours. J'embrasse maman et vous et Adèle et Prosper de toute mon âme.

H. B.

Communiqué par madame Chapot.

LXVI

A SA SŒUR ADÈLE

Montmartre, 2 août 1835.

Chère sœur,

J'ai bien reçu ta première lettre, mais la vérité est sans aucune exagération que le temps m'a manqué pour y répondre. Tu sais que j'ai eu un violent mal de gorge, mais tu ne sais pas qu'il a duré plus de quinze jours. Bien qu'il ne me fût pas toujours impossible de travailler dans mon lit, cette indisposition m'a cependant fait perdre beaucoup de temps. Pour moi, le temps aujourd'hui, c'est de l'argent ; et l'argent que je gagne c'est

notre vie à toute la famille ; tellement que faute d'avoir assez d'avances pour attendre quelque mois je suis dans l'impossibilité absolue de travailler à une vaste composition musicale que j'ai commencée et dont j'attends beaucoup [1]. Il faut que j'écrive pour mes journaux, et toujours, sous peine de n'avoir pas un sou le lendemain du jour où je n'aurai rien fait pour eux. Vous ne savez pas, vous autres, ce que c'est que d'être talonné par le besoin au point de ne lui échapper qu'à force de travail, de patience et de courage. Je gagne de l'argent, c'est vrai, mais il nous en faut beaucoup ; la nourrice est très dispendieuse, j'ai perdu beaucoup par la banqueroute d'un théâtre ; quand je me suis marié, Henriette ni moi ne possédions rien, et nous manquons encore de beaucoup de choses. Ma pension est finie, je n'ai donc plus que ma plume. Mais ce qu'il y a de vraiment atroce dans cette situation, c'est que mes journaux ne me rapportent pas le quart ni le sixième de ce que je gagnerais avec mes concerts si je pouvais composer ; et, comme je te l'ai dit, je ne puis pas composer parce que mon ouvrage est long et qu'il ne rendrait rien avant six mois. Il faut donc que j'attende pour l'achever qu'il m'ait été possible de mettre assez de côté pour vivre quelques mois *sans rien faire*. Henriette se désole de me voir

1. *Fête funèbre à la mémoire des hommes illustres de la France* (voir lettre à Humbert Ferrand, résumée ci-après). Cette œuvre ne fut pas achevée, mais on en retrouve des traces dans le *Cinq Mai*, la *Symphonie funèbre et triomphale*, même dans le *Requiem*.

ainsi esclave, d'autant plus qu'elle ne peut rien faire elle-même ; nous avons été un instant sur le point de partir pour l'Amérique du Nord, mais des incertitudes sur le sort qui pourrait lui être offert et la trop grande jeunesse de Louis nous ont retenus. Vraiment c'est elle qui a besoin de courage, car, après tout, je m'occupe, moi, je produis, j'agis, je m'étourdis ; mais elle ! tourmentée toute la journée par les domestiques qui nous volent, inquiète à en devenir folle à la moindre indisposition de l'enfant, environnée d'un monde pour lequel elle n'a pas été faite et qui ne parle pas même sa langue, inactive quand elle se sent un immense talent qui pourrait nous enrichir tous si les circonstances étaient différentes, il faut convenir que ses accès de désespoir sont bien motivés. Il n'y aura, dans quelques années, plus, ou à peu près plus de théâtre en France (excepté les théâtres de boulevard) ; il n'y en a plus en Angleterre, tous les acteurs de quelque mérite dans la haute poésie dramatique s'enfuient en Amérique. La politique, le méthodisme et la vieillesse de notre civilisation ont tué cet art-là. La musique au contraire envahit tout ; mais c'est une fureur d'enfant qui s'attaque à ce qui brille sans en concevoir l'usage. On monte des espèces de concerts partout, mais la contredanse y domine, la grosse caisse et le flageolet en font tous les frais. Dans six ou sept ans néanmoins, il est probable que les Français commenceront à comprendre la vraie musique. Pour moi j'ai mon public qui grossit tous les

jours, mais qui devient tous les jours plus avide. « Travaillez-vous ? A quand une nouvelle symphonie ? Quand donc un concert ? » Telles sont les questions dont on m'accable quand je sors à Paris. Et je ne puis pas composer...

Je te remercie de tes deux lettres ; tu es bien la meilleure des sœurs et tu as de l'affection fraternelle pour deux ; nous parlons bien souvent de toi avec Henriette qui t'aime bien sincèrement. A propos, ne parle donc jamais dans tes lettres *d'irritations qui pourront se calmer, de préventions que le temps effacera*, etc. Tu penses bien que ces expressions la blessent et l'affligent horriblement, et quand je ne parviens pas à lui cacher d'une manière ou d'autre ces passages de tes lettres, c'en est assez pour la faire pleurer pendant deux jours. Pour moi je n'aime pas à entendre non plus ce langage ; ces *irritations* qui se calment *redoublent ou triplent les miennes* et me rendraient peut-être injuste sous plus d'un rapport. Je ne suis pas un ange, et je n'ai pas besoin qu'on me rappelle certaines choses ; ensuite tu sais que j'aimerais mieux recevoir cent soufflets, autant de coups de pied et de crachats à la figure que de m'entendre dire *ce qui me paraît des absurdités*. Je me suis marié parce que j'aimais ma femme, je savais qu'elle n'avait rien et que je n'avais rien ; je ne trouverais pas mauvais que chacun suive mon exemple en pareil cas ; les idées du monde, j'en connais la valeur, *et je n'entends pas qu'on vienne me faire un crime d'avoir fait usage de la liberté*

que tout homme doit avoir, à défaut d'autres. Je méprise l'opinion parce que je sais mieux que jamais sur quoi elle est fondée ; et je déteste de toutes les forces de ma haine tout ce qui tendrait à me soumettre aux caprices absurdes de cette ou de ces opinions. Ainsi ne me parle donc jamais de tout cela, au nom de Dieu. Laisse en repos à mon sujet les gens qui me blâment et ne me parle pas d'eux. J'aime encore mieux travailler comme je fais, et plus encore s'il le faut, que de flatter le moins du monde la plate sottise de leur égoïsme.

Mon père m'écrivait il y a quelque temps une bonne et excellente lettre dont je devrais bien le remercier. Je lui écrirai le premier jour où je pourrai trouver deux heures disponibles. Dis-lui, en attendant, mille choses affectueuses de ma part ; ne m'oublie pas auprès de ma mère, dis à Prosper que j'attends sa lettre avec impatience et que je le félicite de ses progrès.

Tu me demandes des détails sur ma position avec l'Opéra (je ne parle pas de l'Opéra-Comique, c'est un théâtre d'épiciers), la voici : je n'y entrerai pas tant que M. Véron y sera ; or il s'en va, il cède la direction à son associé M. Duponchel, le dessinateur des costumes, lequel s'imagine qu'il aime ma musique quoiqu'il la comprenne absolument comme M. Véron ; Duponchel, il y a six mois, s'est engagé sur l'honneur entre les mains de Meyer-Beer et de M. Bertin, en ma présence et devant Barbier, que si, comme il était probable, il devenait directeur de l'Opéra, son premier acte en y

entrant serait de s'occuper de me faire écrire un ouvrage. Des intrigues ministérielles s'opposent momentanément à sa nomination ; l'événement qui met tout Paris en émoi, à juste raison [1], y apporte de nouveaux retards ; et nous attendons. Cependant je sais si bien ce que c'est que ces animaux de directeurs, que je donnerais pour cent écus la parole de Duponchel. Je n'oublierai jamais que Meyer-Beer n'a pu faire monter *Robert le Diable*, auquel le théâtre doit toute sa prospérité depuis quatre ans, qu'en payant soixante mille francs de son argent à l'administration de l'Opéra qui ne voulait pas faire les frais. Pour obtenir la sympathie de ces gredins, il faut absolument être un homme aussi médiocre qu'eux. Voilà ce que je puis te dire de plus positif à ce sujet.

Henriette te remercie pour ton bon souvenir et surtout pour ce que tu dis de Louis. Il est charmant. Ses dents le tourmentent encore, il en a cinq, il marche presque seul ; nous le sèvrerons dans peu.

Adieu, ma bonne sœur, le modèle des sœurs, je t'embrasse tendrement.

Ton affectionné frère,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

A HUMBERT FERRAND, août ou septembre (et non avril ou mai) 1835 (*Let. int.*, 149). « J'ai commencé un immense ouvrage intitulé : *Fête funèbre à la mémoire des hommes*

1. L'attentat de Fieschi.

illustres de la France; j'ai déjà fait deux morceaux, il y en aura sept. Véron n'est plus à l'Opéra. Duponchel s'est engagé avec moi pour un opéra en deux actes[1]. Mon père m'a écrit, ma sœur Adèle également, des lettres pleines d'affection. » Musard, Mozart, Ballanche.

DESTINATAIRE INCONNU (Catal. d'autogr. J. Charavay, 345). Il mande qu'il veut faire entendre à MM. Bertin et Duponchel des fragments de son opéra *Benvenuto Cellini.*

XLVII

A PANOFKA

[Montmartre], samedi soir [10 octobre 1835].

Mon cher Panofka,

Nous comptons sur vous pour demain dimanche. L'heure du dîner est cinq heures. Le dîner sera tout à fait sans façon ; les convives seront : vous, M. Gounet un de mes anciens amis, ma femme et moi. Voilà tout. N'oubliez pas.

Adieu. Votre tout dévoué,

HECTOR BERLIOZ.

Communiqué par M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

Panofka, violoniste allemand, vint à Paris en 1834 ; il se fit entendre pour la première fois au Conservatoire dans un concert donné par Berlioz (FÉTIS).

1. *Benvenuto Cellini*, primitivement destiné à l'Opéra-Comique (Voir lettres des 15 mai et 31 août 1834).

XLVIII

A SA MÈRE

Paris, 11 octobre 1835.

Chère maman,

Voilà bien longtemps que je veux vous écrire, mais je ne voulais vous donner que de bonnes nouvelles, c'est pourquoi j'ai tant attendu. Notre petit Louis est enfin hors de danger; nous avons eu bien peur de le perdre; depuis plus d'un mois, Henriette ni moi n'avons passé une nuit tranquille; mais le voilà sur pied et nous respirons. Il court avec sa bonne dans le jardin; ses progrès sont fort lents. Malgré toute l'intelligence qui éclate sur sa petite figure, il ne dit pas encore un mot bien net. J'étais vraiment dans l'impossibilité de vous écrire quand M. Rocher est parti. Comment nous y avons tenu, c'est ce que je ne comprends pas; ma femme a été plusieurs jours malade assez gravement; pour moi, j'ai eu mon mal de gorge, qui ne me manque jamais tous les ans et que la fréquence de mes excursions nocturnes dans la maison, souvent sans chaussure et demi nu, m'a ramené cette fois un peu plus intense. Mais puisque c'est fini, n'y pensons plus. Tout va-t-il bien à la maison? Votre santé se raffermit-elle? Mon père est-il bien fatigué de ses vendanges. Je

n'ai pas signe d'aucun de vous, n'ayant vu personne de votre connaissance depuis fort longtemps. Je profite d'un moment de liberté qui me reste, avant de remonter à Montmartre, pour vous adresser ces quelques lignes; c'est chose rare, je vous assure, mes journaux me prenant tout mon temps. Nous sommes dans une maison peu éloignée de Paris, mais dont les abords sont assez pénibles; il faut pour y arriver gravir puis redescendre la montagne. La vue de la plaine Saint-Denis avec son tombeau des rois de France à l'horizon, les coteaux de Saint-Germain, Montmorency, etc., est vraiment magnifique. Et quand Adèle me disait dans une de ses lettres qu'elle voudrait pour moi le *bon air*, elle me souhaitait ce dont je suis loin de manquer. Notre jardin est fort grand; le salon de notre appartement était jadis un pavillon bâti par Henri IV pour la *charmante Gabrielle*, c'est une antiquité intéressante que nous avons un peu restaurée à la moderne. Malgré la fatigue extrême que me causent mes allées et venues à Paris, nous garderons ce logement pour cet hiver. Outre le site et le bon marché, il offre un autre avantage en nous affranchissant de la servitude *des visites*; les oisifs y regardent à deux fois avant de venir me relancer et me faire perdre mon temps.

Par-ci par-là mes amis viennent passer une demi-journée à la maison; dernièrement pour l'anniversaire de la naissance de Louis, nous avons eu une réunion brillante. L'élite de la jeune littérature contre révolu-

tionnaire, c'est-à-dire celle qui a secoué le joug de Victor Hugo, s'y trouvait. Nous avons joué aux barres dans le jardin comme de vrais écoliers.

A propos de poètes, je dois enfin vous apprendre que je viens d'être reçu à l'Opéra. Le nouveau directeur étant dans de tout autres dispositions que son prédécesseur, je lui ai présenté un opéra en deux actes qui a été fait sous mes yeux par MM. Alfred de Vigny, Auguste Barbier et Léon de Wailly[1]. Il l'a reçu avec le plus vif empressement. En conséquence, je vais me mettre dans peu à écrire la partition. J'ai de grands détails à vous donner sur cette grande affaire qui est pour moi de la plus haute importance, je les réserve pour ma prochaine lettre. Je répondrai bientôt à Adèle et à Prosper.

Adieu, chère maman, je vous embrasse tendrement.

Votre affectionné fils,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Reboul.

XLIX

A DUPONCHEL, DIRECTEUR DE L'OPÉRA

Paris, 3 novembre 1835.

Monsieur,

Je me propose de donner au Conservatoire, le dimanche 22 novembre, un concert dans lequel made-

1. *Benvenuto Cellini.*

moiselle Falcon voudrait bien se charger de l'exécution de deux morceaux ; votre autorisation est nécessaire pour que je puisse profiter de son obligeance, serez-vous assez bon pour la lui accorder? Vous obligerez beaucoup

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ.

Collection du baron Trémont (Bibliothèque Nationale).

Mademoiselle Falcon chanta en effet *la Captive* et *le Jeune Pâtre breton* au concert de Berlioz du 22 novembre 1835 ; on y entendit également *le Cinq Mai* (sur les vers de Béranger) exécuté par vingt basses à l'unisson, et la symphonie d'*Harold* (voir lettre du 24 décembre ci-après).

L

A VICTOR HUGO

[Paris,] 9 décembre 1835.

J'ai reçu vos merveilleuses poésies[1]. Vous êtes mille fois bon d'avoir pensé à moi et de me dire, bien plus, que je dois vous compter parmi mes plus vrais amis. Voilà de ces mots qui électrisent et qui donnent au soldat fatigué la force de reprendre son arme et de se ruer comme un lion dans la mêlée. Merci ! Si j'étais un grand poète comme vous, peut-être trouverais-je

1. *Les Chants du Crépuscule*, dont la préface est datée du 25 octobre 1835.

quelques mots pour exprimer ce que m'a fait éprouver la lecture de votre nouvelle œuvre, mais dans mon impuissance, je ne saurais que m'écrier comme les sauvages au lever du soleil : « Oh !!! »

H. BERLIOZ.

P.-S. — Aurez-vous encore un moment de liberté dimanche prochain pour venir m'entendre[2] ?

Communiqué par M. Gustave Simon.

A HUMBERT FERRAND, 16 décembre 1835 (*Let. int.*, 166). *Harold* a obtenu un succès double de celui de l'année dernière. *Benvenuto* est reçu à l'Opéra. La transcription de la *Symphonie fantastique* par Liszt a grand succès en Allemagne ; les journaux de Leipzig et de Berlin en ont rendu compte[2].

LI

A SA SŒUR ADÈLE

Montmartre, 24 décembre 1835.

Ma chère Adèle,

D'abord il faut te remercier et pour Henriette et pour moi de la charmante robe que tu as envoyée à Louis ;

1. Le concert du 13 décembre 1835, auquel Berlioz invite ainsi Victor Hugo, est le premier dont il ait dirigé lui-même l'exécution (voy. *Mémoires* XLV). Le programme comprenait, notamment, la *Symphonie fantastique*, la *Marche des Pèlerins d'Harold*, l'ouverture du *Roi Lear*, *Le 5 mai*, etc.

2. L'article de Schumann dans *la Gazette musicale* de Leipzig est du nombre de ceux auxquels fait allusion Berlioz.

la mère en a été enchantée plus que tu ne peux le croire ; ces attentions affectueuses lui sont extrêmement sensibles ; ton bon cœur l'avait bien deviné. La robe va fort bien et M. Louis s'y pavane avec une vanité fort prononcée. Je ne t'ai pas écrit depuis bien longtemps, tu devines que mes concerts m'en ont empêché. Ils ont été fort brillants, mais je n'ai pu en donner que deux faute de nouveautés pour le troisième. Je n'ai rien pu composer de toute l'année, excepté le chant sur la mort de Napoléon. Cette nécessité de sacrifier non seulement mon art, mais aussi un bénéfice certain, par l'impossibilité d'attendre et d'avoir de quoi vivre pendant le temps de la composition, est une des plus abominables mystifications qu'un homme puisse supporter. Ce que mes deux concerts m'ont rapporté équivaut à peine à ce que j'aurais gagné avec mes journaux pendant ces deux mois ; d'abord parce que tout ce que j'y ai fait entendre est aujourd'hui trop connu, ensuite parce que j'ai donné le premier en société avec le chef d'orchestre Girard, et que le bénéfice a dû, en conséquence être partagé. Pour le second concert, je l'ai conduit moi-même, et désormais je n'aurai plus besoin d'avoir recours à personne pour diriger l'exécution de ma musique. Je voulais t'envoyer ces jours-ci la collection complète de livraisons ornées de planches de l'*Italie pittoresque*, où tu sais j'ai écrit quelques pages, mais les dernières feuilles n'ayant pas encore paru je n'ai pas hésité à attendre la fin de l'ouvrage pour te l'adresser.

Cela fera un assez beau volume, dont plusieurs parties t'intéresseront et te donneront envie de voir l'Italie.

Je n'ai pas encore pu commencer mon opéra; les petits journaux, à notre grand regret, en ont annoncé le sujet. Quelque indiscrétion le leur aura fait connaître; Dieu veuille que les vaudevillistes ne s'en emparent pas avant notre représentation !

Que fais-tu cet hiver, ma pauvre sœur? comme tu dois t'ennuyer ! Mon père est toujours triste, maman de son côté s'inquiète beaucoup de nous tous. Tu dois naturellement te ressentir de la disposition d'esprit de nos parents. Et puis le *charmant* pays que tu habites, la *tournure poétique* de l'esprit de sa population, ne doivent pas peu contribuer à te faire paraître la mauvaise saison interminable. Ma mère a bien raison de me reprocher de n'avoir point encore écrit à mon grand-père, je me le suis dit souvent; il y a d'autres lettres encore que je voudrais écrire, mais en vérité je n'ai pas le temps, et si on savait combien est rigoureuse pour moi l'acception de cette phrase banale, on m'excuserait peut-être un peu.

Remercie maman pour l'offre qu'elle m'a faite d'un tonneau de vin. Nous ne sommes pas sûrs de demeurer encore longtemps à Montmartre, et, en tout cas, l'embarras de le mettre en bouteilles, *de le garder des voleurs* dont nous n'avons pas peu à nous plaindre sous tous les rapports, le déboursé de l'achat des bouteilles et du port, tout cela réduit à peu près à rien l'avantage et l'écono-

mie qui résulteraient de cet envoi. Pour les confitures, au contraire, elles seront les bienvenues ; Louis les aime énormément. Cet enfant grandit et se fortifie rapidement ; il ne parle pas du tout encore. Henriette cependant prétend qu'il dit très distinctement « Tante » en montrant sa robe, et je suis chargé de te le dire.

Adieu ; j'ai à courir demain tout le jour, j'ai un mal de tête fou, causé par l'odeur du charbon de terre que nous brûlons, et enjolivé de tout ce que la fatigue de ma journée peut y ajouter. Il faut donc te quitter sans t'avoir vraiment dit la centième partie de ce que j'aurais à te dire.

Ton affectionné frère.

H. BERLIOZ.

P.-S. — Je dois une réponse à Prosper ; sa lettre m'a fait bien plaisir, seulement une autre fois je le prie de ne pas prendre un ton si grand garçon et de ne pas régler son papier ; c'est écolier en diable.

Communiqué par madame Chapot.

A HUMBERT FERRAND, 23 janvier 1836 (*Let. int.*, 169). « Thiers vient de me faire perdre la place de directeur du Gymnase musical (12.000 fr.) en refusant d'y laisser chanter des oratorios, ce qui aurait fait tort à l'Opéra-Comique. » *Le Cinq Mai* est écrit sur les « mauvais vers de Béranger, parce que le *sentiment* de cette quasi-poésie m'avait paru musical ».

LII

A FRANZ LISZT [1]

[Paris,] 25 janvier 1836.

Je reçois ta lettre et j'y réponds à l'instant. J'avais déjà vu M. Bartholoni, et avant de l'avoir vu, sur un prospectus imprimé qu'il m'avait envoyé, j'avais écrit un article sur ton Conservatoire. Ce demi-feuilleton était nécessairement fort incomplet, mais il servira de prétexte à un second article plus digne de son objet et pour lequel je profiterai des instructions que tu me donneras. Je verrai ces jours-ci M. Lévy.

Tu me surprends dans un de ces moments de profond abattement qui succèdent toujours à ces rages concentrées qui rongent intérieurement le cœur sans pouvoir faire explosion... tu les connais malheureusement aussi bien que moi. Le sujet de ce *tremblement de cœur sans éruption*, le voici : on m'avait nommé directeur général du Gymnase musical avec des appointements de six mille francs, plus deux concerts sans frais à mon bénéfice et des droits d'auteur pour chacune de mes compositions ; Thiers me fait perdre cette place en refusant obstinément de per-

1. Cette lettre à Liszt, comme la suivante (du 28 avril) est adressée à *Monsieur Liszt, à Genève.*

mettre le chant *au Gymnase*. En conséquence, cet établissement, auquel j'allais adjoindre une école de chœurs dans le genre de celle de Choron, est aujourd'hui ruiné et fermé. *On y donne des bals*...

De plus, la Commission de l'Opéra a demandé à ce même M. Thiers d'autoriser Duponchel à contracter avec moi pour mon opéra. (Le poème est de de Vigny, Barbier et Léon de Wailly.) M. Thiers s'y refuse, en disant que, M. Duponchel n'étant pas assuré d'être directeur de l'Opéra à l'époque où ma partition pourrait être représentée, il ne doit pas grever la succession du directeur futur d'un ouvrage qui pourrait ne pas lui convenir. — A présent je propose à Duponchel de faire un contrat conditionnel ; il hésite, en mettant en avant l'incertitude où il est que cet engagement convienne à Rossini et à Aguado son banquier. Cet homme s'est jeté à corps perdu dans les bras de Rossini depuis quelque temps, et tu penses quelles conséquences cela peut amener. Les bras de Rossini?... A présent, Meyerbeer et Bertin m'engagent à écrire néanmoins mon opéra, persuadés qu'au moment de le monter on trouvera un biais pour y parvenir ; c'est ce que je vais faire.

Tu me parles de mon morceau de Napoléon ; je crois aussi que c'est bien : c'est grand et triste ; malheureusement j'ai été obligé de le faire chanter par vingt basses, faute d'en avoir une bonne, et tu connais l'expression des choristes.

Richault m'avait demandé, il y a un mois, d'arranger

à quatre mains l'ouverture des *Francs-Juges*. J'ai fait cette besogne avec les conseils de Chopin ; on la grave en ce moment, ainsi que la grande partition. Je t'enverrai le tout. *Harold* a eu cette année un énorme succès, grâce à la magnifique exécution que j'en ai obtenue pour la première fois. Je conduis moi-même mes concerts à présent ; l'exécution s'en ressent ; les mouvements avaient toujours été pris imparfaitement. Je ne sais comment t'envoyer les deux partitions que tu me demandes, j'aurais une peur ridicule de les voir s'égarer en route. Si tu pouvais sans un terrible dérangement venir nous embrasser et nous réjouir le cœur par ta présence, ne fût-ce que pour trois semaines et fallût-il te cacher dans la lanterne du Panthéon, je t'avoue que j'en serais bien heureux. Tu es dans la meilleure position possible pour écrire de grandes choses, profites-en. Va en Suisse et en Italie à pied. Ce n'est qu'ainsi qu'on voit et qu'on comprend ces belles natures. Tu ne me dis rien de ton intérieur à Genève, de mille choses qui te touchent de près. Crois-tu qu'il existe entre nous une ligne de démarcation où finissent l'amitié et les confidences? je ne le croyais pas[1]. N'importe, je n'en suis pas moins tout à toi.

H. BERLIOZ.

1. Allusion à l'intimité de Liszt avec la comtesse d'Agoult (voir ci-après, pp. 342 et suiv.).

Dis mille choses de ma part à Bloc, et assure-le que je ne négligerai rien de ce qui l'intéresse.

Communiqué par M. Émile Ollivier (antérieurement reproduit dans *le Gaulois*, 2 janvier 1896).

LIII

A SA SŒUR ADÈLE

Paris, 25 janvier 1836.

Chère Adèle,

Je ne t'écris que deux mots faute de temps.

La malle est arrivée fort tard hier soir ; tout était en bon état. Henriette était ravie de tant d'attentions de notre excellente mère[1] : dis-lui tout ce que tu pourras trouver de plus affectueux pour la remercier de notre part.

Louis est un peu malade aujourd'hui : sa mère s'inquiète déjà, et je suis obligé de sortir et de la laisser seule s'attrister de plus en plus. J'espère pourtant que cette indisposition ne sera rien. Les joujoux de Prosper

1. La grand'mère envoyait des jouets à son petit-fils : la réconciliation était complète. Et nous verrons par les lettres suivantes que la sœur aînée, à son tour, consentira à un rapprochement, et que le père, pris de pitié pour la condition pénible si courageusement supportée par son fils, et n'écoutant plus que son cœur, lui viendra enfin en aide.

ont fait un peu diversion ; quand il sera mieux, ils feront merveille.

Je tenais à rassurer ma mère sur l'arrivée de son envoi. A un autre jour les détails ; il faut que je coure au faubourg Saint-Germain, à une lieue et demie de chez nous.

Adieu, tout à toi.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

LIV

A SA SŒUR NANCI

21 février 1836.

Ma chère sœur,

Ne sois pas surprise de recevoir si tard ma réponse. Tu sais que je travaille comme un forçat à mille choses différentes à la fois et c'est à peine si je trouve cinq minutes pour te dire que ta lettre m'a fait beaucoup de plaisir. Ne pensons plus à nos vieilles discussions, je te tends la main, donne-moi la tienne et soyons amis comme auparavant. Le défaut de nos jugements vient souvent de ce qu'il s'exerce sur des sujets qu'on connaît peu ou mal ou pas du tout, parce qu'ils sont hors de notre portée. Penses-y. As-tu fini tes déménagements, tes achats de mobilier, tes noces et festins? Ta belle-

sœur nouvelle permettra-t-elle à Henri[1] de fumer? C'est un point important et que peut-être tu as oublié de débattre dans les négociations du mariage. Ta petite Mathilde est, dit-on, charmante et son père commence à s'en apercevoir. Qu'en dit notre grand-père? Le vois-tu souvent? Tâche donc qu'il me pardonne mon silence à son égard. Si tu savais comme mes heures sont comptées! Cela me tourmente bien souvent, je voudrais lui écrire des volumes. Maman m'a donné dernièrement des détails sur vos joies de la ville, vos concerts, vos dames qui chantent l'italien, etc... Ta voix s'est-elle un peu accrue? Dis-moi tout cela quand tu m'écriras.

Pour moi, voilà en quatre mots ma vie : je suis très heureux d'avoir la meilleure et la plus aimée femme du monde, mais je souffre beaucoup de toutes les privations que je lui vois souffrir sans se plaindre de son isolement et surtout de la perte de son immense talent (son inaction forcée la tue). Il n'y a plus de haut drame en Angleterre, l'art y est mourant. Ici le théâtre anglais est mort et toutes les tentatives seraient inutiles pour le ressusciter. Elle a dans son fils une consolation toujours présente, mais elle ne prend pas assez son parti sur les travaux que je suis forcé de faire à la maison et dehors et qui m'obligent à la laisser seule. Les domestiques la tourmentent, elle ne va pas à Paris une fois tous les trois mois;

1. Henri Pal, frère du mari de Nanci, plus tard président du tribunal civil de Vienne.

mais nous irons ensemble après-demain pour la première fois depuis le milieu de décembre. Il s'agit de la première représentation de la *Saint-Barthélemy*[1] à l'Opéra et Meyer-Beer ne veut pas qu'elle y manque. D'ailleurs ça la distraira un peu. Moi je vais ce soir à la répétition de cette encyclopédie musicale dont le succès se rattache à tant d'intérêts d'art et de fortune. Adieu, Henriette m'appelle pour dîner, Louis crie devant la table, il faut que je te quitte, il me reste à peine le temps de m'habiller et de descendre à Paris. Mille choses à Camille et à son frère.

Adieu, adieu.

Ton affectionné frère,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Reboul.

LV

A FRANZ LISZT[2].

Paris, 28 avril [1836].

Mon cher ami,

Je profite d'un instant fort court de liberté, que me laissent les mille et une torturantes occupations dont je

1. *Les Huguenots*.
2. A Genève.

suis esclave, pour t'expliquer pourquoi mes partitions ne t'arrivent pas encore. Je viens de recevoir d'Allemagne une ouverture des *Francs-Juges* ARRANGÉE à quatre mains de telle sorte que j'ai eu peine à reconnaître mon ouvrage. On l'a taillée, rognée, etc., de la façon perfectionnée de Castil-Blaze. J'exècre ces insolentes libertés, et cette nouvelle preuve du danger qu'il y a pour moi à laisser circuler mes ouvrages m'a fait prendre décidément le parti de ne rien laisser graver jusqu'à ce que j'aie fait le voyage d'Allemagne. On me menace même d'un autre *arrangement* à quatre mains de ma première symphonie d'après ta partition de piano; Dieu sait le ravage que tous ces conscrits maraudeurs vont faire là dedans. Je ne veux pas leur donner une nouvelle proie.

Adieu, je t'écrirai plus longuement dans quelque temps.

Mille choses à Bloc de ma part.

Ton ami,

H. BERLIOZ.

P.-S. — Il y a plus de deux mois que mon article sur le Conservatoire de Genève attend aux bureaux des *Débats*[1]. J'en ai trois autres qui sont dans le même cas, je ne sais pas quand ils seront imprimés.

1. Cet article, dont il était déjà question dans une lettre du 25 janvier précédent, n'a passé dans le *Journal des Débats* que le 26 août 1836.

Schlesinger a reçu de toi dernièrement une lettre relative à un article sur tes compositions ; il n'était pas d'avis d'imprimer cette analyse dans la *Gazette musicale*, et après l'avoir lue, sur la demande qu'il m'adressait si cette critique te serait avantageuse ou nuisible, j'ai dû lui dire ce que je pensais de l'esprit général de l'article. Il n'est pas tel que je l'eusse désiré pour toi, et, quant à l'impression qu'il aurait faite sur le public de Paris, il est hors de doute qu'elle était de nature à ce que tes amis doivent chercher à t'en préserver. Comme tu désirais formellement l'insertion de l'article, peut-être Schlesinger aurait-il dû ne pas la refuser ; mais il m'a demandé ma pensée au sujet de l'avantage qui pourrait en résulter pour toi et je ne pouvais manquer de franchise en pareille occasion ; je crois avoir bien fait[1].

Adieu, adieu ; pourquoi diable es-tu loin de Paris?...

Communique par M. Émile Ollivier.

A HOFFMEISTER, éditeur de musique à Leipzig, 8 mai 1836 (*Corresp. inéd.*, 113, d'après *la Gazette musicale*). Protestation contre une édition infidèle de l'ouverture des *Francs-Juges*.

1. La *Gazette musicale* de 1836 n'a rien publié qui réponde à ces indications. En revanche, son numéro du 12 juin contient un article sur Liszt, dû à la plume de Berlioz lui-même.

LVI

A SA SŒUR ADÈLE

Montmartre, vendredi 1er juillet 1836.

Il faut bien, chère Adèle, trouver un moment pour t'écrire, ne fût-ce que dix lignes, pour te charger de remercier mon excellent père. J'ai peur qu'il ne se soit gêné pour m'envoyer cet argent auquel j'étais loin de m'attendre, et cette idée m'attriste plus que je ne saurais dire... Embrasse-le ainsi que maman de ma part.

Je suis bien aise que de petites excursions chez ton ancienne amie puissent de temps en temps te fournir d'agréables distractions; je me figure qu'en effet tu as dû t'amuser beaucoup chez madame Boutaud[1], beaucoup plus même qu'à Grenoble.

A propos de Grenoble, j'ai vu ces jours-ci madame Aprin[2]; nous comptions l'engager à déjeuner dimanche prochain, d'après ce qu'elle m'avait dit de son projet de voyage à Montmartre; mais son départ anticipé nous privera du plaisir de l'y recevoir. Elle part aujourd'hui.

1. Précédemment mademoiselle Louise Veyron, amie des sœurs de Berlioz; elle était devenue, par son mariage, belle-sœur de leur oncle le colonel Marmion.

2. Amie de la famille Berlioz.

Je me suis informé des écoles préparatoires pour Prosper; il y en a deux : celle de M. Mayer, et une autre moins célèbre, située fort loin (au Marais). J'ai vu M. Mayer, et j'envoie son prospectus à mon père; il m'a demandé si Prosper savait quelque chose en mathématiques... je n'ai pas pu lui dire que je le crusse très savant. Il a ajouté qu'on ne recevait pas chez lui de commençants et que les élèves devaient, avant d'y entrer, savoir au moins l'arithmétique et un peu de géométrie.

Louis a été bien malade dernièrement. Le voilà encore une fois sur pied, mais il a le diable au corps; je n'ai jamais vu de caractère d'enfant comparable au sien pour la violence et la bizarrerie. Il est charmant, et grandit rapidement.

Il commence à parler une langue que je crois être le *Polonais* : du moins cela y ressemble; dans peu il y aura des mots français.

Henriette a voulu t'écrire hier, mais son style traduit de l'anglais et ses fautes d'orthographe l'ont découragée pour cette fois; son billet a donc été déchiré, et ce sera pour ma prochaine lettre, dans laquelle elle se propose d'insérer quelques lignes.

Tu sais qu'elle a perdu sa sœur, et c'est un sujet continuel de chagrin qui ne s'adoucit que fort lentement. On s'attache d'autant plus aux êtres qu'on aime qu'on a fait pour eux plus de sacrifices, et Henriette en a fait pour sa sœur toute sa vie.

Je suis dans le grand tourbillon de la composition de

mon opéra ; j'en ai à peu près fait la moitié. C'est énormément long à écrire ; mais j'avoue qu'en comparaison de la difficulté que présentent les compositions symphoniques, ce n'est qu'un jeu.

Les répétitions de mademoiselle Bertin[1] ont été un peu suspendues ce mois-ci, à cause du départ de Nourrit et de mademoiselle Falcon, mais ils arrivent demain l'un et l'autre et nous allons recommencer. Il y en a encore pour deux mois et demi au moins. Cela prend une tournure, et je crois à un résultat assez satisfaisant pour l'amour-propre de la famille Bertin. Il y a des chœurs charmants, qu'on me fait l'honneur de m'attribuer à l'Opéra, quoi que je puisse dire. Je n'y suis effectivement pour rien. Les rôles ne sont pas malheureusement aussi bien, il s'en faut de beaucoup, et les acteurs font de cruelles grimaces ; mais tout s'arrangera avec de la persévérance.

Adieu, ma bonne sœur; je te laisse pour aller travailler à Paris, malgré l'effroyable chaleur qui m'attend au passage.

Notre jardin est magnifique ; on ne se lasse pas du coup d'œil de cette plaine Saint-Denis. Dernièrement nous sommes allés à pied en famille à Saint-Ouen, et Louis était transporté de joie à la vue de la pièce d'eau.

1. Il s'agit d'*Esmeralda*, opéra dont Victor Hugo avait écrit le poème pour mademoiselle Louise Bertin. Berlioz avait été chargé de diriger les répétitions de cette œuvre à l'opéra.

Il n'y a rien de si beau en Dauphiné, à moins de voir la vallée des hauteurs de la frontière de Savoie.

Adieu encore.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

LVII

A SA MÈRE

27 juillet [1836].

Chère maman,

Encore une petite lettre, écrite à la course comme toujours. Je réponds d'abord à ce que me demande Prosper de la part de mon père : *Il n'est pas nécessaire* d'être pourvu d'aucun diplôme de bachelier pour être reçu à l'École polytechnique ; on *ne prépare pas spécialement* pour les examens du baccalauréat chez M. Mayer ; cependant il y a des maîtres qui pourraient remplir ce but. Je me suis informé de tout cela dans l'institution de M. Mayer. Il était sorti quand j'y suis venu, mais *un professeur* de ses classes et *un élève* qui se destine à l'École polytechnique m'ont donné les détails que je vous transmets, en m'assurant positivement qu'il n'était pas exigé des élèves qu'ils fussent bacheliers pour se présenter à l'École polytechnique.

Je remercie Prosper de sa lettre et de toutes les choses aimables qu'elle contient pour son petit neveu ; je serais vraiment enchanté de le revoir, s'il est assez formé pour le risquer dans un voyage comme celui de Paris. Vous pouvez en juger mieux que moi qui ne sais absolument rien de ses progrès depuis que je l'ai quitté. Peut-être aussi, d'un autre côté, un tel changement dans sa vie et ses études ne peut-il qu'accélérer le développement de son intelligence et le former rapidement sous tous les rapports. Si malheureusement cette confraternité d'écoliers, tous plus ou moins niaisement polissons, n'était inévitable pour lui, je ne douterais pas des prompts résultats de l'expérience.

Vos vers à soie doivent être terminés à présent ; d'après ce que j'ai vu ces jours-ci dans les journaux et ce que vous m'avez dit dans votre dernière lettre, je pense, chère maman, que vous êtes bien dédommagée de vos peines. Mon père est-il aussi satisfait de son administration rurale ? j'en doute un peu, à cause des bizarreries inconcevables de la saison ; hier, pour travailler dans ma petite chambre du jardin, j'ai été obligé de faire du feu. Aujourd'hui la plaine est couverte de brouillards, c'est une journée du mois d'octobre. Paris est fort triste.

La revue de la garde nationale est contremandée, et les commentaires que cette décision fait naître jettent du sombre dans toutes les conversations. La mort de ce pauvre Armand Carrel qu'on a enterré hier n'est pas propre à diminuer l'espèce de tristesse pleine d'inquié-

tude qu'on remarque partout. Les regrets que cette mort excite ne sont point des phrases de journaux; rien n'est plus réel. M. E. de Girardin est aussi de son côté en assez mauvais état, mais il l'a bien mérité.

Nous nous y intéressons jusqu'à un certain point, Henriette et moi, à cause de sa femme (la ci-devant Delphine Gay) que nous avons eu l'occasion de voir cet hiver et qui a été pleine de prévenances et d'amabilité pour Henriette.

Il paraît qu'Adèle promène ses loisirs chez toutes ses amies. N'était la solitude où son absence vous laisse, je dirais que c'est très bien. Ces petits voyages lui font voir le monde, elle ne peut qu'y gagner. Je lui écrirai longuement dans peu.

Amédée Faure[1] est venu nous voir, c'est-à-dire *me* voir (car c'était de bien bonne heure et Henriette n'était pas levée) il y a huit jours; il m'annonce son départ pour le quinze du mois prochain; il a l'air fort content de sa prochaine paternité.

Adieu, chère maman; je vous embrasse bien tendrement.

Une maudite répétition m'appelle à l'Opéra et va me faire perdre les trois quarts de ma journée. Henriette vous remercie de tout ce que votre dernière lettre contenait de bon et d'affectueux pour elle; elle en est plus

1. Frère de Casimir Faure, et comme lui ami de Berlioz, propriétaire à Bressieux, localité proche de la Côte-Saint-André.

que digne. C'est la plus excellente femme qu'il soit possible de rêver. Louis se porte bien, et grandit en méchanceté, à part son affection pour moi qui ne se dément pas.

Communiqué par madame Chapot.

LVIII

A THÉOPHILE DE FERRIÈRES

Montmartre, 15 août 1836.

Mon cher confrère en critique musicale,

Je viens de donner votre nouvelle adresse au bureau de la *Gazette*, et le journal va vous y être envoyé. Je suis effectivement chargé de remplacer Schlesinger pendant qu'il prend les eaux je ne sais où, et j'ai déjà lu votre article qui m'a beaucoup intéressé. Ne vous inquiétez pas des épreuves, que je corrigerai. *Notre-Dame de Paris* me prend en effet beaucoup de temps, mais je crois pourtant que nous touchons au commencement de la fin. Il y a vraiment dans cette partition des choses bien remarquables, et les gens impartiaux seront fort surpris. Pour la mienne, j'y travaille de

toutes mes forces, et j'espère avoir fini dans quelques mois. C'est un rude travail qu'un grand opéra. Que faites-vous à Montrichard ainsi séparé du monde et quand reviendrez-vous?

Mille compliments et amitiés.

H. BERLIOZ.

L'Amateur d'autographes, janvier 1878.

A HUMBERT FERRAND, 2 octobre 1836 (*Lit. int.*, 163, daté par erreur 1835)... « Mes cent fois maudites répétitions de *Notre-Dame de Paris*... Je touche à la fin de ma partition. J'ai l'assurance *écrite* du directeur de l'Opéra d'être représenté. »

LIX

A L'INGÉNIEUR BUSSET.

[Paris,] le 9 octobre 1836.

Monsieur,

Je me disposais à faire les démarches que vous m'aviez indiquées dans votre dernière lettre, quand un mot de M. Quinzard (chez M. Lemoine) m'a arrêté de votre part. Je pense comme vous qu'il y a moyen de donner à votre réplique un éclat beaucoup plus grand que celui qu'elle aurait pu avoir dans la *Gazette musi-*

cale; ainsi, bon courage ! Faites-en tirer beaucoup d'exemplaires, les lecteurs ne manqueront pas.

Je vous salue, de cœur, votre tout dévoué,

H. BERLIOZ,
(non homme de lettres)
comme vous voulez bien l'appeler.

Bibliothèque publique de New-York, Collection Ford.

Le destinataire de cette lettre, ingénieur à Dijon, avait publié un livre sur l'harmonie qui donna lieu à une polémique à laquelle pri part Fétis et où l'autorité de Berlioz fut invoquée plusieurs fois (voir *Revue et Gazette musicale* des 12 juin, 31 juillet, 28 août et 6 novembre 1836).

LX

A SA SŒUR ADÈLE

[Paris,] 22 décembre 1836.

C'est vrai, chère Adèle, nos lettres se croisent, mais le pis est que je ne puis les faire se croiser souvent. Tu n'as pas idée de l'esclavage où me tiennent mes cinquante mille affaires. Je n'y reviendrai pas, t'en ayant déjà parlé bien souvent. Pour répondre à tes questions le plus directement possible j'entre en matière tout de suite.

Je viens de donner deux concerts[1]; comme succès d'art je n'en ai jamais eu de pareil, à cause de l'immense supériorité de l'exécution que j'ai obtenue en conduisant moi-même l'orchestre. Comme succès d'argent, les frais de chacun des deux concerts étant de dix-huit cents francs et la recette du dernier ayant été partagée entre Liszt et moi, il me reste de bénéfice net seize cents francs, et de plus cent soixante francs qu'on me doit pour des billets placés dans Paris, et soixante-quatre francs la loge du ministre de l'Intérieur, qui est venu à mon premier concert mais qui, j'en suis sûr, ne payera jamais. Supposons ce cas fort probable, j'aurai donc gagné en quinze jours dix-sept cent soixante francs, dont j'avais un furieux besoin pour payer les billets que j'ai faits à mon marchand de meubles et à d'autres, et dont l'échéance est proche.

Figure-toi que j'ai eu un instant de terreur panique en songeant que je n'avais rien de nouveau à offrir au public et que je pouvais ne pas faire les frais. Heureusement Henriette a eu plus de confiance que moi et m'a poussé à persister. J'ai donc affiché mes deux grandes symphonies qui n'avaient jamais été données ensemble en entier, et la foule est venue. Malheureusement encore, comme presque toujours, j'ai été assassiné de demandes de billets par les quarante ou cinquante journaux petits et grands qui déraisonnent dans Paris, et j'ai été obligé,

1. Les 4 et 18 décembre 1836.

pour ne pas m'attirer une avalanche d'injures dont ces messieurs ne se font pas faute pour se venger quand on les refuse, de leur donner tout ce qu'ils me demandaient. De là un tort considérable pour la recette. Je ne fais pas grand cas d'ordinaire de ces ignobles petites vengeances, mais les directeurs de théâtre tremblent devant la moindre ligne imprimée, et ma position avec Duponchel, qui n'est pas des plus hardis à cet égard, m'a fait baisser la tête et payer l'impôt. Aussi la presse m'a-t-elle fort bien traité, c'est un concert d'éloges sur tous les tons. *Le Courrier* lui-même, le chef de mon opposition, a été fort doux cette année. Je suis fâché que vous n'ayez vu ni *le Journal du Commerce*, ni *le Monde*, ni *la Loi*, ni *l'Entr'acte*, ni *le Contemporain*, ni *la Presse*, ni *le Carrousel*. Je n'ai pas pensé à les rassembler pour te les envoyer. J'ai même reçu des vers d'un poète inconnu, qui paraît avoir une passion très prononcée pour ma musique. Assez là-dessus.

Esmeralda est tombée, tu le sais, abattue par une opposition systématique où la politique avait une grande part; à la dernière représentation, qui n'a pu être achevée, le parterre criait: « A bas les Bertin! à bas *le Journal des Débats!* » Il n'y a que l'air des cloches de Quasimodo qui ait réellement trouvé grâce devant cette méchante cabale; aussi ne veut-elle pas absolument en laisser l'honneur à mademoiselle Bertin et s'obstine-t-on, malgré toutes mes dénégations, à me l'attribuer. Ce morceau est vraiment une *invention* musicale des plus

remarquables, il eut les honneurs du *bis* aux première, deuxième et troisième représentations, et, à la première, Alexandre Dumas, qui n'aime pas les Bertin, se mit à crier de toute la force de ses poumons mulâtres : « C'est de Berlioz, c'est de Berlioz ! » Voilà la justice !... Si j'ai contribué à l'effet de cet air, c'est pour bien peu de chose ; il est réellement bien de mademoiselle Bertin, mais (entre nous) il finissait mal, c'est-à-dire il finissait de manière à empêcher l'effet des belles choses qu'il contient ; ma collaboration s'est bornée à indiquer à l'auteur une péroraison plus digne de l'exorde ; c'est tout, et je ne l'ai jamais avoué à personne.

Quant à *mon* opéra voilà où j'en suis : j'ai fini. Il me reste seulement à écrire la scène du dénouement et à instrumenter une grande partie de la partition. D'après mon engagement avec Duponchel, je ne dois passer que le quatrième, mais il s'est réservé avec les autres auteurs la faculté de me faire jouer *avant eux* s'il y trouvait avantage. Or, on monte en ce moment *Stradella* de MM. Émile Deschamps et Niedermeyer ; cet ouvrage sera en scène dans deux mois et peut-être plus tôt. Le directeur voudrait monter le mien immédiatement après, mais Halévy, qui, aux termes de nos traités, devrait passer avant moi, si l'opéra en cinq actes qu'il vient de commencer [1] se trouve prêt quand *Stradella* sera monté,

1. *Guido et Ginevra*. Cet opéra ne fut pas représenté avant le 9 mars 1838.

Halévy se consume en efforts pour ne pas rester en arrière et écrit sa partition au grand galop pour arriver à temps. C'est donc une lutte *à la course,* où l'un des lutteurs touche le but et doit regarder *sans courir* si son antagoniste arrivera au même point que lui dans un temps donné. En tout cas, je suis prêt à entrer en répétitions, et il y a longtemps que toute ma musique serait complètement achevée si, comme mon héros Cellini, j'avais eu *du métal pour fondre ma statue.*

Je te dirai dans un mois ou deux où en seront les choses et si je passe ou non avant Halévy.

Voilà pour les *affaires extérieures.* Venons-en au *ministère de l'intérieur.*

Nous avons eu, Henriette et moi, de cruels moments à passer à cause de Louis. Une misérable bonne, l'ayant emporté sans notre permission dans Paris, s'est arrangée de manière à amener un affreux accident. Elle lui a fait pincer le doigt dans la porte d'un café, où Dieu sait ce qu'elle allait faire; le pauvre enfant a eu l'ongle arraché et le médecin a été obligé, pour simplifier la plaie, de couper le lambeau de chair restant. Par bonheur la phalange n'a pas été atteinte, et l'ongle a déjà repoussé; mais comme il a souffert! J'ai cru que sa mère en deviendrait folle. Chaque pansement était une nouvelle scène. Enfin tout va bien à l'heure qu'il est, et la nouvelle domestique à qui nous nous sommes confiés paraît plus sûre sous tous les rapports. Il faut ajouter à ce malheur celui de sa mère qui est encore

souffrante d'une contusion qu'elle s'est faite au côté gauche, contre l'angle d'un meuble. Louis est devenu aussi caressant pour Henriette qu'il l'était auparavant pour moi ; une infernale créature qui nous servait à Montmartre avait appris à cet enfant à repousser et à gronder sa mère dès qu'il l'apercevait. Cette misérable fille détestait ma femme à cause de la surveillance qu'elle était constamment obligée d'exercer à son égard, et elle avait imaginé cet horrible moyen de vengeance. Depuis que nous en sommes débarrassés, Louis a repris sa mère en affection. Ce qu'il montre pour moi à présent est plutôt de la passion que tout autre sentiment. Il m'appelle dans ses rêves, il ne veut ni manger ni rester en repos quand je suis dehors, et quand je rentre ce sont des cris de joie, des gambades interminables ; il me baise la main de la façon la plus tendre et la plus élégante tout à la fois ; à dîner il faut qu'il soit sur mes genoux, il me donne tout ce qu'il a, il vient me chercher dans mon cabinet pour me mettre à table, et le soir il me raconte dans sa langue et en pantomime très expressive tout ce qu'il a vu dans la rue pendant la journée (il ne quitte pas les carreaux de la fenêtre). Hier c'était une troupe de musiciens ambulants, il me contrefaisait la clarinette, le tambour de basque et l'orgue de Barbarie, de la façon la plus originale, en chantant et gesticulant à nous faire mourir de rire.

Henriette a joué superbement l'autre jour à une représentation extraordinaire des Variétés. Tu as vu

sans doute le feuilleton de ce bon Janin là-dessus. C'est A. Dumas qui avait donné à Frédérick, le bénéficiaire, une lettre de recommandation à laquelle il était presque impossible de refuser ce service. Voilà toutes les nouvelles qui nous concernent. J'ai du reste un encombrement de demandes pour les journaux, et si je n'avais rien autre à faire je gagnerais beaucoup d'argent par ce moyen. J'ai à ma disposition *les Débats*, *la Gazette musicale*, *l'Encyclopédie catholique*, *la Biographie des Hommes illustres de l'Italie*, et, si je voulais, *le Siècle*, et tant d'autres.

J'ai rencontré il y a trois semaines ce pauvre Amédée Faure dans la désolation ; l'état de sa femme était des plus alarmants ; il m'avait promis de m'écrire un mot pour me donner de ses nouvelles, il ne l'a pas encore fait. J'irai chez lui demain au plus tard.

Mon oncle m'a écrit dernièrement avant son départ pour Huningue ; il m'envoyait un jeune homme de son régiment. C'est un billet de concert que celui-là m'a coûté ; je voudrais bien être quitte de tous les autres solliciteurs ou visiteurs à aussi bon marché.

A. Figuet du Feuillant, de Beaurepaire, est ici, et nous nous courons après depuis longtemps sans pouvoir nous rencontrer. Je l'attends aujourd'hui à trois heures.

Tu me dis que maman n'est pas bien, et que mon père ne vit plus que de lait. Explique-toi un peu plus en détail là-dessus, j'aime mieux savoir tout que d'être inquiété de la sorte. Embrasse-les bien l'un et l'autre

pour moi, je t'en prie. Que je voudrais qu'ils puissent voir Louis! Pour Prosper, ne t'en tourmente pas; il n'est pas développé encore, tant s'en faut, et je parie qu'il aura une intelligence plus grande que vous ne supposez tous. D'ailleurs ne fût-il qu'un habile industriel, un *fabricant de sucre de betteraves* comme il disait lui-même il y a quatre ans, il n'en serait pas plus malheureux pour cela, s'il n'a pas d'autre ambition.

Louis contrefait toute la journée les marchands de parapluies, d'où nous avons conclu, sa mère et moi, qu'il avait de grandes dispositions pour la carrière de... marchand de parapluies.

Adieu, chère sœur. Je t'embrasse tendrement. Henriette et Louis en font autant.

Ton affectionné frère,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

CHAPITRE IV

ANNÉES D'ACTIVITÉ PRODUCTRICE

(Suite.)

(1837-1842)

Le Requiem — Benvenuto Cellini. — Roméo et Juliette. Symphonie funèbre et triomphale.

A ROBERT SCHUMANN, 19 février 1837 (*Corresp. inéd.*, 116). Cette pièce est plutôt un article de journal, dédié à Schumann, qu'une lettre proprement dite. Après avoir remercié le jeune maître des soins qu'il prend à faire connaître son œuvre en Allemagne, Berlioz lui fait part de son intention de se rendre lui-même dans ce pays afin d'éviter les erreurs d'exécution qui se produisent toujours en dehors de la présence du compositeur.

A SA SŒUR NANCI

Paris, ce 27 février 1837.

Chère sœur,

C'est à grand'peine que je puis trouver cinq minutes pour t'écrire quelques lignes ; au milieu de l'instrumen-

tation de mon opéra, de mes maudits articles et des courses qu'ils me forcent à faire, tu peux penser si j'ai des loisirs. Il faut pourtant que je réponde, à toi d'abord, à mon père ensuite, puis à Adèle, sans compter dix ou douze lettres qui depuis six mois me font sans doute accuser d'impolitesse ou de négligence tout au moins par plusieurs de mes amis. Le couvert d'argent que tu as envoyé à Louis l'a ravi comme tu l'imagines ; son parrain (Gounet) lui a justement donné le jour de l'an une timbale, et le voilà riche. C'est un enfant étourdissant... de grâce et de gentillesse. On dit merveilles de ta fille ; Prosper encore dernièrement m'en parlait, avec son ton de jeune homme qui s'émancipe, de la façon *la plus flatteuse*. Mon oncle aussi m'assure qu'il n'y a rien d'exagéré. Nous le voyons souvent ; il me charge de te dire que, dans le cas où tu te déciderais avec Camille à faire le voyage de Paris, il a un logement à vous offrir. Dans le fait, il est fort à l'aise dans son charmant appartement au bord de la Seine, en face des Tuileries. Cette raison peut faire pencher la balance pour le voyage.

Il paraît que vous avez été rudement *influencés* [1], toi et les tiens ; pour Henriette et moi, la grippe a été assez

1. C'est la deuxième fois, à notre connaissance, que l'on voit paraître dans les écrits de Berlioz le nom d'une maladie réputée plus moderne. Le chapitre XLII des *Mémoires (Voyage en Italie)* parle en effet de l'*influenza* qui sévissait à Rome : « Une sorte d'*influenza* plus ou moins contagieuse désole la ville ; on meurt très bien, par centaines, par milliers. »

discrète, elle s'est bornée à nous faire enrager pendant huit ou dix jours. J'étais obligé de travailler dans mon lit, ce qui est fort incommode. J. Janin m'a depuis peu cédé de fort bonne grâce le feuilleton des théâtres lyriques dans les *Débats* (le Théâtre-Italien et les ballets seulement ne sont pas de mon domaine), de sorte que je tiens sous ma férule l'Opéra et l'Opéra-Comique; mais c'est une position bien difficile à conserver sans de vilaines concessions. Ainsi, dans quelques jours, je vais avoir à dire passablement de bêtises *indulgentes* pour une *énorme niaiserie* musicale appelée *Stradella*, dont j'ai vu la répétition hier soir, à l'Opéra. Mille raisons m'y obligent, indépendamment de l'inconvenance qu'il y aurait dans ma position à éreinter un jeune compositeur[1] qui s'est trouvé longtemps dans la position où je me trouve vis-à-vis du théâtre. Mais je te préviens de ne rien croire de ce que je dirai de la musique, car, depuis quinze ans que j'en entends, je n'ai encore rien rencontré d'aussi *tranquillement plat*. Cela fait terriblement ressortir l'œuvre de cette pauvre mademoiselle Bertin, cent fois plus virile, et forte, et neuve, que cette musique suisse qui n'est ni allemande, ni italienne, ni française, mais touche un peu à toutes ces écoles comme le pays de son auteur touche aux trois autres. Par habitude, je retombe dans le feuilleton en t'écrivant, pardonne-moi, car j'aimerais infiniment à m'en corriger et, Dieu

1. Niedermeyer.

aidant, nous y parviendrons bien tôt ou tard. Adieu, adieu, mille choses à ton mari que j'aime beaucoup, beaucoup plus qu'il ne croit peut-être, et embrasse pour moi ta petite Mathilde.

Ton ami et frère,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Reboul.

II

A SON PÈRE

Paris, 8 mars 1837.

Cher papa,

J'ai reçu hier soir la lettre de Nanci, avec le billet que vous avez eu la bonté de m'envoyer ; bien que cet argent me soit très utile, à présent qu'il s'agit de m'équiper pour la garde nationale, j'aurais pu, à la rigueur, m'en passer, et je crains que vous ne vous soyez imposé quelque privation pour m'aider encore. La lettre de Nanci contenait de bien tristes nouvelles sur notre grand-père et sur tout ce que son état a de désolant pour ma mère et mes sœurs. Je viens de chercher mon oncle pour lui en parler, je n'ai pas pu le rencontrer. Amédée Faure m'écrivait dernièrement que votre commission était faite depuis quelque temps, mais pas tout à fait comme vous l'auriez voulu ; le fabricant de lampes ne fait pas d'échanges, il a seulement fait réparer celle que vous lui aviez fait remettre par Amé-

dée et l'autre que vous lui avez envoyée depuis ; l'une et l'autre à présent vous ont été renvoyées.

Je travaille toujours beaucoup, de toutes manières ; ma position au *Journal des Débats* s'agrandit et se consolide ; je suis assiégé par une foule d'autres journaux qui me demandent ma collaboration. Je crois que j'accepterai celle de la *Chronique de Paris*[1] et de *l'Encyclopédie du XIX*e *siècle*, à causede la puissance que ces feuilles me donneront pour aider encore à l'influence si énergique des *Débats*. Cependant, tout cela me prend un temps énorme, et si je composais une bonne symphonie, elle me rapporterait, *positivement parlant*, dix fois plus que tous mes articles d'un an réunis. Mais il faut arriver à l'Opéra, et c'est là ma machine de guerre pour battre la porte de cet immense théâtre. *Stradella* est une œuvre morte sans rémission ; c'est du dernier médiocre, ou plutôt c'est exécrablement plat, quoi que j'en aie dit dans mes articles des *Débats* et de la *Gazette musicale* dimanche dernier. A présent je n'ai plus que deux ouvrages à voir monter avant le mien. Halévy et Auber, qui n'ont pas fait la moitié de leur partition, ne veulent pas se désister de leur droit et laisser jouer la mienne, qui est finie. A leur aise. — En attendant, je sors de chez le ministre de l'Intérieur[2], qui veut me

1. Berlioz donna en effet quelques articles à la *Chronique de Paris* dans les années 1837-1838.

2. Comte de Gasparin. Cet homme politique, protecteur de Berlioz, était originaire d'une ville toute voisine du Dauphiné (Orange) ; il avait été en outre préfet de l'Isère.

charger de faire une grande composition pour l'anniversaire de la mort du maréchal Mortier, etc., aux Invalides[1]. J'allais le voir pour autre chose; il m'a appris cette nouvelle à l'improviste; j'ai demandé une certaine latitude pour mes moyens d'exécution, qu'il paraît disposé à m'accorder. En tout cas, l'affaire se terminera incessamment, et il le faut pour que j'aie le temps d'écrire mon ouvrage d'ici au 28 juillet. Seulement j'ai peur de la fièvre que l'idée du sujet et des cinq ou six cents exécutants que j'aurai à mes ordres va me donner. Quel *Dies iræ!!!*

Voilà, cher papa, toutes mes nouvelles. Vous savez déjà que la loi de disjonction a été rejetée hier par la Chambre, le Gouvernement en est dans la stupeur.

Henriette et Louis se portent bien; mon oncle vient nous voir de temps en temps; je lui donne des billets d'Opéra tant que je puis, c'est toujours ça; du reste, je ne sais rien de ses affaires.

Adieu, cher papa, écrivez-moi, quand vous pourrez, un peu plus longuement. Il y a bien longtemps que nous n'avons eu ensemble une véritable causerie.

Votre affectionné fils,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Reboul.

1. Première mention du *Requiem*. On sait que le maréchal Mortier était tombé aux côtés de Louis-Philippe, le 28 juillet 1835, frappé mortellement par la « machine infernale » de Fieschi, pendant la revue que passait le roi pour commémorer les Journées de Juillet.

III

A SA MÈRE

Paris, mars 1837.

Chère maman,

Quand la lettre d'Adèle m'est arrivée, je savais déjà le malheur qui vient de nous frapper[1]; mon pauvre oncle était venu la veille me l'apprendre. Je ne crois pas qu'il ait l'intention de faire le voyage de Grenoble; malgré tout le besoin qu'il sent aussi bien que moi d'être auprès de vous pour pleurer ensemble celui que nous avons perdu, notre position actuelle ne nous permet guère à l'un ni à l'autre de quitter Paris. Il compte beaucoup sur l'activité et la bonne amitié de Camille, à qui il a sans doute, à l'heure qu'il est, envoyé sa procuration.

Adèle a dû vous être d'un grand secours dans ce triste moment, et vous en aviez besoin, chère maman, seule et désolée comme vous étiez; il lui fallait des forces, elle en a trouvé. Adèle est une bonne et digne enfant dont l'affection et la tendresse ne seront certainement pas sans adoucir autant que possible la profonde douleur que vous éprouvez.

1. Le grand-père Marmion, de Meylan, venait de mourir.

Comme j'ai peine à croire que votre présence à Meylan soit indispensable, je suppose que vous êtes retournée auprès de mon père qui, lui aussi, devait avoir besoin de vous voir. Il paraît cependant que sa santé se soutient passablement ; je lui ai écrit, il y a trois jours, pour le remercier de ses nouvelles bontés.

Nanci m'écrit, au contraire qu'elle est souffrante ; il semble vraiment que tout ait conspiré à nous isoler les uns des autres et à vous laisser, Adèle et vous, sans appui, dans le moment où il vous eût été le plus nécessaire !

Adieu, chère maman ; je ne puis, en vous embrassant, que vous prier de soigner votre santé et celle de mon père et de songer un peu à nous tous qui restons pour vous chérir,

Votre affectionné fils,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

IV

A CHERUBINI

24 mars 1837.

Monsieur,

Je suis vivement touché de la noble abnégation qui vous porte à refuser votre admirable *Requiem* pour la

cérémonie des Invalides ; veuillez être convaincu de toute ma reconnaissance. Cependant, comme la détermination de M. le ministre de l'Intérieur est irrévocable, je viens vous prier instamment de ne plus penser à moi et de ne pas priver le gouvernement et vos admirateurs d'un chef-d'œuvre qui donnerait tant d'éclat à la solennité.

Je suis avec un profond respect, monsieur, votre dévoué serviteur,

H. BERLIOZ.

Reproduit en fac-similé en tête de la deuxième édition de la Correspondance inédite.

Cette lettre, déjà connue, n'a jamais été insérée dans les recueils à sa date, ce qui n'a pas peu contribué à en faire tirer des conclusions toutes différentes de celles qu'elle comporte. On en trouvera l'explication dans la lettre du 17 avril. Outre que ce serait un peu trop reculer les bornes de la crédulité que de prendre au sérieux cette lutte de générosité entre les deux compositeurs rivaux s'offrant de se sacrifier l'un à l'autre, il faut considérer que, par sa date, la lettre de Berlioz n'apporte aucun démenti, comme on l'a prétendu, aux assertions des *Mémoires*. Ce livre, en effet, parle d'une démarche qui aurait été faite par Halévy, de la part de Cherubini, ou tout au moins en sa faveur, à la veille du jour où le *Requiem* de Berlioz devait être exécuté. Or, cette exécution eut lieu le 5 décembre, et la lettre est du 24 mars. Cet écart de dates est une preuve surabondante qu'il n'y a aucun rapport entre la lettre et le récit des *Mémoires*, et que c'est à tort qu'on s'en est servi pour les démentir.

A HUMBERT FERRAND, 11 avril 1837 (*Let. int.*, 175). Détails sur *Esmeralda*. La composition de *Benvenuto Cellini*

est terminée. « En attendant, je fais en ce moment un *Requiem*... C'est le ministre de l'Intérieur qui me l'a demandé. Je finis aujourd'hui la *Prose des morts*. C'est une poésie d'un sublime gigantesque. J'en ai été enivré d'abord ; puis j'ai pris le dessus, j'ai dominé mon sujet, et je crois à présent que ma partition sera passablement *grande*. »

V

A SA SŒUR ADÈLE

[Paris,] 17 avril [1837].

Je n'ai que le temps de te remercier, chère sœur, de ta charmante attention pour Louis ; madame Boutaud et son mari sont venus, il y a deux jours, nous surprendre agréablement. Henriette a été enchantée du petit pantalon que tu as brodé. Le pauvre enfant est depuis plusieurs jours assez enrhumé ; j'espère cependant que ce ne sera rien, mais sa mère et moi ne sommes pas, de temps en temps, sans inquiétudes. Madame Boutaud m'a donné de vous tous d'assez bonnes nouvelles ; je la verrai ce soir, et nous causerons de toi plus à l'aise que je n'ai pu le faire la première fois.

Je réponds tout de suite à la question que tu me fais au sujet de mon oncle : *Il ne m'a jamais emprunté un sou*. Ainsi soyez bien rassurés là-dessus. Je le verrai ce soir aussi. Il est fort bien en cour ; il a dîné chez le

roi il y a quelque temps et la reine a été pleine de prévenances pour lui.

Tes détails sur ta seconde visite à Meylan m'ont tristement ému. Avant d'avoir reçu ta lettre, je m'étais bien souvent figuré les mêmes impressions pour mon propre compte, quand je reverrai cette campagne pittoresque où notre pauvre grand-père était si heureux de nos premières joies. Ces souvenirs-là ne s'effaceront jamais. Remercie pour moi cet excellent Camille pour les soins et l'activité qu'il a et à débrouiller toutes ces affaires... Mon affection et mon estime pour lui s'en augmentent beaucoup. Nanci est donc toujours souffrante?...

J'ai reçu, la semaine passée, la visite d'une dame Boissat[1], tante de Casimir Faure; elle m'avait été annoncée par une lettre d'Amédée; je ne me trouvais pas à la maison, et il s'agissait d'un petit service à lui rendre pour les concerts du Conservatoire, qui était malheureusement tout à fait hors de ma portée. Je lui ai écrit, faute de temps pour l'aller voir.

Je ne puis faire aucune visite; mon *Requiem* m'occupe exclusivement du matin au soir et me permet à peine le travail obligé des feuilletons. Cette affaire, après quelques traverses suscitées par Cherubini, qui voulait faire exécuter aux Invalides un nouveau *Requiem* qu'il vient de composer, s'est terminée cependant d'une ma-

1. De Vienne.

nière honorable pour lui (Cherubini) et pour M. Gasparin, qui m'avait OFFERT de faire cet ouvrage.

Le ministre m'a demandé si je voulais accepter *quatre mille francs*; je n'ai pas cru devoir *liarder* à cette occasion, bien que ce soit payé d'une façon assez mesquine, parce que les frais *d'exécution* seront énormes ; j'ai exigé cinq cents musiciens et j'en aurai *quatre cent trente.*

Enfin l'arrêté ministériel est signé depuis trois semaines, et je le tiens dans mon secrétaire ; il n'y a plus de danger de ce côté-là[1]. Dans deux mois j'aurai fini, je l'espère. J'ai eu de la peine à dominer mon sujet; dans les premiers jours, cette poésie de la *Prose des morts* m'avait enivré et exalté à tel point que rien de lucide ne se présentait à mon esprit, ma tête bouillait, j'avais des vertiges. Aujourd'hui l'éruption est réglée, la lave a creusé son lit, et, Dieu aidant, tout ira bien. C'est une grande affaire! Je vais encore sans doute m'attirer le reproche d'*innovation*, parce que j'ai voulu ramener cette partie de l'art à une *verite* dont Mozart et Cherubini m'ont paru s'éloigner bien souvent. Puis il y a des combinaisons formidables qu'on n'a heureusement pas encore tentées et dont j'ai eu, je pense, le premier l'idée.

Adieu, adieu.

Ton affectionné frère,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

1. Cet arrêté avait été signé fort à temps, car, à l'heure même où Berlioz écrivait cette lettre, le comte de Gasparin, entraîné dans la chute du ministère Guizot, venait de quitter le pouvoir.

VI

A FRANZ LISZT [1]

Paris, 22 mai 1837.

Cher ami,

J'ai deux ou trois choses à te demander :

1° Fais-moi le plaisir d'analyser, pour la *Gazette musicale*, les œuvres de Schumann que je t'ai envoyées; ce sera d'un très grand intérêt sous tous les rapports, car tu es le seul, ce me semble, qui puisse le faire d'une manière complète. Schlesinger est arrivé depuis huit jours, la *Gazette* ne me regarde plus, mais je voudrais bien ne pas manquer de parole à Schumann, à qui j'avais fait espérer une critique de ta façon sur ses œuvres [2];

2° Si tu en as le temps, arrange donc l'ouverture du *Roi Lear*; je n'ai pas de raisons comme pour les symphonies de retarder la publication de ce morceau; au contraire je serais bien aise qu'il parût [3];

1. Cette lettre à Liszt et la suivants (du 20 juillet) sont adressées à *Monsieur Liszt, chez madame Dudevant, à La Châtre (Indre).*

2. Nous verrons Berlioz insister deux fois encore (lettres du 15 juin et du 20 juillet) pour obtenir de Liszt l'envoi de cet article, qui parut enfin dans la *Gazette musicale* le 12 novembre 1837.

3. Nous n'avons pas connaissance que la transcription de l'ouverture du *Roi Lear* par Liszt ait été publiée. (Voir. ci-après, lettre du 8 février 1838 : « Richault... ne s'en soucie pas. »)

3° Dis-moi si, décidément, tu viendras à Paris au mois de juillet, car ta dernière lettre semblait indiquer le contraire. Mon *Requiem* est fini, je me débats avec la matière. Ce sont les copistes, les lithographes, les charpentiers qui *se me* disputent, sans compter Cavé[1].

Tu feras bien d'envoyer le plus tôt possible ton travail sur *Esmeralda* à mademoiselle Bertin ; elle venait justement, quand j'ai reçu ta lettre, de me prier de t'écrire à ce sujet.

Je viens de lire *Mauprat* ; fais-en mon compliment à l'auteur. C'est d'un extrême intérêt ; et puis quelle vitalité endiablée de style!!! Si jamais madame Sand fait un drame, on ne s'y endormira pas, j'en réponds. A propos, dis-moi quelque chose de l'idée dont nous avions parlé ; qu'en pense-t-elle réellement? A ce sujet, je dois avouer que la semaine dernière Henriette a joué le cinquième acte de *Jane Shore* chez M. de Castellane, et que vraiment c'était beau, très beau! Je ne crois pas que l'alliance de la vérité et de la poésie dramatique ait encore été aussi intime chez une actrice[2].

1. Chef du bureau des Beaux-Arts, que Berlioz accusait de lui être hostile.

2. Après avoir lu ce paragraphe, si l'on se souvient de la démarche antérieurement faite par Berlioz et sa femme auprès de Victor Hugo pour le prier d'écrire un drame dont un rôle pourrait être confié à Henriette (voir ci-dessus, lettre du 17 avril 1835), on a supposer que, n'ayant pas réussi à persuader le poète, ils recommencèrent la tentative auprès de George Sand, et que tel est le sens et la raison principale de cette lettre adressée à Liszt, et de la suivante à madame d'Agoult, l'un et l'autre, à ce moment, hôtes

Adieu ; mes hommages à madame d'Agoult[1] et à madame Sand. A toi ma vive et solide affection.

H. BERLIOZ.

Communiqué par M. Émile Ollivier.

VII

A MADAME D'AGOULT

Paris, 15 juin 1837.

Madame,

Nous sommes bien reconnaissants, ma femme et moi, de l'intérêt que vous voulez bien prendre au projet qui nous préoccupe [2] ; sans manquer de confiance dans la bonté et le sentiment artiste de madame Sand, il ne fallait rien moins, je l'avoue, que l'appui d'un intermédiaire tel que vous pour me décider à lui faire une demande pareille. Puisque notre idée ne lui paraît pas inadmissible, et que déjà même au milieu de ses travaux elle a pu trouver quelques instants pour y songer, je vais l'en remercier et en causer avec elle directement.

de Nohant. On voit en tout cas, par les derniers mots que, même à cette époque, Henriette Smithson n'avait pas encore renoncé définitivement au théâtre.

1. La comtesse d'Agoult, connue en littérature sous le pseudonyme de Daniel Stern, l'une des compagnes de Liszt, mère de madame Cosima Wagner et de madame Émile Ollivier.

2. Voir la lettre précédente.

Le voyage d'Italie vous sourit beaucoup, madame, et pourtant ce sera, je crois, votre première visite à ce beau pays; si vous en étiez à la seconde, votre joie de le retrouver dépasserait de beaucoup l'empressement que vous montrez de le connaître. Dieu vous garde seulement des *ciceroni*, des douaniers, des Autrichiens, des touristes, des conversations romaines, des traductions de Scribe et des opéras de Vaccaï.

Je ne saurais en vouloir à Liszt de ne pas venir à Paris au mois de juillet, comme il me l'avait fait espérer; les séductions qui l'entraînent au delà des Alpes sont trop fortes et je suis heureux de son bonheur. Quand vous serez à Naples, quand Liszt sentira le besoin d'une de ces grandes émotions, à la poursuite desquelles nous nous sommes tant fatigués l'un et l'autre, et que l'art italien ne donnera jamais, qu'il gravisse un soir le Pausilippe, que du sommet de cette colline chère à Virgile, il écoute les arpèges infinis de la mer, pendant que le soleil, ce fastueux soleil si différent du nôtre, descendra lentement derrière le cap Misène, colorant de ses derniers rayons les pâles oliviers de Nisida... voilà un concert digne de vous et de lui, et le seul que je vous recommande.

Vous avez bien raison, madame, de regarder la vie de Paris comme une lutte désespérée; mais quelques heures de calme passées à Caprée ou à Amalfi vous auront bientôt fait oublier et la *Grand-Ville* et les pauvres galériens que vous y laissez.

Ils n'en forment pas moins des souhaits bien sincères pour votre voyage.

J'ai l'honneur d'être, madame, votre dévoué serviteur,

H. BERLIOZ.

P.-S. — Je prie Liszt de ne pas oublier mon manuscrit du *Roi Lear* en m'envoyant le sien. J'attends son article sur Schumann avec impatience.

Communiqué par M. Émile Ollivier.

La partition autographe du *Requiem* (appartenant à la Bibliothèque du Conservatoire) est datée de Paris, 29 juin 1837.

L'œuvre terminée, les parties copiées et les répétitions commencées, il vint un ordre de surseoir à l'exécution. Les lettres suivantes se rapportent à ce contre-temps.

VIII

A BOTTÉE DE TOULMON[1]

18 juillet 1837.

Mon cher Bottée,

Vous êtes mille fois bon d'avoir pensé à m'écrire. Il est de fait que la vague était cette fois haute et longue

1. Bibliothécaire du Conservatoire ; a écrit dans la *Gazette musicale* un long et élogieux compte rendu du *Requiem* de Berlioz, après sa première audition.

et que, malgré mon habitude à en laisser passer sur ma tête sans craindre de me noyer, j'ai cru un instant que la respiration allait me manquer. Mais c'est fini,... prêt à recommencer. L'ouvrage existe, c'est toujours ça. Nous trouverons bien l'occasion de le faire entendre plus tard. Les répétitions partielles des voix marchaient si bien ! En vérité il faut que l'enfer s'en mêle.

Mille tonnerres !!

Mais, je vous l'ai dit, je les défie *à la patience.*

Mille amitiés bien sincères.

H. BERLIOZ.

Communiqué par M. Ch. Malherbe.

IX

A DIETSCH

[Paris, juillet, 1837.]

Mon cher Dietsch,

Vous savez sans doute déjà que toute mon affaire est renversée jusqu'à nouvel ordre par une décision ministérielle qui annule la cérémonie funèbre des Invalides. Je vous en préviens encore dans le cas où vous n'en seriez pas instruit, pour vous éviter la peine de venir du Conservatoire avec vos gamins demain matin.

Vous imaginez dans quelle situation d'esprit cet infernal contre-temps à dû me mettre. J'en suis malade dans toute la force du terme.

Adieu, je vous reverrai ces jours-ci ; tout à vous,

H. BERLIOZ.

Bibliothèque publique de New-York, Collection Drexel.

Dietsch, plus tard, chef d'orchestre à l'Opéra et auteur de la musique du *Vaisseau fantôme* (d'après le poème de Wagner), fut d'abord maître de chapelle à Saint-Eustache, puis à la Madeleine.

A BRIZEUX, 27 juillet 1827 (Catal. d'autogr. J. Charavay, 395). Il l'informe que le ministre, pour *raison politique*, vient d'interdire l'exécution de son *Requiem*. « On m'a interrompu au milieu de mes répétitions. C'est infâme. »

X

A FRANZ LISZT

[Paris,] 20 juillet 1837.

Mon cher ami,

J'ai fait ta commission auprès de M. Bertin. Armand fera remettre les cinq cents francs chez ta mère.

Remercie mille fois pour Henriette et pour moi madame Sand de sa gracieuse promesse, en attendant

que nous puissions lui en parler directement. Viendra-t-elle bientôt à Paris ?...

Tu sais peut-être déjà le nouveau coup de massue que je viens de recevoir ! Heureusement j'ai la tête dure, et il faudrait un fameux tomahawk pour me la casser. Le Conseil des ministres, après trois jours d'indécision, a décidément supprimé la fête funèbre des Invalides. Qu'il ne soit plus question des héros de Juillet ! Malheur aux vaincus ! et malheur aux vainqueurs ! En conséquence, après trois répétitions partielles des voix, j'ai appris *par hasard* (car on me laissait faire) que la cérémonie n'aurait pas lieu et que mon *Requiem*, par conséquent, ne serait pas exécuté. Dis-moi s'il n'y a pas là de quoi souffler comme un cachalot ! Tout marchait à souhait, j'étais sûr de mon affaire, l'ensemble des quatre cent vingt musiciens était disposé et accordé comme un de tes excellents pianos d'Érard, rien ne pouvait manquer, et je crois qu'on allait entendre bien des choses *pour la première fois*.

La politique est venue y mettre bon ordre. J'en suis encore un peu malade. Voilà à quoi s'expose l'art en acceptant l'aide d'un pouvoir aussi mal assis que le nôtre. Mais, faute d'autre, il faut bien admettre cet appui, tout incertain qu'il soit. Oh les gouvernements représentatifs, et à bon marché encore, stupide farce !

Mais ne parlons pas de ça, nous nous entendrions, je crois, assez peu. Heureusement nos sympathies sont les mêmes pour tout le reste.

Adieu ! adieu ! Mille amitiés. Mes hommages à ces dames.

H. BERLIOZ.

J'attends la musique et ton article sur Schumann.

Communiqué par M. Émile Ollivier (reproduit dans *le Gaulois* du 2 janvier 1896).

XI

A SON PÈRE

29 juillet 1837.

Cher père,

J'ai tardé jusqu'ici à vous faire part de la nouvelle gredinerie ministérielle que je viens d'essuyer, parce que j'espérais toujours avoir à vous apprendre quelque chose de propre à en adoucir l'effet. Mais rien ne se termine, et je ne veux pas vous laisser plus longtemps dans l'inquiétude.

Voilà le fait : deux cent mille francs ont été votés par les Chambres pour les fêtes de Juillet, la cérémonie funèbre en avait sa part, j'en suis sûr ; M. Gasparin m'a montré le procès-verbal de la séance de la Chambre des députés.

J'avais, comme vous savez, un *arrêté* bien en règle,

c'est-à-dire un contrat passé entre le gouvernement et moi, pour la composition de ce *Requiem* ; il en assurait l'exécution au 28 juillet. Malgré cela, la cérémonie des Invalides *ayant été supprimée cette année par raison politique*, on s'est dispensé d'exécuter mon ouvrage, bien que toutes les églises de Paris tendues de noir aient célébré des messes de morts pour les victimes de Juillet. Je demande en quoi la suppression de la cérémonie des Invalides et l'exécution de mon ouvrage étaient inconciliables, la fête funèbre n'étant pas supprimée? En aucune façon. Je ne demandais pas de catafalque de vingt mille francs, de tentures au dedans et au dehors ; loin de là, j'avais manifesté dès l'origine le désir qu'il n'y eût rien de tout cela, l'effet musical étant à peu près impossible avec cet appareil.

Les raisons véritables ne sont autres qu'une sale lésinerie et l'impudeur avec laquelle on se joue aujourd'hui des engagements contractés. On économisera de la sorte une quinzaine de mille francs, et Dieu sait où ils passeront.

M. de Montalivet m'a fait demander comment il pourrait me dédommager de ce contre-temps dont *la raison politique est seule cause*, proteste-t-il ; j'ai répondu que dans une affaire de cette nature il n'y avait pas de dédommagement possible autre que l'exécution de mon ouvrage.

Le *Journal des Débats* s'est fâché, Armand Bertin a écrit à Montalivet une lettre foudroyante que j'ai vue et

remise moi-même. Rien n'y a fait, toujours mêmes protestations; *c'est une décision du Conseil des ministres*, etc., et autres farces de même valeur.

Mais ce n'est pas tout; il s'agit de me payer les frais faits; M. Montalivet veut bien ne pas se refuser à les reconnaître. Il y a d'abord quatre mille francs pour moi, puis trois mille huit cents francs de copie, et de plus les frais de trois répétitions partielles des chœurs. Car je me préparais, tout marchait à souhait, je n'eusse jamais été exécuté de la sorte, et c'était merveille de voir comme ces masses vocales s'animaient. Malheureusement je n'ai pu aller jusqu'à une répétition générale, de sorte que je n'ai pas même pu faire connaître aux artistes cette immense partition qui excite si fort leur curiosité. J'appelle une telle conduite du gouvernement tout bonnement *un vol*. On me vole mon présent et mon avenir, car cette exécution avait pour moi de grandes conséquences. Un ministre n'eût pas osé, sous l'Empire, se comporter de la sorte, et, l'eût-il fait, je crois que Napoléon l'eût tancé d'importance; car enfin, je le répète, c'est un vol manifeste.

On vient me chercher, on me demande si je veux écrire cet ouvrage, je fais mes conditions (musicales), on les accepte; on me propose quatre mille francs, je ne les refuse pas; *on me promet par écrit* l'exécution au 28 juillet; je finis ma musique, tout est prêt, et on refuse d'aller plus loin. Le gouvernement se dispense de tenir la clause importante de l'engagement contracté

avec moi ; c'est donc un abus de confiance, un abus de pouvoir, une saleté, un tour de gobelet, *un vol.*

A présent, me voilà avec le plus grand ouvrage musical qu'on ait jamais écrit, je pense, comme Robinson avec son canot : impossible de le lancer. Il faut une vaste église et quatre cents musiciens...

Rien n'est encore terminé quant au paiement des sommes dues, et je parie que je vais encore perdre un temps précieux en courses pour leur arracher cet argent.

Il est question de me nommer inspecteur général de l'enseignement musical dans les écoles primaires. Le ministre de l'Instruction publique, M. Salvandy, naguère mon collaborateur aux *Débats* (bien que je ne le connaisse pas), est disposé à créer cette place pour moi. Je n'y compte pas plus que sur le reste. A présent on n'est sûr que de ce qu'on tient.

N'importe! Le *Requiem* existe, et je vous jure, mon père, que c'est quelque chose qui marquera dans l'art ; je viendrai bien à bout, tôt ou tard, de le faire entendre.

Henriette et Louis se portent bien ; nous avons eu dernièrement un moment de vives inquiétudes pour le pauvre enfant que menaçait une congestion cérébrale ; combattue à temps, elle s'est dissipée et il est aujourd'hui parfaitement remis.

Henriette a été surprise, il y a quelques semaines, par une visite bien inattendue. C'était un chevalier d'honneur de la princesse Hélène qui venait de sa part la complimenter. La duchesse d'Orléans lui faisait témoi-

gner ses regrets de n'avoir pas pu, aux fêtes de Versailles, trouver l'occasion d'admirer son talent, et lui envoyait en même temps un présent de cinq cents francs. Il y a quelque chose de gauche et de bon en même temps dans cette démarche, que nous sommes encore à comprendre.

Le voyage de mes sœurs est donc ajourné indéfiniment? Je prie maman de m'écrire à ce sujet; je ne vois pas bien comment Camille n'a pu obtenir de congé.

Et vous, cher papa, la vie des champs vous plaît-elle toujours autant? Il y a bien longtemps, bien longtemps que vous ne m'avez écrit, et je serais bien heureux d'une lettre de vous.

P.-S. — Bonjour, Adèle.

Prosper, as-tu fait une bonne chasse?...

Communiqué par madame Chapot.

L'irritation ressentie par Berlioz se traduisit encore par la composition de la nouvelle : *Un premier opéra*, qu'il donna d'abord dans la *Gazette musicale* et reproduisit dans Les *Soirées de l'orchestre*. En voici le sujet : un artiste italien, Alfonso della Viola, a reçu d'un grand seigneur la commande d'un opéra. Mais au moment où cette œuvre va être jouée, le seigneur décide que la représentation n'aura pas lieu : IL A CHANGÉ D'IDÉE ! La nouvelle, dans les développements de laquelle on reconnaît tous les épisodes de l'histoire du *Requiem*, s'achève par un récit imaginaire de la vengeance du musicien.

La prise de Constantine (14 octobre 1837) et la mort du général Damrémont furent l'occasion d'une cérémonie

funèbre dans laquelle, après les démarches dont témoignent les lettres suivantes, le *Requiem* de Berlioz put être enfin exécuté.

XII

AU MINISTRE DE LA GUERRE [1]

Paris, 30 octobre 1837.

Monsieur le ministre,

Une messe de *Requiem* me fut demandée par M. Gasparin au mois de mars dernier pour les fêtes funèbres de Juillet; ma composition ne fut pas exécutée cependant, à cause de la suppression de la cérémonie des Invalides. M. le comte de Montalivet veut bien s'intéresser à l'exécution de mon ouvrage. Une circonstance se prépare à l'occasion de la mort du général Damrémont, où il pourrait se placer tout naturellement. Veuillez, monsieur le baron, le choisir pour cette solennité et, dans le cas où ma demande serait accueillie, me faire prévenir assez tôt pour que je puisse me mettre en mesure. C'est un ouvrage nouveau, conçu sur un plan très vaste; il exige, en conséquence, plusieurs répétitions.

Les frais de copie et de composition ont été faits déjà par le ministre de l'Intérieur.

1. Général Bernard.

Je suis, avec respect, monsieur le ministre, votre très humble serviteur,

H. BERLIOZ.

Bibliothèque de Grenoble. Autographes, n° 532.

XIII

A ALEXANDRE DUMAS

Lundi [23 octobre 1837].

Mon cher Dumas,

Ruolz[1] doit vous voir demain, mardi, au sujet d'une affaire musicale que vous pourriez faire réussir et qui m'intéresse vivement. Seriez-vous assez bon pour me donner encore un coup d'épaule? Il s'agit de faire exécuter mon malencontreux *Requiem* dans une cérémonie que motiverait la prise de Constantine. Si le duc d'Orléans voulait, ce serait très aisé. J'irai vous voir pour en causer plus au long.

Tout à vous,

H. BERLIOZ.

Monsieur, Mons. Alex. Dumas,
21 ou 22, rue de Rivoli, Paris.

Communiqué par M. Maurice Tourneux.

1. Henri de Ruolz, auteur d'un opéra, *la Vendetta*, représenté à Paris en 1839.

Le billet que voici fait une aimable diversion aux préoccupations causées par le *Requiem*.

XIV

A SA SŒUR ADÈLE

Novembre 1837

Chère Adèle,

Louis, pour te remercier du joli petit *patapon* (pantalon) que tu lui as brodé, t'envoie une corbeille à ouvrage que mon oncle te remettra; je souhaite qu'elle te plaise. Henriette m'a bien recommandé de la choisir simple et de bon goût, je crains de n'avoir pas tout à fait trouvé ce qu'il faut pour justifier ces deux épithètes; mais tu m'excuseras, je n'y connais rien.

Adieu. — Ton frère,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

Le *Requiem* de Berlioz fut exécuté aux Invalides le 5 décembre 1837.

XV

A SA MÈRE

Paris, 17 décembre [1837].

Voilà où j'en suis, chère maman : *quant au moral*, on ne m'a pas encore payé, mais l'ordonnance du payement est faite, elle sera signée demain, et je sais

que M. de Montalivet s'est cru obligé d'ajouter aux quatre mille francs promis par l'arrêté de M. Gasparin une gratification de quinze cents francs. A présent il s'agit de m'acheter mon ouvrage, qui deviendrait propriété nationale : les chefs de bureau du ministère m'ont confié cela ce matin ; je ne sais à cet égard rien de positif, j'ignore également combien on compte m'offrir de ma partition et si l'on entend la garder en manuscrit ou la faire graver aux frais du gouvernement ; quoi qu'il en soit, tout va assez bien. Je vous ai envoyé une vingtaine de journaux en deux fois ; je pense qu'ils vous sont tous parvenus. La presse anglaise a été aussi très bonne, de sorte que nous pouvons nous flatter de faire un tapage d'enfer dans les quatre parties du monde. Tout cela arrange fort bien mes affaires à l'Opéra, et je suis à peu près sûr à présent, quand cet interminable opéra d'Halévy qu'on répète depuis huit mois sera monté, d'être mis à l'étude.

La seule chance contraire est peu probable : il faudrait qu'Auber (qui a un engagement antérieur au mien) fît un opéra en cinq actes en quatre mois.

Votre triple lettre m'a fait bien plaisir, chère maman, remerciez bien pour moi Nanci et Camille de leur bon souvenir ; j'écrirai à Nanci prochainement. Adèle est toujours la même charmante enfant que je connaissais, *et je l'embrasse à tout rompre* comme elle m'applaudit. Je suis fâché que personne ne m'ait dit un mot de Prosper ; il est, je pense, devenu raisonnablement

grand et grandement raisonnable. S'il veut me faire plaisir, il m'écrira une longue lettre sans régler son papier et sans endimancher ses phrases.

Mon père avait été fort contrarié des incidents qui ont retardé l'exécution de mon *Requiem*, il est sans doute content aujourd'hui ; nous n'avons rien perdu pour attendre. Cherubini a été un peu étrangement surpris de voir le bibliothécaire de son Conservatoire énoncer dans la *Gazette musicale* des opinions aussi audacieuses à mon sujet[1]; toutefois il paraît que la lettre du ministre de la guerre[2] lui a *déplu* davantage. Les académiciens de la section de musique, en général, ne sont pas gais.

Vous savez qu'Alphonse est depuis assez longtemps malade d'un rhumatisme aigu qui l'a cloué assez rudement dans son lit ; je l'ai vu il y a quatre jours, il craint d'en avoir pour longtemps encore.

Henriette est un peu malade aussi d'un rhume violent ; il n'y a que Louis de vraiment bien portant, car j'ai un léger mal de gorge.

Adieu, chère mère, mille bonjours à tous mes amis de la Côte ; je charge Adèle d'embrasser mon père et vous, et même Prosper, dont on ne me dit rien.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

1. Bottée de Toulmon ; voir ci-dessus, lettre du 18 juillet.
2. La lettre de félicitations que le général Bernard écrivit à Berlioz avait été reproduite par la *Gazette musicale* (10 décembre 1837).

A HUMBERT FERRAND, 17 décembre 1837 (*Let. int.*, 178). « Le *Requiem* a été bien bien exécuté; l'effet en a été terrible sur la grande majorité des auditeurs ; la minorité, qui n'a rien senti ni compris, ne sait trop que dire... Le tour de l'Opéra arrivera peut-être bientôt; ce succès a joliment arrangé mes affaires. »

A MAURICE SCHLESINGER, Paris, 7 janvier 1838 (*Corresp. inéd.* 122, lettre parue dans *la Gazette musicale*). Il lui demande de le dispenser de rédiger quelques articles afin de pouvoir travailler librement à l'achèvement de son opéra (*Benvenuto Cellini*).

XVI

A SA MÈRE

Paris, 18 janvier 1838.

Chère maman,

Je reçois à l'instant la lettre d'Adèle qui m'annonce la continuation de votre maladie ; j'avais pensé d'après sa première lettre que vous n'éprouviez qu'un de ces malaises passagers auxquels malheureusement vous êtes fort sujette depuis quelques années, mais il paraît que c'est plus sérieux et qu'il s'agit même d'un rhumatisme dans le genre de celui qui vient d'éprouver Alphonse si rudement. Il ne semble pas cependant que le vôtre soit d'une aussi grande intensité ; mais

vous souffrez beaucoup, malgré cela, je n'en doute pas, et mon père n'est pas trop bien non plus, et Nanci est absente, et je suis ici. Tout vous attriste. Je vous aurais écrit plus tôt si je n'eusse voulu attendre de bonnes nouvelles pour vous les communiquer ; loin de là, j'en ai une bien pénible à vous annoncer, celle de la mort de Ferdinand de Roger, fils de notre cousin Raymond. Ce malheureux jeune homme que je voyais souvent, surtout pendant que mon oncle était ici, a succombé à vingt-cinq ans à une petite vérole confluente, après huit jours de souffrances atroces. Je frémis de penser à l'état de son père en apprenant ce triste malheur ; je l'ai connu ici il y a quelques années et je sais que sa tendresse pour son fils était excessive. Je viens d'écrire à mon oncle pour l'informer de ce cruel événement.

La semaine est mauvaise, je n'entends parler que de catastrophes dont je ne vous entretiendrai pas parce qu'elles ne vous touchent pas, fort heureusement. En revenant de conduire le jeune de Roger au cimetière, j'apprends la mort d'un de mes amis qui habitait Francfort ; puis l'horrible incendie du Théâtre-Italien, des familles riches hier, aujourd'hui sans un sou, le directeur qui se brise le crâne en tombant sur le pavé pour échapper aux flammes, et pour compléter tout cela, mes tracasseries interminables avec le ministre de l'Intérieur. Je sais que mon père et vous, chère maman, attendiez impatiemment de savoir si j'avais été payé. Eh bien, je n'ai rien reçu encore. Le ministre de la Guerre (un

brave et digne homme) m'a remis les dix mille francs destinées à payer l'exécution de mon ouvrage, de sorte qu'à cette heure tout le monde est payé, *excepté moi,* parce que j'ai le malheur d'avoir affaire au ministre de l'Intérieur.

Hier je suis allé dans ses bureaux faire une scène comme on n'en a, je crois, jamais vu en pareil lieu ; j'ai fait dire à M. de Montalivet par son chef de division *que je serais honteux d'agir avec mon bottier comme il se comporte avec moi, et que si je n'étais pas payé dans le plus bref délai je raconterais tous les infâmes tripotages qui se sont faits à mon sujet au ministère, de manière à donner aux journaux de l'opposition ample matière à scandale.* Il paraît qu'on a voulu, avant l'exécution du *Requiem,* ANNULER l'arrêté de M. Gasparin et qu'on a *disposé* de mes quatre mille francs, ou, pour parler français, qu'on les a volés. Les quinze cents francs de gratification ont disparu de la mémoire des chefs de bureau des Beaux-Arts, ils disent à présent que c'était *une erreur*. Jamais on n'a vu plus complet ramas de gredins et de voleurs. Mais je serai payé, il n'y a pas à s'en inquiéter, ce n'est qu'un retard, ils ont trop peur de la presse. On m'a parlé de la croix d'honneur pour l'époque de la fête du roi, au mois de mai. Nous verrons si ce sera encore une mystification. Au reste, c'est le moindre de mes soucis.

Toutes ces courses me font perdre beaucoup de temps ; je suis pourtant allé voir Alphonse de votre part, et il était en pleine convalescence ; j'espère qu'Adèle m'an-

noncera dans peu que vous allez beaucoup mieux aussi. La lettre de Prosper m'a fait un véritable plaisir, elle témoigne des progrès immenses qu'il a faits depuis deux ans et je m'en réjouis avec vous.

Nous allons tous les trois assez bien. Louis grandit et se forme ; c'est lui qui est venu m'apporter *la lettre de la tante Adèle, la sœur de toi, tu sais.* Nous pensons à lui trouver dans quelques mois une école pour commencer à le dépayser, car, entre nous, il est parfaitement gâté, et ne fait à peu près que ce qu'il veut. Henriette le gâte pourtant moins que moi qui n'ai guère le temps d'être sévère. Adieu, chère maman, je suis bien et solidement enchaîné ici, sans quoi vous pouvez croire que je serais parti pour vous voir ne fût-ce que quatre ou cinq jours ; j'en ai grand besoin, et je suis sûr que ma visite vous ferait du bien aussi. Mais nous aurons bien plus tard un peu de liberté, et alors... en attendant, soignez-vous, chère mère, et ne négligez rien pour chasser les tristes pensées auxquelles vous vous laissez aller trop facilement.

Je vous embrasse tendrement.

H. BERLIOZ.

P.-S.—Ne faites pas attention à la malpropreté de ma lettre, je ne puis écrire sans raturer horriblement, vous n'avez pas d'idée de ce que sont les manuscrits de mes articles : c'est effrayant.

Communiqué par madame Chapot.

Voici enfin deux documents qui nous font apercevoir le dénouement des difficultés dont il est question dans les précédentes lettres, et dont la réalité nous était déjà connue par les *Mémoires*.

1° *Catalogue d'autographes* (J. Charavay, 201) : BERLIOZ...

Paris, 15 décembre 1837. — Reçu de mille francs à valoir sur les frais de répétitions de son *Requiem* exécuté aux funérailles du général Damrémont.

2° Avis d'ordonnance (comptabilité générale du Ministère de l'Intérieur, 23 janvier 1837) :

A M. Berlioz, compositeur/ / . . . 4.000 francs.

Pour le prix d'acquisition de la partition de la messe que vous avez composée à l'occasion de la cérémonie funèbre qui a eu lieu aux Invalides en l'honneur du général Damrémont et des autres Français tués au siège de Constantine.

Au bas, signature de Berlioz, précédée des mots :

Acquitté, le 1er février 1838.

Bibliothèque du Conservatoire (Autographes).

XVII

A FRANZ LISZT[1]

Paris, 8 février 1838.

Ta lettre m'a fait un bien grand plaisir, mon cher et bon ami; d'autant plus grand que je ne l'espérais presque pas. On accuse les habitants de Paris d'oublier le reste du monde, mais il me semble que le reste du monde a des velléités de rendre à Paris son indifférence et son oubli. Je me rappelle le temps où je parcourais comme toi l'Italie; rien ne me paraissait plus fatigant alors que de prendre ma plume et de porter ma pensée sur cette grande, boueuse et dédaigneuse ville, si différente de la paisible capitale des États romains, où je n'aimais qu'à dormir, et de mes villages favoris des Abbruzes et de la Sabine, où j'ai tant chassé, pêché, dansé, chanté et joué de la guitare. Je conçois donc à merveille que tu m'aies délaissé si longtemps, et qu'il ait fallu le canon des Invalides pour te rappeler mon souvenir. Je n'ai jamais vu Como ni ses lacs, mais je m'en fais une idée ravissante, et tu dois t'y trouver heureux. J'ai su par d'autres que par toi la grande sen-

1. Adressé à Milan, chez l'éditeur Ricordi.

sation que tu as produite à Milan; j'en ai dit quelques mots dans les *Débats* et ailleurs; j'aurais bien voulu avoir quelques détails, faute desquels je n'ai pas osé m'aventurer. Notre ami Heine a parlé de nous deux dans la *Gazette musicale*, avec autant d'esprit que d'irrévérence, mais sans méchanceté aucune toutefois; il a, en revanche, tressé pour Chopin une couronne splendide qu'il mérite au reste depuis longtemps[1].

C'eût été, je t'assure, un grand bonheur pour moi de t'avoir là quand on a exécuté le *Requiem*. Je crois que cette grande machine musicale t'aurait semblé fonctionner assez bien; il y a eu réellement des pleurs et des grincements de dents; les *pleurs* étaient *pour* l'ouvrage, les *grincements* étaient contre. Habeneck s'est tout à fait *rallié* (comme on dit en politique de certains légitimistes). Cherubini m'exècre et m'appelle *son cher ami*. On grave la partition, tu l'auras dans trois mois si la graveuse me tient parole. A propos de cette publication, si tu me trouves des souscripteurs à Milan, chez Ricordi ou ailleurs, tu me feras grand plaisir; le prix de la souscription est de *trente francs*. J'ai eu toutes les

1. Henri Heine a publié dans la *Gazette musicale* des 21 janvier et 4 février 1838, sous le titre de *Lettres confidentielles* (traduction d'une série de lettres adressées à Auguste Lewald, directeur de la *Revue dramatique* de Stuttgard) deux articles sur le mouvement musical à Paris. La partie consacrée à Berlioz, toute sympathique en sa forme humoristique, a été reproduite ou résumée dans plusieurs biographies du compositeur (voir notamment J. Tiersot, *Hector Berlioz et la Société de son temps*, p. 76).

peines du monde à me faire payer de Montalivet; si je ne m'étais mis enfin dans une de mes colères bleues, et sans une scène des plus violentes que j'ai faite au Ministère, je courrais encore après mon argent.

J'ai parlé à Richault de la gravure de mes deux ouvertures que tu as réduites pour le piano[1], il ne s'en soucie pas; pour la symphonie, si Hofmeister veut m'en donner un prix raisonnable, je ne demande pas mieux que de la lui laisser publier, ainsi que les deux autres manuscrits que tu m'as envoyés; fais la négociation toi-même, je te confie mes intérêts absolument. J'ai essayé d'écrire un morceau de chant sur des paroles que m'a faites Brizeux, je comptais prier madame d'A... d'en accepter la dédicace, mais je n'ai rien pu trouver encore qui me parût digne de lui être offert; mon Pégase est rétif pour ces petites compositions. Il y a longtemps d'ailleurs que je cherche à écrire quelque chose sur l'*Erigone* de Ballanche[2] (admirable poète!). C'est là ce que je voudrais présenter à madame d'A...; si j'en viens à bout, ou si je trouve le temps d'y travailler, tu auras de mes nouvelles.

L'Opéra m'a demandé ma partition de *Cellini*, elle est à la copie. Auber cependant a le droit de passer avant

1. Celles des *Francs-Juges* et du *Roi Lear*.

2. La Bibliothèque du Conservatoire possède, dans sa collection d'autographes de Berlioz, un fragment inachevé d'*Erigone*. — Madame d'Agoult a reçu plus tard de Berlioz la dédicace de la poétique romance : *La Mort d'Ophélie*, dont les paroles sont d'Ernest Legouvé.

moi, mais comme il n'aura pas fini à beaucoup près, quand *Cosme de Médicis* sera joué, on l'*obligera* de me céder le pas. En attendant je viens de faire mon ouverture et je l'instrumente à loisir.

Hiller voyage donc avec *son ami Rossini*, au dire des journaux? Qu'il prenne garde de ne pas être le Bertrand de ce Robert Macaire.

Adieu. Mille amitiés.

H. BERLIOZ.

Communiqué par M. Émile Ollivier.

La lettre du 18 janvier 1838, dans laquelle Berlioz manifestait à sa mère les inquiétudes qu'il éprouvait pour sa santé est, à notre connaissance, la dernière qu'il lui ait écrite : madame Berlioz mourut un mois plus tard, le 18 février 1838. Sa mort coïncidait avec les fiançailles d'Adèle, qui épousa quelques mois plus tard Marc Suat, notaire à Saint-Chamond, puis à Vienne. Ce mariage ne fit que resserrer les liens qui unirent toujours le frère et la sœur, et les membres de la nouvelle famille connurent à leur tour les bienfaisants effets de cette affection.

XVIII

A MARC SUAT

7 mars 1838.

Mon cher Suat,

Votre lettre m'a fait un bien grand plaisir, et si je n'y ai pas répondu plus tôt, c'est qu'en vérité depuis quelques

jours je perds le sommeil et le sentiment des réalités, tant l'ouvrage auquel je travaille m'absorbe. Ce soir, je profite d'un moment de repos pour vous dire combien je suis enchanté de la vive affection que vous éprouvez pour ma sœur. C'est une excellente enfant, qui vous rendra très heureux, j'en suis sûr. Quant à vous, je connais la bonté de votre caractère, et l'avenir de ma sœur me paraît assuré.

Nous avons parlé de vous bien souvent avec Dufeuillant, à son dernier voyage à Paris ; c'est un ami sincère que vous avez là.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble comprendre par une phrase de votre lettre que vous pensez à faire avec Adèle le voyage de Paris... le pourrez-vous en effet ?... Ce serait un grand bonheur pour moi, qui suis enchaîné ici de manière à ne pouvoir m'absenter seulement pour une semaine. Mon oncle Marmion est plus heureux, il assistera à votre mariage, il m'a promis de m'écrire à ce sujet. Vous seriez bien aimable de m'adresser aussi quelques lignes à votre arrivée à la Côte. Il n'y a que mon pauvre père qui m'inquiète, il va demeurer seul jusqu'à ce qu'un beau jour je puisse aller le surprendre et l'embrasser après une si longue séparation.

Mille amitiés.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ.

P.-S. — Le premier jour où j'aurai le temps d'aller

chez Dantan[1], je vous ferai expédier les deux bustes que vous me faites le plaisir de me demander.

Communiqué par madame Chapot.

Les deux futurs beaux-frères, qu'unit toujours une vive affection, se connaissaient longtemps avant cette alliance; étudiants à Paris, ils s'étaient déjà trouvés attirés l'un vers l'autre par un commun amour de la musique. Suat donna à Berlioz la satisfaction de comprendre et d'apprécier son effort d'artiste : nous verrons celui-ci écrire à Adèle, en 1856 : « J'ai toujours beaucoup souffert en silence de vous voir tous (TON MARI EXCEPTÉ) ne considérer que le *résultat final* de mes efforts et de mes rêves... »

XIX

A SON PÈRE

Paris, 19 mars 1838.

Mon cher père,

Votre lettre, celle d'Adèle et celle de Camille m'ont affligé presque en même temps d'une façon tout à fait inattendue. Adèle me parle de certaines dispositions faites en sa faveur par notre excellente mère, d'un air à me faire croire qu'elle redoute l'effet de ce léger avantage sur l'esprit de ses frères et sœurs... Vous

1. Dantan aîné, camarade de Berlioz à l'Académie de France à Rome, a exécuté son portrait en médaillon (reproduit en tête de ce livre). Dantan jeune a fait sa charge : *Ber. lit. haut* (voy. Ad. Jullien, *Hector Berlioz*, p. 101).

ajoutez des détails sur vos intentions personnelles à notre égard qui indiquent le découragement profond avec lequel vous envisagez votre avenir. Au nom de tout ce qui nous est cher, ne parlez plus ainsi, rien n'est plus inutile. D'après les lettres de mes sœurs, vous auriez supporté notre malheur avec votre courage ordinaire, se sont-elles trompées?...

Nous parlerons plus tard, beaucoup plus tard, de ces questions d'intérêt que vous me proposez avec un si triste sang-froid; et en tout cas, pour ce qui me regarde, ce que vous ferez sera toujours bien. Je remercie mademoiselle Clapier[1] d'être venue avec ma sœur passer quelque temps auprès de vous; c'est, à coup sûr, la société qui peut, en d'aussi cruelles circonstances, vous être la plus consolante et la plus douce; j'espérais bien qu'elle ne vous ferait pas faute. Que fait Prosper? On ne m'en parle jamais. Et Nanci, comment se trouve-t-elle?

Vous n'avez aucun projet de voyages, je le crains; et pourtant rien au monde ne vous serait meilleur sous tous les rapports.

Pour moi, mon esclavage continue, ou, pour mieux dire, il devient plus dur de jour en jour. J'ai l'espérance fondée, mais sans aucune certitude d'être nommé directeur du Théâtre Italien[2]. Les hommes d'affaires qui

1. Mademoiselle Nancy Clapier, amie intime de la famille Berlioz.

2. La *Gazette musicale* du 10 juin 1838 annonça cette nomination comme faite. On verra par la lettre du 28 juin ce qui en advint.

m'ont choisi et m'ont fait demander le privilège en mon nom, m'assurent des appointements fixes de six mille francs et un cinquième dans les bénéfices de l'exploitation du théâtre. D'un autre côté, on m'a engagé à me mettre sur les rangs pour une place de professeur d'harmonie vacante en ce moment au Conservatoire; celle-là n'est que de deux mille francs. Je n'y compte pas du tout; Cherubini poussera toujours de préférence ses créatures [1]; d'ailleurs, depuis le succès de mon dernier ouvrage, sa haine, obligée d'emprunter les formes d'une obséquieuse amitié, n'en est que plus intense.

Enfin on monte mon opéra [2]; les intrigues se croisent autour de moi depuis mes deux premières répétitions, au point de me donner des vertiges; il faut les suivre cependant, avoir l'œil sur tout et ne s'effrayer de rien.

Je vous parlerai plus au long de tout ceci dans une prochaine lettre, quand ma situation sera plus nettement dessinée.

Adieu, cher père, ne vous inquiétez pas de mon avenir et songez davantage à vous-même. De tous les témoignages d'affection que vous puissiez donner à vos enfants, le soin de votre santé et de votre repos est celui dont ils ont le plus besoin.

Votre affectionné fils,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

1. Cf. *Mémoires*, XLVII.
2. *Benvenuto Cellini.* Cette lettre est la première qui fasse mention de la mise en répétitions de cet ouvrage.

XX

A SA SŒUR ADÈLE

[Paris,] 20 mai 1838.

Chère Adèle,

Je n'ai que trois minutes pour te donner des nouvelles de mes affaires. Tout commence à marcher, mon opéra sera *su* par les acteurs, et les chœurs dans un mois; le succès se montre à l'horizon : du moins, l'effet musical des points culminants de l'ouvrage paraît certain. Déjà les exécutants commencent à s'échauffer, on applaudit aux répétitions ; enfin je suis content, tout en observant de l'œil les bêtes venimeuses qui m'entourent. Duponchel fait de son mieux, les acteurs sont bien disposés; quand Duprez sera revenu de son congé, c'est-à-dire au mois de juillet, nous commencerons les répétitions d'orchestre. Ce sera prêt pour le commencement du mois d'août.

Henriette va bien, Louis aussi ; sois tranquille, tout marche bien. On me parle toujours de la croix, j'ai su que j'étais sur la liste présentée par M. de Montalivet.

La direction du Théâtre-Italien n'est pas encore nommée. Il y a cinq jours, Félix Réal triomphait, il allait faire nommer son cousin Robert ; aujourd'hui, ses

actions baissent. Nous lui avons donné une passade (comme on dit en terme de natation), voyons s'il reviendra sur l'eau.

Adieu, chère sœur, embrasse Nanci et Mathilde pour moi, et écris-moi le plus souvent possible. Mon père va bien, n'est-ce pas?... Mais il doit se trouver bien abandonné seul dans ses champs.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

XXI

A LA MÊME

[Paris,] 28 juin 1838.

Chère sœur,

Si je ne t'ai pas écrit pour l'affaire du Théâtre-Italien, c'est qu'elle n'était pas sûre. La suite l'a bien prouvé; *la Chambre a rejeté le projet de loi présenté par le ministre.* Tout cela m'a donné un tel tracas et des ennuis de telle nature que je suis bien déterminé à ne pas poursuivre l'année prochaine ce lièvre-là. Je ne suis pas né pour m'occuper d'affaires d'argent, et la question de la *reconstruction* de la salle qu'on s'obstine à imposer au futur directeur en est une des plus graves et des plus compliquées. Montalivet est très contrarié, et beau-

coup plus que moi, de cet échec de son projet de loi, *échec dont il est seul la cause*; il manifeste les meilleures intentions de me dédommager; nous allons voir à quoi cela aboutira.

En attendant, je ne sais où donner de la tête avec mes répétitions qui m'occupent du matin au soir.

Duprez n'est pas encore de retour, je suis obligé de répéter son rôle. Je l'attends dans six jours. Mon opéra sera joué dans la première quinzaine d'août, tout se présente mieux que je n'avais osé l'espérer. Mais ces répétitions me tuent, et nous n'avons pas encore abordé l'orchestre.

On vient d'exécuter le *Requiem* à Lille, avec cinq cents musiciens, et Habeneck m'écrit que le succès a été immense et l'exécution parfaite; il faut que cela soit plus que vrai pour que ce vieux loup se soit laissé prendre d'enthousiasme au point de me l'écrire. Je l'attends en même temps que Duprez pour commencer mes répétitions d'orchestre.

Dis à Camille de ne pas manquer de faire ce qu'il a la bonté de me promettre pour le milieu de juillet, car je ne fais presque rien pour les journaux; on m'accable de lettres, de diplômes, de compliments, d'Allemagne, on me croit *ici même* parfaitement heureux sous le rapport de la fortune! Quelle belle chose que le gouvernement représentatif, pour l'art et pour les artistes! Si j'étais Russe, j'aurais cinquante mille livres de rente.

H. BERLIOZ.

Mille amitiés à Nanci et à sa jolie petite Mathilde. Louis grandit mais ne sait pas lire. Mon père est toujours seul? Henriette va très bien.

Communiqué par madame Chapot.

XXII

A LA MÊME

[Paris,] 12 juillet 1838.

Chère Adèle,

Je ne t'écris que pour t'annoncer la réception de ta lettre et du billet qu'elle contenait. Je passe ma vie à l'Opéra. Nous faisons à présent deux répétitions par jour; j'y vais de ce pas. Dans quelques jours les répétitions d'orchestre commenceront; le dénouement approche. Mais j'ai un acteur malade, ce qui m'inquiète beaucoup. Du reste, tout marche à souhait. Duprez-Cellini est superbe, on ne peut se faire une idée de l'énergie et de la beauté de son chant. La censure nous a ôté le Pape, il a fallu mettre à la place un Cardinal ministre. C'eût été curieux pourtant de voir Clément VII aux prises avec ce bandit-homme de génie de Cellini. Les autres acteurs mettent beaucoup de zèle, à quelques exceptions près, dans l'accomplissement de leur tâche. Les chœurs vont à merveille!

Tu sais (je t'en ai déjà parlé) mon succès à Lille au Festival. J'ai été exécuté par *six cents* musiciens devant *cinq mille* auditeurs. Tu as lu les journaux du département du Nord, ils ont été copiés par ceux de Paris. J'ai vu beaucoup de personnes qui assistaient à cette fête musicale; au moment de la péroraison de mon *Lacrymosa* il y a eu des larmes et même, à ce que disent plusieurs lettres, deux ou trois bons évanouissements! Certes, je sais beaucoup de gré à ces dames de s'être si bien trouvées mal en mon honneur.

Habeneck, le chef d'orchestre de l'Opéra, était à Lille et conduisait tout ça; il m'a donné des détails qui m'ont fait bien regretter de n'y être pas allé. Il m'avait écrit après le premier concert (mon morceau a été redemandé pour le second), et à son retour à Paris Cherubini, dont on avait exécuté un *Credo,* lui a fait des reproches assez aigres, relativement à la lettre que j'avais reçue de lui.

Nous avons encore un feu à soutenir avant la représentation de *Cellini*, celui des répétitions d'orchestre, après quoi viendra la fusillade des journaux et celle des ennemis intimes cachés dans les coins du parterre. Mais je suis armé de pied en cap contre eux.

Adieu, chère sœur. Nous allons tous bien. Embrasse Nanci et Mathilde pour moi. Mon père va bien, Dieu merci ?... Dis à Camille qu'il est un *bon beau*-frère et que je l'aime sincèrement.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

XXIII

A ERNEST LEGOUVÉ

Paris, 31 juillet 1838.

Mon cher Legouvé,

Je ne sais comment vous dire tout ce que votre noble amitié et votre exquise délicatesse m'inspirent de sentiments d'affection et de reconnaissance; heureusement vous avez, par-dessus toutes vos autres belles qualités, l'imagination poétique qui devine et la chaleur de cœur qui sympathise, et je m'en rapporte à elles pour vous traduire ma pensée...

Schœlcher m'avait trouvé au lit l'autre jour, j'ai été réellement malade les deux jours suivants, ne me levant qu'aux heures de mes répétitions. Nous commençons à débrouiller l'orchestre, malgré les criailleries de tous les *vieux* qui déclarent n'avoir jamais eu rien de pareil à exécuter. Les millions de notes fausses, de mouvements mal donnés et surtout de rythmes pris à contresens, m'ont si cruellement torturé et agacé les nerfs, que ce supplice est l'unique cause du malaise dont je ne suis pas encore tout à fait remis. Patience!... Nous arriverons à la première représentation vers le 21 ou le 25 du mois d'août. Duprez sera superbe, les chœurs vont

très bien, madame Dorus-Gras n'est pas mal du tout, et il y a une certaine entrée du Cardinal ministre qui vous plaira.

Et l'ouverture, à propos, je parie que vous en serez content.

J'ai l'air de vendre la peau de l'ours, mais si ma partition se grave, vous me ferez le plaisir d'en accepter la dédicace, n'est-ce pas?... Car enfin c'est vous qui avez donné le *métal* pour fondre Persée, et le pauvre Benvenuto vous doit son œuvre telle quelle.

Adieu. Mes hommages respectueux à madame Legouvé. Mille amitiés à Schœlcher. Je vous écrirai pour la dernière répétition.

Communiqué par M. Paladilhe.

Cette lettre fait allusion à l'acte de bonne et généreuse amitié qu'accomplit Legouvé en avançant à Berlioz la somme d'argent, — *le métal,* suivant son expression, tirée de la dernière scène de *Benvenuto Cellini*, — qui lui était nécessaire pour achever la composition de cette œuvre. Voir les *Mémoires*, et comparer le passage des *Soixante ans de souvenirs* de Legouvé cité dans la préface de ce recueil.

Comme suite à l'offre dont il est question dans cette lettre, Berlioz a communiqué à Legouvé le projet de dédicace ci-après, écrit de sa main sur du papier à musique, en travers des portées.

Mon cher Legouvé,

Vous connaissez la vie de l'homme étrange et admirable dont mon opéra porte le nom.

Vous savez que la veille du jour où devait être fondu son immortel *Persée*, il parcourut Florence, implorant de ceux qu'il croyait ses amis la somme nécessaire à l'achèvement de son plus bel ouvrage. Le métal lui manquait, il était pauvre alors et ne pouvait l'acheter. Tous furent sourds à la noble prière de l'artiste.

Au moment décisif, son œuvre allait être anéantie, quand, inspiré par un désespoir sublime, il saisit les vases d'or, les statuettes, les armures ciselées, travaux sans prix de ses savantes mains, et les jetant dans la fournaise, la lave ardente put étancher enfin la soif du moule qui l'attendait béant : et *Persée* apparut. Comme il ne devait rien qu'à lui-même, Cellini triomphant n'inscrivit auprès du corps de la Méduse terrassée que ces mots énergiques :

Si quis te læserit, EGO *tuus ultor ero!!!*

Vous voyez que le peu de valeur de mon ouvrage n'est pas la seule différence à signaler entre l'aventure du statuaire florentin et celle du compositeur français. Car vous avez deviné que le *métal* me manquerait aussi pour achever ma musique ; et sans attendre le jour où, n'ayant point de vases d'or à jeter à la fonte, j'eusse été obligé de..... me jeter ailleurs, *vous êtes venu me prier* d'accepter une offre généreuse qui seule pouvait me permettre de terminer ma tâche à loisir.

C'est donc votre nom, cher et digne ami, qui doit se trouver en tête de cette partition. Les vrais artistes com-

prendront tout ce qu'il y a d'inexprimable dans le sentiment qui m'a porté à l'y inscrire.

Je n'ai pu graver sur mon ouvrage, comme Benvenuto sur le sien : Si quelqu'un t'outrage, je te vengerai !

Cet engagement m'eût donné trop à faire, et Cellini lui-même ne suffirait pas à le remplir.

H. BERLIOZ

Communiqué par M. Paladilhe.

La partition de *Benvenuto Cellini* n'ayant paru que beaucoup plus tard — en Allemagne, — la partition d'orchestre même n'ayant été gravée qu'après la mort de Berlioz, la rédaction ci-dessus ne fut pas utilisée. Berlioz n'en dédia pas moins à Legouvé l'ouverture, seul morceau de l'opéra qui ait paru de son temps en grande partition. Plus tard, il lui fit encore hommage de son livre : *A travers chants.*

Catalogue d'autographes, J. Charavay, 230. 15 septembre (1838). Demande de renseignements pour l'envoi de la partition de son *Requiem* au duc d'Orléans (Cf., ci-après, lettre du 30 novembre à son père).

La première représentation de *Benvenuto Cellini* eut lieu à l'Opéra, le 10 septembre 1838.

XXIV

A SON PÈRE

Paris, 20 septembre 1838.

Cher père,

Il y a dix jours que j'aurais dû vous écrire ; mais le moyen dans une tourmente comme celle d'où je sors ?

Vous avez vu les journaux, du moins les mauvais, car c'est toujours sur ceux-là que l'on tombe en pareil cas. Les bons sont *la Quotidienne*, *le Messager*, *le Journal de Paris*, *la France musicale*, *la Gazette musicale*, *l'Artiste*, *la Presse*. Le fait est que la seconde et la troisième représentation ont marché à merveille grâce à la suppression des scènes qui avaient le plus indisposé le public. Si je me trouve arrêté cette semaine, c'est l'amour-propre géant de Duprez qui en est cause. Le succès ne s'est pas trouvé concentré sur lui, et les deux cantatrices au contraire ont eu les honneurs du chant et de l'action. En conséquence il n'a plus voulu jouer ce rôle, et c'est A. Dupont[1] qui va le remplacer ; mais comme il ne s'y attendait pas plus que moi, il est obligé d'apprendre toute cette musique, et nous de patienter jusqu'à ce qu'il la sache. Ce sera huit ou dix jours d'interruption. Après quoi, par la combinaison du répertoire, je serai représenté *plus souvent* que je n'aurais pu l'être si Duprez avait gardé son rôle[2].

Vous dire toutes les menées, intrigues, cabales, disputes, batailles, injures auxquelles mon ouvrage a donné lieu est impossible. C'est un miracle d'en être resté le maître ; la fureur de certains journaux contre ce qu'ils appellent *mon système* peut vous donner une idée très affaiblie de l'acharnement de la lutte. On en est à faire

1. Alexis Dupont, second ténor à l'Opéra, a fréquemment prêté son concours à Berlioz (dès 1827).

2. Que d'illusions le pauvre grand homme se fit toute sa vie !

des brochures pour et contre [1]. C'est une mêlée dans laquelle mes défenseurs disent presque autant de folies que mes détracteurs. Il faut laisser faire ; tout ce trouble disparaîtra avec le temps. Les Français ont la rage de disputer sur la musique sans en avoir les premières notions ni le sentiment. Cela fut au siècle dernier, cela est, et cela sera. L'important est qu'on m'entende souvent, *très souvent*, je compte sur ma partition pour me tirer d'affaire plus que sur tout ce qu'on dirait en sa faveur. Les deux représentations qui ont suivi la première me font voir que j'ai droit de l'espérer.

Il a fallu tant de remaniements occasionnés par les changements apportés dans la pièce que j'en suis tout hébété de fatigue. Cependant le mauvais moment est passé. J'espère que ni vous ni mes sœurs ne vous tourmenterez de cet orage plus qu'il n'y a lieu. Vous aviez dû le prévoir comme je le prévoyais. C'était inévitable. Il ne s'agissait que de rester maîtres du terrain, et nous y sommes parvenus plus aisément que je n'espérais, eu égard aux ennemis enragés que mes feuilletons, la protection que m'accordent les *Débats*, ma tendance musicale et les jalousies de métier m'ont suscités depuis de longues années. Et ils s'étaient tous donné rendez-vous à l'Opéra ce jour-là.

1. On fit même un livre de 350 pages : *De l'école musicale italienne et de l'Académie royale de musique, à l'occasion de l'opéra de M. H. Berlioz*, par JOSEPH D'ORTIGUE, 1839. Voir, plus loin la lettre du 30 novembre 1838.

Adieu, cher père, je vous embrasse tendrement ; j'attends de vos nouvelles.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

A HUMBERT FERRAND, même date (*Let. int.*, 181). Détails analogues à ceux de la lettre précédente. Berlioz y avoue en outre le mauvais effet produit par le livret. « Nous avons eu tort de croire qu'un livret d'opéra roulant sur un intérêt d'art, sur une passion artiste, pourrait plaire à un public parisien. »

Au sujet des intrigues sous lesquelles succomba l'œuvre de Berlioz et de la défection de Duprez, voir une lettre de L. Jonnart à Desmarets (violoncelliste à l'Opéra, et ami dévoué de Berlioz) dans la *Revue musicale* du 15 août 1903. — Comparez les aveux ingénus, ou pour mieux dire inconscients, de Duprez lui-même dans ses *Souvenirs d'un chanteur*, 153.

A HUMBERT FERRAND, septembre 1838 (*Let. int.*, 183). Envoi d'une place pour une représentation de *Benvenuto Cellini*.

XXV

A SA SŒUR ADÈLE

[Paris,] 8 octobre 1838.

Chère sœur,

Nos lettres se sont croisées ; je ne t'écris que trois lignes pour te dire où j'en suis de ma grande affaire.

A. Dupont qui remplace ce gredin de Duprez ne sait pas encore son rôle. Il lui reste les deux tiers du second acte à apprendre. La polémique ne se ralentit pas. On a été sur le point d'en venir aux coups de pistolet la semaine dernière, à ce que j'ai appris par un feuilleton de la *Revue du XIXe siècle*. En attendant on grave ma musique [1].

Mon *Requiem* qui vient de paraître et dont le prix est assez élevé se vend bien.

Dès que *Benvenuto* sera remis en scène je t'écrirai.

D'ici là probablement j'aurai vu Prosper. Nous l'attendons le 18 ou le 20 au plus tard. Il viendra débarquer chez moi. Henriette se fait une fête de l'avoir pour chevalier et de lui montrer Paris. Louis demande tous les jours s'il est arrivé et s'il ira à la chasse avec lui. Le pauvre enfant est un peu souffrant d'une espèce de grippe depuis quelques jours.

J'ai vu un des Strauss qui m'a parlé de toi.

Comment va mon père?... et Nanci?... et son excellent mari?... et Henri le nouveau marié? Tu m'as parlé d'un jeune musicien qui m'est recommandé par Pauline : je ne l'ai pas vu, personne n'est venu.

Mille amitiés à Casimir Faure si tu as occasion de les lui transmettre. Je lui dois une réponse. C'est très mal de ma part...

1. On n'a gravé, à ce moment, que les morceaux séparés de *Benvenuto Cellini*.

Et les vendanges?... Prosper me racontera tout ça.
Adieu, adieu.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

XXVI

A SON PÈRE

[Paris, 30 novembre 1838.]

Cher père,

J'apprends que vous avez été malade d'un rhume long et violent; il est je pense tout à fait dissipé aujourd'hui. Voilà malheureusement la saison où la plus chère de vos distractions vous est interdite : le froid, l'humidité, sont vos ennemis naturels. Que ne puis-je, ne fût ce que pour huit jours, aller partager avec Adèle les soins qu'elle vous donne! Car vous êtes tous les deux seuls je crois? Nanci est partie. Mais le moyen! il n'y a pas plus de liberté pour moi de quitter Paris un instant, qu'il n'y en a, à ce qu'il paraît, pour vous de passer les Alpes et d'aller retrouver en Toscane le soleil et la campagne verdoyante que vous aimez tant.

Je suis d'ailleurs au lit depuis trois semaines ; un rhume qui menaçait de devenir autre chose m'y retient encore, pour peu de temps j'espère. J'avais annoncé un concert

que je devais diriger, il a eu lieu sans moi hier ; et, à en croire les félicitations des amis qui ont rempli ma chambre hier jusqu'à une heure assez avancée, le succès a été d'une violence extrême. On devait reprendre mon opéra mercredi dernier, il était affiché, quand une indisposition d'un des chanteurs est venue ajourner encore cette reprise... Elle aura lieu, dit-on, mercredi prochain, après-demain. Je ne sais si je pourrai y assister. Mes sœurs ont écrit à Prosper pour lui demander des détails sur l'affaire ou plutôt l'intrigue multiple qui se rattache à la représentation de mon ouvrage. Le pauvre garçon est fort loin de pouvoir vous les donner, moi-même par lettre j'en serais incapable. Mais d'Ortigue publie en ce moment un volume où tout est exposé fort clairement[1]. Quand je dis tout, c'est presque tout que je devrais dire, il y a encore bien des détails que je l'ai prié de taire, puisque je n'ai pas rompu avec l'administration de l'Opéra. Je vous enverrai ce livre dès qu'il paraîtra. Ce monde-là est un monde d'intrigues aussi compliquées qu'aucunes de celles qui se puissent tramer à la cour.

A propos de la cour, je suis allé présenter un exemplaire de mon *Requiem* au duc d'Orléans qui avait depuis longtemps souscrit pour cet ouvrage. Le prince a été fort aimable et accueillant. On m'écrit des Tuileries pour m'engager à demander une audience au duc

1. Voir ci-dessus, lettre du 20 septembre.

de Nemours; il paraît qu'on a envie de me voir. Quand je serai tout à fait guéri, je me présenterai.

Prosper travaille beaucoup, le directeur de son institution m'a dit plusieurs fois qu'il était très content de lui. Vous savez que nous avons toujours été fort bien ensemble, mon frère et moi, je puis vous assurer que j'ai toute sa confiance et que le meilleur moyen de l'obtenir c'est de montrer qu'on en a en lui. Il se plaint d'être entouré exclusivement de petits garçons; je ne sais si c'est à dessein que vous l'avez placé dans cette institution. Il aurait besoin de couvertures. Il meurt de froid dans son lit. Il voudrait aussi pouvoir, comme quelques autres, travailler dans une chambre à part. Je le trouve plus avancé que je ne m'y attendais. Sa tête est assez bien meublée. Il me semble que mes sœurs l'ont jugé bien sévèrement. C'est un esprit lent, mais qui se développera tôt ou tard d'une manière fort remarquable. Il est transporté de joie quand je puis le faire sortir et pour moi j'en ai beaucoup aussi à le voir.

Adieu, cher et excellent père, faites-moi donner de vos nouvelles le plus tôt possible. J'écrirai je pense bientôt à Adèle pour lui apprendre comment se sera passée ma nouvelle bataille à l'Opéra.

Henriette et Louis ont été malades aussi, mais ils vont mieux fort heureusement.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

XXVII

AU MÊME

[Paris,] 18 décembre 1838.

Cher père,

Mon dernier concert a obtenu avant-hier un tel succès que je ne sais comment vous le décrire. Mais voilà un fait.

Après le concert, Paganini, ce noble et grand artiste, est monté au théâtre et m'a dit que pour cette fois il était tellement ému et étonné qu'il avait envie de s'agenouiller devant moi ; comme je me récriais sur cette expression outrée, il m'a entraîné vers le milieu de la scène, et là, en présence des quelques musiciens de mon orchestre qui n'étaient pas encore sortis, malgré mes efforts, il s'est *mis à genoux* devant moi déclarant que j'étais allé *plus loin que Beethoven.*

Ce n'est pas tout. A présent, il y a cinq minutes, voilà son fils, le petit Achille, charmant enfant de douze ans, qui vient me trouver et me remet de la part de son père la lettre suivante avec un présent de *vingt mille francs:*

Mio caro amico,

Beethoven estinto, non c'era che Berlioz che potesse farlo rivivere ; ed io, che ho gustato le vostre divine compo-

sizioni, digne di un genio qual siete, credo mio dovere di pregarvi a voler accettare in segno del mio omaggio ventimila franchi, i quali vi saranno rimessi dal signor baron de Rothschild.

Credete mi sempre

il vostro affettuoso amico,

NICOLO PAGANINI.

Cher père, je ne perds pas un intant pour vous apprendre cette bonne nouvelle.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

XXVIII

A PAGANINI

18 décembre 1838.

O digne et grand artiste,

Comment vous exprimer ma reconnaissance!!! Je ne suis pas riche, mais, croyez-moi, le suffrage d'un homme de génie tel que vous me touche mille fois plus que la générosité royale de votre présent.

Les paroles me manquent, je courrai vous embrasser

dès que je pourrai quitter mon lit, où je suis encore retenu aujourd'hui.

H. BERLIOZ.

Cette lettre, reproduite en fac-similé dans la *Gazette musicale*, n'avait pas encore été insérée à sa date dans les recueils de lettres de Berlioz.

XXIX

A SA SŒUR ADÈLE

[Paris,] 20 décembre 1838.

Chère sœur,

J'ai reçu ta lettre avec ce qu'elle contenait. Shakespeare dit que les malheurs ne marchent que par paires, il en est de même des événements heureux. Après ma lettre à mon père, vous avez dû voir des douzaines de journaux parlant de la noble action de Paganini; à présent, voilà qu'on m'apprend que je suis nommé sous-bibliothécaire du Conservatoire[1]. Le bibliothécaire est un de mes meilleurs amis[2] qui remplit sa place sans appointements; j'aurai moi, au contraire, deux mille francs par an, sans

1. Berlioz fut en effet nommé Conservateur de la Bibliothèque du Conservatoire pour prendre date au 1er janvier 1839 *(Archives du Conservatoire)*.

2. Bottée de Toulmon.

aucune obligation à remplir ni travail à faire. C'est une sinécure qu'on me donne; les appointements pourront être élevés jusqu'à trois mille francs l'année prochaine[1]. Je n'ai pas encore reçu ma nomination officielle, mais on m'assure que c'est positif.

A présent je reviens à Paganini. On ne parle que de ça dans tout Paris ; il était aussi célèbre, le pauvre homme, pour son avarice que pour son talent phénoménal. Aussi tout le monde de me dire : « C'est prodigieux! C'est le triomphe le plus inouï que l'art ait jamais obtenu, c'est presque incroyable! » — Beaucoup de gens ne veulent pas encore le croire. C'est que beaucoup de gens ne peuvent comprendre un artiste tel que lui. Paganini professe un mépris incommensurable pour les nécessités matérielles et toutes les platitudes de la vie, et il regrette en conséquence la moindre dépense qui leur est consacrée ; mais en fait d'art son âme est plus noble et plus grande qu'aucune autre. Il vient hier d'en donner la preuve.

J'avais été obligé de garder encore mon lit depuis mardi dernier, en conséquence je n'avais pu le voir ; lui de son côté n'osait sortir à cause du temps glacial et du brouillard qui règnent. J'ai quitté ma chambre

1. Toujours des illusions! Les appointements que reçut Berlioz ne furent pas de deux mille francs, mais de quinze cents, et il n'obtint jamais d'augmentation, soit comme conservateur adjoint, soit comme bibliothécaire, sinon par la mesure générale qui doubla les appointements — si dérisoires! — de tout le personnel du Conservatoire, — trois ans avant sa mort.

aujourd'hui seulement, et tu penses que ma première visite a été pour lui. Je l'ai trouvé seul dans une grande salle des Néo-Thermes où il demeure. Tu sais qu'il a depuis un an complètement perdu la voix, et que sans l'intermédiaire de son fils on a beaucoup de peine à l'entendre. Quand il m'a aperçu, les larmes lui sont venues aux yeux (je t'avoue que les miennes n'étaient pas loin de mes paupières) ; il a pleuré, ce féroce mangeur d'hommes, cet assassin de femmes, ce forçat libéré, comme on l'a dit tant de fois, il a pleuré à chaudes larmes en m'embrassant : « Ne me parlez plus de tout ça, m'a-t-il dit, je n'ai aucun mérite ; c'est la plus profonde joie, la satisfaction la plus complète que j'aie éprouvée de ma vie ; vous m'avez donné des émotions que je ne soupçonnais pas, vous avez fait avancer le grand art de Beethoven. » — Puis, s'essuyant les yeux et frappant sur une table avec un singulier éclat de rire, il s'est mis à parler avec volubilité, mais comme je ne l'entendais plus, il est allé chercher son fils pour servir d'interprète ; alors, le petit Achille m'aidant, j'ai compris qu'il disait : « Oh je suis heureux ! je suis au comble de la joie en songeant que toute cette vermine qui écrivait et parlait contre vous ne sera plus si hardie ! Car on ne pourrra pas dire que je ne m'y connais pas, moi, et je suis cité pour n'être pas facile à séduire. » Mais je ne puis te rapporter tous les détails de cette entrevue. Tous mes amis sont dans un enthousiasme inexprimable. Janin m'a écrit ce matin une lettre qui paraîtra

dimanche dans la *Gazette musicale* avec celle de Paganini. Schlesinger a obtenu de ce dernier la mienne, qu'il fait autographier avec les deux autres, bien que ce ne fût pas mon avis; enfin vous verrez ça. Je vous enverrai ce que je pourrai trouver de journaux sur mes deux concerts. Mais c'est un travail que de fouiller dans tout ça; moi qui ne sors pas, il faudra que je cherche dans les numéros de quinze jours au moins. Oh! quel tapage en Allemagne et en Angleterre! Un pareil hommage me venir d'un *Italien!* C'est foudroyant! Il est vrai que cet Italien-là ne fait pas de musique italienne, il a en oublié le style depuis longtemps. Je pense que mon père sera satisfait. Si je pouvais donner un troisième concert, j'aurais un monde fou. Mais il n'y a plus de salle disponible. Nous allons voir ce qu'ils vont faire à l'Opéra pour *Benvenuto*. Dupont est rétabli, il joue ce soir.

A présent je pourrai faire mon voyage d'Allemagne. Le hasard a amené à Paris cet hiver une foule d'artistes allemands qui sont pour ma musique d'un fanatisme fort encourageant.

Mon oncle est ici. Il est trop en dehors du monde artiste pour comprendre tout à fait ce qui se passe en moi et autour de moi. Liszt, qui est à Florence, va bondir de joie; et Rossini, qui promène son ironie à Milan, va se mordre les lèvres jusqu'au sang, Paganini étant à peu près le seul homme dont il prise le suffrage et dont il redoute la critique.

Prosper a été un peu malade, il va beaucoup mieux; Henriette et Louis ne vont pas mal. La maison ne désemplit pas de visiteurs et les lettres de félicitations pleuvent.

Adieu, chère Adèle, te voilà contente pour quelques jours, j'espère !

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

La reprise de *Benvenuto Cellini* eut lieu à l'Opéra le 11 janvier 1839.

XXX

A JULES JANIN

[Paris, 12 janvier 1839.]

Mon cher Janin,

Je n'avais pas reçu votre lettre quand je vous ai écrit ce matin. Puisque vous n'étiez pas à l'Opéra, voilà ce qui s'est passé. L'opposition s'est bornée à chuter le sextuor du second acte, qui est réellement trop long (et que je vais raccourcir autant que me le permettront les paroles), tout le reste a été chaudement applaudi, surtout les trois airs de madame Gras, de Massol et surtout de madame Stoltz. Le grand final, qui n'a jamais été si bien exécuté, a été également fort chaudement accueilli.

La scène de la foule sur la place Colonne a produit un grand effet. Dupont a dit avec un charme et un sentiment vrai toutes les parties douces de son rôle. L'air « Sur les monts les plus sauvages » a paru à tout le monde mieux rendu par lui que par Duprez. L'orchestre a massacré l'ouverture qu'il n'avait pas répétée, mais il ne faut pas le dire. Les chœurs ont mis dans leur exécution plus de chaleur et d'ensemble qu'à l'ordinaire. En somme, nous voilà relevés, si Duponchel ne nous laisse une seconde fois retomber à terre en éloignant trop les autres représentations.

Les acteurs ont quelquefois manqué de mémoire. La salle était fort belle, et Duponchel est content.

Adieu, je vous embrasse pour toute votre verve affectueuse, vous êtes un excellent ami, je ne l'oublierai jamais. Horace aura menti :

Tempora si fuerint nubila, non solus eris.

H. BERLIOZ.

La Musique des familles, 11 août 1888 (Collection Dentu. Ed. HIPPEAU).

Un billet au même J. Janin, postérieur de quelques jours au précédent, contient ces mots :

Je suis bien triste aujourd'hui, je viens de perdre mon frêre, un pauvre gàrçon de dix-neuf ans, que j'aimais.

(D'après J. G. Prod'homme, *Hector Berlioz*, p. 195).

Prosper Berlioz mourut en effet à Paris, le 15 janvier 1839, dans la pension où il faisait ses études. Il existe

ici, parmi les lettres conservées par la famille, une lacune de près de quatre mois (jusqu'au 9 avril 1839) : nous n'avons donc aucun renseignement immédiat sur cet événement ; mais nous ne saurions douter que Berlioz, malgré tant d'obligations impérieuses, ait rempli tous les devoirs que lui imposait sa situation de frère aîné, avec le dévouement affectueux dont il ne s'est jamais départi à l'égard des siens. En tout cas, l'ensemble de ses lettres ne peut laisser aucun doute sur la cordialité des sentiments qu'il éprouvait pour ce jeune frère, et qui ont inspiré à un biographe des réflexions aussi inopportunes que peu justifiées.

XXXI

A FRANZ LISZT

[Paris,] 22 janvier 1839.

Cher ami,

J'allais t'écrire pour te remercier précisément de l'article dont tu me parles[1]. Il a paru dans *la Gazette musicale*, deux jours après la reprise de mon opéra, et je t'avoue qu'il m'a touché plus que je ne saurais le dire ; l'à propos de son insertion est, en outre, un hasard heureux qui ne te fâchera pas. Oh ! tu m'as fait bien plaisir. Je n'ai rien changé à la rédaction, n'ayant appris l'existence de ton article qu'en le lisant dans le numéro du

1. *Le Persée de Benvenuto Cellini, extrait des lettres d'un bachelier ès-musique*, très bel article de Liszt, daté de Florence, 30 novembre [1838], et inséré dans la *Revue et Gazette musicale*, du 13 janvier 1839.

journal où l'on rendait compte de ma représentation. Merci ! tu es un bon, un excellent ami.

La reprise de *Benvenuto* a été très heureuse, tu sais déjà cela par les journaux ; tu as dû le voir par le feuilleton de Janin où il racontait la soirée chez le Grand-Duc et la charmante délicatesse avec laquelle la Grande-Duchesse a imaginé de te faire un présent dans la personne d'un de tes compatriotes. J'ai été agréablement surpris de la nouvelle coïncidence qui nous a fait nous rencontrer encore dans le feuilleton des *Débats*. A présent, *Benvenuto* sera joué aussi souvent que le permettront les arrangements des ballets. Je dépends en conséquence des caprices de Fanny Essler ; elle est enchantée de danser *devant moi* (terme de coulisses), mais comme le nombre des ballets dont l'étendue permet de les donner avec mon ouvrage est très petit et que d'ailleurs elle n'a pas de succès dans *la Fille du Danube,* ni dans *la Sylphide*, la fréquence de nos représentations dépend aujourd'hui de la *durée* de *la Gitana* qu'on monte en ce moment pour elle. Nous allons voir. Ma quatrième représentation, retardée, comme tu sais, par l'abandon subit du rôle par Duprez, a été fort belle; salle comble et grands applaudissements (un seul morceau excepté, dont la longueur paraissait démesurée eu égard à la faiblesse du jeu de Dupont, qui n'animait pas assez une scène déjà ennuyeuse et longue par elle-même). Je t'enverrai le petit nombre de morceaux gravés ; il n'y en a que neuf, et pas un chœur ; j'attends d'avoir fini de

corriger les épreuves de la grande partition de l'ouverture pour que tu puisses avoir le tout ensemble. J'ai cédé à Schlesinger la propriété de mon *Requiem*; tu penses bien que je ne t'ai jamais compté parmi mes souscripteurs *sérieux* (terme de boutique), et je te prie d'accepter l'exemplaire que tu recevras avec le reste.

Quel monde que notre monde à l'Opéra! Quelles intrigues! Toutes ces rivalités! toutes ces haines! tous ces amours! C'est vraiment plus curieux de jour en jour.

On ne me dit rien de Paganini! C'est beau pourtant! Tu aurais fait ça, toi!... Réellement, mon dernier concert a été magnifique, je n'ai jamais été exécuté ni compris comme ce jour-là.

Je rumine en ce moment une nouvelle symphonie [1]; je voudrais bien aller la finir près de toi, à Sorrente ou à Amalfi (va à Amalfi), mais impossible : je suis sur la brèche, il faut y rester. Je n'ai jamais mené une vie aussi agitée; la lutte musicale à laquelle je viens de donner lieu est d'une animation et même d'une violence rares. J'ai reçu bien des lettres en prose et en vers de mes partisans, mais aussi des invectives *anonymes* de mes adversaires : l'un, entre autres, poussait la stupidité jusqu'à m'engager à me brûler la cervelle... N'est-ce pas joli?... Quand Paganini m'a écrit sa fameuse lettre et quand on a su son exaltation en entendant pour la première fois *Harold* au Conservatoire, il y a eu des

1. Première mention de *Roméo et Juliette*.

grincements de dents d'une part et des applaudissements furieux de l'autre. Je suis sûr que si j'avais habité l'Italie et que le théâtre de la guerre eût été Rome, par exemple, certaines gens se seraient donné le plaisir de me faire assassiner, à moins toutefois que je ne les eusse prévenus. Bah! j'aime cette vie-là; j'aime à nager en mer, tout comme toi. Et à force de nous rouler dans les vagues, nous finirons par les dompter et par ne plus leur permettre de nous passer sur la tête.

Te voilà donc à Rome! M. Ingres va te faire un fier accueil, surtout si tu veux lui jouer notre adagio en *ut dièze* mineur, de Beethoven, et la sonate en *la bemol* de Weber. J'admire beaucoup le fanatisme des admirations musicales de ce grand peintre, et tu lui pardonneras de bon cœur de me détester en songeant qu'il adore Gluck et Beethoven.

Ah! tu vas à Rome! Tu vas faire connaissance avec le *siroco!* Tu me diras des nouvelles de ce vent d'Afrique qui fait tant souffrir les organisations nerveuses. Je te recommande une chose sans laquelle tu ne connaîtras que fort incomplètement le sens poétique de ce grand nom de la Ville Éternelle: prends un fusil (c'est un prétexte) et va chasser pendant deux ou trois jours dans la plaine, du côté du lac de Gabia; il y a là des ruines, des oasis, des monticules qui te diront bien des choses. Ensuite, garde-toi autant que possible des *conversations* romaines, tu ne trouverais pas *à parler à des visages;* il n'y a pas d'épicier pire que l'épicier romain.

Que je suis content de bavarder avec toi, ce soir ! Je t'aime beaucoup, Liszt. Quand nous reviendras-tu ? Aurons-nous encore des heures de causeries enfumées, avec tes longues pipes et ton tabac turc ?... J'ai eu une bronchite très violente, qui m'a fait un instant penser à l'ode de Gluck : « Caron t'appelle », et dont je ne suis pas encore guéri entièrement.

Pourquoi donc suis-je gai ? Nos amis sont pour la plupart assez tristes ; Legouvé a une cruelle gastrite ; Schœlcher vient de perdre sa mère ; Heine *n'est pas heureux* ; Chopin est souffrant aux îles Baléares ; Dumas traîne un boulet dont le poids augmente de jour en jour ; madame Sand a un enfant malade, Hugo seul reste tranquille et fort.

Ah ! bon ! me voilà vexé. On devait me jouer demain et voilà que Dupont est malade ; on joue *la Fille mal gardée* et le bal de *Gustave*, quatre cents francs de recette ! « Tant pis ! » comme dit mon gamin d'Ascanio ; je ne prendrai pas pour cela le mode mineur.

Rappelle-moi au souvenir de madame d'A... Je la remercie sincèrement de l'intérêt qu'elle veut bien prendre aux péripéties de mon drame ; c'est par affection pour toi, mais je n'en suis pas moins reconnaissant.

Adieu, adieu, je t'embrasse de toute mon âme et te souhaite le vent du nord, puisque tu es à Rome.

Ton ami,

H. BERLIOZ.

Communiqué par M. Émile Ollivier, (antérieurement reproduit dans *le Gaulois*, 2 janvier 1896).

XXXII

A LECOUR

Mercredi, 20 février (1839).

Mon cher Lecour,

Donnez-moi des nouvelles de Paganini; je lui ai écrit il y a un mois et je n'ai point de réponse. Remerciez aussi de ma part l'auteur de l'article du *Sud* sur cet aimable Mainzer; vous devez le connaître. Morel est toujours un excellent ami, je le vois souvent et nous parlons toujours beaucoup de vous.

Je fais une grandissime symphonie. On donne *Benvenuto* ce soir; l'ouverture en partition et parties séparées paraîtra dans peu.

Mille millions d'amitiés.

Est-ce vous qui avez fait l'article sur les concerts de Marseille qui a paru dans *la Gazette musicale*?...

Vous me direz tout ça dans peu, n'est-ce pas ?

Tout à vous,

H. BERLIOZ.

Bibliothèque du Conservatoire (Autographes).

Lecour, avocat à Marseille, fut un des plus fidèles amis de Berlioz. De même Auguste Morel, plus tard directeur du Conservatoire de Marseille. — Joseph Mainzer, musicien et écrivain allemand, a consacré à Berlioz un écrit très défavorable. — Paganini avait quitté Paris pour le midi en janvier 1839, un mois après le concert qui donna lieu à son acte généreux, destiné à des conséquences si fécondes pour la suite de la carrière de Berlioz. Ils ne se revirent jamais.

XXXIII

A SA SŒUR ADÈLE[1]

[Paris,] 9 avril 1839.

Chère bonne sœur.

J'ai reçu et ta lettre et ton charmant cadeau. Tu as précisément deviné ce qui pouvait nous faire le plus de plaisir, car nous n'avions pas de thé complet, et dernièrement, quand Ferrand et son frère sont venus à Paris. nous avons été obligés d'emprunter tasses et cuillers pour donner du thé à notre petite réunion.

Te voilà donc mariée! Suat, d'après la lettre qu'il m'a écrite, était fou de toi (c'est-à-dire *est* fou de toi) et tu paraissais l'aimer pas mal aussi. Je ne sais rien de la cérémonie, etc., personne ne m'a écrit depuis ta lettre. Je pense que tout s'est passé comme tu l'entendais. Ta

1. Cette lettre est la première qui soit adressée « à madame Adèle Suat », et non « à mademoiselle Adèle Berlioz ».

proposition d'envoyer Louis à mon père a été acceptée dans le premier moment de fierté de sa mère, glorieuse d'envoyer à mon pauvre père un si joli garçon; puis les larmes sont venues à l'idée extravagante de s'en séparer, puis enfin comme c'est encore éloigné et qu'il sera plus grand alors, elle s'y décide à peu près. Mais c'est toi qui viendras le chercher. C'est l'enfant le plus charmant et le plus horriblement mal élevé que je connaisse. Il menace tout le monde avec son sabre, et il dit toutes sortes d'injures quand on le contrarie; il jure comme... son père; il a percé mon lit avant-hier d'un coup de baïonnette; il avait pris mon attirail de la garde nationale. Et avec tout ça il est charmant. Il est enchanté à l'idée d'aller cueillir des fraises et des pêches avec son grand-père, mais je ne sais trop comment il prendrait l'absence de ses parents dont il ne peut même se séparer une soirée sans des larmes. Enfin tu verras ça quand tu viendras à Paris.

Je suis malade, je ne puis décidément plus supporter le froid et il gèle depuis trois jours.

Je ne puis pas rester en repos à travailler chez moi; toujours sortir, toujours des premières représentations, des concerts, des répétitions.

Adieu, chère sœur, mille amitiés à ton mari. Je vous embrasse tous les deux.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

XXXIV

A LA MÊME

[Paris,] 17 mai 1839.

A la bonne heure! il n'y a que toi dans la famille, pour te décider enfin à ce gigantesque voyage!!! Bonne sœur, je te remercie. Henriette est transportée de joie, et Louis court dans toute la maison en criant comme un fou qu'il va voir sa tante Adèle!

J'écrivais il y a huit jours à mon père pour lui demander de venir[1]. Peut-être se décidera-t-il plus tard! Il faut venir vous loger dans la rue du Mont-Blanc[2], il y a là des hôtels garnis et nous serons voisins. Je ne sais qui t'a pu dire que nous étions à l'autre extrémité de Paris; mais Paris c'est la Chaussée-d'Antin, c'est le boulevard des Italiens, et nous sommes près de tout ça. Le beau temps reparaît aujourd'hui, il est venu avec ta lettre. Je sais bien bon gré à Suat de n'avoir pas lanterné comme tout le monde pour t'amener à Paris; dis-le-lui bien de ma part.

Allons, dépêchez-vous de partir!

Je vous embrasse tous les deux.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

1. Lettre non retrouvée.
2. Aujourd'hui rue de la Chaussée-d'Antin. Berlioz demeurait alors rue de Londres.

XXXV

A CHOPIN

[Paris, avril ou mai 1839.]

Mon cher Chopin,

Les uns me disent que vous allez bien, les autres que vous souffrez davantage, d'autres enfin qu'ils n'ont point de vos nouvelles; pour en finir, soyez assez bon pour m'écrire quatre lignes et me dire comment vous vous trouvez et quand vous nous revenez.

Mille amitiés.

H. BERLIOZ.

P.-S. — Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de madame Sand et mettez à ses pieds mes plus violentes admirations. Nous venons d'éprouver un rude opéra... d'Auber [1].

Monsieur, monsieur Chopin, à Marseille.

Karlovicz, *Souvenirs inédits de Chopin.*

A LISZT, Paris, 6 août 1839 (*Corresp. inéd.*, 123). Chronique sous forme de lettre ouverte, parue dans *la Gazette musi-*

1. *Le Lac des Fées*, représenté le 1er avril 1839.

cale dudit jour. Au nombre des nouvelles données, mentionnons celle-ci : « La cause de Spontini a été défendue dans une brochure par un de nos amis, Émile D(eschamps). »

A HUMBERT FERRAND, 22 août 1839. « J'ai fini ma grande symphonie avec chœurs. — Spontini a écrit à Émile Deschamps avant-hier une lettre incommensurablement ridicule... » *Benvenuto*. — *La Vendetta* de Rivolz.

XXXVI

A ANTONY DESCHAMPS

[Vers 1839.]

Mon cher Antony,

Je trouve ces vers magnifiques, pleins de feu, d'élan et d'enthousiasme bien senti. Spontini en sera très flatté, je n'en doute pas. Allez les lui porter.

Mille amitiés.

H. BERLIOZ.

Bibliothèque du Conservatoire (Autographes).

Rapprocher cette lettre des extraits des deux précédentes sur Spontini. Émile et Antony Deschamps furent collaborateurs de Berlioz, le premier pour *Roméo et Juliette* qui s'achevait juste à ce moment, le second pour le chœur final la *Symphonie funèbre et triomphale.*

A GEORGES KASTNER, 9 septembre 1839 (*Guide musical* du 14 décembre 1890). « J'étais dans l'*ultimo fuoco* de mon

ultimo pezzo; je ne pensais à rien autre. De plus nous avons eu une de nos voisines dans la maison qui est devenue folle, qui a fait une peur atroce à ma femme, qui nous a forcé d'aller chercher un refuge hors de chez nous pendant deux jours; tout cela m'a fait perdre le souvenir de la réponse que je vous devais... J'ai fini tout à fait la symphonie; fini, très fini, ce qui s'appelle fini. Plus une note à écrire. *Amen, amen, amenissimen!!!* »

A L'ÉDITEUR CATELIN, 1er octobre 1839 (Catal. d'autogr. J. Charavay, 219). Il le somme de publier de suite sa partition *(Benvenuto Cellini?)*[1].

XXXVII

A ELWART

[Paris, 8 novembre 1839.]

Mon cher Elwart,

Je ne pourrai pas me trouver jeudi à notre dîner.

Tout à toi.

H. BERLIOZ.

Communiqué par M. Chaper.

La dernière page de la partition autographe de *Roméo et Juliette* porte cette note de la main de Berlioz :

Cette symphonie, commencée le 24 janvier 1839, a éte

1. Cette lettre, mise en vente à Paris le 16 juin 1884, a été rachetée par l'éditeur Brandus, successeur de Schlesinger, lequel avait publié les morceaux séparés de *Benvenuto Cellini*. (Voir *Ménestrel*, 1884, 236.)

terminée le 8 septembre de la même année et exécutée pour la première fois au Conservatoire, sous la direction de l'auteur, le 24 novembre suivant.

XXXVIII

A SON PÈRE

[Paris,] 26 novembre 1839.

Cher père,

Je ne vous écris que six lignes pour vous annoncer un grand succès! *Roméo et Juliette* ont été accueillis avec des acclamations dont mon oncle Auguste pourra vous rendre bon compte, car il était au concert avec mes cousins. J'ai failli succomber à la fatigue des répétitions, mais le succès m'a remonté. Et, n'était un bain que j'ai pris mal à propos ce matin et qui m'a enrhumé, je n'aurais plus ni toux ni autre incommodité. Quel malheur que vous ne puissiez jamais vous trouver à Paris dans des occasions semblables! Ce premier concert, outre son importance immense musicalement parlant (la forme d'art qui en faisait le sujet étant encore inconnue), devait m'éclairer sur l'intérêt réel qu'une nouvelle composition de moi pouvait, à cette heure, exciter chez le vrai public.

L'affluence a été telle qu'on a refusé au bureau pour

plus de quinze cents francs de location. Malgré l'énorme quantité de billets que les exigences incroyables de la presse m'ont arrachée, le résultat de la recette a été de quatre mille cinq cent cinquante-neuf francs.

La salle ne peut contenir, avec les prix ordinaires, que cinq mille francs. La reine m'avait fait prévenir à midi qu'elle viendrait, on a tout disposé pour la recevoir, et je ne sais ce qui l'a retenue aux Tuileries. Les deux jeunes princes, le duc d'Aumale et le duc de Montpensier, ont seuls paru dans la loge royale. Je suppose que l'arrivée du duc d'Orléans qu'on attendait dans la journée aura été cause de ce contretemps.

J'ai reçu force lettres de compliments aujourd'hui. A part la presse sans-culotte, je crois, à en juger par ce qu'on dit, que les journaux me seront très favorables.

C'est probablement le succès le plus grand que j'aie encore obtenu.

Je vous embrasse avec l'espérance que cette nouvelle vous donnera quelques heures de bonheur.

Balzac me disait ce matin : « C'était *un cerveau* que votre salle de concert. » On y remarquait en effet toutes les notabilités intelligentes de Paris. Bien des ennemis venus là avec de sinistres intentions ont été obligés, par contenance, de faire semblant d'être enchantés. Ils se dédommageront dans les petits journaux par des farces anonymes.

La seconde exécution sera plus satisfaisante encore, je l'espère ; elle aura lieu dimanche prochain.

Cependant, la première est un tour de force que mon système de répétitions partielles pouvait seul produire; les artistes eux-mêmes s'étonnent de ce qu'ils ont fait.

Adieu, cher père, embrassez mes sœurs pour moi, je vous quitte pour m'occuper de quelques petits changements que je veux faire dans ma partition.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

Sur le verso de cette lettre, du côté de l'adresse, on lit les lignes suivantes, de la main du docteur Berlioz :

« Je m'empresse de te communiquer la lettre d'Hector, c'est un nouveau certificat de vie de ma part. Fais-moi le plaisir de me donner son adresse, car il faut bien que je lui témoigne combien ce nouveau succès me rend heureux. Adieu, chère fille, tu trouveras cette lettre jointe à un singulier envoi, une pelotte de beurre. »

A JULES JANIN, Paris, 28 novembre 1839 (Catal. d'autogr. J. Charavay, 373). En réponse à un article sur *Roméo et Juliette* où était rappelé le don de Paganini : « Je ne suis plus ou pas encore à l'âge où l'on pleure volontiers d'attendrissement, mais votre apostrophe à Paganini m'a fait fondre en larmes. »

XXXIX

A LASSAILLY

[Paris, 28 novembre 1839.]

Mon cher Lassailly,

Pourriez-vous trouver un moyen de m'annoncer dans *le Capitole* ou *le Journal général* où je ne connais personne ? Vous m'obligeriez beaucoup.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ.

A dimanche prochain.

Communiqué par M. Chaper.

XL

A SON PÈRE

Dimanche soir, 1er décembre 1839.

Cher père,

Il faut absolument, malgré ma fatigue, ma complète extermination, que je vous dise ces quelques mots : la seconde représentation de *Roméo et Juliette* a eu un

succès prodigieux, écrasant! on m'a abîmé d'applaudissements, de cris, de larmes, de tout.

A la fin du concert, au moment de la réconciliation des Capulets et des Montaigus, tout l'orchestre et les chœurs se sont levés avec des hourras à ébranler la salle, pendant que le public, dans le parterre, dans les loges, applaudissait à tout casser ; j'ai eu peur un moment de perdre mon sang-froid, chose que je redoute par-dessus tout, mais j'ai tenu bon !

Adieu pour ce soir.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

XLI

A ÉDOUARD MONNAIS, DIRECTEUR DE L'OPÉRA

Lundi, matin [2 décembre 1839].

Monsieur le directeur,

Veuillez être assez bon pour autoriser madame Wideman, MM. Alizard et Dupont, à chanter encore dimanche prochain les solos de ma symphonie. Je sais qu'on doit jouer à l'Opéra ce jour-là, mais ce que ces trois artistes ont à faire entendre dans mon concert n'est pas de nature à pouvoir les fatiguer ; ils s'engagent d'ailleurs,

tous les trois, à ne compromettre en rien les intérêts de la représentation du soir. Vous m'obligerez en m'accordant cette première faveur.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ.

P.-S. — J'espère que voilà une lettre administrative! Mais je prie mon ancien confrère, M. E. Monnais, de me recommander chaudement à M. le directeur de l'Opéra.

Monsieur E. Monnais, à l'Opéra.

Communiqué par M. Chaper.

Édouard Monnais, collaborateur de Berlioz à la *Gazette musicale*, avait été adjoint à Duponchel pour la direction de l'Opéra, le 15 novembre 1839.

XLII

A THÉOPHILE GAUTIER

Mercredi matin [12 décembre 1839].

Vous avez été admirablement bon; je vous remercie!

H. BERLIOZ.

Communiqué par M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

Théophile Gautier avait rendu compte de *Roméo et Juliette* dans son feuilleton de la *Presse* (11 décembre). L'article

contenait de magnifiques éloges à l'adresse de Berlioz : « Il a donné une âme à chaque instrument de l'orchestre, une expression à chaque note ; il a voulu que chaque phrase eût un sens précis ; cette idée, pressentie par quelques maîtres, essayée par Beethowen, a été bien développée par M. Berlioz, etc. »

XLIII

A SA SŒUR ADÈLE

Vendredi soir, 20 décembre 1839.

Chère Adèle,

Ta lettre m'a fait bien plaisir, je t'en remercie. Nanci m'écrit aujourd'hui que tu vas toujours bien ! à la bonne heure. Henriette vient d'être un peu malade ; j'ai eu peur, un instant, d'une pleurésie, comme l'année dernière, mais tout s'est dissipé heureusement sans recourir aux remèdes violents.

Mes trois concerts sont terminés, le succès est allé croissant jusqu'au dernier. L'exécution a été foudroyante. On n'a jamais osé donner trois fois de suite une *seule et même symphonie* ; je l'ai fait, et cette expérience a fait sortir de la poche du public la somme de treize mille deux cents francs ; il y a eu, *tout compris*, douze mille cent francs de frais, tu vois ce qui me reste... c'est misérable, n'est-ce pas ? mais ce résultat, eu égard à la

ladrerie de notre public musical, à l'exiguïté de la salle, et aux exigences des journaux pour les billets, est magnifique.

Henriette est un peu fière, tu le penses, d'avoir prédit tout ça.

Adieu, je n'ai que le temps de t'écrire ces deux ou trois lignes. Mille amitiés à Suat.

H. BERLIOZ.

P.-S. — J'enverrai à Nanci, la semaine prochaine, un gros paquet de journaux ; pour les feuilles hostiles, vous les avez toutes lues sans aucun doute, ce sont les premières qui vous seront tombées sous les yeux, comme de raison.

Communiqué par madame Chapot.

A HUMBERT FERRAND, Paris (et non Londres), 31 janvier 1840 (*Let. int.*, 187). « Vos félicitations me manquaient... me voilà content, le succès est complet. » Résultat financier : « N'est-ce pas triste d'avouer qu'un résultat si beau est misérable quand j'y veux chercher des moyens d'existence? Décidément l'art sérieux ne peut pas nourrir son homme. — Paganini est à Nice ; il m'a écrit il y a peu de jours ; il est enchanté de *son ouvrage*. Il est bien *à lui*, celui-là, il lui doit l'existence. »

XLIV

A SA SŒUR ADÈLE

[Paris], 13 février 1840.

Ah çà! mais il est donc convenu entre vous de ne plus m'écrire? Je ne sais rien de vous tous et je voudrais tant être au courant de vos façons de vivre. Comment vas-tu, toi, petite sœur? Quand me donnes-tu un neveu ou une nièce? Que fait ton mari? Que t'écrit Nanci? Que te dit-on de mon père? Réponds à tout ça.

Pour nous ici, voilà: Louis vient d'avoir la rougeole, et Henriette a été gratifiée d'une inflammation des amygdales qui l'a tourmentée assez longtemps. On est guéri à cette heure. Moi j'ai de temps en temps d'affreux maux de nerfs qui me font trembler comme un fiévreux, puis ces vents orageux du mois dernier m'avaient donné un spleen actroce; j'aurais massacré le Père éternel et son auguste Fils. Maintenant, je suis un peu remonté grâce à un splendide concert que j'ai dirigé pour le compte du directeur de la *Gazette musicale* et dans lequel ma symphonie d'*Harold* et l'ouverture de *Benevenuto* ont obtenu un succès vigoureux. Fétis y était, il a failli avoir un coup de sang... de rage.

Je suis enchanté en outre de voir des conversions s'opérer de jour en jour plus fréquentes. Enfin tout marche assez bien, il ne manque que des lettres de Saint-

Chamond[1], ou de la Côte, ou de Grenoble. Un des camarades de mon oncle m'a donné de ses nouvelles l'autre jour.

Adieu. Ton affectionné frère.

Mille amitiés à Suat.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

XLV

A SON BEAU-FRÈRE SUAT

[Paris, vers mars 1840.]

Voilà, mon cher Suat, la signature demandée. J'aurais dû vous l'envoyer un jour plus tôt, mais j'ai été pris au lit ce matin par des visiteurs, puis obligé de courir les ministères toute la journée, de sorte que ce soir seulement j'ai pu trouver une minute pour vous répondre.

Vos bonnes nouvelles d'Adèle nous ont fait un bien grand plaisir. Henriette a eu la grippe. Je ne vais pas mal. Louis est très bien.

Nous allons avoir une catastrophe à l'Opéra ; ce théâtre, comme tous les autres, est aux trois quarts ruiné par l'imbécillité de sa direction ; il compte sur *les Martyrs*

1. Résidence de son beau-frère Suat et de sa sœur Adèle.

de Donizetti[1] comme il comptait sur la voix de mademoiselle Falcon ; on dit cette partition d'une platitude immense, et j'ai peu de peine à le croire ; le poème d'ailleurs est assommant et religieux. Nous allons laisser couler ça à terre tout doucement. Il faut espérer que le règne du crétinisme musical ne sera pas éternel. Après cette chute, l'Opéra ne saura où donner de la tête, Meyerbeer ne voulant pas laisser jouer son nouvel ouvrage[2].

Adieu, mille amitiés à vous et à Adèle.

H. BERLIOZ.

Bien des choses de ma part à Dufeuillant quand vous lui écrirez.

Communiqué par madame Chapot.

XLVI

A VICTOR HUGO

[Paris,] 5 mai 1840[3].

Si sentir est vivre, j'ai vécu beaucoup aujourd'hui... J'ai lu vos vers ce matin ; à midi (c'était hier le 4 mai)

1. Cet ouvrage fut représenté à l'Opéra le 10 avril 1840.
2. *Le Prophète*, qui ne fut pas représenté avant 1849.
3. La préface des *Rayons et les Ombres* porte la date du 4 mai 1840. Ce recueil se termine par le *Retour de l'Empereur* : c'est de ce poème, sans doute, qu'il est question ici. — Est-il besoin de rappeler que le 5 mai est l'anniversaire de la mort de Napoléon ?

j'ai suivi le peuple au pied de la colonne, ce poème immortel de l'autre empereur...

J'ai marché longtemps, comme Ruy Blas, *dans mon rêve étoilé*... puis j'ai revu le bronze et j'ai relu vos vers... Maintenant je m'incline en pleurant, et j'adore...

H. BERLIOZ.

Monsieur Victor Hugo, Place Royale, Paris.

Communiqué par M. Gustave Simon.

XLVII

A CHOPIN

[Paris, Juillet 1840.]

Je viens de voir Vidal ; j'aurais voulu vous parler. Severini[1] est prévenu, allez le plus tôt possible vous arranger avec lui.

H. BERLIOZ.

1. Directeur du Théâtre-Italien.

(Le billet suivant était joint à cette lettre :

Dimanche, 26 juillet, à onze heures et demie,
Salle des concerts de la rue Neuve-Vivienne.
Répétition générale de la SYMPHONIE MILITAIRE
Composée par M. H. BERLIOZ.
Pour la fête funèbre du 28 juillet.

H. BERLIOZ.

Bon pour deux personnes.
Marche funèbre, Hymne d'adieu, Apothéose.

Karlovicz, *Souvenirs inédits de Chopin.*

La *Symphonie funèbre et triomphale* fut exécutée publiquement le 28 juillet 1840, dixième anniversaire de la Révolution de Juillet, pour l'inauguration de la colonne érigée à cette occasion sur la place de la Bastille.

Le 1er novembre 1840, Berlioz dirigea un festival à l'Opéra, dont les *Mémoires* ont conté les incidents divers. La lettre ci-après donne un autre récit des mêmes faits.

XLVIII

A SA SŒUR ADÈLE

Lundi, 2 novembre (1840).

Chère sœur,

Je ne t'ai pas répondu parce que je préparais une grande bataille que nous avons gagnée hier soir. Vous

ne lisez donc rien à la Côte? Je viens de monter un festival à l'Opéra; quatre cent cinquante musiciens et choristes ont exécuté sous ma direction des fragments de mon *Requiem*, de mes symphonies, un acte d'*Iphigénie en Tauride*, une partie de l'*Athalie* de Hændel et un madrigal du vieux maître italien Palestrina. Il y a eu, quinze jours à l'avance, cabales pour empêcher les musiciens de l'Opéra de se réunir à moi, injures dans les petits journaux, menaces, etc., etc. La répétition d'avant-hier ayant été horriblement fatigante et confuse, j'étais donc dans une anxiété que tu peux concevoir. Mais quand je suis entré hier soir sur cette immense scène de l'Opéra rendue plus immense encore par un plancher incliné qui descendait jusqu'au public, quand j'ai vu mon armée attentive, la salle pleine inondée de lumière, quand j'ai entendu le frémissement de l'auditoire au premier chœur des prêtresses de Diane (pendant l'orage), les applaudissements qui ont accueilli le chœur des Scythes, j'ai senti que l'affaire s'engageait bien. Aussi j'ai commencé mon *Dies iræ* avec confiance malgré les deux ou trois gredins que je savais être au parterre. L'effet de cette masse harmonique a été foudroyant, la salle tremblait sous l'effort des voix et des tonnerres et des trompettes; cette peinture du jugement dernier les a écrasés, et trois fois au milieu du morceau les applaudissements et les cris du public ont couvert les sons de mon peuple chantant. A la fin de ce morceau, un cher ennemi a eu la stupidité de pousser un coup de sifflet,

que j'aurais payé mille francs s'il s'était agi de l'acheter ; à l'instant la salle entière s'est levée avec des cris de fureur, mes exécutants ont joint leurs applaudissements à ceux du parterre et des loges. Les femmes applaudissaient avec leurs cahiers de musique, les violons et les basses avec leurs archets, les timbaliers avec leurs baguettes, c'était, on peut le dire, un succès *furieux*.

La leçon a été bonne ; le gredin en question une fois jeté à la porte, le *Lacrymosa*, la *Fête chez Capulet*, et la *Symphonie militaire* tout entière ont été accueillis avec un enthousiasme qu'il est bien rare d'obtenir à l'Opéra, surtout d'un public qui a payé plus cher qu'à l'ordinaire. L'*Apothéose* a été interrompue cinq fois par les applaudissements, et au dernier retour du thème triomphal tout le parterre s'est levé debout en gesticulant, criant; c'était superbe. Je suis exténué, mais moins qu'avant-hier.

Henriette pleure de bonheur.

C'est pour moi un événement dont les suites sont incalculables.

Adieu, embrasse bien mon père.

H. B.

Communiqué par madame Chapot.

A BULOZ, 22 novembre 1840 (*Corresp. inéd.*, 132). Protestation contre un article de la *Revue des Deux Mondes* lui reprochant d'avoir, au festival de l'Opéra, fait à Gluck « l'aumône de quelques ophicléides et écrasé Palestrina sous la pompe des voix et des instruments ».

XLIX

A SA SŒUR ADÈLE.

[Fin décembre 1840, ou commencement de 1841.]

Chère petite sœur,

Appelle-moi ingrat, paresseux, vilain, drôle, gredin, pour ne t'avoir pas encore répondu ! Tu feras bien ! Pourtant j'ai fait tant d'affaires musicales que je ne mérite guère que la moitié de tes éloges. Sois tranquille, tout ça ne fait rien, je t'aime, chère petite sœur, je t'aime autant que tu puisses désirer d'être aimée de ton frère.

Je viens de donner mon dernier concert. Grand, furibond enthousiasme ! Si tu faisais collection d'autographes, je t'enverrais une lettre de Balzac à ce sujet.

Tu sais qu'on m'a demandé une marche triomphale pour l'empereur, quinze jours avant la cérémonie[1] et que j'ai refusé *sous prétexte* qu'il ne s'agissait pas là d'un couplet de mariage qu'on peut improviser un soir en se couchant. Au fond je voulais me donner le plaisir de voir Auber, Halévy et Adam se casser les reins sur mon apothéose de Juillet; et, j'ai réussi à tel point que j'en ai eu le cœur saignant. Il n'est pas possible de

1. Le retour des cendres (15 décembre 1840).

voir une chute plus absolue et plus honteuse que celle de ces trois pauvres diables devant la salle de l'Opéra remplie jusqu'aux combles de billets donnés le jour de la répétition. Tous les musiciens me faisaient compliment en sortant. Et un musicien à moi inconnu, me prenant la main sur le grand escalier de l'Opéra : « Monsieur Berlioz, voilà une journée qui vous met sur la colonne Vendôme ! »

Le *Requiem* de Mozart a fait un assez triste effet, bien que ce soit un chef-d'œuvre ; il n'est pas taillé dans les proportions qu'exigeait une pareille cérémonie.

Oh ! notre sublime empereur, quelle pitoyable réception on lui a faite ! Mes larmes se gelaient sur mes paupières plus encore de honte que de froid. Je n'ai eu quelques heures de demi-contentement que celles que j'ai passées avec les canonniers des Invalides qui ne tiraient guère pourtant que comme pour le baptême du Comte de Paris ou de tout autre embryon princier. Oh ! j'aurais voulu, au lieu de ces cinq petites pièces enrhumées, avoir cinq cents dogues hurlant et jetant la flamme autour du monument, au moment de l'entrée du cortège. Mais rien ! tout raté ! tout manqué ! tout avorté ! même les effets d'artillerie !

Je suis, à cette heure, occupé d'adjoindre Scribe à Soulié pour terminer mon opéra[1], J'ai lu le plan de la pièce à Henriette qui en est enthousiasmée.

1. *La Nonne sanglante*, que Berlioz n'acheva point.

Adieu, petite sœur, embrasse ta jolie petite pour nous et fais de ma part mille amitiés à ton mari. Quand reviendrez-vous à Paris?

On m'a proposé la semaine dernière un engagement de deux mois pour aller donner des concerts à Londres, mais j'ai refusé de signer et fait d'autres conditions qu'on n'acceptera probablement pas.

H. BERLIOZ.

Louis embrasse sa tante Adèle et son oncle Suat; il commence à lire, il *chante du matin au soir* comme le savetier de La Fontaine, et c'est aussi *merveille de le voir*.

Communiqué par madame Chapot.

L

A EUGÈNE DELACROIX

[Été 1841.]

Mon cher Delacroix,

On m'affirme que vous m'en voulez de m'avoir vainement attendu pendant trois jours. Vous m'excuserez peut-être en mettant mon absence sur le compte d'un travail pressé : l'achèvement de cette fameuse *symphonie sauvage*, dont Meyerbeer s'est, paraît-il, tant diverti avant de la connaître. Cette excuse m'échappe. Que

Meyerbeer se rassure ! Je vous ai sacrifié, non pas à une harmonie quelconque, mais tout simplement à une pêche à la ligne dont Scribe a eu l'idée.

Ne sachant plus où s'isoler, il a eu cette invention de m'entraîner sur les bords de la Bièvre, pour y réfléchir à son aise, sous prétexte de dépeupler les rivages chers à Hugo. Tandis qu'il s'efforçait de chercher un dénouement, je m'efforçais de ramener une ablette. Mon cher peintre, je suis rentré bredouille. Le poisson se fait rare. On l'a prévenu contre les hommes et aussi, paraît-il, contre les musiciens.

J'ai même des jaloux au royaume des ondes !

Me voilà sans défense devant vous. Mais ce qui est différé n'est pas perdu. Je suis à jamais dégoûté d'un plaisirnouveau que je juge impossible. Tant il est vrai que,sauf la musique, toutes les tentatives m'échapperont. Quand je dis, *sauf la musique*, je me vante !

Excusez-moi encore, et à bientôt !

H. BERLIOZ.

Ménestrel du 10 août 1884.

Cette lettre, non datée, est évidemment de l'été de 1841, car il y est question du projet de collaboration avec Scribe, pour *la Nonne sanglante*, dont la première mention est faite dans la précédente lettre, et dont il sera de nouveau question dans la lettre du 3 octobre 1841, spécifiant que le dénouement est enfin trouvé.

Si, comme on peut le supposer, le rendez-vous que Berlioz s'excuse d'avoir manqué avait été motivé par un projet de por-

trait de Berlioz par Eugène Delacroix, on ne peut que déplorer les raisons qui l'ont empêché d'aboutir, nous privant ainsi d'un chef-d'œuvre, sans compensation. C'eût été un spectacle suggestif que de voir cette œuvre, réunissant les noms des deux grands artistes romantiques, exposée au Louvre en face du Cherubini d'Ingres.

LI

A SPONTINI

Paris, 27 août 1841.

Cher maître,

Votre œuvre est noble et belle ! et c'est peut-être aujourd'hui, pour les artistes capables d'en apprécier les magnificences, un devoir de vous le répéter. Quels que puissent être à cette heure vos chagrins, la conscience de votre génie et de l'inappréciable valeur de ses créations vous les fera aisément oublier.

Vous avez excité des haines violentes, et, à cause d'elles, quelques-uns de vos admirateurs semblent craindre d'avouer leur admiration. Ceux-là sont des lâches ; j'aime mieux vos ennemis !

On a donné hier *Cortez* à l'Opéra. Tout brisé encore par le terrible effet de la scène de la révolte, je viens vous crier : Gloire ! gloire ! gloire et respect à l'homme dont la pensée puissante, échauffée par son cœur, a créé cette scène immortelle !

Jamais, dans aucune production musicale, l'indignation sut-elle emprunter à la nature de pareils accents? jamais enthousiasme guerrier fut-il plus brûlant et plus poétique? A-t-on quelque part montré sous un pareil jour, peint avec de telles couleurs, *l'audace* et *la volonté*, ces fières filles du génie? — Non, et personne ne le croit. — C'est vrai, c'est fort, c'est beau, c'est neuf, c'est sublime! Si la musique n'était pas abandonnée à la charité publique, on aurait en Europe un théâtre, un Panthéon lyrique, exclusivement consacré à la représentation des chefs-d'œuvre monumentaux, où ils seraient exécutés à longs intervalles, avec un soin et une pompe dignes d'eux par des *artistes* et écoutés aux fêtes solennelles de l'art par des auditeurs sensibles et intelligents.

Mais partout à peu près, la musique, déshéritée des prérogatives de sa noble origine, n'est qu'une enfant trouvée qu'on semble vouloir contraindre à devenir une fille perdue.

Adieu, cher maître. Il y a la religion du beau; je suis de celle-là. Et si c'est un devoir d'admirer les grandes choses et d'honorer les grands hommes, je sens, en vous serrant la main, que c'est de plus un bonheur.

Votre tout dévoué,

HECTOR BERLIOZ.

Communiqué par M. Dieterlen (Collection Alfred Bovet).

L'autographe de cette lettre est une superbe pièce, écrite sur le plus beau papier, calligraphiée avec un soin qui

montre l'importance que Berlioz voulait donner à son hommage. Le texte en a déjà été imprimé, par lui-même, dans un article sur Spontini reproduit dans les *Soirées de l'orchestre.*

A HUMBERT FERRAND, 3 octobre 1841 (*Let. int.*, 191). Il écrit la musique de *la Nonne sanglante*, opéra tiré du *Moine* de Lewis, terminé « par un terrible dénouement emprunté à un ouvrage de M. de Keratry ». Déboires de Spontini; c'est pour l'en consoler qu'il lui a écrit la lettre ci-dessus : « Il ne faut pas, en pareil cas, négliger la moindre protestation capable de rendre un peu de calme au cœur ulcéré de l'homme de génie, quels que soient les défauts de son esprit. » On l'a chargé de composer des récitatifs pour le *Freischütz.*

Le Freischütz, avec les récitatifs de Berlioz, fut représenté pour la première fois à l'Opéra le 7 juin 1841.

LII

A SA SŒUR ADÈLE

[Paris], 6 octobre [1841].

Chère bonne petite sœur,

J'apprends par Nanci que tu vas voir notre père, et je t'écris, en conséquence, à la Côte. Vous allez donc y être à peu près tous réunis, bien que le voyage de mon oncle Marmion me paraisse tant soit peu problématique. Ta fille grandit, tu en es plus folle que jamais, c'est dans l'ordre ! et ton mari, comment l'aime-t-il, à ton

gré, cette enfant? Raisonnablement? trop? ou pas assez? Tu me répondras là-dessus. Nous avons ici, et nous voyons quelquefois un des amis de ton mari et de ton frère, Dufeuillant, qui nous parle beaucoup de toi; je ne sais laquelle des deux il admire le plus, ou de toi, ou d'Henriette. Il nous disait avant-hier que Suat lui avait fait entrevoir la possibilité d'un établissement définitif à Paris pour lui et toi, dans quelques années. Ce serait charmant de nous trouver ainsi réunis, chère sœur; mais je n'y crois pas. Mon père a de temps en temps des velléités de voyage, qui me font espérer de le recevoir; autant de rêves.... Je ne sais si une autre raison que celle de sa présence pourrait me déterminer à donner cet hiver des concerts; je suis et serai encore longtemps absorbé par la composition de mon grand diable d'opéra. Scribe vient de m'arriver, exténué de travail et maigre comme un phtisique. Il me fait attendre le second acte; il m'a demandé quinze jours de repos après le rude labeur qu'il vient d'accomplir pour le Théâtre-Français; je lui en ai accordé huit seulement, qu'il est allé passer à Chartres, après quoi il va reprendre la plume et ne la plus quitter jusqu'à l'achèvement de mon opéra.

Malheureusement l'exécution vocale à notre grand théâtre lyrique ne s'améliore point, au contraire; et je ne sais trop quel parti je prendrai quand j'aurai fini.

Le Freischütz se joue de temps en temps tant bien que mal, et me rapporte deux cent trente francs par représentation.

Louis travaille le piano; sa mère trouve qu'il fait des progrès.

Je ne suis pas dans mes jours tristes aujourd'hui; et si j'avais le temps, je t'écrirais une lettre, d'autant plus longue que j'ai une plume neuve et de l'encre claire, ce qui ne m'arrive pas souvent. Mais il faut que je décampe, ma montre me le dit.

Henriette te conserve sa vive affection et me charge de mille tendresses pour toi et les tiens.

J'écrirai ces jours-ci probablement à notre père. En attendant embrasse-le pour moi.

Mes amitiés à ton mari.

Adieu.

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

LIII

A LÉON PILLET, DIRECTEUR DE L'OPÉRA

26 octobre 1841.

Mon cher monsieur Pillet,

Les affaires d'intérêt sont pour moi un sujet de conversation tellement difficile et pénible que je n'ai pas pu me décider hier soir à vous avouer combien la suspension de paiement de mes droits d'auteur pour *le*

Freischütz me dérange de toutes façons. Cet embarras va devenir pour moi plus grave encore à cause du nouveau retard que votre appel contre M. Pacini[1] peut et doit amener. Veuillez donc donner l'ordre au caissier de me compter ce qui m'est dû pour le mois dernier, vous m'obligerez beaucoup.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ.

Monsieur L. Pillet, directeur de l'Opéra, rue Grange-Batelière.

Communiqué par M. Ch. Malherbe.

LIV

A SON BEAU-FRÈRE SUAT

Paris, 10 août 1842.

Mon cher Suat,

Je vous remercie des bonnes nouvelles que vous me donnez d'Adèle, j'espère qu'elle est déjà à cette heure à peu près rétablie. Mais ne cherchez donc pas des prétextes pour vous consoler d'avoir deux filles... les jolies filles ne sont parbleu pas si communes, et toutes

1. E. Pacini, traducteur du *Freischütz*.

celles qui se présentent sont les bienvenues!!!! Louis est déjà de cet avis.

Vous me demandez ce que je fais, mon cher Suat; en vérité je travaille beaucoup. Je mets en ordre et je parachève en ce moment un grand traité d'instrumentation, qui, je l'espère, me sera passablement payé; c'est un ouvrage qui manque dans l'enseignement et qu'on m'a engagé de toutes parts à entreprendre. Mes articles dans la *Gazette musicale* sur ce sujet n'en étaient que la superficie, la fleur, et maintenant il faut reprendre tout cela en sous-œuvre et s'occuper des moindres détails techniques.

Scribe ne me donne toujours pas les deux derniers actes de mon opéra; voilà cependant son mariage accompli et la lune de miel passée; je ne sais ce qu'il a en tête.

Je publierai bientôt successivement toutes mes symphonies, il faut bien en venir là toujours. La première qui paraîtra est la dernière venue, c'est la grande symphonie funèbre composée pour la translation des victimes de Juillet et celle dont ce pauvre duc d'Orléans venait d'accepter la dédicace, quand il est mort si cruellement[1]. Je ne puis vous dire tout le chagrin que cet affreux événement m'a donné... au reste je ne sors pas des enterrements et des catastrophes; il n'y a pas si longtemps que j'ai assisté au convoi de la famille

1. 13 juillet 1842.

d'Urville[1], si épouvantablement détruite dans l'incendie du chemin de fer de Versailles...

Nous allons tous bien ici; Henriette vous dit mille choses amicales et embrasse Adèle de toute son âme.

Nous voyons souvent Dufeuillant, qui est bien le plus excellent ami imaginable, pour *ses amis,* et nous en sommes.

Voilà peut-être vos projets de voyage à Paris dans l'eau.

Adieu, mon cher Suat; croyez à l'amitié sincère de votre tout dévoué,

H. BERLIOZ.

Communiqué par madame Chapot.

LETTRES DE DATES INCERTAINES

I

A VICTOR HUGO

Je suis avec ma femme dans la loge numéro 81, aux premières, et nous serions bien heureux l'un et l'autre

1. On sait comment Dumont d'Urville périt avec sa femme et son fils, dans la catastrophe du 8 mai 1842.

de pouvoir vous faire notre compliment ce soir si vous venez au théâtre.

Mille amitiés.

H. BERLIOZ.

Communiqué par M. Gustave Simon.

II

A DANTAN AINÉ

Mon cher Dantan,

Voulez-vous venir à mon concert et pouvez-vous disposer d'une de ces deux places en faveur de votre frère? Vous me ferez plaisir.

Tout à vous.

H. BERLIOZ.

Bibliothèque du Conservatoire (Autographes).

III

A ERNEST LEGOUVÉ

Paris, dimanche matin.

Mon cher Legouvé,

Quand vous viendrez à Paris, avertissez-moi, je vous prie. J'ai à vous faire entendre ce que j'ai écrit la

semaine dernière sur vos vers charmants de *la Mort d'Ophélie* (que j'avais perdus et que j'ai retrouvés).

Si cette musique vous plaît, j'instrumenterai l'accompagnement de piano pour un joli petit orchestre et je pourrai faire exécuter le tout à un de mes concerts.

Mille amitiés sincères,

H. BERLIOZ.

Communiqué par M. Paladilhe.

La Mort d'Ophélie n'a paru en partition qu'en 1854, dans *Tristia,* où elle porte la date du 4 juillet 1848; mais cette date, qui est celle du dernier développement de l'œuvre, est certainement postérieure à la composition première (voir à ce sujet nos *Berlioziana, Ménestrel,* novembre 1905).

IV

AU MÊME

Voilà, mon cher Legouvé, trois articles sur Gluck, commencés par celui intitulé :

Du Système de Gluck en musique dramatique.

Il prépare les autres.

Mille amitiés.

Je suis tout remué par cette musique qui dormait dans ma mémoire et que vous avez réveillée.

H. BERLIOZ.

P.-S. — Je prie madame Legouvé de pardonner à la rudesse de certaines expressions en lisant ma nouvelle sur *Cellini*. Je n'étais pas de bonne humeur en écrivant cela.

Communiqué par M. Paladilhe.

La nouvelle sur *Cellini (Un premier opéra)* date de 1837 (voir ci-dessus, lettre du 29 juillet 1837, et note à la suite). Quant aux articles sur Gluck, Berlioz en a écrit un grand nombre dans les revues littéraires et musicales, au début de sa carrière. Tous les articles mentionnés dans cette lettre ont été réunis dans le *Voyage musical*, premier livre de Berlioz (2 vol.), paru en 1844. L'omission de ce titre dans la lettre ci-dessus semble indiquer qu'il s'agit d'un envoi des articles à une époque antérieure et sous leur forme originale.

V

A CHOPIN

Mon cher Chopin,

Excusez-moi auprès de Liszt et de ces messieurs ; je ne pourrai pas me trouver ce soir à votre dîner ; j'ai trop à travailler.

Je vous verrai, je pense, après-demain, ainsi que Liszt, dans la matinée.

Tout à vous.

H. BERLIOZ.

Karlovicz, *Souvenirs inédits de Chopin.*

VI

A M. MANTOU[1]

14 février.

Mon cher monsieur Mantou,

Je suis cette fois tout à fait à votre merci, et je me recommande à votre *justice*. J'ai cru pouvoir reproduire à peu près le même programme et je me suis trompé, on ne loue presque rien, mais comme je ne veux pas absolument laisser ma salle vide, j'ai dû donner les *trois quarts* des billets, je vous donne ma parole d'honneur que c'est la vérité. Prenez donc cette nécessité en considération, je vous prie, je compte sur votre équité.

Tout à vous,

H. BERLIOZ.

Bibliothèque du Conservatoire (Autographes).

VII

A DE BÉRIOT

(Fragment).

Il faut en prendre son parti ; à moins de quelques circonstances produites par le hasard, à moins de cer-

1. Fermier du droit des pauvres. Berlioz a maintes fois protesté avec véhémence contre cet impôt prélevé sur l'exercice d'un art qui, pour lui seul, exige déjà tant de sacrifices.

taines associations avec les arts inférieurs et qui le rabaissent toujours plus ou moins, notre art n'est pas productif dans le sens commercial du mot; il s'adresse trop exclusivement aux exceptions des sociétés intelligentes, il exige trop de préparatifs, trop de moyens pour se manifester au dehors. Il doit donc y avoir nécessairement une sorte d'ostracisme honorable pour les esprits qui le cultivent sans préoccupation aucune des intérêts qui lui sont étrangers... On trouve dans les archives d'un des théâtres de Londres une lettre adressée à la reine Élisabeth par une troupe d'acteurs, et signée de vingt noms obscurs, parmi lesquels se trouve celui de William Shakespeare, avec cette désignation collective: *your poor players*. Shakespeare était l'un de ces pauvres acteurs... Encore l'art dramatique était-il, au temps de Shakespeare, plus appréciable par la masse que ne l'est de nos jours l'art musical chez les nations qui ont le plus de prétention à en posséder le sentiment. La musique est essentiellement aristocratique; c'est une fille de race que les princes seuls peuvent doter aujourd'hui, et qui doit savoir vivre pauvre et vierge plutôt que de se mésallier.

Revue et Gazette musicale du 26 juin 1870.

FIN

INDEX DES NOMS CITÉS

LETTRES ADRESSÉES A :

A

ADAM (Adolphe), p. 110.
AGOULT (Comtesse d'), p. 343.

B

BARATHIER, p. 86.
BÉRIOT (A. de), p. 437.
BERLIOZ (Dr Louis-Joseph, père d'Hector), pp. 16, 47, 77, 81, 93, 100, 102, 112, 118, 128, 136, 144, 159, 174, 212, 284, 331, 348, 368, 379, 384, 387, 407, 410.
BERLIOZ (Madame Marie-Antoinette-Joséphine, née Marmion, mère d'Hector), pp. 20, 35, 84, 144, 193, 196, 295, 315, 334, 355, 358.
BERLIOZ (Anne-Marguerite, plus tard madame Pal, habituellement désignée sous le prénom de Nanci, sœur d'Hector), pp. 3, 7, 29, 54, 69, 87, 91, 104. *Pour la suite, voy.* PAL (Madame).
BERLIOZ (Adèle-Eugénie, plus tard madame Suat, sœur d'Hector), pp. 10, 11, 13, 91, 108, 126, 138, 155, 166, 203, 209, 210, 223, 230, 237, 244, 247, 263, 265, 267, 275, 279, 288, 299, 306, 312, 320, 337, 355, 371, 372, 374, 382, 389. *Pour la suite, voy.* SUAT (Madame).
BLOC, p. 272.
BOTTÉE DE TOULMON, p. 344.
BRIZEUX (A.), p. 346.
BULOZ, p. 421.
BUSSET, p. 319.

C

CATELIN, p. 406.
CHARAVEL, p. 229.
CHERUBINI, p. 335.
CHOPIN (Fr.), pp. 262, 404, 418, 436.

D

DANTAN aîné, p. 434.
DELACROIX (Eugène), p. 424.
DESCHAMPS (Antony), p. 405.
DESCHAMPS (Émile), p. 254.
DESMARETS, p. 135.
DIETSCH, p. 345.
DU BOYS (Albert), pp. 22, 62, 189, 216.
DUMAS (Alexandre), p. 354.
DUPONCHEL, p. 297.

E

ELWART, p. 406.

F

FERRAND (Humbert), pp. 19, 34, 50, 51, 54, 61, 73, 74, 75, 80, 83, 86, 90, 91, 99, 102, 108, 118, 120, 123, 124, 134, 136, 155, 180, 181, 186, 196, 198, 200, 202, 205, 207, 226, 232, 234, 236, 240, 241, 254, 264, 266, 274, 277, 279, 293, 299, 302, 319, 336, 358, 382, 405, 414, 428.
FERRIÈRES (Théophile de), p. 318.

G

GAUTIER (Théophile), p. 412.
GIRARD (N.), pp. 135, 257.
GŒTHE (W.), p. 73.
GOUNET (Thomas), pp. 99, 125, 135, 141, 177, 187, 199, 201, 205, 208, 226, 241, 242, 243, 246, 247, 251, 252, 255, 256, 259.

H

HILLER (Ferdinand), pp. 90, 123, 124, 135, 174, 180, 182, 192, 196, 203, 233.
HOFFMEISTER, p. 311.
HUGO (Victor), pp. 180, 298, 417, 433.

I

INTENDANT GÉNÉRAL DE LA LISTE CIVILE, pp. 210, 270.

J

JANET ET COTELLE, p. 1.
JANIN (Jules), pp. 393, 409.

K

KASTNER (Georges), p. 405.
KREUTZER (Rodolphe), p. 34.

L

LASSAILLY, p. 410.
LECOUR, p. 400.
LEGOUVÉ (Ernest), pp. 376, 434, 435.
LESUEUR (Jean-François), p. 19.
LESUEUR (Madame Adeline), pp. 150, 181.
LISZT (Franz), pp. 214, 240, 260, 303, 309, 340, 346, 363, 395, 404.

M

MANTOU, p. 437.
MARMION (Nicolas, grand-père d'Hector Berlioz), p. 170.

MARTIGNAC (comte de), p. 51.
MINISTRE DU COMMERCE ET DES TRAVAUX PUBLICS, p. 221.
MINISTRE DE LA GUERRE, p. 353.
MONNAIS (Édouard), p. 411.

O

ORTIGUE (Joseph d'), pp. 223, 225, 240, 264, 274.

P

PAGANINI, p. 388.
PAL (Madame), née Nanci Berlioz. *Voy. d'abord ce nom, puis :* pp. 307, 328.
PANOFKA, p. 294.
PILLET (Léon), p. 430.
PLEYEL (Ignace), p. 2.

R

RENDUEL, p. 244.
RICHARD, p. 135.
ROCHEFOUCAULD (vicomte Sosthène de la), pp. 38, 39, 41, 44, 45, 68.
ROUGET DE LISLE, p. 121.

S

SCHLESINGER (Maurice), p. 358.
SCHUMANN (Robert), p. 328.
SICHEL (Docteur), p. 135.
SMITHSON (Miss Harriett, plus tard madame Berlioz), p. 232.
SOCIÉTÉ DES CONCERTS (Comité de la), pp. 228, 253.
SPONTINI (Gasparo), p. 426.
SUAT (Marc, beau-frère de Berlioz), pp. 366, 416, 431.
SUAT (Madame), née Adèle Berlioz. *Voy. d'abord ce nom, puis :* pp. 401, 403, 413, 415, 419, 422, 428.

U

URHAN (Chrétien), p. 271.

V

VERNET (Horace), p. 134.
VERNET (Madame Horace), p. 202.
VIGNY (Alfred de), p. 278.

NOMS DE PERSONNES CITÉS DANS LES LETTRES :

A

ADAM (Adolphe), p. 422.
AGOULT (Comtesse d'), pp. 305, 342, 365, 399.
AGUADO, p. 304.
ALIZARD, p. 411.
ANDRÉ (Saint-), p. 161.
ANGLÈS, p. 203.
ANTONIO, pp. 156, 157.
APRIN (Madame), p. 312.
ARGOUT (d'), p. 213.
ARIOSTE, p. 152.
AUBER, pp. 50, 54 *(La Muette)*, 77, 79, 80, 97, 155 *(Masaniello)*, 241, 332, 356, 365, 404, 422.
AUMALE (duc d'), p. 408.

B

BAILLOT, p. 71.
BALLANCHE, pp. 257, 294, 365.
BALZAC (Honoré de), pp. 206, 408, 422,
BARBIER (Auguste), pp. 267, 292, 297, 304.
BARTHOLONI, p. 303.
BEETHOVEN (L. van), pp. 48, 49, 57, 59, 60, 64, 65, 67, 71, 79, 82, 97, 100, 106, 119, 173, 180 *(Symphonie avec chœurs)*, 262, 387, 391, 398.
BELLINI (V.), pp. 132, 133, 149, 153, 196.
BENOÎT (Saint-), p. 161.
BÉRANGER, p. 302.
BÉRIOT (Ch. de), p. 120.
BERLIOZ (Dr Louis-Joseph, père d'Hector). Son *Livre de raison*, pp. XXXI et suiv., 4, 32, 51, 109, 124, 158, 211, 226, 229, 231, 233, 234, 239, 250, 264, 266, 267, 270, 277, 283 à 286, 292, 294, 295, 301, 312, 315, 316, 326, 327, 329, 335, 357, 359, 367, 372, 374, 376, 383, 389, 401 à 403, 415, 421, 428, 429, 430.
BERLIOZ (Madame, née Marie-Antoinette-Joséphine Marmion, mère d'Hector), pp. XXXIV, 19, 61, 100, 109, 120, 124, 126, 158, 166, 214, 221, 231, 250, 266, 270, 277, 282 à 285, 288, 292, 301, 306, 308, 312, 326, 327, 331, 366, 368.
BERLIOZ (Nanci, sœur d'Hector, plus tard madame Pal), pp. XXXIV, 10, 13, 15, 19, 35, 36, 61, 69, 109, 135, 136, 140, 144, 157, 163, 179. *Pour la suite, voy.* PAL (Madame).
BERLIOZ (Adèle, sœur d'Hector, plus tard madame Suat), pp. XXXIV, 19, 55, 56, 61, 69, 90, 135, 136, 144, 163, 196, 214, 285, 288, 294, 296, 297, 317, 329, 331, 334, 335, 352, 356, 358, 360, 361, 366 à 369, 381, 384 à 386. *Pour la suite, voy.* SUAT (Madame).
BERLIOZ (Prosper, frère d'Hector), pp. XXXIV, 14, 61, 79, 109, 193, 214, 271, 277, 284, 285, 288, 292, 297, 302, 306, 313, 315, 316, 327, 329, 352, 357, 361, 369, 383, 385 à 387, 393 à 395.
BERLIOZ (Henriette, épouse d'Hector), précédemment Miss Smithson ; *voy. d'abord ce nom, puis* : pp. 238 à 246, 248 à 250, 256 à 260, 263 à 270, 275 à 278, 281 à 284, 286 à 291, 293 à 296, 299, 300, 302, 306, 308, 309, 313, 314, 317, 318, 321, 324 à 327, 329, 333, 337, 341, 346, 351, 355, 357, 361, 371, 374, 383, 386, 393, 402, 403, 413 à 415, 421, 423, 424, 429, 430, 433.
BERLIOZ (Louis, fils d'Hector), pp. 266 à 269, 275 à 278, 282 à 284, 286, 290, 293, 295, 296, 299, 300, 302, 306, 308, 309, 313, 314, 318, 324, 325, 327, 329, 333, 337, 351, 355, 357, 361, 371, 374, 383, 384, 386, 393, 402, 403, 415, 416, 430, 432.
BERLIOZ (Auguste, oncle d'Hector), pp. XXXV, 4, 404.
BERLIOZ (Victor, oncle d'Hector), pp. XXXV, 55.
BERLIOZ (Odile, cousine d'Hector), pp. XXXV, 55, 204.
BERLIOZ (Auguste), pp. 76, 179, 188, 189.

BERNARD (Général), pp. 357, 359, 360.
BERNARD, p. 208.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, pp. 37, 177.
BERRY (Duchesse de), p. 100.
BERT (Père), p. 13.
BERT (Charles), pp. 11, 19, 37, 50, 69, 86, 213.
BERT (Madame), p. 203.
BERTIN (La famille), pp. 264, 286, 314, 322.
BERTIN (Armand), pp. 346, 349.
BERTIN (L.-I., l'aîné), pp. 292, 304, 346.
BERTIN (Mademoiselle Louise), pp. 314, 318 (*N.-D. de Paris*), 319 (*id.*), 322, 323, 330, 336 (*Esmeralda*), 341.
BERTON (H.-M.), pp. 22, 26, 116.
BLOC, pp. 57, 87, 274, 306, 310.
BLOQUÉ, p. 259.
BOCAGE, pp. 211, 213.
BOÏELDIEU (F.-A.), pp. 9, 78, 80.
BOISSAT (Madame), p. 338.
BOTTÉE DE TOULMON, pp. 357, 389.
BOUCHARDY, p. 92 (*Trente ans ou la vie d'un joueur*).
BOULANGER, p. 273.
BOUTAUD (Madame), née Louise Veyron. *Voy. d'abord ce nom, puis* pp. 312, 337 (M.).
BRANCHU (Madame), p. 26.
BRIAN (de), p. 274.
BRIFFAULT, pp. 23, 26.
BRIZEUX, pp. 249, 278, 365.
BYRON, pp. 169, 173.

C

CARNÉ (de), pp. 27, 187, 189.
CARREL (Armand), p. 316.
CASTELLANE (de), p. 341.
CASTIL-BLAZE, pp. 214, 310.
CATALANI (Madame), p. 50.
CATEL, p. 79.
CAVÉ, pp. 341, 360 (chef de division).
CAZALÈS, pp. 27 (note), 187, 199.
CHANRON (Madame), p. 203.
CHARLES X, pp. 32, 105.
CHARMEIL (Madame), p. 54.
CHATEAUBRIAND (R. de), p. 96 (*Atala*).
CHAUSSON (Madame), p. 56.
CHENAVAZ, p. 39.
CHERUBINI, pp. 26, 32, 41 à 45, 77, 79, 81, 97, 120, 338, 339, 357, 364, 370, 375.
CHOPIN (F.), pp. 249, 263, 305, 364, 399.
CHORON, p. 304.
CLAPIER (Mademoiselle), p. 369.
CLÉMENT VII (le Pape), p. 374.
COCCIA, p. 153.
CONSTANT (Benjamin), p. 97.
CORINALDI (Mademoiselle), p. 152.
CRISPINO, pp. 164, 165.

D

DABADIE (Madame), pp. 77, 78.
DALAYRAC, p. 9.
DAMRÉMONT (Général), pp. 353, 362.
DANTAN, p. 368.
DANTE, p. 152.
DELILLE, p. 37.
DÉRIVIS, p. 50.
DESCHAMPS (Antony), pp. 249, 263, 267, 280, 405.
DESCHAMPS (Emile), pp. 248, 249, 323, 405.
DESMARETS, pp. 141, 180, 200, 201, 226, 256.

DESPLAGNES (Madame), pp. 203, 209.
DESPRÉAUX, pp. 148, 149.
DEMANGE, p. 273.
DONIZETTI, pp. 198, 417.
DORUS-GRAS (Madame), pp. 377, 393.
DUBOIS fils (Dr), p. 227.
DU BOYS (Albert), pp. 11, 12, 43, 76, 189.
DUCHADOZ, pp. XXXV, 229, 230.
DUFEUILLANT (A. Figuet du Feuillant), pp. 213, 326, 367, 417, 429, 433.
DUMAS (Alexandre), pp. 211, 215, 267, 323, 326, 399.
DUMONT-D'URVILLE, p. 433.
DUPONCHEL, pp. 285, 286, 292 à 294, 298, 304, 322, 323, 371, 394.
DUPONT (A.), pp. 380, 383, 392, 394, 396, 399, 411.
DUPREZ, pp. 196, 371, 373, 374, 376, 380 à 383, 394, 396.
DURAND, p. 161.

F

ÉLISABETH (la Reine), p. 438.
ESSLER (Fanny), p. 396.
EURIPIDE, p. 175.

F

FALCON (Mademoiselle), pp. 273, 275, 298, 314, 417.
FAURE (Amédée), pp. 317, 326, (et Madame), 331, 332, 338.
FAURE (Casimir), pp. 11, 12, 27, 67, 137, 198, 192, 200, 204, 338, 383.
FAURE (M.), p. 54.
FAVRE (H.), p. 3.
FERLET (Claude), p. 158.
FERRAND (Humbert), pp. 27, 125, 126, 137, 140, 167, 179, 188, 190, 200, 201, 203, 206, 212, 401.
FÉTIS (F.), pp. 119, 213, 415.
FIESCHI, pp. 294, 334.
FIGUET ou FIGUET DU FEUILLANT, *voy.* DUFEUILLANT.
FIRMIN, p. 92.
FLEURANT (Madame), p. 209.
FORGERET (Madame), p. 158.
FRÉDÉRICK-LEMAITRE, p. 326

G

GARDEL, p. 43.
GASPARIN (de), pp. 332, 339, 348, 353, 356, 360.
GENLIS (Madame de), pp. 30, 164.
GIBERT, p. 163.
GIRARD (N.), pp. 200, 258, 273, 300.
GIRARDIN, p. 188.
GIRARDIN (Émile de), p. 317.
GIRARDIN (Madame Émile de), précédemment Delphine Gay, p. 317.
GLUCK (Ch.-W.), pp. 5, 17, 148, 164 *(Orphée)*, 398, 399, 420 *(Iphigénie en Tauride)*, 421, 435.
GOETHE (W.), pp. 59, 60, 117, 171.
GOLETTI, p. 98.
GOUNET (Th.), pp. 76, 269, 294, 329.
GRÉTRY (A.-M.), p. 37.
GRÉGOIRE XVI, (le Pape), pp. 132, 139, 172, 194.
GUERNON DE RANVILLE, p. 89.

H

HABENECK (F.-A.), pp. 81, 100, 117, 119, 364, 373, 375.
HAENDEL (F.), p. 420.
HAITZINGER, pp. 95, 96, 100.
HALÉVY (Fromental), pp. 282 *(la Juive)*, 323, 324, 332, 356.
HEINE (Henri), p. 364, 399.
HENRI IV, p. 296.
HÉROLD (F.), pp. 50, 54 *(Marie)*.
HILLER (Ferdinand), pp. 67, 81, 102, 124, 141, 179, 188, 200, 215, 262, 263, 366.
HOFFMANN, p. 106.
HOFMEISTER, p. 356.
HOMÈRE, p. 71.
HORTENSE (la Reine), p. 201.
HUGO (Victor), p. 72 *(Le Dernier jour d'un condamné)*, 142, 169 *(Notre-Dame-de-Paris)*, 173, 188, 211, 217, 240, 248, 267, 281, 297, 399, 425.

I

INGRES, pp. 77, 398.

J

JANIN (Jules), pp. 236, 326, 330, 391, 396.
JAWUREK (Mademoiselle), p. 76
JERMANN (Capitaine), p. 130.

K

KALKBRENNER, p. 86.
KEMBLE, p. 259.
KERATRY (de), p. 428.
KREUTZER (R.), pp. 34, 43.

L

LACRETELLE (Ch. de), p. 4.
LACROIX (Madame), p. 201.
LA FAYETTE, p. 105.
LA FONTAINE, pp. 4, 422.
LAMARTINE (Alph. de), p. 173.
LAMENNAIS (Abbé de), pp. 257, 262.
LAWSON, p. 254.
LEGOUVÉ (Ernest), p. 248, 249, 399.
LEGOUVÉ (Madame), pp. 377, 435.
LEMOINE, p. 319.
LESUEUR (Jean-François, maître d'Hector Berlioz), pp. 18, 21, 25, 26, 33, 36, 37, 43, 50 à 53, 58, 61, 77, 107, 112, 117, 119, 150, 151, 154, 164, 185, 200, 209.
LESUEUR (Madame Adeline, femme du précédent), pp. 12, 14, 21, 25, 116, 119.
LESUEUR (Mademoiselle Clémence, fille aînée des précédents), pp. 12, 14, 21, 25, 36, 37.
LESUEUR (Mademoiselle Eugénie, sœur de la précédente), pp. 12, 14, 21, 25, 116, 119, 149, 154.
LESUEUR (Mademoiselle Clémentine, sœur des précédentes), pp. 12, 14, 21, 25, 116, 119, 149, 154, 185.
LÉVY, p. 303.
LEWIS, p. 428.
LISZT (Franz), pp. 119, 215, 249, 254, 262, 263, 275, 283, 299, 321, 343, 344, 392, 436.
LOUIS-PHILIPPE, pp. 106, 243, 286, 338, 360.
LUBBERT, pp. 96, 109.

M

MADELAINE (Stephen de la), p. 185.
MAINZER, p. 400.
MALIBRAN (Madame), p. 120.
MANGIN, p. 94.
MANZONI, pp. 37, 153.
MARCELLO, pp. 17, 18.
MARESCOT, pp. 75, 76.
MARIE-AMÉLIE (la Reine), pp. 286, 338, 408.
MARMION (Nicolas, grand-père d'Hector Berlioz), pp. XXXIV, 4, 170, 204, 284, 301, 308, 331, 334, 338.
MARMION (Félix, oncle d'Hector Berlioz), pp. 4, 72, 107, 225, 231, 248, 283, 326, 329, 337, 338, 355, 359, 367, 392, 416, 428.
MARTIN, p. 9.
MASSOL, p. 393.
MAYER, pp. 313, 315.
MÉHUL (E. N.), pp. 10 *(Stratonice)*, 17.
MENDELSSOHN-BARTHOLDY (Félix), pp. 136, 137, 174, 181, 192, 201.
MEYER-BEER, *voy.* MEYERBEER.
MEYERBEER (Giacomo), pp. 119, 180 *(Robert le Diable)*, 279, 282, 292, 293, 304, 309, 417, 424, 425.
MICHEL (Madame), p. 125.
MIGUEL (Don), p. 171.
MOKE (Mademoiselle Camille, plus tard madame Pleyel), pp. 90, 102, 103, 107, 108, 109, 119, 120, 123, 124, 133, 134, 136, 171, 215, 220 (passion épisodique).
MOKE (Madame mère), pp. 103, 112, 119, 123, 134.
MOKE (père), p. 107.
MOLIÈRE, p. 180.
MOLLARD, p. 56.
MONNAIS (Ed.), p. 412.
MONTALIVET (de), pp. 349, 350, 353, 356, 360, 371, 372.
MONTESQUIOU (de), pp. 23, 26.
MONTPENSIER (Duc de), p. 408,
MOORE (Thomas), pp. 66, 72, 89, 141, 146, 173, 260.
MONTFORT, p. 113.
MOREL (Auguste), p. 400.
MORTIER (Maréchal), p. 333.
MOZART, pp. 254, 294, 339, 423.
MURAT, p. 184.
MUSARD, p. 294.

N

NAPOLÉON, pp. 107, 117, 138, 184 *(la Corse)*, 192 (id.), 194, 300, 304, 350, 418 (la colonne), 422, 423.
NEMOURS (Duc de), p. 386.
NIEDERMEYER, pp. 323, 330, 332 *(Stradella)*.
NOURRIT (Ad.), pp. 50, 105, 151, 211, 314.

O

ONSLOW, p. 96.
ORLÉANS (Duc d'), pp. 354, 379, 385, 408, 432.
ORLÉANS (Duchesse d'), pp. 351, 352.
ORTIGUE (Joseph d'), pp. 219, 257, 381, 385.

P

PACINI (E.), p. 431.
PACINI (Giovanni), pp. 153, 198.
PAGANINI (N.), pp. 211, 254, 387, à 393, 397, 400, 401, 409, 414.
PAGANINI (Achille), pp. 387, 391.
PAL (Camille, beau-frère de Berlioz), pp. 179, 197, 201, 204, 205, 234, 308, 309, 329, 331, 334, 338, 352, 356, 368, 373, 375, 383.
PAL (Madame), née Nanci Berlioz. *Voy. d'abord ce nom, puis:* pp. 189, 193, 195, 204, 206, 224, 225, 231, 245, 277, 283, 291, 331, 337, 338, 352, 356, 359, 369, 372, 374, 375, 381 à 383, 386, 409, 413, 415, 428.
PAL (Mathilde, fille des précédents, plus tard madame Jules Masclet), pp. 308, 329, 331, 372, 374, 375.
PAL (Henri, frère de Camille), pp. 308, 309, 383.
PALESTRINA, pp. 420, 421.
PAPE, pp. 255, 256.
PARIS (Comte de), p. 423.
PION (Madame), pp. 203, 213.
PIXIS, pp. 119, 141, 170, 211.
PLANTADE, p. 36.
PLEYEL (Camille), p. 136. *Pour madame Pleyel, voy.* MOKE (Camille).
PONCHARD, p. 9.
PONS (A. de), pp. 32, 33.
PRADIER, p. 77.
PRÉVOST (?), p. 43.
PRÉVOST (E. P.), p. 200.
PRUDHOMME (de), p. 35.
PUIG, p. 273.

Q

QUINZARD, p. 319.

R

RAIMOND (Michel), p. 206.
RAPHAEL, p. 168.
RÉAL (F.), pp. 371, 372.
REICHA (A.), pp. 43, 50.
RICHARD, pp. 106, 110.
RICHAULT, pp. 304, 365.
RICHTER (Jean-Paul), p. 72.
RICORDI, pp. 363, 364.
ROBERT (Alphonse, cousin d'Hector Berlioz, pp. XXXIII, XXXIV), 8, 11, 13, 16, 33, 35, 56, 107, 158, 209, 248, 263, 265, 276 et 277 (madame Robert et leur fille), 282 (id), 357, 358, 360.
ROBERT (Père du précédent), pp. 158 (et Madame), 282, 285.
ROBERT (?), p. 372.
ROCHEFOUCAULD (Vicomte Sosthène de la), pp. 23, 86, 94.
ROCHER (?), pp. 31, 295.
ROCHER (Amédée), pp. 86, 108, 110, 115.
ROCHER (Édouard), pp. 11, 20, 31, 86, 91, 93, 189, 213, 229, 230
ROCHER (Firmin), pp. 249, 266.
ROCHER (Hippolyte, et madame), pp. 263, 264, 276.
ROCHER (Joseph), pp. 203, 248.
ROGER (Ferdinand de), p. 359.
ROGER (Raymond de, père du précédent, cousin d'Hector Berlioz), pp. 9, 359.
ROLAND DE RAVEL (Mademoiselle Aimée, plus tard madame Humbert Ferrand), p. 179.

ROSSINI (G.), pp. 59, 60, 78 *(Guillaume Tell)*, 80, 86 *(G. T.)*, 97, 149, 153, 181, 262, 304, 366, 392.
ROUGET DE LISLE, pp. 105, 106.
ROUSSEAU (Jean-Jacques), p. 21.
RUOLZ, pp. 354, 405.

S

SABINE (Madame), p. 263.
SAINT-FÉLIX, p. 250.
SAINTINE, p. 206.
SALVANDY, p. 351.
SAND (George), pp. 341, 342, 346, 347, 399, 404.
SCHILLER, pp. 60, 173.
SCHLESINGER, pp. 76, 124, 201, 224, 311, 318, 340, 392, 397.
SCHLOSSER (Louis), pp. 12, 58 à 60.
SCHOELCHER (V.), pp. 376, 377, 399.
SCHUMANN (Robert), pp. 299, 340, 344, 348.
SCHROEDER-DEVRIENT (Madame), p. 100.
SCRIBE, pp. 96, 262, 281, 343, 423, 425, 429, 432.
SEVERINI, p. 418.
SHAKESPEARE (W.), pp. 34 *(Hamlet)*, 36 *(id.)*, 59, 72, 132, 133, 173, 180, 260, 262, 288, 389, 438.
SIMIAN, p. 229.
SMITHSON (Miss Harriett, plus tard madame Hector Berlioz), pp, 34, 38, 51, 61, 62, 63, 64, 66, 67, 68, 74, 91, 99, 108, 208, 210, 211, 212, 213, 217 à 220, 223. *Pour la suite, voy.* BERLIOZ (Henriette).
SMITHSON (?), sœur de la précédente, pp. 226, 230, 231, 234, 235, 313.
SOPHOCLE, p. 175.
SOULIÉ (F.), pp. 84, 423.
SPOHR, p. 96.
SPONTINI (Gasparo), pp. 59, 72, 80, 116, 117, 119, 120, 159, *(la Vestale)* 235, 261, 405, 428.
STOLTZ (Madame), p. 393.
STRAUSS (?), p. 383.
SUAT (Marc, beau-frère de Berlioz), pp, 366, 368, 401 à 403, 414 à 416, 424, 428 à 430.
SUAT (Madame), née Adèle Berlioz. *Voy. d'abord ce nom, puis* : 409, 416, 429, 431, 432.
SUAT (Mademoiselle Joséphine, plus tard madame Auguste Chapot), pp. 424, 428, 429, 431.
SUAT (Mademoiselle Nancy, plus tard madame Gilbert de Colonjon), p. 431.
SUE (Eugène), p. 248.

T

TASSO (Torquato), p. 152.
TARTES, pp. 63, 64.
TEISSEYRE, pp. 8, 9, 12, 37.
THIERS (Ad.), pp. 302 à 304.
THOMAS (Madame), p. 98.
TURBRI, p. 186, 200.

V

VACCAI, pp. 153, 198, 343.
VALENTINO, pp. 23, 24, 25, 33, 43.
VERNET (Carle), pp. 136, 147, à 149.

VERNET (Horace), pp. 132 à 134, 136, 141, 143, 147 à 150, 158, 164, 167, 182, 189, 192, 196, 197, 200.
VERNET (Madame Horace), pp. 149, 167, 194, 196, 197.
VERNET (Mademoiselle), pp. 149, 167, 190, 196.
VÉRON, pp. 272, 282, 285, 292, 294.
VEYRON (Mademoiselle Louise, plus tard madame Boutaud), pp. 15, 35, 157. *Pour la suite, voy.* BOUTAUD (madame).
VIDAL, p. 418.
VIGNY (Alfred de), pp. 248, 249, 260, 261, 262, 263, 267, 279, 297, 304.
VIRGILE, pp. 184, 343.

W

WAILLY (Léon de), pp. 267, 297, 304.
WEBER (C.-M.), pp. 49, 57, 58, 59, 72, 97, 173, 180 (*Euryanthe*), 181, 241, 398.
WIDEMAN (Madame), p. 413.
WOLKONSKI (princesse de), p. 148.

OUVRAGES DE BERLIOZ CITÉS DANS SES LETTRES

B

Ballet des Ombres, p. 86.
Beaucoup de bruit pour rien, projet, pp. 223, 224.
Benvenuto Cellini, pp. 264, 267, 280, 294, 297, 299, 301, 314, 319, 323, 324, 329, 336, 358, 365, 366, 370, 371, 373 à 383, 385 à 387, 393 à 396, 399, 400, 405, 406, 415.
Brigands (les), projet, p. 241.

C

Captive (la), pp. 188, 192, 195, 201, 202, 217, 224, 298.
Chronique de Paris (Collaboration à la), p. 332.
Cinq Mai (le), pp. 298, 299, 300, 302, 304.
Cléopâtre (Cantate), pp. 75, 78, 80.
Cri de guerre du Brisgau (le), projet, pp. 242, 246, 247, 252, 253.

D

Débats (Collaboration au *Journal des*), pp. 279, 280, 310, 326, 330, 331, 364, 381.
Dernier jour du monde (le), projet, pp. 155, 181, 196, 207.
Du système de Gluck en musique dramatique, p. 435.

E

Épisode de la vie d'un artiste, (Symphonie fantastique et mélologue : *Le Retour à la vie)*, pp. 209, 280.
Erigone, intermède antique, (inachevé), p. 365.

F

Faust (Scènes de), pp. 54 *(Roi de Thulé)*, 61, 68, 73, 74, 75, 76, 81.
Fête funèbre à la mémoire des hommes illustres de la France, projet, pp. 286, 289, 293, 29[illegible].

Francs-Juges (les), opéra inachevé, et *Ouverture*, pp. 48, 50, 51, 73, 74, 82, 83, 94, 95, 96, 99, 108, 117, 305, 310, 311, 365.
Freischütz (Récitatifs du), pp. 428 à 430.

G

Gazette musicale (Collaboration à la), pp. 258, 275, 280, 311, 318, 326, 332, 340, 404, 415, 432.

H

Hamlet (Projet d'opéra), p. 264.
Harold en Italie, pp. 254, 264, 267, 272 à 274, 277, 298, 299, 305, 397, 415.

I

Italie pittoresque (Collaboration à l'), pp. 185, 280, 300.

J

Jeune pâtre breton (le), pp. 254, 256, 275, 298.

L

Lelio, voy. *Retour à la vie (le)*.
Lettre d'un enthousiaste sur l'état de la musique en Italie, pp. 185, 187, 198.

M

Méditation religieuse (de *Tristia*), p. 260.
Mélodies irlandaises, pp. 66, 86, 89, 90, 99, 117, 126, 164 *(Hélène)*.
Mélologue : voy. *Retour à la vie (le)*.
Messe des Morts : voy. *Requiem*.
Messe solennelle, pp. 19, 22, 31, 34, 181 (voy. *Resurrexit*).
Mort d'Ophélie (la), pp. 365, 435.
Mort d'Orphée (la), cantate, p. 180.

N

Nonne sanglante (la), opéra inachevé, pp. 423, 425, 428, 429.

P

Passage de la mer Rouge (le), oratorio (perdu), p. 19.
Paysan breton (le), voy. *Jeune pâtre breton (le)*.
Pêcheur (Ballade du), pp. 191, 217, 220.
Pot pourri concertant, sextuor (perdu), pp. 1, 2.

R

Rénovateur (Collaboration au), pp. 250, 275, 280.
Requiem, pp. 333, 336 à 339, 341, 344 à 360, 362, 364, 373, 375, 379, 383, 385, 397, 420, 421.
Resurrexit (de la *Messe solennelle*), pp. 48, 82, 181.
Retour à la vie (le) (Mélologue, postérieurement intitulé *Lelio*), pp. 108, 138, 142, 146, 151, 155, 180, 181, 192, 203, 210 à 213, 217 *(le Chant du bonheur)*, 220.
Revue européenne (Collaboration à la), pp. 185, 187, 198.
Rob-Roy (Ouverture de), pp. 137, 181, 228.

Roi Lear (Ouverture du), pp. 137, 181, 247, 299, 340, 344, 365.
Romances de la Côte Saint-André, p. 2.
Roméo et Juliette, pp. 397, 405 à 414, 420, 421.

S

Sardanapale (Cantate), pp. 102, 107, 108, 111 à 117.
Symphonie fantastique, pp. 61, 88, 90, 91, 94, 99, 101, 108, 117 à 119, 142, 151, 154, 210, 245, 248, 254, 274, 299, 310.
Symphonie funèbre et triomphale (ou *militaire*), pp. 419 à 422, 432.

T

Tempête (la), pp. 108, 109, 111, 116, 117, 118, 253.
Traité d'instrumentation, p. 432.

U

Un premier opéra, nouvelle, pp. 352, 436.

W

Waverley (Ouverture de), pp. 48, 62, 66.

TABLE

—

PRÉFACE. I
BIBLIOGRAPHIE XXVII
LIVRE DE RAISON DE LOUIS-JOSEPH BERLIOZ . . . XXXI
ACTE DE NAISSANCE D'HECTOR BERLIOZ XLI

LES ANNÉES ROMANTIQUES

CHAP. I. — ANNÉES D'ENFANCE ET ANNÉES D'ÉTUDES (1819-1830) 1
— II. — VOYAGE EN ITALIE (1831-1832) 123
— III. — MARIAGE DE BERLIOZ; ANNÉES D'ACTIVITÉ PRODUCTRICE (1833-1836). . 208
— IV. — ANNÉES D'ACTIVITÉ PRODUCTRICE, SUITE (1837-1842) 328

LETTRES DE DATES INCERTAINES. 433
INDEX DES NOMS CITÉS. 439

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 6560-4-04. — (Encre Lorilleux).

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format in-18 à 3 fr. 50 le volume.

PAUL ACKER vol.
La Petite Madame de Thianges..... 1

ADOLPHE ADERER
Une Grande Dame aima... 1

G. D'ANNUNZIO
Les Victoires mutilées.... 1

AUTEUR DE « AMITIÉ AMOUREUSE »
Les Serments ont des ailes 1

RENÉ BAZIN
Questions Littéraires et Sociales 1

FERDINAND BRUNETIÈRE
Honoré de Balzac..... 1

GUY CHANTEPLEURE
L'Aventure d'Huguette.... 1

PIERRE DE COULEVAIN
L'Ile inconnue..... 1

GRAZIA DELEDDA
Cendres..... 1

ÉDOUARD DUCOTÉ
Le Servage..... 1

FÉLIX DUQUESNEL
Le Mystère de Gaude..... 1

MARY FLORAN
L'Esclavage..... 1

ANATOLE FRANCE
Sur la Pierre blanche..... 1

ÉMILE GUILLAUMIN
Près du Sol..... 1

MYRIAM HARRY
La Conquête de Jérusalem 1

HUGUES LAPAIRE
Le Fardeau... 1

GABRIEL DE LA ROCHEFOUCAULD vol.
L'Amant et le Médecin.... 1

ANDRÉ LICHTENBERGER
Gorri le Forban..... 1

PIERRE LOTI
Les Désenchantées..... 1

COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES
La Domination..... 1

W. MEYER-FORSTER
Jeunesse de Prince..... 1

DMITRY DE MÉREJKOWSKY
L'Antéchrist..... .. 1
Pierre le Grand..... 1

PIERRE MILLE
Sur la Vaste Terre..... 1

JEAN NESMY
Les Égarés..... 1

LIEUTENANT-COLONEL PÉROZ
Par Vocation..... 1

MADAME DE RÉMUSAT
Mémoires (tomes I à III) 1

G. RÉVAL
Le Ruban de Vénus..... 1

MARCELLE TINAYRE
La Rebelle..... 1

LÉON DE TINSEAU
Les Étourderies de la Chanoinesse.....

JACQUE VONTADE
La Lueur sur la Cime....

COLETTE YVER
Comment s'en vont les Reines..... ...

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
31197 20158 5640

Date Due

All library items are subject to recall at any time.

MAY 20 2005		
FEB 23 2005		
JUL 12 2012		

Brigham Young University